

ENTRETIENS SUR L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE

Publiés par Olivier Reverdin et Bernard Grange

TOME XXXI

PINDARE

HUIT EXPOSÉS SUIVIS DE DISCUSSIONS

PAR

D. E. GERBER, MARY R. LEFKOWITZ,
ADOLF KÖHNKEN, PAOLA ANGELI BERNARDINI,
ANDRÉ HURST, JAUME PÒRTULAS,
HUGH LLOYD-JONES, GEORGES VALLET

Entretiens préparés et présidés
par André Hurst

FONDATION HARDT

POUR L'ÉTUDE DE L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE

VANDOEUVRES - GENÈVE

Pindare est le sixième poète grec auquel la Fondation Hardt consacre un de ses Entretiens. Euripide (1958), Hésiode (1960), Archiloque (1963), Ménandre (1969) et Sophocle (1982) l'ont précédé. En outre, l'épigramme grecque a fait l'objet des XIV^{es} Entretiens (1967).

L'importance des recherches dont Pindare a été l'objet ces dernières années, l'évolution des idées en matière de poétique et d'histoire des religions justifiaient une confrontation entre quelques-uns des savants qui ont marqué les études pindariques les plus récentes. Le Comité scientifique de la Fondation Hardt a donc décidé que Pindare serait le thème de ses XXXI^{es} Entretiens.

Le texte, souvent obscur et difficile, des Odes a été, dès la Renaissance, un champ d'initiative privilégié pour les philologues amis des conjectures: on en compte près de 7000 pour quelque 3500 vers, soit, en moyenne, deux par vers ! Il y en a qui s'imposent, d'autres qui paraissent se justifier; beaucoup sont oiseuses ou superflues. Spécialiste en la matière, Douglas E. Gerber (Toronto) a ouvert les Entretiens par un exposé intitulé « Emendations in the Odes of Pindar ».

C'est à une analyse méthodique et rigoureuse de la Ve Pythique que s'est livrée Mary R. Lefkowitz (Wellesley College, Massachusetts); Adolf Köhnken (Bonn) a lui aussi consacré son exposé à l'analyse d'une Ode, la IX^e Pythique, dans laquelle le désir érotique est un thème essentiel.

« Aspects du temps chez Pindare »: sous ce titre, André Hurst (Genève) a groupé des réflexions, relevant essentiellement de la poétique, sur les raccourcis, détours et transpositions dont use le poète pour dérouler son récit et les remarques qu'il lui inspire dans le temps et la durée.

Deux exposés ont un caractère historique: Paola Angeli Bernardini (Urbino) étudie les rapports entre le contenu des épinicies et l'événement — une victoire sportive — qu'elles célèbrent; Georges Vallet (Paris et Rome) situe dans leur cadre historique et géographique les Odes siciliennes.

Pindare est pour nous un témoin très précieux de la spiritualité à l'époque décisive où la Grèce passe de l'archaïsme à la maturité classique. Jaume Portulas (Barcelone) s'interroge sur la condition héroïque et sur la nature des louanges qu'elle inspire; Hugh Lloyd-Jones (Oxford), sur la manière dont Pindare, très sensible au caractère éphémère de la vie des mortels, évoque le destin des âmes dans l'au-delà.

FONDATION HARDT
POUR L'ÉTUDE DE L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE

ENTRETIENS
Tome XXXI

PINDARE

ENTRETIENS SUR L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE
Publiés par Olivier Reverdin et Bernard Grange
TOME XXXI

PINDARE

HUIT EXPOSÉS SUIVIS DE DISCUSSIONS

PAR

D. E. GERBER, MARY R. LEFKOWITZ,
ADOLF KÖHNKEN, PAOLA ANGELI BERNARDINI,
ANDRÉ HURST, JAUME PÒRTULAS,
HUGH LLOYD-JONES, GEORGES VALLET

Entretiens préparés et présidés
par André Hurst

VANDOEUVRES - GENÈVE
21-26 AOÛT 1984

ERACIM

TOUS DROITS RÉSERVÉS

© 1985 by Fondation Hardt, Genève

PRÉFACE

Pindare est le sixième poète grec auquel la Fondation Hardt consacre un de ses Entretiens. Euripide (1958), Hésiode (1960), Archiloque (1963), Ménandre (1969) et Sophocle (1982) l'ont précédé. En outre, l'épigramme grecque a fait l'objet des XIV^{es} Entretiens (1967).

L'importance des recherches dont Pindare a été l'objet ces dernières années, l'évolution des idées en matière de poétique et d'histoire des religions justifiaient une confrontation entre quelques-uns des savants qui ont marqué les études pindariques les plus récentes. Le Comité scientifique de la Fondation Hardt a donc décidé que Pindare serait le thème de ses XXXI^{es} Entretiens.

Le texte, souvent obscur et difficile, des Odes a été, dès la Renaissance, un champ d'initiative privilégié pour les philologues amis des conjectures : on en compte près de 7000 pour quelque 3500 vers, soit, en moyenne, deux par vers ! Il y en a qui s'imposent, d'autres qui paraissent se justifier ; beaucoup sont oiseuses ou superflues. Spécialiste en la matière, Douglas E. Gerber (Toronto) a ouvert les Entretiens par un exposé intitulé « Emendations in the Odes of Pindar »¹.

C'est à une analyse méthodique et rigoureuse de la V^e Pythique que s'est livrée Mary R. Lefkowitz (Wellesley College, Massachusetts) ; Adolf Köhnken (Bonn) a lui aussi consacré son exposé à l'analyse d'une Ode, la IX^e Pythique, dans laquelle le désir érotique ($\muειλιχος \deltaργα$) est un thème essentiel.

« Aspects du temps chez Pindare » : sous ce titre, André Hurst (*Genève*) a groupé des réflexions, relevant essentiellement de la poétique, sur les raccourcis, détours et transpositions dont use le poète pour dérouler son récit et les remarques qu'il lui inspire dans le temps et la durée.

Deux exposés ont un caractère historique : Paola Angeli Bernardini (*Urbino*) étudie les rapports entre le contenu des épînices et l'événement – une victoire sportive – qu'elles célèbrent ; Georges Vallet (*Paris et Rome*) situe dans leur cadre historique et géographique, qu'il connaît à merveille, les Odes siciliennes.

Pindare est pour nous un témoin très précieux de la spiritualité à l'époque décisive où la Grèce passe de l'archaïsme à la maturité classique. Jaume Pòrtulas (*Barcelone*) s'interroge sur la condition héroïque et sur la nature des louanges qu'elle inspire ; Hugh Lloyd-Jones (*Oxford*), sur la manière dont Pindare, très sensible au caractère éphémère de la vie des mortels, évoque le destin des âmes dans l'*au-delà*.

Ces huit exposés ont été suivis de discussions entre leurs auteurs, discussions auxquelles ont participé également Claude Calame (*Lausanne*) et Olivier Reverdin (*Genève*).

Le présent volume, trente et unième de la série (dont la parution est très régulière : le premier est sorti de presse en 1954 !), contient les exposés et les discussions. M. Bernard Grange en a surveillé l'impression avec le plus grand soin et en a facilité l'accès par trois index. Le fidèle soutien de deux entreprises genevoises, Montres Rolex S.A. et Sodeco Saia S.A., a permis à la Fondation Hardt de maintenir, malgré leur coût, la qualité typographique et la présentation de ce volume, qui, de la sorte, préserve la formule adoptée en 1954 par le Baron Hardt sur le conseil de la Tipografia Valdonega de Vérone, imprimerie que connaissent bien les bibliophiles.

¹ En appendice, le professeur Gerber donne une liste de 45 conjectures postérieures à 1972, complément précieux à son livre *Emendations in Pindar: 1513-1972* (Amsterdam 1976).

TABLE DES MATIÈRES

	Page
I. D. E. GERBER	
<i>Emendations in the Odes of Pindar: An Historical Analysis</i>	1
Discussion	26
II. MARY R. LEFKOWITZ	
<i>Pindar's Pythian V</i>	33
Discussion	64
III. ADOLF KÖHNKEN	
<i>'Meilichos orga'. Liebesthematik und aktueller Sieg in der neunten pythischen Ode Pindars</i>	71
Discussion	112
IV. PAOLA ANGELI BERNARDINI	
<i>L'attualità agonistica negli epinici di Pindaro</i>	117
Discussion	150
V. ANDRÉ HURST	
<i>Aspects du temps chez Pindare</i>	155
Discussion	198

VI. JAUME PÒRTULAS	
<i>La condition héroïque et le statut religieux de la louange</i>	207
Discussion	236
VII. HUGH LLOYD-JONES	
<i>Pindar and the After-Life</i>	245
Discussion	280
VIII. GEORGES VALLET	
<i>Pindare et la Sicile</i>	285
Discussion	321
INDICES	329

I

D. E. GERBER

EMENDATIONS IN THE ODES OF PINDAR: AN HISTORICAL ANALYSIS

I begin with some statistics, statistics which pertain exclusively to the odes and to the 1980 Teubner edition of Snell-Maehler. According to the colometry of that edition there are 3437 verses in the 46 odes. Of these 3437 verses, only 1327 totally escape any emendation whatsoever. The remaining 2110 verses have been subjected to approximately 6750 emendations, an average of well over three emendations per verse emended or an average of almost two emendations for each verse in the odes. Such statistics would suggest that any apparatus criticus to the odes would be rather lengthy, but in the apparatus to the 1980 Teubner edition, which I think most would agree is the best text presently available, the number of emendations printed and specifically designated as such is only 430, and of these at least 160 consist of minor changes which have no bearing on syntax or meaning. The commonest involve alterations such as $\mu\imath\nu$ to $\nu\imath\nu$, $\ddot{\alpha}\rho\alpha$ to $\dot{\alpha}\rho\alpha$, dropping of the augment, etc. It should be noted, however, that there are a further 201 emendations printed in the text without any indication in the apparatus that they are in fact emendations. Of these, 106 involve accentuation, breathing, the

digamma, iota subscript, and ν ἐφελκυστικόν, and probably need not be mentioned in the apparatus, but some at least of the remaining 95 deserve to be recorded, a topic I shall come back to later. If, however, we leave aside these 201 unrecorded emendations, which, as I have said, have no bearing on syntax or meaning, we are left with about 270 significant or relatively significant emendations actually printed in the Teubner text, 270 out of a total of 6750 which have been made from the time of the Aldine edition in 1513 to the present day.

Let us now look at the major contributors to this total of 6750 and see what impact they have made on the Teubner text. If we restrict ourselves initially to those who made 100 or more emendations, their impact can be readily seen from the table given below.

These 19 scholars account for 4561 out of the total of 6750 emendations proposed. Except for Bornemann and Schroeder, all are essentially scholars of the 19th century or earlier, but lest the impression be given that 20th-century scholars are reluctant to emend, it should be noted that there have been about 135 emendations proposed from 1945 to the present.

The figures given in the table are, I hope, accurate so far as the Teubner apparatus is concerned, but how accurate is the apparatus itself? I would argue that there are about 60 passages where the apparatus is in need of revision with regard to the emendations printed or recorded. In most instances it is simply a matter of correctly identifying the scholar who first made the emendation. Pindarists have been rather lax in living up to Pindar's own pronouncement, ἀπαν δ' εὑρόντος ἔργον, for there are 249 emendations which have been made more than once without any awareness being shown that the emendation had already been made. In fact at least 10 of these 249 have been made three times and there are actually three which

SCHOLARS WHOSE EMENDATIONS EXCEED 100

Name	Total number of emendations proposed	Number of emendations printed and recorded in S-M	Number of emendations printed, but not recorded, but not recorded in S-M	Number of emendations printed in S-M
Bergk	818	26	8	12
Hermann	388	52	14	13
Schmid	322	60	39	3
Hartung	313	6		
Bornemann	307			
de Pauw	264	16	4	2
Mommsen	239	30	6	5
Boeckh	228	60	24	8
Schroeder	211	31	45	15
Heyne	210	18	12	4
van Herwerden	195	1		
Schwickert	188			
Ahlwardt	169	3		
Christ	142	3	1	4
Schmidt	126	1		1
Bothe	120	2	1	2
Rauchenstein	113			
Kayser	107	1	1	3
Mingarelli	101	8	4	1

have been made four times.¹ Of the remaining passages where the apparatus is in need of revision, some contain misleading information and a few are totally wrong.

This is not the place to list all the examples where the πρῶτος εὑρετής has been wrongly identified, but I will men-

¹ O. II 63; IX 76; I. III/IV 64. For full bibliographical details here and on other passages cited in this paper, I refer the reader to my *Emendations in Pindar: 1513-1972* (Amsterdam 1976).

tion that if such corrections were made, Ahlwardt's name would appear nine times in the apparatus instead of three times, the names of Schwickert and Bornemann would appear twice and once respectively instead of being completely absent, and an obscure Scottish Pindarist, Alexander Negris, who edited Pindar in 1835 and made 62 emendations, would have his name recorded three times. In *P.* V 118 and *N.* XI 13 Snell-Maehter print emendations made by Hartung, but both were actually first made by Negris, and in *N.* VI 61 Wilamowitz' proposal to emend μέν to μάν was first suggested by Negris. In fact, I have not found any editor of Pindar who shows any awareness of Negris at all.

Examples of misleading information in the apparatus fall into three categories. In the first category I would place those examples where two or more scholars proposed the same emendation at the same time or almost the same time, but only one is named. An instance of this is *P.* IX 79 where the apparatus records an emendation made by Ahrens in 1843, but Schneidewin made the same emendation in the same year and therefore deserves equal credit.

In the second category I would place a passage such as *N.* X 72. The MSS read ἀμᾶ δὲ κέοντ' and Snell-Maehter print ἀμα δ' ἐκαίοντ', attributing the emendation to Erasmus Schmid. This is inaccurate on two counts. Ceporinus was actually the first to correct the accentuation of ἀμᾶ to ἀμα, Schmid then went a step further and corrected the verb, but wrote δὲ καίοντ', and it was Boeckh who restored the augment, reading δ' ἐκαίοντ', the text which Snell-Maehter print. Although it is obvious that the major emendation was made by Schmid, it is at best misleading to mention only Schmid in the apparatus. A similar example occurs in *I.* I 26 where the MSS read πένταθλον and Snell-Maehter print πενταέθλιον, attributing the emendation to Boeckh.

Boeckh, however, actually emended to πεντάθλιον and Mommsen was the first to read πενταέθλιον with synizesis. Both Boeckh and Mommsen deserve credit for the emendation, and elsewhere Snell-Maehler sometimes give joint credit. An example is *I.* VI 41 where the MSS read ἀντείνας and Snell-Maehler print ἀνατείνας, attributing the emendation to both Schmid and Boeckh. This is correct, since Schmid read ἀνατείνας and Boeckh corrected the ending to -αις.

In the third category I would place a passage such as *P.* VI 50. At the end of the verse the MSS read the accusative singular ἵππιαν ἐσόδον and Snell-Maehler print the genitive plural ἵππιαν ἐσόδων, attributing the emendation to Moriz Schmidt. But Schmidt not only emended to ἵππιαν rather than ἵππιαν, he also proceeded immediately to reject his own proposal and to put forward a different emendation altogether, one which retained the accusative singular. It seems to me that when an emendation is attributed to someone who proposes it *exempli gratia* and then rejects it, some indication of this is called for in the apparatus. In any event, the first who actually proposed ἵππιαν ἐσόδων was Bergk in his fourth edition. An even more striking example occurs in *N.* VI 60 where the MSS read the nominative Ἀλκιμίδας and Snell-Maehler print the vocative Ἀλκίμιδα, attributing the emendation to Hartung. But Hartung retained Ἀλκιμίδας and explicitly states that in his opinion it is clear from the scholia that Ἀλκιμίδας, not Ἀλκίμιδα, is the reading of the MSS. The first to emend to the vocative was Bergk, although he accented it as a paroxytone and it was Turyn who was actually the first to print Ἀλκίμιδα with proparoxytone accent. It seems to me, therefore, that Bergk and Turyn are much more deserving of having their names recorded in the apparatus than Hartung.

Examples of totally erroneous information in the apparatus of Snell-Maehler are few in number. In *I.* VII 29

the apparatus states that the text printed incorporates Hartung's transposition of αῦξων ... ἀστῶν to ἀστῶν ... αῦξων, but the printed text is actually the text of the MSS, not Hartung's transposition. Either the text printed has to be changed or the colon in the apparatus has to be deleted. In *N.* VII 31 the emendation δοκέοντι is attributed to Fennell and Lobel. It is possible that Lobel suggested this to Snell orally or by letter, but I can find no evidence that the emendation was ever made by Fennell. In any event, the first to propose δοκέοντι was Hartung. In *P.* IX 105 the apparatus states that Erasmus Schmid emended to παλαιὰ δόξα, but Schmid actually proposed παλαιῶν δόξα. In *N.* IX 41 the apparatus attributes ἔνθ' Αρέας to Bothe and ἔνθα Πέας to Boeckh, but Bothe suggested both readings, actually preferring the latter. In *I.* VII 8-9 the apparatus attributes the deletion of ὅτι in both verses to Schmid, but Schmid deleted only the second ὅτι and it was Benedictus who deleted the first.

While we are still on the topic of the Snell-Maehtler apparatus, I should like to draw attention to two further points. The first pertains to the emendation of μιν to νιν. The MSS are divided on this word, sometimes unanimous in reading μιν, sometimes unanimous in reading νιν, and sometimes reading both.² Ahlwardt emended one μιν to νιν and Boeckh and Mommsen emended the rest, and Snell-Maehtler are probably right to prefer the Doric νιν to the Ionic μιν. For some reason, however, perhaps simply an oversight, they retain μιν in *O.* VII 70 and *P.* III 29, even though the first was emended by Mommsen and the second by Boeckh. The name of the scholar who first emended μιν to νιν is recorded in the apparatus, but once again there are

² On μιν and νιν in the papyri of Pindar and Bacchylides, see W. S. BARRETT, in *Dionysiaca. Nine Studies in Greek Poetry by former pupils presented to Sir Denys Page on his seventieth birthday* (Cambridge 1978), 19 n. 29.

two passages, *N.* III 11 and *N.* VII 84, where the emendation is printed without any indication that it is an emendation. Curiously enough, Turyn's apparatus also contains two, though different, omissions. When the MSS are unanimous in reading μιν, Turyn retains it, except for *O.* III 28 and *I.* VI 50 where he prints νιν, similarly without any indication that it is an emendation.

This leads into my second point, the question whether the Teubner apparatus is detailed enough. My personal preference is for an apparatus like that in Schroeder's *editio maior* of 1900, but it is undoubtedly true that many of the MS aberrations and a great many of the emendations reported by Schroeder can be legitimately passed over in silence.³ The difficulty is to decide where to draw the line. What, for example, should one say in an apparatus about μείγνυμι, one of Pindar's favourite verbs? The MSS are unanimous in spelling it with an iota, but Schroeder emends to epsilon iota in every instance except in the second aorist passive and in the form μίσγω. Snell-Maehtler, on the other hand, follow Schroeder's spelling only for the present, imperfect and aorist active, and never indicate in the apparatus that they are departing from the reading of the MSS. It seems to me that such departures should be made known to the reader, probably not in every instance, but in the preface or in an appendix.

It is in dialectal forms that the Teubner apparatus is especially deficient or inconsistent. Why, for example, mention in the apparatus to *O.* VI 58 that Turyn corrected καταβάς of the MSS to καταβαῖς when the same type of emendation is frequently printed elsewhere without any

³ I am particularly impressed by the apparatus in G. Aurelio PRIVITERA's *Pindaro : Le Istmiche* (Milano 1982). It contains no tacit emendations and the bibliographical details are sufficient to enable one to locate the source of the emendation concerned.

indication that it is in fact an emendation?⁴ Why mention that in *I.* IV 57 ἡμερώσαις is Schroeder's emendation of ἀμερώσαις when ἡμερον is tacitly printed for ἄμερον of the MSS in *O.* XIII 2 and *P.* III 6? Why mention that in *P.* V 114 ποτανός is Heyne's emendation of ποτηνός when νάποινον is tacitly printed for νήποινον in *P.* IX 58? Why mention that some MSS read βλεφάρων in *O.* III 12 when in *N.* VIII 2 γλεφάροις is tacitly printed for βλεφάροις of the MSS? Such inconsistencies are misleading, since they prompt the reader to assume that if nothing is said in the apparatus, the text printed must be that of the MSS. False confidence in the trustworthiness of the MSS is increased by tacitly printing Φερσεφόνας for Περσεφόνας in *I.* VIII 55, ὅνυμ' for ὄνομ' in *N.* VI 49, φρασίν for φρεσίν in *P.* III 59, ἥροας for ἥρωας in *N.* IV 29, ἀπὸ κείνου for ἀπ' ἐκείνου in *O.* XIII 76, etc. None of the examples cited, and many more could be added, affects the sense in the slightest, but they do have a bearing on Pindar's language and for that reason it seems to me that the reader should be informed to a greater degree than he is of what is an emendation and what is not.

Let us now leave the topic of the Teubner apparatus and look primarily at those who made the largest number of emendations in the text of the odes, concentrating on the significance of their emendations and, where possible, the rationale used in arriving at them. I shall proceed essentially in chronological order. The first commentary on Pindar was by Erasmus Schmid in 1616, but prior to this there were six editors who made alterations to the text. The *editio princeps* of 1513, a product of the printing-house of Aldus Manutius but whose text was probably established

⁴ On the question whether -ας should ever be defended in the aorist participle in Pindar, see B. K. BRASWELL, "Color Epicus in Pindar: A Falsely Assumed Type", in *Greek Poetry and Philosophy: Studies in honour of Leonard Woodbury* (Chico 1984), 33-36.

by Marcus Musurus, contains only a very few, unimportant emendations and is therefore of little significance for our purpose. Just two years later, however, there appeared in Rome a much superior edition by the Cretan scholar, Zacharias Callierges.⁵ This contains 61 emendations, 5 of which are printed in the Teubner text and assigned to him, together with a further 4 minor alterations tacitly printed. One of Callierges' emendations, that of ὅροις to ὅρος in *O.* VI 77, has been confirmed by *POxy.* 1614. A still better edition was made in 1526 by the Swiss scholar, Jacob Ceporinus. This contains 33 emendations, 4 of which are printed in the Teubner text and assigned to him, together with a further 4 tacitly printed. The remaining editors, Brubachius (1542), Morelius (1558), and Stephanus (1560),⁶ are of less importance, the three combining for a total of 58 emendations, 7 of which are printed and assigned to them, with a further 10 tacitly printed.

The first truly important Pindaric scholar was Erasmus Schmid (1560-1637), professor of Greek and Mathematics at Wittenberg. Of his 322 emendations, 60 are printed and assigned to him, 39 are tacitly printed, and 3 are mentioned. He devoted considerable attention to metrical matters, but as everyone is aware, no one in this period had a proper understanding of Greek lyric metre. Because of his errors in this area, many of his emendations are obviously unnecessary and consequently deserve no mention in any apparatus. Most of these errors derive from his belief in a much stricter responsion between stanzas than is now accepted. I give only one example as an illustration. The first line in the strophe and antistrophe of *N.* I consists of a

⁵ On the Aldine edition and that of Callierges, see J. IRIGOIN, *Histoire du texte de Pindare* (Paris 1952), 399-420.

⁶ Five editions followed that of 1560, in some of which additional emendations were made. My total of 58 includes the emendations found in his various editions.

common dactylo-epitrite series, an initial long followed by a cretic, link syllable and second cretic. In every stanza except the first, the link syllable is long, the practice most commonly found, but in verse one the link syllable is short, and so Schmid emends σεμνόν with its final short syllable to σεμνοῦ, genitive with elided omicron. If, however, emendations of this kind are subtracted from the rest and disregarded, many of those that remain are sufficient evidence of Schmid's superior understanding of Pindar's language.

For more than a century and a quarter after Schmid there appeared only two editions of Pindar, that of Benedictus in 1620 and the Oxford edition of 1697 by Richard West and Robert Welsted. Neither is of much importance for our purpose, Benedictus contributing 23 emendations, 4 of which are printed and 2 mentioned, and the Oxford edition contributing 17, one of which is printed.

It is with the Dutchman, Jan Cornelis de Pauw, that we come to the first scholar after Schmid who is of any real significance for the history of emendations in Pindar. His commentary, without text, appeared in 1747, two years before his death, the last in a long series of publications on a wide variety of authors. He took violent objection to Schmid's metrical analysis of Pindar, frequently ridiculing him for his *ineptiae* and calling him a "child" (*puer*) in matters of metre. De Pauw, however, deserves as much scorn himself as he heaps upon Schmid, for in contrast to Schmid's unwillingness to allow any freedom of responson, he goes to the other extreme, even to the point of introducing a tribach into the dactylo-epitrite metre. In addition, he frequently resorts to that most over-worked of emendations, the elided γ', in order to make the text conform to his metrical principles. De Pauw is also prone to introduce Doric forms such as τῆνος for κεῖνος and -ω for -ou in the genitive, emendations which all subsequent editors have rightly ignored. A faulty appreciation of poetic ima-

gery is an additional source of unnecessary emendations. To give only one example, consider his treatment of *O.* VI 55, ἀκτῖσι βεβρεγμένος. Because ἀκτῖνες are devoid of moisture, he cannot imagine that Pindar would have combined such a word with βεβρεγμένος, and so he emends ἀκτῖσι to ἄκραισι, “moistened by the tops of violets”, i.e., “by violet-flowers”. Since there is moisture in the petals of flowers, the participle βεβρεγμένος is no longer offensive to de Pauw’s poetic ‘sensibilities’. Of his emendation de Pauw says “nihil signatius aut exquisitius”. In spite of these eccentricities, however, he shows occasional flashes of genius.⁷ Of his 264 emendations, a total which omits his dialectal emendations and his worst metrical absurdities, 16 are printed and assigned to him, 4 are tacitly printed, and 2 are mentioned. In addition, de Pauw wins the rare distinction of having one of his emendations confirmed by a papyrus-discovery. His emendation of γᾶς to μέγας in *O.* II 76 is the reading recorded in *POxy.* 2092. It is ironic, or perhaps poetic justice, that as a result of the papyrus-discovery de Pauw’s name has now disappeared from the apparatus on this passage.

I turn now to a somewhat shadowy, but not unimportant, figure for the text of Pindar, Giovanni Luigi Mingarelli (1722-1793), an abbot and teacher of Greek at Bologna. In 1772 he published a 61-page book entitled *De Pindari odis conjecturae*, which in spite of its title is primarily a study of Pindaric metre and contains only a few emendations of *O.* XIV. It is clear from his preface, however, that over the years he had jotted down a number of emendations and that he resisted the pleadings of a friend

⁷ A similar assessment is made by Ed. FRAENKEL, *Aeschylus Agamemnon* I (Oxford 1950), 44: “Pauw, a very unpleasant character, was in the habit of making a fool of himself, though he did not invariably do so”, and in note 1 on the same page: “Even in Pindar, where Pauw’s name has become a byword, some of his suggestions are valuable.”

to publish them. He states that he now finds more pleasure in sacred than in secular studies, that his emendations are not worthy of being published, and that he does not even remember where the pages are on which he wrote out his emendations. It was only after repeated requests from his friend to publish at least a specimen of his observations on Pindar that he agreed to write the present book. Heyne, in the preface to the first volume of his work on Pindar, gives high praise to a book by Mingarelli which he calls *Conjecturae de Pindari metris*. I can find no reference anywhere else to a book by this title and I suspect that it is actually the same book as that mentioned above. It seems, however, from Heyne's preface that he corresponded with Mingarelli and that the latter sent his emendations to Heyne. Presumably Mingarelli had now found the misplaced pages which he mentioned in his preface. Unfortunately, Mingarelli's handwriting was very difficult to read and Heyne's eyesight was failing, with the result that Heyne was able to record in his notes only some of these emendations. He states, however, that he deposited Mingarelli's correspondence in the university library at Göttingen and Dr. Bruce Braswell has kindly informed me that it is still there.

Mingarelli's emendations, as recorded by Heyne, total 101, of which 8 are printed and assigned to him, 4 tacitly printed, and one mentioned. Mingarelli, like de Pauw, proposed one emendation that has been confirmed by a papyrus. His transposition of ἄντα σκοποῦ to σκοποῦ ἄντα in N. VI 27 now appears in *PBerol.* 16367, but in contrast to their treatment of de Pauw, the Teubner editors record both Mingarelli and the papyrus. Mingarelli had a better understanding of Pindaric metre than either Schmid or de Pauw and he rarely proposed emendations that are as absurd as some of de Pauw's. Rather surprisingly, he praises de Pauw for his "keen discernment" (*emunctae ... naris*), though he admits that some of de Pauw's emen-

dations are not convincing. Perhaps his judgement of de Pauw is coloured somewhat by a sense of Christian generosity.

The most important figure after Schmid for the text of Pindar is Christian Gottlob Heyne (1729-1812), professor at Göttingen and a prolific writer on a wide variety of Greek and Latin authors and subjects. He was the first to combine text, translation, commentary and scholia. His three volumes on Pindar were first published in 1773 and an enlarged edition appeared in 1797-99, and this in turn was revised and enlarged by G. H. Schaefer in 1817. Heyne proposed 210 emendations, of which 18 are printed and assigned to him, 12 tacitly printed, and 4 mentioned. Subsequent scholars have been a little unkind in their assessment of Heyne's skill as a textual critic. To name only two, Wilamowitz asserts that for Heyne "grammar and language were subsidiary" and Sandys considers him "comparatively weak in textual criticism".⁸ Such assessments are probably accurate in the sense that Heyne was more concerned than his predecessors with non-linguistic aspects of the classical world. He was, for example, the first to lecture on archaeology at Göttingen. But even if he cannot be called a textual critic of the first rank, his emendations of Pindar are seldom absurd. He was judicious in his use of the scholia, as his emendations of *P.* XI 10 and *N.* XI 42 illustrate, he recognized the presence of haplography in the MSS and thus made convincing supplements in *P.* I 37 and *I.* II 9, and his appreciation of poetic style prompted him to emend passages where one noun had two or more epithets, while another had none, as in *I.* II 7 and *I.* IV 56.

Heyne entrusted the metrical details of his work on Pindar to Gottfried Hermann (1772-1848) and it is to him

⁸ U. von WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, *History of Classical Scholarship*, transl. by A. HARRIS (London 1982), 102; J. E. SANDYS, *A History of Classical Scholarship* III (Cambridge 1920), 40.

that I now turn. Hermann, professor of rhetoric and of poetry at Leipzig, devoted himself primarily to the study of metre and grammar, and his views in these areas exerted tremendous influence for many years. Unlike most of the other Pindarists mentioned in this paper Hermann never edited the poet nor did he write a commentary on him, but in a great many short works, extending from his mid-twenties to his death, he dealt with the text of an enormous number of passages. His emendations total 388, of which 52 are printed and assigned to him, 14 tacitly printed, and 13 mentioned. Wilamowitz comments that Hermann's "contributions to textual criticism show a combination of boldness and luck in conjectural emendation".⁹ Boldness, of course, is not necessarily a virtue in itself, but in the hands of Hermann it manifests itself much more often in emendations that are at least possible than in those that are absurd. Some of his emendations, and *P.* IV 255 is an especially good example, smack of true genius. Hermann was particularly adept at detecting errors in the MSS caused by transposition of words or syllables, by faulty division of letters, and by the loss or incorrect insertion of particles. Some, however, of his emendations printed in the Teubner text are not universally accepted and many of the others consist of minor alterations that do not affect the sense or grammar. Hermann was also more prone than most to change his mind, presumably because he published on Pindar all his scholarly life, and a large number of his 388 emendations consist of second, and usually better, thoughts. The total is therefore somewhat misleading and the percentage of emendations accepted to emendations proposed would be even higher if one were to count only his second attempts at emending a passage.

⁹ U. von WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, *op. cit.*, 110.

Before I turn to the third giant of this period, brief mention should be made of a much lesser figure, Friedrich Heinrich Bothe (1770-1855). In 1808 he published a German translation of the *Olympian odes* together with notes on all the odes, in the course of which he made 120 emendations. Only 2 are printed and assigned to him, along with one tacitly printed and a further 2 mentioned. Bothe also edited Homer, Horace, Phaedrus and all the Greek and Roman dramatists. Of these editions Sandys remarks that "there is a lack of critical method, but there are many excellent emendations".¹⁰ The latter part of this statement may be true for the other authors mentioned, but it cannot be said of his work on Pindar. Many of his emendations are the result of a faulty understanding of Pindaric metre and others show a poor appreciation of lyric style. To give only one example, he emends σκιαρᾶν in *O.* III 14 because σκιαρόν appears four lines later.

In Hermann's slightly younger contemporary, August Boeckh (1785-1867), professor at Heidelberg and then for many years at Berlin, we meet a scholar unrivalled before or since in importance for the study of Pindar. Though less interested in textual criticism than Hermann, he nevertheless made a total of 228 emendations, of which 60 are printed and assigned to him, 24 tacitly printed, and 8 mentioned. This puts him well behind Hermann in terms of the number of emendations made, but ahead of him in terms of the number of emendations adopted. In spite of this, however, he was a more conservative textual critic than Hermann and none of his emendations matches the sheer brilliance of some of Hermann's. The vast majority involve dialectal alterations or minor changes prompted by a better understanding of Pindar's metre. When comparing him with Hermann one should also remember that whereas

¹⁰ J. E. SANDYS, *op. cit.*, III 103.

Hermann occupied himself with Pindar all his life, Boeckh's massive work on Pindar was completed in 1821, 46 years before his death, and during those last 46 years he devoted himself primarily to other topics.

In 1820, one year before the last volume of Boeckh's *Pindari opera* appeared, his contemporary, Friedrich Wilhelm Thiersch (1784-1860), professor at Munich, produced an edition of Pindar, together with a German translation and explanatory notes, in two volumes. Thiersch made only 62 emendations, but 6 are printed and 2 are mentioned. His emendations are similar in nature to those of Boeckh, neither brilliant nor absurd.

The same year, 1820, saw a critical edition of Pindar's odes by Christian Wilhelm Ahlwardt (1760-1830), professor at Greifswald. He made 169 emendations, of which only 3 are printed and assigned to him. If, however, the πρῶτος εὑρετής were identified more accurately, his name would be recorded in 6 other places, 3 times as the author of an emendation printed and 3 times as the author of an emendation mentioned. Although he was occasionally capable of a clever emendation, such as his ἄγε for ἀλλά in *O.* XIII 114, his metrical expertise was so abysmal that many of his emendations are ludicrous. He frequently accuses Boeckh of metrical incompetence in a manner reminiscent of de Pauw's scornful treatment of Schmid, but anyone who maintains that τετραορίας (*O.* II 5) cannot be quadrisyllabic through synizesis or who emends ἔχει δ' ἀπάλαμον in *O.* I 59 to ἀπάλαμον δὲ ἔχει *metri causa*, need not be taken seriously in metrical matters.

Karl Ludwig Kayser (1808-1872), professor at Heidelberg, published his *Lectiones Pindaricae* in 1840, and in this, as well as in 3 lengthy reviews between 1844 and 1868, he made 107 emendations. Of these, one is printed and assigned to him, one tacitly printed, and 3 mentioned. Although occasionally capable of making a clever emen-

dation, he is frequently guilty of emending on the basis of an unjustified inference from the scholia or as the result of an incorrect appreciation of Pindar's poetic practice. As an example of the latter, his failure to realize that Pindar often uses a generalizing plural with reference to the victor led him to emend $\sigma\omega\phi\omega\iota$ in *O.* V 16 to $\sigma\omega\phi\omega\varsigma$, an alteration which necessitated two additional emendations in the same line.

Rudolf Rauchenstein (1798-1879), for many years Rector of the school at Aarau in Switzerland, wrote a number of books and articles on Pindar, in the course of which he made 113 emendations, the majority appearing in two pamphlets published in 1844 and 1845. Of these, not a single one is printed or even mentioned in the Teubner edition. This is slightly unfair, however, since Rauchenstein was actually the first to propose the text printed in *N.* V 43 and attributed there to Wilamowitz and Turyn. But even though most of his emendations are rightly ignored, it should be noted that he tends to concentrate on especially difficult passages where the text is often still problematic. Also, unlike many others, he discusses most of the passages in considerable detail and even if the conclusions reached are not convincing, the discussions themselves are sometimes useful.

In Johann Adam Hartung (1802-1867) we meet a textual critic somewhat similar to de Pauw, though less offensive in his manner. Like the emendations of de Pauw, those of Hartung are often nothing short of perverse, but occasionally he too had flashes of genius. He made 313 emendations, most of which have been consigned to the oblivion they deserve, and even of the 6 that are printed in the Teubner text and assigned to him, 2 were actually made by an earlier scholar as well (*P.* V 118; *N.* XI 13), one was not made by Hartung at all (*N.* VI 60), and one is reported as being printed in the text, but is not (*I.* VII 29).

The one who outstrips all others in the number of emendations proposed is Theodor Bergk (1812-1881). A student of Hermann and son-in-law of Meineke, he taught at Marburg, Freiburg, Halle and finally at Bonn. Bergk published four editions of Pindar from 1843 to 1878, in the course of which he made 818 emendations, more than twice as many as his closest rival and former teacher, Hermann. Of these, only 26 are printed and assigned to him, 8 tacitly printed, and 12 mentioned. With each succeeding edition of Pindar Bergk increased the number of emendations, often suggesting several for a given passage. Very few in fact appear in all four editions. Bergk frequently saw difficulties where none exists and his contributions to an establishment of the text of Pindar are much less significant than they are for the text of the other lyric poets. Most of Bergk's emendations of Pindar that have been accepted are of a minor nature and few affect the sense.

In many respects a more significant figure for the text of Pindar is Tycho Mommsen (1819-1900). His edition of 1864, with its extraordinarily detailed record of the reading of the MSS and of previous emendations, is still indispensable today. It is, however, more important for the information it provides than for Mommsen's own emendations. For although he made 239 emendations, 30 of which are printed and assigned to him, 6 tacitly printed, and 5 mentioned, 16 of the 30 involve merely the change of $\mu\nu$ to $v\nu$. Some of his emendations, such as those in *O.* I 48 and *P.* IV 246, give evidence of a more judicious use of the scholia than is found among many other critics.

Moriz Schmidt of Jena (1823-1888) is said by Sandys to have shown "a special aptitude for conjectural emendation"¹¹ in his work on Pindar, Sophocles and Horace. This may be true for Sophocles and Horace, but it is not

¹¹ J. E. SANDYS, *op. cit.*, III 153.

for Pindar. Only one of his 126 emendations is printed in the Teubner edition and that, as I mentioned earlier, is an emendation that he proposed only to reject in favour of something different.

Wilhelm Christ (1831-1906), professor at Munich, edited Pindar in 1869 and again in 1896, this time with a commentary. In these two editions he made a total of 142 emendations, of which 3 are printed and assigned to him, one tacitly printed, and 4 mentioned. Many of his emendations are only tentatively proposed and not actually printed in his own text. For the most part they are unimpressive, though seldom absurd.

The end of the 19th and beginning of the 20th century witnessed two textual critics of Pindar who fortunately never went so far as to produce an edition. The one, Johann Schwickert, made 188 emendations, the other, Ludwig Bornemann, made 307.¹² Neither receives any mention in the Teubner apparatus, and not surprisingly, since they are the two most perverse textual critics Pindar has ever been subjected to. Yet even they on rare occasions deserve mention. In *O. XIV* 12 the Teubner text prints the emendation *aiévaov* for *áévvaov* of the MSS and attributes this to Schroeder, but Schwickert made it earlier and many years before him Mingarelli had proposed it as a possibility. There are in addition two emendations in the apparatus, but not printed, one by Post in *O. IX* 76 and the other by Turyn in *P. IV* 184, the former of which was first made by Schwickert and the latter by Bornemann.

Only slightly less perverse is the Dutchman, Henricus van Herwerden (1831-1910). He made 195 emendations of Pindar between 1870 and 1901, and of these only one is

¹² Bornemann was born in 1855, but I have not been able to find the date of his death or the dates for Schwickert. The latter's emendations cover the period 1875-1898 and the last year for Bornemann's emendations was 1928.

printed, that of τάν for τᾶς in *N.* IV 67. He frequently emends where emendation is unnecessary and where the text is problematic his attempts at restoration are often eccentric.

Vastly superior to the last three is Otto Schroeder (1851-1937). In 1900 he published his *editio maior* of Pindar. Although not a commentary, its critical notes are so detailed that it frequently takes on the function of one. Schroeder made 211 emendations in this edition and in subsequent *editiones minores*. Of this total, 31 are printed and assigned to him, 45 are tacitly printed, and 15 mentioned. Among those tacitly printed are 12 passages where the Teubner text adopts Schroeder's spelling of μείγνυμι over μίγνυμι of the MSS. Many of his emendations involve orthography rather than meaning or syntax.

The illustrious Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff (1848-1931) made 69 emendations of Pindar between 1879 and 1922. Of these, 15 are printed and 24 are mentioned. This is an unusually high ratio of emendations accepted or mentioned to emendations proposed, but I suspect that if they had been made by a less distinguished scholar, the ratio would be lower. Some of those printed do not seem to me to be particularly convincing (*e.g.*, *O.* VI 43; *P.* X 69; *N.* I 66; *I.* V 58) and I would not be surprised if subsequent Teubner editions continued the trend seen in the 1980 edition, *i.e.*, of transferring more emendations from the text to the apparatus.

I conclude this survey with the Polish scholar, Alexander Turyn (1900-1981), a professor at the University of Illinois from 1945 until his death. Turyn made 40 emendations in his 1948 edition of Pindar, 10 of which are printed and 7 mentioned. Of the 10 printed, half involve alteration of -ας to -αις in the aorist participle, and most of the rest are simply improvements of the emendations of others. Several more of Turyn's emendations, however, seem to me to be

at least worthy of mention in the apparatus (*e.g.*, *O.* III 35; *P.* IV 225; *P.* VII 9; *P.* X 69) and his judicious choice of MS readings and previous emendations makes his edition one of the finest we have.

APPENDIX

I list below those emendations which have appeared since the publication of my *Emendations in Pindar: 1513-1972* (Amsterdam 1976) and those which I overlooked at that time. I wish to record my gratitude to Luigi Lehnus for informing me of some omissions in my book.

- O. I 59: ἐμπεδόμοχθος C. del GRANDE, *Filologia minore* (Milano & Napoli 1956; ²1967), 345 (²439).
- O. II 45: Ἀδραστίδων C. O. PAVESE, “Le Olimpiche di Pindaro”, in *QUCC* 20 (1975), 65-121 (75).
- O. II 56: φέγγος, εἰ δέ νιν A. HURST, “Observations sur la deuxième Olympique de Pindare”, in *ZAnt* 31 (1981), 121-133.
- O. III 3: virgulam post δρθώσαις delevit R. RENEHAN, *Studies in Greek Texts* (Göttingen 1976), 50-53.
- O. XIII 3: θεράποντ', ἀγγνώσομαι A. WASSERSTEIN, “A gamma in Pindar, *Ol.* 13.3”, in *CQ* 32 (1982), 278-80.
- O. XIII 107: Ἀρκάσι Πανός vel post Nairn πατρός L. LEHNUS, “Pindaro, *Olimpica* 13, 107-8”, in *RFIC* 107 (1979), 276-78.
- P. I 2: τεῖχ... ἀρχάν S. G. KAPSOMENOS, “Τὸ προοίμιο τοῦ πρώτου Πυθιονίκου τοῦ Πινδάρου”, in *EEThess* 12 (1973), 303-17.
- P. I 12: λῆμά τε, κῶμα Kapsomenos *supra*.
- P. I 17: λίκνον ἔθρεψεν πολυωνύμου ἄντρου R. J. WALKER, *Anti Mias. An Essay in Isometry* I (London 1910), 25.
- P. I 23-24: ὅρφνᾳ συστροφάς ... κυλινδομένας S. G. KAPSOMENOS, “Ein Zeugnis des Favorinus über Pindars Beschreibung des Aetna-Ausbruches”, in *Studi classici in onore di Q. Cataudella* II (Catania 1972), 557-72.

- P. II 82: δμῶς U. von WILAMOWITZ, "Hieron und Pindaros", in *SPAW* 53 (1901), 1314.
- P. IV 18: θοάς ἀνία τ' ἀντ' ἐρετμῶν δίφρους γε A. ARDIZZONI, "Note sul testo di Pindaro", in *GIF* 26 (1974), 252-62 (252).
- P. IV 109: λυγραῖς A. ARDIZZONI, "L'animo 'bianco' di Pelia? (Pind. *Pyth.* IV 109)", in *Helikon* 13-14 (1973-74), 377-82.
- P. IV 178: πέμψε O. SCHROEDER (ed.), *Pindari carmina cum fragmentis selectis* (Lipsiae 21914).
- P. VI 50: δργὰς δς ἵππειᾶν ἐσόδων proposuit simulque reiecit M. SCHMIDT, *Pindar's Olympische Siegesgesänge* (Jena 1869), xciv.
- P. IX 36-37: interrogationis punctum etiam post προσενεγκεῖν posuit C. CAREY, *A Commentary on Fives Odes of Pindar* (New York 1981), 76.
- P. XI 54-57: ἀμύνονται ἄτα· εἴ τις ... ἀπέφυγεν, μέλανος <ό> (cum Bergk) δ' ἐσχατιὰν καλλίονα θανάτοι (cum Shackle) ἔσχεν G. PINI, "Osservazioni sulla Pitica XI", in *SIFC* 44 (1972), 197-220 (198-206) — φθονεροὶ (vel φθονεραὶ) δ' ἀμύνονται ἄται, εἴ τις ... ἀπέφυγεν, μέλανος δ' ἐσχατιὰν καλλίονα θανάτου ἔσχεν J. PÉRON, "Le thème du Phthonos dans la XI^e Pythique de Pindare (v. 29-30, v. 55-56)", in *REA* 78-79 (1976-77), 65-83 (72-83).
- P. XII 10-11: virgulam post καμάτῳ delevit et virgulas post λειβόμενον et ἄνσεν inseruit A. KÖHNKEN, "Two notes on Pindar", in *BICS* 25 (1978), 92-96.
- N. I 37: ὅστ' vel ὅτ' ("come chi non sfugge") G. A. PRIVITERA, "Tre note alla prima Nemea (vv. 18, 37, 64)", in *Hermes* 103 (1975), 285-92 (287-89).
- N. I 63-66: δστους δὲ ... ἀτροδίκας καὶ τίνα ... στείχοντα τὸν ἐχθρότατον φᾶσε νιν δώσειν μόρον Privitera *supra* pp. 289-92.
- N. IV 14-15: virgulam post κε delevit et post κιθαρίζων inseruit M. C. LANDRETH, "The Position of the Particles ἀν and κε(v) in Pindar", in *Eranos* 76 (1978), 13-18 (15-16).
- N. IV 58: χρησαμένου A. KÖHNKEN, *Die Funktion des Mythos bei Pindar* (Berlin 1971), 200-3.
- N. VI 7: πότι A.-I. SULZER, *Zur Wortstellung und Satzbildung bei Pindar* (Diss. Zürich 1961), 24.

- N. VII 33: βοαθέων Carey (*supra* sub P. IX 36-37), p. 150 — τεθνακότων Βοαθόων, τοι ... μόλον L. WOODBURY, “Neoptolemus at Delphi: Pindar, *Nem.* 7.30 ff.”, in *Phoenix* 33 (1979), 95-133 (106-7).
- N. VIII 10: ἀναξείαις? K. STEGMANN VON PRITZWALD, *Zur Geschichte der Herrscherbezeichnungen von Homer bis Plato* (Leipzig 1930), 83.
- N. VIII 40: αὗξεται δ' ἀρετὰ χλωραῖς ἐέρσαις ὡς ὅτε δένδρεον ἄσσει C. CAREY, “Pindar's eighth Nemean Ode”, in *PCPhS* 202 (1976), 26-41 (35).
- N. X 41-42: ὄσαις ἵπποτρόφον ἄστυ τό <δε> θᾶλε <πεντάκις> Κορίνθου R. MERKELBACH, “Der Anlass zu Pindars zehnter Nemea”, in *Le monde grec. Hommages à Claire Préaux* (Bruxelles 1975), 94-101 (100-1).
- I. I 25: καὶ <β’> δόποτε λιθίνοις G. A. PRIVITERA, “A proposito di Pind. *Isthm.* I 25”, in *GIF* 30 (1978), 267.
- I. IV 68: virgulam post γίνεται delevit A. KÖHNKEN recensens Gerber in *Phoenix* 31 (1977), 265-68 (267).
- I. VII 29: αὗξων ... ἀστῶν J. A. HARTUNG (ed.), *Pindar's Werke* IV (Leipzig 1856).
- I. VIII 40: φαμέν? G. A. PRIVITERA (ed.), *Pindaro. Le Istmiche* (Milano 1982), 131.
- I. VIII 70: ὑπὸ κόλπῳ (cum Theiler) vel potius ὑπὸ κόλπου David C. YOUNG, “The Text of Pindar Isthmian 8.70”, in *AJPb* 94 (1973), 319-26.
- Fr. 37: Πότνια Θεσμοφόρε χρυσάνιον <ἢ ... πόσιν λαχοῖσα (post W. J. SLATER, in *GRBS* 12 (1971), 145 n. 17: “Why editors emend to χρυσανίον I do not know. We can supply πόσιν λαχοῖσα as easily as “Ἄιδου δάμαρ.”) L. LEHNUS, “Contributo a due frammenti pindarici (frr. 37 e 168 Snell³”, in *SCO* 22 (1973), 5-18 (5-11).
- Fr. 52 f, 139: ἀμέτερον W. M. CALDER III, “Pindar, *Paean* 6.102 (= 139)”, in *AJPb* 98 (1977), 350.
- Fr. 52 s, 6: ἀμπλακ[E. W. WHITTLE, in H. FRIIS JOHANSEN & E. W. WHITTLE (edd.), *Aeschylus. The Suppliants* II (Copenhagen 1980), 185.

- Fr. 94 a: vide L. RODI, “Il primo partenio di Pindaro (Pap. Oxy. IV, 659 Grenfell-Hunt = fr. 94 a Snell-Maehter)”, in *Studi in onore di Anthos Ardigzoni II* (Roma 1978), 771-88.
- Fr. 94 b, 19-20: ὠκύαλον πόντου ῥιπάν ἐμάλαξεν G. FRACCAROLI recensens B. P. GRENFELL & A. S. HUNT, *The Oxyrhynchus Papyri*, Part IV (London 1904), in *RFIC* 33 (1905), 364-67 (366) — ὠκύαλον πόντου ῥιπάν τε ταράξῃ L. R. FARRELL (ed.), *The Works of Pindar II* (London 1932), 428 — ὠκύαλον <βίη> ῥιπάν <ἐπαύξας> I. CAZZANIGA, “In Pindari fragm. 94 B Snell (P.Oxy. 659, II 18-20)”, in *PP* 33 (1978), 292-93.
- Fr. 94 b, 61: ἀνήκεν O. SCHROEDER recensens B. P. GRENFELL & A. S. HUNT, *The Oxyrhynchus Papyri*, Part IV (London 1904), in *BPhW* 24 (1904), 1473-79 (1477).
- Fr. 94 b, 66: Δαμαίνας πά[τε]ρ, η[...]ωι (ἡ[σύχ]ω?) L. LEHNUS, “Da una nuova ispezione di P.Oxy. IV 659 (Pindaro, Parthenia)”, in *MPbL* 2 (1977), 227-31.
- Fr. 124 a, 3: γε Ardizzone (*supra* sub *P.* IV 18), pp. 259-62.
- Fr. 168 b, 3: πυρὶ δεῖπνον σώματα L. LEHNUS, “Spigolature callimachee e neoteriche”, in *PP* 30 (1975), 291-300 (294-95) et “Pindaro Fr. 168(b).3 Snell-Maehter e Callimaco *Victoria Berenices* Fr. B II 24 *Livrea*”, in *Anagennesis* 1 (1981), 249-53.
- Fr. 169: vide L. CASTAGNA, “Pindaro, Fr. 169 Sn.³: interpretazione e proposta di datazione”, in *SIFC* 43 (1971), 173-98.
- Fr. 169, 21-22: ὠμοτατᾶν vel λαβροτατᾶν] (hoc iam Pavese) ἵππω[ν μαινομ]ένων φρέ[να τέρπειν] H. LLOYD-JONES, “Pindar Fr. 169”, in *HSCP* 76 (1972), 45-56 (51-52).
- Fr. 169, 29: τε pro δέ? Lloyd-Jones *supra* p. 52.
- Fr. 169, 41: παῖδ' Ἀρεως Lloyd-Jones *supra* p. 53.

DISCUSSION

M. Lloyd-Jones: It is interesting to compare the body of emendations on Pindar with that of emendations on Aeschylus and Sophocles; in the case of Aeschylus comparison is made easier by the existence of the repertory of conjectures of Wecklein, supplemented by Dawe. My general impression is that far more emendations, in proportion to the amount of text preserved, have been made on the texts of the tragedians. Certain scholars who, though by no means always successful in conjecture, have made some plausible emendations on the texts of tragedy, have achieved less with that of Pindar; for instance Bothe, Hartung, M. Schmidt, Herwerden and even Bergk. Gerber has rightly pointed out that Wilamowitz was less effective in the emendation of the text of Pindar than the current Teubner text might lend us to suppose.

Mme Lefkowitz: Could you describe some of the principles that should be followed in the next edition of Pindar? Would Privitera's Pindar serve as a model?

M. Gerber: Yes. As I said p. 7 n. 3, I find his apparatus excellent. His apparatus also shows that it does not need to be lengthy in order to include all deviations from the mss. Fortunately, the text of Pindar is not very corrupt and as a result the apparatus does not have to list a large number of emendations.

Mme Bernardini: Dal momento che è stata ricordata con accenti giustamente elogiativi l'edizione delle *Istmiche* di G. A. Privitera, colgo l'occasione per comunicare che è ormai in fase di avanzata preparazione, per la medesima collana, anche quella delle *Pitiche* a cura di B. Gentili con la collaborazione di G. Cerri, P. Giannini e della sottoscritta.

Sono d'accordo con il Professore Gerber che l'edizione di A. Turyn offre un apparato più ricco e più utile per il lettore di quella teubneriana dal momento che fornisce un quadro più completo degli emendamenti

proposti. In qualche caso, tuttavia, essa va sottoposta ad un'attenta revisione proprio per inesattezze nella registrazione di questi ultimi. Se consideriamo l'esempio di «misleading information» classificato dal Professore Gerber sotto la prima categoria, cioè *P.* IX 79, ci accorgiamo che è vero che nell'apparato di Snell-Maehtler è menzionata solo la correzione ἔγγονος fatta da Ahrens nel 1843, ma in quello di Turyn è registrata solo quella di Schneidewin fatta nel medesimo anno. L'apparato dovrebbe essere: ἔγγονος codd: corr. Schndw. et Ahrens.

Quanto all'alternanza μιν, νιν, è probabile che Pindaro abbia usato la forma dorica νιν, ma quando i codici sono concordi nel dare μιν, è preferibile mantenere tale forma come fa Turyn piuttosto che cambiarla sempre in νιν come fanno Boeckh e Mommsen, oppure comportarsi come Snell-Maehtler che preferiscono νιν a μιν, ma che, come abbiamo visto, non sempre in proposito forniscono un apparato esauriente. In *P.* IX 123 per avere una visione dettagliata l'apparato sarà: μιν codd.: μέν Boeckh, μιν retinuit Turyn.

Vorrei aggiungere, infine, un'osservazione sugli emendamenti fatti per non contravvenire al criterio delle responsioni: quando la risposta impura è attestata concordemente dalla tradizione manoscritta ed essa viene a buon diritto conservata nel testo, è opportuno che il lettore sia succintamente informato delle altre prese di posizione in merito, dal momento che si tratta di un fenomeno sporadico, anche se non infrequente negli epinici di Pindaro.

M. Köhnken: I should like to stress the importance of conciseness in the apparatus criticus. As it is up to the editor to tell the inessential from the essential should he not confine himself to the name of the critic who made the essential alteration or correction? Thus in the case of *N. X* 72 only the name of E. Schmid should be given (as in the text of Snell-Maehtler), and minor rectifications made by others be omitted. Otherwise the apparatus would be unduly inflated.

M. Gerber: I agree that conciseness is necessary, but so is the truth. It is only partially true to say that Schmid is responsible for the text printed in *N. X* 72 and the reader could be made aware of this by an

apparatus which in this instance need not record all the details, but which might say something like “Boe. *post Cep.* et Schmid”.

Mme Bernardini: Un'eccessiva concisione può andare a detrimento della chiarezza e della completezza di informazione. L'apparato deve orientare il lettore e fornirgli gli elementi per poter decidere a sua volta. In tal senso è molto utile un tipo di edizione ‘aperta’ che faccia il punto anche sulla critica congetturale fornendo la documentazione delle varie proposte e non solo il risultato della selezione fatta dall'editore. Anche l'atteggiamento nei confronti della registrazione di alcuni fatti dialettali dovrebbe ottemperare allo stesso criterio di utilità documentaria. È buona norma far conoscere di volta in volta qual'è la posizione dei mss. per forme come il part. aor. -ας, -αις o il part. pr. f. -ουσα, -οισα per le quali è utile conoscere il comportamento della tradizione manoscritta.

M. Köhnken: While it is certainly right that the ‘ratio of emendations’ by Wilamowitz accepted in modern editions would be lower if they had been made by a less distinguished scholar, occasionally his suggestions should be examined more closely than they currently are. Thus I believe he is right to question the mss.-tradition ἀκοά in *P. IX* 78, and probably correct in replacing it by ἀκόντια (referring to *O. VI* 82 and *I. VI* 73). There are two points to be made here, one of meaning and one of syntax:

1) Wilamowitz objected against the meaning that has to be assumed for ἀκοά σοφοῖς by those who defend the mss.-tradition (cf. e.g. O. Schroeder, *Pindars Pythien* [Leipzig 1922], *ad loc.*: “solches Können (des Dichters) — ein ἀκρόαμα für die Kenner...”, or, more recently, R. W. B. Burton, *Pindar's Pythian Odes* [Oxford 1962], 43 “the adorning of a few themes among many *is what men of culture like to hear*”: my italics). There seems to be no parallel in Pindar or elsewhere for ἀκοά (ἀκούντια) in the sense assumed here (Burton's paraphrase rather presupposes something like σοφοῖς ἀκοῦσας ὄξιον; contrast *P. I* 84 and 90, the only parallels for the word in Pindar, and ἀκούντια in Homer);

2) The infinitive-clause which depends on ἀκοά σοφοῖς (77: βαὶ δ' ἐν μακροῖσι ποικίλλειν) evidently refers to the poet (it is his task to

ποικίλλειν) and not to the manner in which the audience receives his poetry (*e.g.* David Young, in *CIAnt* 2 [1983], 158 f., whose translation of the paradoxis ἀκοὰ σοφοῖς, “hearing for the wise”, p. 158, seems to be at variance with his own paraphrase, p. 159, “The good poet chooses just a little to ποικίλλειν, even when there is much to say”).

Thus ἀκοὰ σοφοῖς, which could only refer to the audience, and the dependant infinitive-clause, which refers to the poet, are syntactically incompatible. The overall sense required by the infinitive (“It is the task of the poet to...”) is obtained by Wilamowitz’ conjecture ἀκό<ν>α σοφοῖς (“the artful presentation of a few items from among long stories is a whetting stone for poets”). Scholars criticizing Wilamowitz seem to miss his point (“die Tätigkeit des Schmückens kann nun und nimmer eine ἀκοά sein”, *Pindaros* [Berlin 1922], 264) and fail to explain the syntactical strangeness of the transmitted text. Pindar likes blending his metaphors and sometimes presents us with an extremely unorthodox word-order but he is not guilty of offending against basic rules of grammar and syntax.

M. Gerber: I am inclined to agree with you that Wilamowitz’ emendation is correct. It is easy to imagine that a scribe, faced with the striking metaphor of ἀκόντια, might well have thought it an error for ἀκοά or that he carelessly wrote ἀκοά because that is what he expected to find in his text.

Mme Bernardini: Le argomentazioni addotte dal Professore Köhnken a favore di ἀκόντια del Wilamowitz non mi sembrano del tutto convincenti. Non vedo la necessità di correggere il termine ἀκοά che è nei mss. e che non crea alcuna difficoltà per il senso. In primo luogo esso non trova un ostacolo, ma anzi una conferma in *P.* I 84 e 90 in cui, come ben intende il Boeckh, connota l’atto dell’udire da parte dei cittadini e si specifica come un ascolto che concerne la lode grazie all’aggiunta di ἐσλοῖσιν ἐπ’ ἀλλοτρίοις nell’un caso e ἀδεῖαν nell’altro. In secondo luogo l’uso del termine ἀκοά è del tutto pertinente nel passo della *P.* IX dal momento che il discorso riguarda il rapporto del poeta con il suo pubblico (σοφοῖ). Il significato di “ascolto per i saggi” è confortato da

O. II 85 dove συνετοί definisce coloro ai quali la propria parola è diretta. La poesia laudativa presuppone infatti un uditorio di φρονέοντες che intendano ciò che dice il poeta, come si deduce da Bacch. 3, 85. Neppure sul piano sintattico la costruzione pindarica mi sembra poi così ardita.

M. Vallet: J'interviens avec prudence dans ce dialogue consacré à l'histoire des corrections proposées au texte de Pindare et aux règles à suivre pour une future édition critique. Je voudrais simplement poser une question sur un point de détail, qui soulève, me semble-t-il, un problème de méthode.

Douglas E. Gerber a rappelé le problème que pose le vers 41 de la IX^e *Néméenne*. Pindare vient de rappeler les exploits anciens de Chromios à la bataille de l'Héloros.

40: ... βαθυκρήμνοιστ δ' ἀμφ' ἀκταῖς Ἐλώρου,
41: ἐνθ' Ἀρέας πόρον ἀνθρωποι καλέοιστ ...

Comme je le souligne, moi aussi, dans le texte de mon exposé, l'expression ἐνθ' Ἀρέας pose un problème que j'estime insoluble. Il ne peut s'agir, vu le contexte, que d'un endroit bien précis de la région de Syracuse, et plus exactement de la vallée de l'Héloros, dont on sait à quel point elle est encaissée. De toute façon, le texte n'a aucun rapport ni avec le 'passage de Rhéa' (Aeschyl. *Prom.* 837), qui désigne la mer Ionienne, ni avec Arès. Alors? Voici ma question: est-il raisonnable, plutôt que d'avouer notre ignorance concernant un nom propre, de multiplier les propositions et corrections qui ne peuvent qu'égarer le lecteur, et notamment l'historien, lequel risque, à son tour, sans vérifier le texte, de se lancer dans des hypothèses pour 'expliquer' (*sic!*) des conjectures que rien ne justifie?

M. Gerber: But surely it is incumbent upon an editor to point out, as the Teubner edition does, that the words in question, especially since they present a problem, may be explained in different ways.

M. Reverdin: Le scholiaste a tout dit sur ce passage: ἄδηλον, εἴτε Ἀρείας εἴτε Πείας λεκτέον (*Schol. ad N. IX* 95 c, III p. 160 Drachmann).

Aussi longtemps que l'épigraphie ou un texte nouveau ne nous révélera pas un lieu-dit syracusain dont le nom coïncide avec un de ceux que les mss., y compris la scholie, nous donnent, il est inutile d'épiloguer!

M. Hurst: A la lumière de l'exemple cité parmi les conjectures de Pauw (p. 11), on pourrait se demander dans quelle mesure il est possible d'identifier les courants poétiques contemporains du critique et qui influencent ses conjectures. R. Pfeiffer a indiqué cette voie pour un passage de Callimaque (*JHS* 75 [1955], 69-73 = *Ausgewählte Schriften* [München 1960], 148-158). Qu'en est-il aujourd'hui? En outre, hors du champ de la perception poétique, mais dans les habitudes de la discipline, n'accordons-nous pas un peu trop d'autorité au 'témoignage papyrologique', comme s'il était infaillible?

M. Gerber: I agree that it is wrong to accept blindly papyrological evidence, but in the instances I have cited, and others could be added, the ms. tradition offers a text which is either defective or in some way improbable. In such instances, when one finds in a papyrus a text corresponding to an emendation, it seems reasonable to state that the papyrus confirms the emendation.

M. Reverdin: Mon intervention porte sur un point de détail: je saisirai l'occasion pour donner des renseignements précis sur les éditions genevoises de Pindare, dont aucun des éditeurs modernes ne me paraît avoir une connaissance assurée.

La 'petite' édition des Estienne a connu cinq, voire six éditions. C'est une édition in-16, dont le tome I contient les odes de Pindare et le tome II, des poèmes, odes et fragments de huit autres poètes lyriques. Elle a paru pour la première fois en 1560 chez Henri Estienne à Genève (Henri Estienne n'a jamais imprimé ailleurs qu'à Genève; l'indication «Paris?» du Pindare de Snell est donc fallacieuse). Dans la seconde édition, de 1566, les changements sont minimes: quelques corrections, quelques adjonctions. La troisième édition, de 1586, est plus intéressante en ce sens qu'elle contient des notes critiques d'Isaac Casaubon, qui avait épousé cette année-là la fille d'Henri Estienne (Casaubon était alors

professeur de grec à l'Académie de Genève, sa ville natale). Ces notes n'ont pas été rééditées.

Henri Estienne est mort en 1598. Son fils Paul a repris l'édition du 'petit Pindare', qui a paru en 1600 (*editio IIII*), en 1612 (*editio V*) et en 1626.

Ce Pindare de 1626 est le dernier livre imprimé à Genève par des Estienne, où ils ont produit près de 300 titres depuis l'arrivée de Robert Estienne, en 1551; mais elle pourrait bien n'être qu'un nouveau tirage de la précédente, voire l'utilisation de feuilles non vendues, avec une nouvelle page de titre *.

Le Pindare in-4 de 1599 n'appartient pas à cette série. Il en diffère par le texte et par la présence des scholies. C'est le premier ouvrage imprimé par Paul Estienne sur les presses de son père, décédé, on vient de le voir, l'année précédente. Paul Estienne — il le dit dans son épître dédicatoire à Jacques Bongars, historien et érudit protestant — a bénéficié pour ce Pindare de l'assistance de son beau-frère Isaac Casaubon qui faisait alors un gros effort — assorti d'une généreuse abnégation — pour remettre à flot la *domus stephanica*, qui avait cruellement souffert, à partir de 1585, des voyages et des absences continuels d'Henri Estienne, qui se comportait en tyran et interdisait à quiconque de travailler sur ses presses et dans sa bibliothèque, comme en font plus d'un passage des *Ephémérides* de Casaubon, des *Registres du Conseil de Genève* et des *Registres de la Compagnie des pasteurs*.

En terminant, je me permets d'insister fermement sur le fait que tous les livres imprimés par Henri Estienne l'ont été à Genève, et que la mention «Paris» ou «Paris?» qu'on trouve dans nombre de préfaces des éditions modernes est erronée.

M. Gerber m'a d'autre part paru ignorer l'existence d'un autre 'Pindare' genevois du XVI^e siècle: celui de 1599.

* D. E. GERBER, *Emendations in Pindar: 1513-1972* (1976), mentionne aussi une édition de 1624. Si elle existe vraiment, ce que j'ignore, ce serait aussi, très vraisemblablement, un tirage de celle de 1612, et non une édition à proprement parler.

II

MARY R. LEFKOWITZ

PINDAR'S *PYTHIAN V*

Pindar never wrote a 'typical' ode that would suit one occasion and could then be quickly re-applied to another. Even in odes written in the same year for brothers-in-law who won at Olympia, when he uses the same analogy about the preeminence of water and of gold, he manages to leave the distinct impression that Hieron, who won what would have been regarded as a lesser victory than Theron's, has achieved the greater degree of success (*O.* I 1-7; III 42-45). In none of the extant odes does Pindar make more precise reference to the customs and topography of the city he celebrates than in *P. V*, or offer more praise to a man who was not the official victor. He gives comparatively little space to the narration of the myth, and his choice of metaphor throughout seems far less daring than in some of his more famous odes.

In this paper I shall concentrate on the qualities that make this ode distinctive, and yet at the same time characteristically Pindaric. I shall discuss the ode stanza by stanza, not because I think these musical divisions always have a direct connection with the words of the ode, but because for the ancients at least the triad was a recognized unit of

presentation.¹ I hope to show how Pindar contrives to raise the specific to the level of the generic, and to condense into a few graphic details whole sequences of events; I shall argue that throughout this—and every other—victory ode the voice of the speaker must be Pindar's own; and I shall call attention, in conclusion, to how the poet's language helps to indicate how he has organized his song.

Vast is the power of Wealth, when a mortal man brings it—if fate puts it into his hands—combined with pure excellence as a comrade with many friends. Arcesilaus, with the god's good fortune, you have sought such wealth from the first starting lines of your celebrated life, thanks to Castor of the golden chariot; Castor who after the winter storm showers your fortunate house with fair weather. (str. 1, 1-11)

The opening statement expresses the familiar principle that wealth brings happiness and endures only if it comes with the god's support (cf. Solon fr. 13, 9-13 West), but Pindar's phrasing emphasizes the connection between great wealth and the victory his song celebrates. The power ($\sigma\theta\epsilon\nu\omega\varsigma$) of Ploutos is vast, and it is combined with pure excellence (the $\alpha\rho\epsilon\tau\alpha$ of the winner). As in *O.* II for Theron, another king of a prosperous city, “wealth intricately wrought with excellences brings the opportunity now for one thing now another; it is a brilliant star, the truest light for men” (53-55). But in *P.* V, Pindar has expressed this traditional thought in a way that is particularly appropriate for a young king and his trusted friends—one of whom the poet will soon mention—: wealth is a “comrade with many friends”, like the $\kappa\omega\mu\omega\varsigma$ composed of the victor's contemporaries (22) at the celebration of his victory.

As Solon said, “men do not recognize a final goal for wealth, but those of us who have the greatest means strive twice as hard” (fr. 13, 71-3), so Arcesilaus' search for wealth began at the “starting lines of his celebrated life”; but for this occasion Pindar chooses $\beta\alpha\theta\mu\delta\epsilon\varsigma$, a term used

¹ Cf. MULLEN 1982, 135-36, with BURNETT 1984, 155-58.

of race tracks, rather than some more general word for beginnings.² He emphasizes that Arcesilaus has the gods' support, "when fate puts [wealth] into one's hands", "thanks to Castor of the golden chariot", since the danger of reversal, or defeat, or poverty, because of the god's powers, always remains and, like Solon, he describes good fortune as fair weather after a storm, in order to give the victory its greatest possible ethical significance. Perhaps, as Chamoux suggested, the reference to sunshine after a storm alludes to the spring rainy season in Cyrene. But since at the end of the ode the poet asks that no "stormy autumn wind" (*φθινοπωρίς ἀνέμων / χειμερία ... πνοά*, 120-1) crush the victor's good fortune, using a metaphor more appropriate for mainland Greece than for the Cyrenean climate, where a second harvest was sown in autumn (Hdt. IV 42,3), Pindar probably has in mind human fortune in general, as in *O. I*, "the victor for the rest of his life has sweet fair weather on account of the games" (97-99).³

Wise men, you know, carry off better also the power that the gods give; but when you go in justice great happiness surrounds you, first because you are a king of great cities, since this, a most awesome privilege when in your possession, is a glory belonging to your family; and then you are fortunate now as well, because having won the triumph from the famous Pythian games with your horses, you have received this victory procession of men, the delight of Apollo. (ant. 1, 12-22; ep. 1, 23)

Here, as in many odes, direct praise of the victor, his family, and his country is postponed till the second stanza.

² Hesych. *s.v.* νύσσα; cf. Hom. *Il.* XXIII 758; *Od.* VIII 121. Like τέρμα it can connote a stone sill, *N.* V 1; cf. ἀπὸ βαλβίδων, Eur. *Med.* 1245; *HF* 867; Ar. *Vesp.* 548.

³ CHAMOUX 1953, 182; but cf. BURTON 1962, 139; BOWRA 1964, 249-50; MITCHELL 1966, 109 n. 56. For φθινόπωρον cf. Hdt. IX 117; Archestratus Gelensis fr. 166, 1, *ap. Supplementum Hellenisticum* edd. H. LLOYD-JONES & Peter PARSONS (Berlin 1983), 62, with Hes. *Op.* 615; 619-20. Cf. also *P.* IV 64-5; *I.* I 39-40; IV 17b-19; VII 37-38, with YOUNG 1971, 26.

Since Arcesilaus is not just an ordinary aristocrat, but a king, like Hieron, who in *O.* I is said “to wield a staff of justice in Sicily” (12), and at the opening of Bacchylides *Ode* 5 to have “a mind straight-in-justice” (6), he is praised for his glory both as a ruler and as a victor, though with special stress on the role of the gods in his good fortune, and on the importance of using his power wisely.⁴ Also unlike Hieron who remains with the poet and the horse Pherenicus the center of attention in the openings of *O.* I and *Bacch.* 5, the credit for Arcesilaus’ success belongs also to his family, whose γέρας Pindar speaks of as an ὀφθαλμός in a striking variation of the Homeric saving light (φάος, e.g., *Il.* VIII 282).⁵ As a result, where in *O.* I the poet contrived to say almost as much about his own art as his patron’s accomplishment, in *P.* V he keeps the focus on the victory and its celebration, “this procession of men” (κῶμος ἀνέρων, 22). The concluding lines of the stanza indicate the specific occasion of the victory, “at the Pythian games, with horses”; such data are always given at some point in every ode, but only rarely with many adumbrating details, and virtually never with the kind of extended description that Pindar will give it in the stanzas to come.⁶

So you must not forget when you are sung of in Cyrene in Aphrodite’s sweet garden first to hold the god responsible in every thing, then to cherish Carrhotus most of your comrades. He did not bring late-thinker Epimetheus’ daughter Prophasis when he returned to the home of the Battidae who rule with justice. But after he was entertained at the stream of Castalia he bound your hair with the prize of the best chariot. (ep. 1, 24-31)

⁴ Cf. also *P.* I 86-87; *O.* VI 93; *Bacch.* 4, 3, with MAEHLER 1982, II 88, and the ideal portrait in Hes. *Theog.* 85-86; GERBER 1982, 33.

⁵ Cf. *O.* II 11; VI 16; *P.* III 75; MALTEN 1911, 19-20; BOWRA 1964, 254-55. I read with Gildersleeve Hermann’s ἐπει for ms. ἔχει, as in *O.* X 88-90; IX 37; *I.* I 45-46.

⁶ HAMILTON 1974, 15; LEFKOWITZ 1976, 164.

In the epode Pindar once again reminds the victor to give the gods credit for his success; the first phrase designates the victory as the "delight of Apollo".⁷

Arcesilaus is "sung of" in the garden of Aphrodite, perhaps literally the *temenos* of the goddess' temple, as in Sappho 2.⁸ But as always the gods act through or alongside mortal men, and praise is also due to the man who drove the victorious chariot, Carrhotus. The poet makes his success seem more impressive by first referring to what would have happened if he had returned home without having won. Pindar uses a similar comparison to great effect in *P.* VIII where the victor is contrasted with the four boys he defeated in the wrestling contest returning home in disgrace (83-87; cf. *O.* VIII); in *P.* V Pindar suggests that instead of bringing home the goddess Victory, as in *P.* VI 19 or as on many coins commemorating chariot victories, he might have brought back to Cyrene "Excuse" the daughter of "Afterthinker" Epimetheus.⁹ Also, where in *P.* VIII Pindar after describing the defeated contestants immediately states that human joy is ephemeral, in *P.* V he comments only on the recognition of Carrhotus' success: he was entertained and crowned at Delphi.¹⁰

—with reins undefiled through the precinct of the twelve swift circuits. He did not shatter at all the strength of his equipment, but he

⁷ ἄριστος is used of song in Bacch. 9, 87; *Epigramm.* 1, 3; cf. *I.* IV 39; JEBB 1905, 311; MAEHLER 1982, II 173-74.

⁸ PAGE 1955, 40; cf. CHAMOUX 1953, 267-69—unless it is the site of the union of Apollo and Cyrene, where Ladice set up a votive statue of Aphrodite, Hdt. II 181, 5.

⁹ See e.g., KRAAY 1976, nos. 800, 837. Prophesis' genealogy may be Pindar's own invention; MEZGER 1880, 222; cf. *schol. ad Hes. Op.* 83; Pind. fr. 228; WILAMOWITZ 1922, 381 n. 3; BURTON 1962, 142-43.

¹⁰ Reference to the spring identifies the victory site; FRAENKEL 1962, 537; TARRANT 1976, 235; *xenia* designates celebration in general, cf. *O.* IX 83-84; *N.* IX 2; *P.* X 64; *O.* I 103; *P.* III 109; LLOYD-JONES 1973, 135. Water was used for purification after the games, PARKER 1983, 226, e.g. *N.* IV 4-5.

passed the hill of Crisa into the god's grove that lies in the hollow and brought what hangs [in the temple], the artifice of skilled craftsmen. The cypress beams hold it, close to the statue made from a single tree that the archer Cretans set up in the chamber of Parnassus. (str. 2, 32-42)

The narrative of Carrhotus' victory began at the end of the first triad with conclusion first, for dramatic effect, as in *O.* I, where Pindar offers a new version of the story of Pelops, "whom Poseidon Earth-holder fell in love with, when Clotho took him out of a shining cauldron, his splendid shoulder fitted with ivory" (25-26).¹¹ The poet now shows that Carrhotus' victory was by every standard remarkable; his reins were "undefiled";¹² his equipment was not 'shattered', a highly unusual achievement, to judge from the description of the fictitious chariot race at the *Pythian* games in Soph. *El.*, where nine of the ten competing chariots were wrecked, and even the winner's damaged.¹³ Apparently Carrhotus regarded the manner of his victory as something like a miracle, since he dedicated the chariot to the god,¹⁴ and the poet mentions his journey to the god's sacred grove on the hill of Crisa from the plain near Itea where the races were run.

As Bacchylides in *Ode 3* tells how Hieron's gold shines from tripods in front of the temple of Apollo, in *P. V* Pindar indicates for an audience who might never see it how Arcesilaus' chariot was hung as a votive offering from the cypress-wood roofbeams of what appears to have been the temple of Apollo, because it contains an ancient ξόανον

¹¹ GERBER 1982, 55-56. Cf. KOEHNKEN 1983, 66-76.

¹² *I.e.*, not impaired in form or integrity, see PARKER 1983, 3. Cf. Bacchyl. 5, 44-45 with MAEHLER 1982, II 100; Call. fr. 254, *ap. Supplm. Hellenist.*, 101; and victories *akoniti*, MORETTI 1957, nos. 160, 202; Dittenberger, *Syll.* 36 a 14, b 7; Philippus, vv. 3068-69 Gow-Page.

¹³ In *Il. XXIII* only one chariot was wrecked, because Menelaus holds back to avoid an accident that would have wrecked two others, 426-27.

¹⁴ Cf. Bacch. 3, 21-22.

(μονόδροπον φυτόν) placed there by Cretans, τοξοφόροι like Apollo himself in *b. Hom. Ap.* (III) 13, 126, which describes their arrival in Pytho as the first priests of his new temple (538-41).¹⁵ The old statue is an ἀνδριάς, an anthropomorphic representation of a god; the bronze statue of Apollo dedicated by the Greeks after the Persian war was known as the μέγας ἀνδριάς in order to distinguish it from the ξόανον.¹⁶ If Arcesilaus' chariot deserved the distinction of being hung next to the old statue of the god, his victory must have been considered particularly significant.

So with willing mind you must meet your benefactor; son of Alexibios, the fair-haired Graces set you alight. Fortunate, since you have also after a great labor a memorial of the greatest words of praise. For among forty chariots that fell you brought back your chariot whole with heart unafraid; and then you returned to the plain of Libya from the glorious contests and to the city of your fathers. (ant. 2, 43-53)

Now Pindar returns to Arcesilaus, but with the advice that introduced the account of the victory, "to cherish Carrhotus most of all your comrades" (26). Like Strepsiades in *I. VII* 12, Carrhotus is "illumined" by his glory, but where praise for Strepsiades and Arcesilaus himself later in this poem remains general, and derives in part from the achievements of his family, the circumstances of Carrhotus' race merit special mention, "for among forty chariots that fell you brought back your chariot whole, with heart unafraid".¹⁷ Pindar and Bacchylides describe the victory itself only when the circumstances are extraordinary, as in the case of the horse Pherenicus' win at Olympia in 476 (*O. I* 20-22; *Bacch.* 5, 37-39), or of four consecutive

¹⁵ See esp. ROUX 1962, 378-79, and cf. *Phoronis* fr. 4 Kinkel.

¹⁶ ROUX 1962, 366-80; cf. CHAMOUX 1953, 139; BURTON 1962, 143-44. On Cretans at Delphi, cf. ALLEN-HALLIDAY-SIKES 1936, 261-62.

¹⁷ The plain below Delphi, like the race course beside the Alpheus, had room for a large entry, as is suggested by Alcibiades' being able to enter seven chariots at a time (Thuc. VI 16, 2; Euripides, in *Poetae Melici Graeci*, fr. 755 Page). Cf. FINLEY & PLEKET 1976, 28.

and decisive wins in wrestling (*Bacchyl.* 11, 22-23; *O.* IX 91),¹⁸ or if there are many victories in one family, like the Oligaethidae in *O.* XIII.¹⁹

The extraordinary circumstances of Carrhotus' victory explain why Carrhotus the charioteer merits such extended praise in an ode for the official victor Arcesilaus. Didymus offered an 'historical' explanation, based on information that he says he got from Theotimus' first book on Cyrene (*schol. ad Pind. P.* V 34: II pp. 175-6 Drachmann/*FGrHist* 470 F 1): Carrhotus was Arcesilaus' brother-in-law, and received this extended tribute from Pindar because he took over the role of another friend of Arcesilaus', Euphemus; Euphemus had been sent by Arcesilaus to compete in the chariot races at the great games and to raise money for an army in Greece (cf. also *schol. ad P.* IV 455 e: II p. 161 Drachmann).²⁰ Euphemus won at the Pythian games, had Cyrene proclaimed victorious, and collected settlers for the Hesperidae (or Euhesperides, near modern Benghazi), but then died, and Carrhotus took over the leadership of the colony, and "Pindar, in addressing Arcesilaus' comrades, attributes Euphemus' achievements to Carrhotus; for he says that he alone collected money for the army". But since Pindar in the text of *P.* V says nothing about Euphemus, fund-raising, or the Euhesperides, I suspect that Didymus, like so many ancient commentators, read into the references to wealth in the ode, and the greeting of Arcesilaus as a 'benefactor' a double meaning that such conventional topics of praise never originally had,²¹ and then conflated

¹⁸ Cf. *O.* VIII 67-69; *P.* VIII 81-82; *Bacchyl.* 9, 36-38; POLIAKOFF 1982, 107.

¹⁹ Cf. the trainer Melesias' thirtieth victory, *O.* VIII 65-66. What would Pindar have said about Theagenes, Dittenberger, *Syll.*³ 36; cf. Athen. X 412 d-e; Posidippus, vv. 3126 sqq. Gow-Page; Paus. VI 6, 5; 11, 5 (1300 victories)?

²⁰ Cf. MITCHELL 1966, 108-10; HORNBLOWER 1983, 62.

²¹ Cf. LEFKOWITZ 1981, 50-52; the absurdity of figures in these stories also suggests unreliability; GZELLA 1971, 192-3; but cf. PAVESE 1983, 295-99.

two separate historical events in order to provide an explanation for an interpretative problem that he created for himself by failing to understand the relevance of the special praise for the charioteer.²² Didymus seems to have believed that kings and tyrants readily had others compete on their behalf, and perhaps he imagined that charioteers would ordinarily be of low birth, as they were in the Roman world. (Cf. *schol. ad N.* VII 1 a: III p. 116 Drachmann.)

But in Pindar on occasion charioteers are accorded special praise, like Thrasybulus who appears to have driven the chariot for his father Xenocrates in *P.* VI, though in *I.* II, an ode for a different victory by Xenocrates, Pindar says explicitly that the charioteer was Nicomachus (22), and pays him tribute along with Xenocrates' son Thrasybulus.²³ In *O.* VI for Hagesias of Syracuse Pindar addresses Phintis and asks him to yoke "the strength of mules"—presumably he was the driver in the winning race (*schol. ad O.* VI 37 b, c, e). If in *P.* V Carrhotus was a relative of Arcesilaus', Pindar doesn't mention it, but then in neither ode for Xenocrates does he specify that Xenocrates was Theron's brother. Perhaps he assumed that everybody knew it, especially since Theron was a tyrant and a public figure.²⁴ But Pindar also states that Carrhotus was one of Arcesilaus' comrades (*έταῖροι*), and some of the *aristoi* drove chariots themselves, like Psamnis of Camerina in *O.* IV and V, Chromius of Aetna at Nemea (*N.* I) and at the Pythian games at Syracuse (*N.* IX), and Hieron himself at what

²² Cf. his interpretation of the reading *Alis* in *O.* X 46, based on the annexation of Pisa by Elis 130 years after the event which the ode celebrates, *schol. ad loc.* 55 c: I p. 324; S. WEST 1970, 288-96. Or the two Euphemuses, *schol. ad P.* IV 45; d: II p. 161; LEFKOWITZ 1975, 180.

²³ Cf. *schol. ad P.* VI 15: II p. 196, which claims on the basis of *I.* II that Nicomachus was obviously (*δῆλος ἐστίν*) the charioteer in *P.* VI as well.

²⁴ On the *P.* VI victory, see DUNBABIN 1948, 413, and on the Emmenidae, 484; cf. BARRETT 1978, 20 n. 34.

might be most easily explained as local games in Syracuse (*P.* II).²⁵ The political power of the tyrants and the wealth of Western Greek colonies enabled them to sponsor the great majority of odes for chariot victors. Only three mainland Greeks commissioned odes from Pindar, Megacles of Athens, from a family "vast in strength" (*P.* VII 2), the Alcmeonidae; Herodotus of Thebes (*I.* I), and Melissus of Thebes (*I.* III/IV), from a family of "raisers of horses", the Cleonymidae.²⁶ Even in Orestes' imaginary race, two of the ten charioteers, whom he calls "masters of yoked chariots" come from Cyrene (*Soph. El.* 701-702).²⁷ Perhaps the political situation in cities like Cyrene and Syracuse made prolonged absence of the king inadvisable; Hieron too got someone else to drive the chariot for him on the mainland (*P.* I).

There is no one without a share in troubles nor will there ever be. But Battus' ancient prosperity attends you, bringing one thing, then another; it is the tower of your city, the brightest light to friends. Even lions with their loud roaring fled in fear from Battus after he brought the [Therans] an utterance from beyond the sea. But Apollo the leader sent dread fear on the wild beasts, so that he would not fail the keeper of Cyrene in his prophecies. (ep. 2, 54-62)

Pindar ended the second antistrophe with a statement that Carrhotus had now returned to Libya and his ancestral city, but before proceeding with the story of Cyrene's founder, Battus, Pindar begins the second epode with a reminder, expressed in the plainest language, about human limitations. All Greeks, Dorians and Ionians alike, believed

²⁵ LEFKOWITZ 1976, 164-65, with CAREY 1981, 21.

²⁶ On victories in the crown games by wealthy Athenian families, see esp. DAVIES 1971, xxv-xxvi n. 7. But Sparta seems to have produced more victors than any other *polis*; de STE CROIX 1972, 354-55; on horsemanship and athletics as aristocratic pursuits, *ibid.*, 115.

²⁷ Cf. esp. *P.* IV 17-18; IX 4; Hesychius, *s. v.* Βαρκαίοις ὄχοις, "they are believed to be the first to use chariots, having been taught by Poseidon". Cf. the Cyrenean Berenice's victory at Nemea in the 3rd c., 254 *Supplm. Hellenist.*

that those who seem most fortunate and successful stand in need of constant warning about the fragility of every human accomplishment. The brilliance of Arcesilaus' ancestors (17) is now “the tower of your city, the brightest light ($\varphi\alpha\epsilon\nu\nό\tau\alpha\tau\omega\tau\delta\mu\mu\alpha$) to friends”, but unlike the Homeric $\varphi\alpha\omega\varsigma$ or $\varphi\epsilon\gamma\gamma\omega\varsigma$, the light from an eye ($\delta\varphi\theta\alpha\lambda\mu\omega\varsigma$ or $\delta\mu\mu\alpha$) can shine only intermittently, like Hieron's gold at Delphi, which shines in flashes ($\bar{\nu}\pi\bar{\omega}\mu\alpha\mu\alpha\rho\gamma\alpha\iota\varsigma$, Bacchyl. 3, 17).²⁸ But Pindar's account of Battus' founding of the city concentrates only on the moment of his triumph, and, as in his reiterated advice to Arcesilaus, the god's guidance and support. Pindar does not mention the Therans' first abortive attempts to colonize the area, or the story that Battus was “weak-voiced and a stammerer” (Hdt. IV 155, 1). The $\bar{\nu}\pi\epsilon\rho\pi\sigma\tau\iota\alpha\tau\gamma\lambda\delta\sigma\sigma\alpha\tau$ that he brings is not the strange sound of the Greek language, nor of his stammer (as Aristarchus and Didymus assumed, from the later rationalization of the story), but the prophecy from Delphi; $\bar{\alpha}\pi\bar{\epsilon}\bar{\nu}\bar{\epsilon}\bar{\iota}\bar{\kappa}\bar{\epsilon}\bar{\nu}$ is regularly used of ‘delivery’ of oracles, and $\bar{\alpha}\rho\chi\alpha\gamma\eta\tau\alpha\varsigma$ is the customary epithet of Apollo as initiator of a colony.²⁹ Once again, as in *O.* I or *P.* III, Pindar tells a myth in a way that shows the gods to be foresighted and honorable; Demeter was not foolish enough to eat human meat and Apollo did not need a raven to inform him about the infidelity of Coronis.³⁰ In *P.* IX, another ode for a Cyrenean, Apollo's omniscience is emphasized by Chiron, when Apollo asks him to identify the maiden Cyrene: “you ask me about the girl's family, o lord? you who know the outcome of everything and all the

²⁸ See LYDE 1935, 9 on the distinction between $\varphi\alpha\omega\varsigma$ (mid-day, short-wave light) and $\varphi\epsilon\gamma\gamma\omega\varsigma$ (early of late day, long-wave light).

²⁹ Cf. Hdt. I 66, 3; 160, 1; and the $\bar{\alpha}\mu\beta\bar{\rho}\tau\bar{o}\varsigma$ $\varphi\alpha\mu\alpha$ of Soph. *OT* 158; PEARSON 1924, 154. Callimachus also avoids the story of the stammer, *Hymn. Ap.* (II) 75-76; WILLIAMS 1978, 69-70; it is an aetiological myth, BRELICH 1958, 316-17.

³⁰ Cf. Hes. fr. 60 M.-W. See esp. KOEHNKEN 1974, 202-204; 1983, 75 n. 42.

means of accomplishment" (43-45). The cult of Apollo was from the time of its founding by Battus the principal civic cult in Cyrene: "there is no god whom the descendants of Battus themselves honor more than Apollo" (Call. *Hymn. Ap.* 94-95).³¹

Apollo who brings men and women cures from painful diseases, and gave them the lyre, and bestows the Muse on those he selects, when he puts peaceful respect for the law in their minds, and he controls the cavern of prophecy. In Lacedaemon and in Argos and in holy Pylos he settled the mighty descendants of Heracles and Aegimius. But it is my part to speak of delightful fame from Sparta— (str. 3, 63-73)

Pindar opens the third triad by recalling Apollo's gifts to man of medicine, song, civic order, and prophecy; he was still worshipped in Cyrene for these gifts in Callimachus' day (*Hymn. Ap.* 9-11; 42-46). Pindar then adds that Apollo is also the god of colonists; he established settlements of Dorians in Argos and Pylos and in Sparta. The history of the Dorian migrations must have been familiar to his audience, because he alludes to them only briefly, without explaining why it would be natural for him to say, "it is my part to speak of delightful fame from Sparta" (reading γαρύειν, 72).³² Callimachus, in the more leisurely pace of a hymn in hexameters, tells the story in more detail: Apollo, founder of colonies is worshipped as Carneius in Cyrene, especially by the Battiads, because they are descended from Spartans, where the first cult of Apollo Carneius was established; from there they took the cult to Thera and from Thera to Cyrene. But the cult of Apollo had originally been brought from Sparta to Thera by *Thebans*, the sixth generation after Oedipus, and from Thera to Cyrene by

³¹ Battiades in Call. *Epigr.* 35 Pfeiffer (= 1185-1186 Gow-Page) is probably a generic term like Erechtheides, Eur. *Med.* 824-25, with PAGE 1938, 131. But he seems to have come from an aristocratic family (*SEG* IX 50, 45; 1, 77; 1, 86; MEILLIER 1979, 335).

³² See esp. KIRKWOOD 1981, 17.

Aristoteles (who was also called "Battus"), "whole" in mind and body (*Hymn. Ap.* 55-79).

Pindar ends the strophe without explaining why it is "his part to speak" about the Dorians in Sparta, but he makes the connection explicit in the first lines of the antistrophe:

since there the Aegidae were born, and thence came to Thera, my ancestors, not without the gods, but some Fate brought them. There they received their portion of the feast with its many sacrifices, Apollo Carneius, and at your festival we honor the well-built city of Cyrene ... (ant. 3, 74-81)

Members of Pindar's πάτρα, the Aegidae, came to Thera from Sparta—again, he notes, with the guidance of the gods and of Fate, and from Thera they brought the festival of the Carneia to Cyrene.³³ And it is at this festival, during the banquet, the feast of many sacrifices, that "we honor the well-built city of Cyrene". As Callimachus describes it, in Cyrene the offerings to Apollo Carneius are made throughout the year (τελεσφορίην ἐπετήσιον, *Hymn. Ap.* 78) with sacrifices of cattle and gifts of flowers even in winter.³⁴ The city Cyrene itself is honored in the festival, because the story of the nymph Cyrene and Apollo is commemorated in a special choral dance (*Hymn. Ap.* 85-95, esp. 93).

There is nothing surprising about Pindar's stating that he is, as an Aegid, distantly related to the Cyrenean aristocracy, or that he wishes to join with them in celebrating their city at the Carneia; "all Dorians worship Apollo Carneius" (Paus. III 13, 4). In his odes for Aeginetan vic-

³³ For Aegidae in Sparta, cf. *I. VII* 12-15; MALTEN 1911, 170-82. On archaic myths of Dorian migrations, NILSSON 1951, 68-69; TIGERSTEDT 1965, 35; 324-25 n. 127; ROUSSEL 1976, 224-25. πάτραι (for the term, ROUSSEL 1976, 52) can be either real or, like the Gephyraeans (*Hdt. V* 57), mythical; DICKIE 1979, 205-207.

³⁴ WILLIAMS 1978, 67, 71; Carneia is also a harvest festival in Sparta, L. R. FARRELL, *The Cults of the Greek States IV* (Oxford 1907), 134; WIDE 1893, 86.

tors, who commissioned more of his victory odes than citizens of any other city, including Thebes, Pindar always has special praise for Aegina and her heroes.³⁵ In every ode the poet expresses *xenia* for the victor, in some cases more strongly than others, perhaps because he liked some sponsors better.³⁶ In the odes for Aeginetan victors he speaks of his *syngeneia* rather than of ordinary *xenia*: “a man raised in seven-gated Thebes must make first offering of the flowers of the Graces in Aegina, because they (Aegina and Thebe) were the twin daughters and youngest of the Asopides, and they were pleasing to king Zeus” (*I.* VIII 16-18); Aeacus is “guardian in the city of my fair-named πάτρα” (*N.* VII 84-85).³⁷ In an ode for a Theban victor, whose uncle was killed fighting for his country, Pindar could speak with the family in expressing his sorrow (37) just as at the somber conclusion of his last ode for an Aeginetan victor, *P.* VIII, he can join with the family with whom he feels such close kinship in addressing Aegina as “dear mother” (98).³⁸

Even the scholia to *P.* V, although they state that either the chorus or the poet is speaking, offer confirmation only for the poet, since they know from Callimachus (99 a: II p. 184) that some Thebans settled in Lacedaemon: “Pindar is very concerned to demonstrate that he is kin to the Lacedaemonians and the Cyreneans, and thus to the winner of the victory” (99 b). The ancient commentators’ suggestion here, as elsewhere, that the chorus may be speaking is based not on historical information, but on conjecture: the

³⁵ HAMILTON 1974, 37-38; 41-42.

³⁶ Literally interpreted in the story of his love for Theoxenus, *Suda*, s.v. Πίνδαρος, IV p. 133, 2 Adler; LEFKOWITZ 1981, 60; cf. modern speculation about Pindar and Thrasybulus, VETTA 1979, 87-90, or Artemon’s idea (*FGrHist* 569 F 3) that Hieron actually gave Pindar a golden lyre, *schol. ad P.* I inscr. a: II p. 7 Drachmann.

³⁷ LEFKOWITZ 1980, 44.

³⁸ LEFKOWITZ 1980, 34-35. The term need not be taken literally, cf. Θησέως τόκοι the Athenians, Aeschyl. *Eum.* 402; MACLEOD 1982, 125 n. 6.

possibility of a choral speaker arises only when the commentators are uncertain whether an "I"-statement is appropriate for the poet.³⁹ But the "I"-statements in the odes do not resemble in style or even in content the first person utterances in songs where we know the chorus spoke in its own person, like Alcman's or Pindar's *partheneia* or Pindar's *Paeans* II or IV.⁴⁰

Moreover, outside of the Pindar scholia, there is no direct evidence that *every* ode of Pindar was sung by a chorus. The division of lyric into 'monodic' and 'choral' is modern; and there is no longer any reason automatically to assume that all early triadic poetry was choral just because all early monostrophic poetry was monodic.⁴¹ Pindar speaks, though only in about half the odes, of a κῶμος participating in the victory celebration; these κῶμοι need not always have been involved in the performance of the ode, though they were ancillary to it, and featured in the victory celebration both at the site of the contests⁴² and at the victor's home.⁴³ In some odes, like *O. I.*, Pindar speaks of himself as if he were the sole performer.⁴⁴ In others, like

³⁹ LEFKOWITZ 1975, 173-85.

⁴⁰ LEFKOWITZ 1963, 177-253; with KIRKWOOD 1981, 16. Cf. BUNDY 1962, 69-70, n. 84; CAREY 1981, 16-17; MULLEN 1982, 234 n. 37; SLATER 1969, 89-90; 1979, 69-70.

⁴¹ HARVEY 1955, 159, esp. n. 3; DAVIES 1982, 210 n. 12. The terms strophe, etc. are post-Aristotelian and refer to music rather than to dance; KRANZ 1933, 115; SCHROEDER 1929, 42; cf. Mullen's naive acceptance of Ptolemy's ingenious aetiology (*schol. Epimetr.*: III p. 311 Drachmann).

⁴² *O. VIII* 10; *IX* 4; *N. XI* 28; *O. X* 77; *I. III* 8 (?). χορεύων, *I. I* 7-8 refers to the performance of *Pae. IV* = fr. 52 d; THUMMER 1969, II 12; which puzzled an ancient commentator, *schol. ad I. I* 6 d: III p. 198 Drachmann.

⁴³ *O. XIV* 16-17; *N. IX* 1; 50; II 24-25; *I. VII* 20; *P. IV* 2; Bacch. 11, 12 (cf. fr. 4, 68); *I. VIII* 4 (cf. 62, 66; LEFKOWITZ 1980, 31; cf. CAREY 1982, 183); *O. IV* 9; VI 18; 98; *I. II* 31; *O. III* 6; *N. I* 7.

⁴⁴ A distinction noted by WILAMOWITZ 1922, 233; cf. 240; 282-83; 298; 1913, 238. Cf. the portraits of poets in Paus. I 8, 4; Aeschin. *Ep.* 4, 3; RICHTER 1965, 142-143; cf. *N. IV* 13-19. See now also C. J. HERINGTON, *Poetry into Drama* (Berkeley 1985), 27-31.

P. V, the victory song and the chorus appear to be distinct but related entities; Arcesilaus is asked to welcome “the κῶμος of men, the delight of Apollo” (22-23); later in the poem Pindar speaks of “great excellence sprinkled with the soft dew of songs beneath the streams of κῶμοι” (98-100). In *I.* VIII he asks someone to go and awake a κῶμος at the victor’s house in Aegina (3-4); in *P.* III he tells Hieron that he wishes that he could have come to Syracuse himself, “leading a κῶμος”.

In addition, there is no external evidence that the κωμασταί sang. In vase paintings dancers are depicted on either side of a lyre-player (and sometimes also of an αὐλητής); Pindar in Hellenistic sculpture was portrayed as a seated lyre-player, looking out at his *choros*.⁴⁵ The odes themselves contain no direct allusion to a chorus singing in unison. In *O.* VI Pindar asks an Aeneas to encourage his comrades (88); he is designated in the scholia as the χοροδιδάσκαλος (148 a: I p. 186), but he could also have been the singer of the song in the poet’s absence, like Nicasippus, who in *I.* II is urged simply to deliver the poet’s message when he gets to his patron’s house (47)—the scholia there say nothing about his being a chorus leader, because no “comrades” are mentioned.⁴⁶ Eratosthenes (*FGrHist* 241 F 44) thought that the τήνελλα καλλίνικε for the victor was performed by a leader (ἔξαρχος) reciting τήνελλα extra metrum when no αὐλητής or lyre-player were present, and that the chorus of κωμασταί chime in with καλλίνικε (*schol. ad. O.* IX 1 k: I p. 268) three

⁴⁵ See esp. SCHEFOLD 1965, 14; cf. WEBSTER 1970, 12; in the Hellenistic age and after the *enkōmion* was a monodic genre; HARDIE 1983, 16-30. MULLEN 1982, 38 compares Demodocus in Hom. *Od.* VIII but assumes that the dancing youths must also be singing.

⁴⁶ Cf. the idea of Simonides as χοροδιδάσκαλος, invented to explain his epigram about Epeius *epigr.* fr. 70 Diehl (Athen. X 456 e-f); ERBSE 1977, pp. 468-70 on *schol. ad Il.* XXIII 665 a. In any case the term denotes a trainer of dramatic, comic, or dithyrambic choruses (e.g., Ar. *Av.* 1403); cf. SLATER 1969, 90.

times.⁴⁷ Might the κωμασταὶ that Aeneas brought also be chanting something like καλλίνικε or hip-hip-hooray?

Even in odes where he mentions the voices of the κωμασταὶ there is no reason to assume that they always *sang* the words with him in unison, just because a highly trained chorus seems to have sung the lyric songs of Greek tragedy, especially in the case of some of the longer odes, and particularly of *P.* IV, with thirteen triads.⁴⁸ The odes themselves refer only occasionally to the voices in κῶμοι. In *P.* X Pindar says that he hopes to make the victor admired because of his success when the Ephyraeans in Thessaly “pour forth” his voice *and* in his songs as if he were speaking of two different types of song. Earlier in the ode he speaks of leading “the sounding voice of men in a κῶμος” (5-6). In *N.* III he tells the Muse that “the artisans of sweet-speaking κῶμοι, young men, are present at the Asopeian water, seeking their voice from you” (4-5); then he says that he will “associate [the Muse’s song] with the soft talk (δάροις) of young men and with the φόρμιγξ” (11-12). Here the voices and lyre could both be a means of accompanying the song, since δάρος does not denote a singing voice but rather the sound of quiet conversation.⁴⁹ In *P.* I Pindar speaks of φόρμιγγες with the association of the δάροι of boys welcoming a king, but not in the context of the performance of a victory ode (97-98). Could these δάροι be humming an accompaniment or providing a rhythmic background like the Delian girls’ κρεμβαλιαστύς in *b. Hom. Ap.* (III) 162?

⁴⁷ See esp. WEST 1974, 138-39.

⁴⁸ LLOYD-JONES 1982, 143. No contemporary evidence survives for the performance of fifth-century drama; LEFKOWITZ 1984, 143-153.

⁴⁹ The “Asopeian water” (cf. Bacchyl. 5, 71, with JEBB’s note, 1905, 278) is the river Nemea, daughter of the Phliousian Asopus (Bacchyl. 9, 39), not a river in Aegina, despite *schol. ad N.* III 1 c, 6 a: III pp. 41-43; LEFKOWITZ 1975, 180-81; cf. MULLEN 1982, 237 n. 53.

Pindar concludes the third antistrophe by introducing the account—which he continues in the epode—of another instance of the generosity of the house of Battus, their inclusion of the worship of the sons of Antenor in the celebration of the Carneia. He does not take time to remind his audience that Antenor was the Trojan most friendly to the Greeks, host to Menelaus and Odysseus when they tried to bring back Helen before the war or that Antenor's house was spared by the Greek army when the rest of Troy was destroyed. He only alludes briefly to the story that the sons of Antenor came to Cyrene with Menelaus and Helen.⁵⁰

This city Trojan strangers who delight in horses inhabit, the sons of Antenor. For they came with Helen after they saw the land of their fathers in smoke in the war. (ant. 3, concl., 82-84)

The race of horsedrivers received them at their sacrifices respectfully and come to them offering gifts, the men Aristoteles brought in his swift ships, opening a deep path in the sea. He founded a greater grove for the gods, and set down for the festivals of Apollo that bring help to mortals that there be a straight-cut flat paved road that resounds with horses' hooves, and now he lies there in death, apart [from the others] at the edge of the market-place. (ep. 3, 85-93)

The Cyrenaeans, a horse-driving race like the Trojans (cf. *Il.* X 431) “welcome” (*δέκονται*) the Antenorids as the Plataeans called the dead heroes of the Persian war to dinner and blood sacrifice (Plut. *Arist.* 21) and Pelops himself is said to be dining (*κλιθείσ*) at the sacrifices held in his honor at Olympia (*O.* I 90-93).⁵¹ *Οἰχνέοντες* implies that there was a procession across the city to their tombs;

⁵⁰ Cf. CHAMOUX 1953, 62-63; PEARSON 1917, I 86-89; BEAZLEY 1958, 233-44; PARKER 1983, 337. Herodotus expresses his doubts about the story of Menelaus at Cyrene with the disclaimer that he had heard it at third hand, STINTON 1976, 66-68.

⁵¹ GERBER 1982, 141-42; cf. *schol. ad N.* VII 68 a; III p. 125-26; *Alcmaeonis* fr. 2 Kinkel, and the dead Pindar being called to dinner at Delphi, *Vita*: I p. 2, 14-16 Drachmann. See esp. VIAN 1955, 307-10; BRUNEL 1964, 11.

apparently there was a "hill of the Antenorids" between Cyrene and the sea.⁵²

Pindar then lists the other civilizing acts that followed Battus' journey to Cyrene, "which opened a path in the sea", and so brought Libya into the inhabited world. Battus established the sites of the temples, with a special chariot road for the festivals of Apollo;⁵³ his own *heroon* is perhaps now identifiable as a sixth-century tumulus of the hero Opheltes (Ephialtes).⁵⁴ Since no other ode refers so frequently to the topography of a patron's homeland, it is tempting to conjecture with Chamoux that Pindar had visited the site himself and was present—as he appears to be saying in this ode—at the celebration of the victory at the Carneia, having travelled the path in the sea first opened by Battus; unless someone had described the site to him so carefully that he knew about its principal features.⁵⁵ Pindar does not always indicate whether he is present at an ode's performance, but even if he did not actually go to Cyrene his success in expressing civic pride demonstrates as effectively as any of the great Sicilian odes his skill as an occasional poet.

He was fortunate when he dwelt among men, and then he was a hero honored by the people. But apart from him before the palace are the other holy kings who have died. But with their minds beneath the earth they hear—I think—that your great excellence is sprinkled with the soft dew of songs beneath the streams of celebration; [this is] their prosper-

⁵² *Schol. ad P. V* 110: II p. 186 Drachmann, citing Lysimachus of Alexandria (200 B.C.), *Nostoi*, *FGrHist* 382 F 6; CHAMOUX 1953, 279 n. 6; cf. the λόφος of Nisus at Megara (*P. IX* 91).

⁵³ Cf. STUCCHI 1975, tbl. I; GOODCHILD 1971, 64 ff.; CHAMOUX 1953, 133; for its importance in the Carneia, NILSSON 1906, 128-29.

⁵⁴ GOODCHILD 1971, 94, with map p. 99.

⁵⁵ CHAMOUX 1953, 176. Cf. *O. X* 43-54, the Altis at Olympia, which Pindar would have visited often; and the briefer references to sites of celebration in *O. I* 90-93; III 33-35; IX 112; *N. I* 19-23; III 4; *I. VIII* 1-4.

ity, a common joy for their son and belonging to Arcesilaus. He should call on Phoebus of the golden bow in the songs of young men... (str. 4, 94-104)

The story of the founding of Cyrene, which began in the second epode, is now brought to a conclusion at the beginning of the fourth triad, with a description of Battus' *heroon*. Pindar had punctuated the narrative with praise of Apollo and with an expression of his own kinship with the Cyrenaeans, before returning to Battus and the establishing of the cult of Apollo Carneius and the building of the city of Cyrene. I am using the term 'punctuated', as if Pindar had employed dashes or parentheses in his narration, in place of ancient critical terms like 'interrupted' ($\delta\pi\lambda\alpha\mu\beta\alpha\tau\alpha$) because they imply that an excursus (*parekbasis*) is a digression *away* from the subject, whereas in practice *parekbaseis* are *expansions*.⁵⁶ The narration of the myth of Pelops in *O.* I concludes in a similar way, after being punctuated by the poet's calling attention to how he has recast the myth, there as here, so as to demonstrate the god's omniscience and his powers to bring out the best in human life.⁵⁷

Reference to the other kings of Cyrene, who are buried apart from Battus' tomb, near the palace,⁵⁸ begins a transition back to the present occasion, since Pindar imagines that they are able 'somehow' to hear, even in death, of their descendant Arcesilaus' victory, as in *O.* XIV the victor's father in the "black-walled home of Persephone" will hear of his son's Olympic victory when Echo brings him the news (20-24).⁵⁹ Pindar speaks of the victory ode as if it were

⁵⁶ E.g., *schol. ad N.* III 45 b: III p. 49; YOUNG 1968, 5; LEFKOWITZ 1985.

⁵⁷ KOEHNKEN 1983, 75 n. 42. Cf. SLATER 1979, 64-65.

⁵⁸ Only heroes have tombs within the city walls; BRELICH 1958, 131-32; 139 n. 194; SOURVINOU-INWOOD 1983, 43-44.

⁵⁹ SOURVINOU-INWOOD 1983, 46; cf. *O.* VIII 79-84.

water sprinkled before sacrificing—a bold metaphor that compares Arcesilaus' victory to a ritual offering in hero cult.⁶⁰

The strophe ends with advice to Arcesilaus to offer thanks to Phoebus for his victory in the celebration; he had introduced his description of Carrhotus' achievement by reminding Arcesilaus not to forget "to hold the god responsible for everything" (23-25). Such reiteration was certainly meant to suggest to the audience that the poet was about to introduce his concluding praise of the victor.

Since it was at Pytho that Arcesilaus won the joyful victory song that brings requital for his expense. He is a man whom the wise praise. I will say what is said by all. He sustains an intelligence greater than his years and speech also; in courage he is an eagle swift-winged among birds and in strength in competition like a bulwark. He can fly among the Muses because of his mother, and he has shown himself to be a skilled driver of chariots. (ant. 4, 105-115)

In *O.* I description of his song had introduced the first reference to Hieron's victory (16), and when he returns to this theme after the myth, "but now I must place a crown on him in the horseman's mode, the Aeolic song" he adds specific compliments to Hieron, "I know that I shall decorate in the folds of song no other man so understanding of the beautiful or so masterful in power" (102-105). In *P.* V his praise for the young Arcesilaus is more muted, allowing him room to grow; in *P.* VI the victor's son Thrasybulus "controls his wealth with his intelligence, harvesting a youth neither unjust nor excessive, harvesting also skill in the caverns of the Muses; his soul is sweet and in conversation with his comrades he surpasses the intricate labor of the bees" (45-54).⁶¹ Arcesilaus is represented in this requisite praise as a more forceful character than Thrasybulus;

⁶⁰ Cf. esp. *P.* VIII 57 (the hero Alcmaeon) and *I.* VI 21 (Aeacids); O. SCHROEDER, *Pindars Pythien* (Leipzig 1922), 56. STENGEL 1920, 103.

⁶¹ Cf. BUNDY 1962, I 25-26.

the metaphor of the eagle in particular always suggests strength.⁶² Apparently also, his mother has taught him poetry.⁶³ Educated women are not often so explicitly mentioned in fifth-century literature, where mothers are spoken of because of their sons or brothers, especially in the poignant moment of their leaving home (*Pae.* VI 105; *P.* VIII 85).⁶⁴ Arcesilaus' mother is a less surprising exception, because she is from Cyrene, where royal women tended to be memorable.⁶⁵ Finally, like Carrhotus and other Cyrenaean aristocrats, Arcesilaus has shown himself to be a skilled driver of chariots.

For every approach to splendor that the country offers he has found the courage. The god willingly grants him success now; and in the future, blessed sons of Cronus, give him similar powers in his deeds and in his counsels. May no autumn blast, a storm wind, break down the time to come. Zeus' great mind, as you know, controls the fate of men he loves. I pray that he continue to give at Olympia this prize to the race of Battus. (ep. 4, 116-24)

In the last epode Pindar pays Arcesilaus yet another compliment, without saying explicitly which of the "local splendors"—contests or festivals—he has in mind. The emphasis instead falls on his present victory and his hopes for the future.⁶⁶ Again Pindar states that such powers ultimately belong to the gods, and again, as in the poem's opening strophe (10-11), there is a reference to the storms that precede and follow fair weather, Arcesilaus, like Hieron in *O.* I, hopes to win a chariot victory at the next

⁶² BERNARDINI 1977, 124-26.

⁶³ *Schol. ad* 152 a: II p. 191 suggests that ἀπὸ ματρος φίλας might mean "from his earliest youth", but cf. WILAMOWITZ 1922, 383.

⁶⁴ Cf. also H. FRAENKEL 1955, 97-99.

⁶⁵ E.g., Cyrene herself (*P.* IX 31-35; 74); Ladice (Hdt. II 181, 2-5; MITCHELL 1966, 99 n. 4); Eryxo (Plut. *Mul. virt.* 260 D-261 D; Hdt. IV 160, 4; CHAMOUX 1953, 138); Pheretime (Hdt. IV 162, 2-5; 165, 2-3; Menecles, *FGrHist* 270 F 3; MITCHELL 1966, 104).

⁶⁶ Reading Heyne's ἔτι for ἔπι in 124.

Olympiad (110-111), but the prayer "may no stormy blast, an autumn wind, break down the time to come", concludes this ode on a less positive note than the odes that celebrate Pherenicus' victory fourteen years before, where "the victor for the rest of his life has sweet fair weather on account of the games" (*O.* I 97-99). But then by 462 Pindar had seen the collapse of Hieron's dynasty, and his final illness and death; Arcesilaus won the chariot race at Olympia in 460, but as Herodotus remarks, the Cyrenean people were not particularly obedient to their kings (IV 167, 3), and his regime had been overthrown by 440 B.C.⁶⁷ No one who lived in the sixth or fifth centuries could be unaware of the instability of kings or tyrants, and the frequent prayers in victory odes for the continuation of the gods' support are no more formalistic and conventional than the unhappy exclamations of messengers who remark on the sudden fall of their masters' houses in Attic tragedy (e.g., *Eur. Ba.* 1024-28).⁶⁸

Often the process of explaining what the poet is saying (or explaining away what he is thought to have said) takes away any sense of the occasion or of the effect of the poetry itself. Although it is usually possible to recognize Pindar's distinctive style, it is much harder to say *why* it is distinctive. Professor Lloyd-Jones has suggested that an important feature is the poet's choice of significant detail; his ability to select from familiar themes or conventional expressions some means of saying what is needed with particular force or economy.⁶⁹

⁶⁷ *Schol. ad P.* IV inscr. b: II p. 93; Arist. fr. 611, 17 Rose; CHAMOUX 1953, 202-209; MITCHELL 1966, 99; 110-13; HORNBLOWER 1983, 61.

⁶⁸ Such prayers are not meant as warnings (GERBER 1982, 163-64), but they occur primarily in cases of extraordinary success, e.g. in odes for Hieron, Theron, of multiple victories in one family (*O.* V 9; 13; *P.* VIII), or of temporary setback (*N.* VI 7; *I.* VII 8).

⁶⁹ LLOYD-JONES 1982, 154-55.

Phrases like “forge your tongue on the anvil of truth” (*P.* I 87) make sense in context, although they seem extreme in isolation, because they are based on ideas that in Greek at least are recognizably linked, song and arrows, bow and lyre.⁷⁰ *P.* I began with an invocation to a golden lyre whose missiles (*κῆλα*) charmed the heart of the war-god with sleep, and so the advice to Hieron to “forge your utterance” expresses in the briefest possible space the Hesiodic notion that kings like poets must be careful and effective speakers.⁷¹ There are no such apparently bizarre extensions of metaphor in *P.* V, but nonetheless there are some turns of phrase that are at once too bold and too precise for the imagination of even such a competent poet as Bacchylides. In line 1, *πλοῦτος* is not merely an abstraction, but a powerful follower, like Carrhotus; victory is fair weather after a storm; Arcesilaus’ wealth and kingdom is an ancestral *δφθαλμός* (18), at once brilliant and mortal. Carrhotus did not bring home to Arcesilaus Epimetheus’ daughter Prophasis in place of Victory (27-28); Carrhotus did not shatter “the strength of his equipment” (34), a phrase that expresses at once the positive result and the possible negative consequences of his achievement; Battus’ ancient *δλβος* is bulwark of the city Cyrene and brightest eye (*δμμα*, 56) to her friends—the phrase at once recalls the ancestral *δφθαλμός* earlier in the poem and makes explicit the notion of defense inherent in the notion of Homeric saving light. The statement “it is my part to speak of lovely fame from Sparta” (72-73) at once describes the heroism of the Aegidae in Sparta and expresses the poet’s kinship with the victor; all the reasons why the sons of Antenor wished to settle in Cyrene are expressed in a single phrase, “after

⁷⁰ Cf. Hom. *Od.* XXI 406-409; *Frags. adespota* 33, *PMG* 951 p. 512; Heraclit. fr. 51 Diels-Kranz (*Vorsokr.* I 22 B 51); GERBER 1982, 169-70.

⁷¹ Cf. the metaphor *δόξαν ξχω τιν' ἐπὶ γλώσσα λιγυρᾶς ἀκόνας* (*O.* VI 82-83), perhaps anticipated by *τίνα κεν φύγοι υμνον* (6); GILDERSLEEVE 1885, 179.

they saw the land of their fathers in smoke"(84). The metaphor of victory song as lustral water sprinkled on the victory vividly and succinctly suggests how Arcesilaus' ancestors can regard his victory as "their prosperity" and be able to learn even beneath the earth of his success (98-103). At the end of the ode once again misfortune is characterized as bad weather, "may no stormy blast, an autumnal wind, break down the time to come" (121). I would argue that this last metaphor of misfortune as a φθινοπωρίς χειμερία πνοά makes immediate sense because it is preceded in the ode by a more general version of the same metaphor, "because of Castor of the golden chariot who after the winter storm showers your fortunate house with fair weather" (9-11).

Other statements in the odes gain momentum, or reinforcement from reiteration, especially the many references to the need for the gods' support in all successful endeavours, πότμου παραδόντος (3), θεόσδοτον δύναμιν (13), παντὶ θεὸν αἴτιον (25), ἔδωκ' Ἀπόλλων (60), οὐ θεῶν ἄτερ (76), πρέπει Φοῖβον ἀπύειν (104), θεός τελεῖ δύνασιν (117), Κρονίδαι δίδοῖτε (118-19), Διὸς νόος μέγας κυβερνᾷ δαίμον' ἀνδρῶν φίλων (122-23). Perhaps 'reiteration' is too crude a term for these different allusions to a constant theme, which never employ exactly the same words. Another theme, most appropriate for chariot racing, is the power of wealth (the ode's opening phrase), which is mentioned again in πολὺς ὅλβος ἀμφινέμεται (14), παλαιὸς ὅλβος τὰ καὶ τὰ νέμων (55), σφὸν ὅλβον (102). I will not claim that these recurrences act as a kind of glue that holds the ode together, since the poet's train of thought can be discerned clearly enough without them.⁷² But if we try to ask why one ode sounds different from another, these small distinctions in diction are significant.

⁷² LEFKOWITZ 1979, 49.

Since 1963 scholars have concentrated primarily on what the odes have in common, so that the larger part of an analysis of any one ode has tended to refer to many other odes, in order to describe the basic function of particular metaphors or myths. Now that we have agreed on what many of these building blocks consist of, it is time to say again what makes each ode distinctive. Perhaps, as a result, Pindar will begin to seem once again less like an itinerant oral poet than an artist who wrote for individual patrons with whom he had more or less productive relationships in particular places and times.⁷³ Scholars will do less than justice to the memory of the man the Greeks themselves considered to be the greatest lyric poet if they do not inquire with greater precision why his language is so particularly exciting and effective, and how, using over and over again the same basic materials and formulae, he can write for the Cyrenean victors three odes as different from one another as *P.* IV, V, and IX. And they might also begin to ask to what extent the type of victory, and—if it is known—occasion, determine the tone and content of each poem.⁷⁴

⁷³ Cf. WIND 1963, 88-94.

⁷⁴ Cf. esp. the methodological considerations suggested by BERNARDINI 1983, 87-92.

BIBLIOGRAPHY

- ALLEN, T. W., HALLIDAY, W. R., SIKES, E. E. 1936. *The Homeric Hymns* (ed.). Oxford.
- BARRETT, W. S. 1978. "The Oligaithidai and their Victories", in *Dionysiac. Nine Studies in Greek poetry... presented to Sir Denys Page* (Cambridge), 1-20.
- BEAZLEY, J. D. 1958. "Helenes Apaitesis", in *PBA* 43 (1958), 233-44.
- BERNARDINI, P. ANGELI. 1977. "L'aquila tebana' vola ancora", in *QUCC* 26 (1977), 121-26.
- . 1983. *Mito e attualità nelle odi di Pindaro*. Roma.
- BOWRA, C. M. 1964. *Pindar*. Oxford.
- BRELICH, A. 1958. *Gli eroi greci*. Roma.
- BRUNEL, J. 1964. "Les Anténorides à Cyrène et l'interprétation littérale de Pindare, *Pythique* V, vv. 82-88", in *REA* 66 (1964), 5-21.
- BUNDY, E. L. 1962. *Studia Pindarica* (Univ. of California Publ. in Class. Philol. 18).
- BURNETT, A. 1984. Review of MULLEN 1982, in *CPb* 79 (1984), 154-60.
- BURTON, R. W. B. 1962. *Pindar's Pythian Odes*. Oxford.
- CAREY, C. 1981. *A Commentary on Five Odes of Pindar*. New York.
- CHAMOUX, F. 1953. *Cyrène sous la monarchie des Battiades*. Paris.
- CINGANO, E. 1979. "Problemi di critica pindarica", in *QUCC* 31 (1979), 172-74.
- DAVIES, J. K. 1971. *Athenian Propertied Families*. Oxford.
- DAVIES, M. 1982. "The Paroemiographers on *ta tria ton Stesichorou*", in *JHS* 102 (1982), 206-10.
- DICKIE, M. W. 1979. "Pindar's Seventh Pythian and the Status of the Alcmeonids as *oikos* or *genos*", in *Phoenix* 33 (1979), 193-209.
- DUNBABIN, T. J. 1948. *The Western Greeks*. Oxford.
- ERBSE, H. 1977. *Scholia Graeca in Homeri Iliadem* (ed.). V. Berlin.

- FARNELL, L. R. 1932. *The Works of Pindar*. London.
- FINLEY, M. I. and PLEKET, H. W. 1976. *The Olympic Games*. London.
- FRAENKEL, Ed. 1962. *Aeschylus: Agamemnon*. Oxford.
- FRÄNKEL, H. 1955. "Das Bad des Einwanderers", in *Wege und Formen fruehgriechischen Denkens* (München), 97-99.
- FROIDEFOND, C. 1978. "Pittoresque et idéalité dans la Ve Pythique de Pindare", in *REA* 80 (1978), 217-27.
- GERBER, D. E. 1982. *Pindar's Olympian One: A Commentary*. Toronto.
- GILDERSLEEVE, B. L. 1885. *Pindar. The Olympian and Pythian Odes* (ed.). London.
- GOODCHILD, R. G. 1971. *Kyrene und Apollonia*. Zürich.
- GZELLA, S. 1971. "The Problem of the Fee in Choral Lyric", in *Eos* 59 (1971), 189-202.
- HAMILTON, R. 1974. *Epinikion*. The Hague.
- HARDIE, A. 1983. *Statius and the Silvae: Poets, Patrons and Epideixis in the Graeco-Roman World*. Liverpool.
- HARVEY, A. E. 1955. "The Classification of Greek Lyric Poetry", in *CQ* 5 (1955), 157-75.
- HORNBLOWER, S. 1983. *The Greek World*. London.
- WEBB, R. C. 1905. *Bacchylides* (ed.). Cambridge.
- KIRKWOOD, G. M. 1981. "Pythian 5, 72-76, 9, 90-92, and the Voice of Pindar", in *ICS* 6, 1 (1981), 12-33.
- KOEHNKEN, A. 1974. "Pindar as Innovator: Poseidon Hippios and the Relevance of the Pelops Story in Olympian 1", in *CQ* 24 (1974), 199-206.
- . 1983. "Time and Event in Pindar O. 1. 25-53", in *ClAnt* 2 (1983), 66-76.
- KRAAY, C. M. 1976. *Archaic and Classical Greek Coins*. London.
- KRANZ, W. 1933. *Stasimon*. Berlin.
- KRUMMEN, E. 1983. *Prysos Hymnon: epinikion und festlicher Hintergrund. Religionsgeschichtliche und archaeologische Bemerkungen zu Pindar's Isthmie 4, Pythie 5, und Olympie 1* (unpubl. Lizentiatsarbeit). Zürich.
- LEFKOWITZ, M. R. 1963. "The First Person in Pindar", in *HSCP* 67 (1963), 177-253.
- . 1975. "The Influential Fictions in the Scholia to Pindar's Pythian 8", in *CPb* 70 (1975), 173-85.

- . 1976. *The Victory Ode*. Park Ridge, N. J.
- . 1979. "Pindar's Nemean XI", in *JHS* 99 (1979), 49-56.
- . 1980. "Autobiographical Fiction in Pindar", in *HSCP* 84 (1980), 29-49.
- . 1981. *The Lives of the Greek Poets*. London.
- . 1984. "Aristophanes and Other Historians of the Fifth-Century Theater", in *Hermes* 112 (1984), 143-53.
- . 1985. "The Pindar Scholia", in *AJP* 106 (1985).
- LLOYD-JONES, H. 1973. "Modern Interpretation of Pindar: the Second Pythian and Seventh Nemean Odes", in *JHS* 93 (1973), 109-37.
- . 1982. "Pindar", in *PBA* 68 (1982), 139-63.
- LYDE, L. W. 1935. *Contexts in Pindar, with Reference to the Meaning of φέγγος*. Manchester.
- MACLEOD, C. W. 1982. "Politics and the *Oresteia*", in *JHS* 102 (1982), 124-44=1983. *Collected Essays* (Oxford), 20-40.
- MAEHLER, H. 1982. *Die Lieder des Bacchylides*. I-II. Leiden.
- MALTEN, L. 1911. *Kyrene. Sagengeschichtliche und historische Untersuchungen (Phiol. Untersuch.* 20). Berlin.
- . 1961. *Die Sprache des menschlichen Antlitzes im frühen Griechentum*. Berlin.
- MEILLIER, C. 1979. *Callimaque et son temps*. Lille.
- MEZGER, F. 1880. *Pindars Siegeslieder*. Leipzig.
- MITCHELL, B. M. 1966. "Cyrene and Persia", in *JHS* 86 (1966), 99-113.
- MORETTI, L. 1957. *Olympionikai. I vincitori negli antichi agoni olimpici*. Roma.
- MULLEN, W. 1982. *Choreia: Pindar and Dance*. Princeton.
- NILSSON, M. P. 1906. *Griechische Feste von religiöser Bedeutung*. Leipzig.
- . 1951. *Cults, Myths, Oracles, and Politics in Ancient Greece*. Lund. [reissue New York 1972].
- PAGE, D. L. 1938. *Euripides, Medea* (ed.). Oxford.
- PAGE, D. L. 1955. *Sappho and Alcaeus* (ed.). Oxford.
- PARKER, R. 1983. *Miasma*. Oxford.
- PAVESE, C. O. 1983. "Il prezzo dell'Epinicio", in *Omaggio a Piero Treves* (Padova), 295-99.
- PEARSON, A. C. 1917. *The Fragments of Sophocles*. Cambridge [reprint 1963].

- . 1924. "Pindarica", in *CQ* 18 (1924), 151-57.
- PFISTER, F. 1909. *Der Reliquienkult im Altertum*. I. Giessen. [reprint 1974].
- POLIAKOFF, M. 1982. *Studies in the Terminology of the Greek Combat Sports*. Königstein.
- RICHTER, G. M. A. 1965. *The Portraits of the Greeks*. London.
- ROUSSEL, D. 1976. *Tribu et cité*. Paris.
- ROUX, G. 1962. "Pindare, le prétendu trésor des Crétois et l'ancienne statue d'Apollon à Delphes", in *REG* 75 (1962), 366-80.
- SCHEFOLD, K. 1965. *Griechische Dichterbildnisse*. Zürich.
- SCHROEDER, O. 1929. *Nomenclator Metricus*. Heidelberg.
- SLATER, W. J. 1969. "Futures in Pindar", in *CQ* 19 (1969), 86-94.
- . 1979. "Pindar's Myths", in *Arktouros. Hellenic Studies presented to B.M.W. Knox* (Berlin), 63-70.
- SOURVINOU-INWOOD, C. 1983. "A Trauma in Flux: Death in the Eighth Century and After", in *The Greek Renaissance of the Eighth Century B.C.* (Stockholm), 33-48.
- STENGEL, P. 1920. *Die griechischen Kultusaltertümer*, 3. Aufl. München.
- STINTON, T. C. W. 1976. "Si credere dignum est", in *PCPS* 202 [22] (1976), 60-89.
- de STE CROIX, G. E. M. 1972. *The Origins of the Peloponnesian War*. London.
- STUCCHI, S. 1975. *Architettura cirenaica*. Roma.
- TARRANT, R. J. 1976. *Seneca: Agamemnon* (ed.). Cambridge.
- THUMMER, E. 1969. *Pindar: die Isthmischen Gedichte* (ed.). I-II. Heidelberg 1968-69.
- TIGERSTEDT, N. E. 1965. *The Legend of Sparta in Classical Antiquity*. I. Stockholm.
- VETTA, M. 1979. "La 'giovinezza giusta' di Trasibulo: Pind. *Pyth.* VI. 48", in *QUCC* 31 (1979), 87-90.
- VIAN, F. 1955. "Les Anténorides de Cyrène et les Carneia", in *REG* 68 (1955), 307-11.
- WEBSTER, T. B. L. 1970. *The Greek Chorus*. London.
- WEST, M. L. 1974. *Studies in Greek Elegy and Iambus*. Berlin.
- WEST, S. 1970. "Chalcenteric Negligence", in *CQ* 20 (1970), 288-96.
- WIDE, S. 1893. *Lakonische Kulte*. Leipzig.
- WILAMOWITZ, U. v. 1913. *Sappho und Simonides*. Berlin.

- . 1922. *Pindaros*. Berlin.
- WILLIAMS, F. 1978. *Callimachus: Hymn to Apollo* (ed.). Oxford.
- WIND, E. 1963. *Art and Anarchy*. London.
- YOUNG, D. C. 1968. *Three Odes of Pindar*. Leiden.
- . 1971. *Pindar Isthmian 7. Myth and Exempla*. Leiden.

DISCUSSION

M. Köhnken: I am convinced by your explanation of the striking passage on Karrhotos, of the role of Apollo, and of Πρόφασις θυγατῆρ Ἐπιμαθέος (which seems to me the most memorable phrase in the poem). There are two small details I should like to ask about:

- 1) on line 10: Is not Chamoux' suggestion that "bright weather after rain" could refer to conditions in Cyrene excluded by Pindar's use of the same concept elsewhere (*e.g.* *I.* IV 18)?
- 2) line 23: Ἀπολλώνιον ἄθυρμα: Does this really mean "Apollo's delight", and not rather "inspired by Apollo" (cf. the following τῷ)?

Mme Lefkowitz: An adjective like Ἀπολλώνιος (line 23) can be active and passive, and in English translation one needs to make a decision "by" or "for", which may narrow the original meaning too much.

M. Hurst: Tó du v. 39 peut-il être le démonstratif annonçant κυπαρίσσινον μέλαθρον (cf. des tours homériques comme αὐτὰρ ὁ βοῦν ιέρευσεν ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων *Il.* II 402)? Gildersleeve (*ad loc.*, p. 309) admet une correction en τοῦ de Bergk mais interprète τό des mss. par "therefore".

Autre chose: faut-il vraiment, au v. 40, serrer d'aussi près le sens de ἀμφ' ἀνδριάντι? Ne pourrait-on comprendre d'une façon plus générale que cela signifie "dans le sanctuaire" *vel sim.*? (Voir la discussion au sujet de *O. XIII* 111 et l'interprétation de H. Lloyd-Jones *infra* p. 326.)

Mme Bernardini: Non vedo perché non si debba dare credito alla testimonianza dello storico Teotimo, autore di un'opera su Cirene, che spiega e giustifica la particolare enfasi posta da Pindaro nell'elogio di Carroto. Le notizie fornite da Didimo e che derivano appunto da Teotimo sono in questo caso circostanziate e, a mio avviso, non deducibili dal testo poetico (allusione alla ricchezza, apostrofe di Carroto).

come benefattore ecc.). Soprattutto esse trovano una conferma nella situazione storica di Cirene ricostruibile attraverso altre fonti che concordano nel delineare un quadro di instabilità politica della città intorno al 462 e spiegano la necessità di Arcesilao di procurarsi altrove un contingente di mercenari. A questi risultati sono del resto pervenute alcune delle ricerche più recenti, da B. M. Mitchell, in *JHS* 86 (1966), 108 sgg. a P. Giannini, in *QUCC* 31 (1979), 43-48, a E. Cingano, *ibid.*, 172-74.

Mme Lefkowitz: But was Theotimus a historian in our sense of the word, who did careful research and refused gossip? Can we tell whether Didymus, who elsewhere is hardly a model of accuracy, cited him correctly? The name Euphemus might have been drawn from the myth of *P. IV*, and Didymus' notice that Cyrene (the city) was proclaimed victorious, rather than the man who provided the chariot, has no practical parallel. One cannot insist that the information in the scholia is historically accurate without examining the type of documentation on which it is based; you must try to show why the doubts raised by Mrs West and myself in the *art. cit.* are without foundation.

Mme Bernardini: Non si può escludere che anche l'Eufemo menzionato da Teotimo, fosse imparentato con i Battiadi e che portasse il nome del progenitore di Battio I più volte celebrato nella *P. IV*. Quanto all'espressione di Didimo τὴν ἐαυτοῦ πατρίδα ἐστεφάνωσε, essa può avere, come molte volte nel linguaggio degli epinici e delle iscrizioni agonistiche, un senso generico e riferirsi alla gloria ed alla fama che l'atleta vincitore porta alla propria città (cfr. vv. 30-31). Telesistrate, ad esempio, è definito nella *P. IX* 4 στεφάνωμα Κυράνας. Per venire ad un altro argomento, l'uso di guidare il proprio carro era piuttosto raro. I grossi proprietari di cavalli nelle competizioni pubbliche si servivano di aurighi e i casi di Erodoto in *I. I* e di Trasibulo in *P. VI* sono piuttosto eccezionali. Talvolta il poeta poteva immaginare il committente alla guida del suo carro (*P. II*; *N. I*), ma si tratta di immagini allegoriche, come si evince dal contesto stesso in cui si inseriscono (vedi in particolare *N. IX*).

Mme Lefkowitz: But how can you be certain that the references in N. I and IX are allegorical and not literal? And what do you do about P. II, where Hieron appears to have driven the chariot himself? Certainly it was possible to transport chariots by ship—did the Achaeans purchase their chariots from the Trojans?

M. Vallet: J'ai beaucoup admiré 'l'explication de texte' de Mme Lefkowitz: vous savez l'importance qu'a eue dans les études en France cet exercice privilégié qui met face à face auteur et commentateur, ce dernier s'efforçant de comprendre et d'expliquer non seulement le sens littéral des mots et des phrases (ce qui n'est pas toujours facile, comme le montre votre discussion), mais les intentions, les choix, la démarche de l'auteur et, surtout, les allusions, conscientes ou non, à son monde, au monde de l'événement, au monde de sa sensibilité, au monde de la vie.

On connaît la place que tient dans les odes de Pindare, et plus précisément dans les *Pythiques*, ce monde de Cyrène qui rappelle, à bien des égards, le monde sicilien. Mais, si la *IX^e Pythique*, celle qui est dédiée à Télésicrate de Cyrène, est en gros contemporaine des odes qui célèbrent les victoires ou la gloire de Hiéron et de Théron, puisqu'elle est de 474, la victoire d'Arcésilas, que chante Pindare dans la *IV^e* et la *V^e Pythique*, est nettement postérieure, puisqu'elle eut lieu en 462, et que ces deux odes sont donc plus ou moins contemporaines de ce que j'ai appelé, à tort ou à raison, la troisième phase des poèmes siciliens de Pindare. Voilà, me semble-t-il, un point particulièrement important: au moment où les tyrannies siciliennes n'existent plus, au moment où elles ont sombré dans la violence et dans la haine, Pindare peut encore évoquer «son ami, le roi de Cyrène aux beaux chevaux» (*P. IV 1-2*), la ville célèbre par ses chars (vv. 7-8), cette grande colonie agraire dont les premiers habitants ont «échangé les dauphins aux ailes courtes contre les cavales agiles, et les rames contre les rênes» (vv. 17-18). De là, le bonheur qu'éprouve Pindare à chanter le «foyer heureux» d'Arcésilas (*P. V 11*) et le présent lumineux, malgré quelques difficultés récentes, de cette grande colonie dorienne qui, après la débâcle sicilienne, symbolise maintenant ce monde colonial d'ordre et de puissance qui a tellement

séduit Pindare. D'où l'importance des allusions historiques, importance que le commentaire de Mme Lefkowitz a, chemin faisant, parfaitement soulignée. De fait, l'éloge d'Apollon Carnéios prend une signification particulière, avec celui des héros spartiates et le rappel du culte héroïque de Battos: ce Battos, le fondateur de la cité, qui, «pour les cortèges en l'honneur d'Apollon, avait tracé, droit à travers la plaine, la route de pierre où résonne le pas des chevaux et qui, après sa mort, repose seul à l'extrémité de l'agora» (*P. V* 90-93).

Je ne reviens pas ici sur l'importance du culte du héros fondateur (cf., pour Cyrène, les références à F. Chamoux et à S. Stucchi dans G. Vallet, F. Villard et P. Auberson, *Mégara Hyblaea*, I: *Le quartier de l'agora archaïque* [Paris 1976], 412-413 n. 6, ainsi que pour le texte de Pindare et les scholies). Il est vrai que les scholies apportent à l'historien une information importante en commentant l'opposition que fait le poète entre Battos, le fondateur, dont le tombeau est à l'intérieur de la ville à la pointe de l'agora, et les «autres rois» qui sont enterrés devant les maisons, c'est-à-dire à l'extérieur de la polis. Ce qui importe ici, c'est que, avec Battos et avec Arcésilas, nous sommes encore dans ce monde colonial prospère, dorien, rigoureux, qui a toujours fait l'admiration de Pindare.

M. Portulas: L'insistance avec laquelle, dans *P. V*, Pindare exalte la fortune exceptionnelle d'Arcésilas étonne quand on songe à l'impact que la notion de φρόνος τῶν θεῶν avait sur l'esprit des Grecs à l'époque archaïque. Le ton hardi du poète, quand il proclame les exploits du roi de Cyrène, n'implique-t-il pas qu'il se sent libre face à cette envie qui obsède le vulgaire?

M. Lloyd-Jones: For a believer in archaic Greek religion, to praise a mortal man was a dangerous enterprise, requiring all sorts of precautions, cf. *PBA* 68 (1982), 146 f.

M. Köbnken: The 'raison d'être' of Pindar's precise description of Cyrène is the heroon of Battos, Arcesilas' ancestor, which it is leading up to. The description is therefore immediately relevant for the poet's

objective (to glorify the victor and his family) and strictly functional within the framework of the ode.

M. Hurst: Sur la méthode qui consiste à découper le texte selon des segments qui correspondent aux unités métriques, il me semble qu'on ne peut que vous approuver, avec toutefois un regret. Il vous arrive de donner au lecteur l'impression d'avoir cité une strophe (ou antistrophe, ou épode), alors que tel n'est pas le cas: en effet, le poète ne fait pas toujours coïncider les articulations du sens avec celle des unités métriques: il joue de leur interaction. Un cas frappant est l'enjambement de 'Απολλώνιον ἄθυρμα du v. 23: ne vous privez-vous pas d'un critère formel important en ne prenant pas en compte cet aspect du texte?

Mme Lefkowitz: Unfortunately in English one can't leave parts of sentences dangling, so I put 'Απολλώνιον ἄθυρμα (line 23), where it belongs syntactically, with the second anastrophe. But certainly its actual position is emphatic, as you say. On the other hand, I think it's probably better to avoid speculation about the possible effects of arrangement of words in different stanzas, since we know virtually nothing about the circumstances of performance.

M. Hurst: Il convient d'orienter notre discussion vers un second point important soulevé par Mme Lefkowitz: la question de l'exécution chorale.

M. Köhnken: My opinion is: 1) the first statement is negative: the 'I' is not always the chorus; 2) the second statement seems to me too exclusive: the 'I' sometimes includes the position of the addressee (cf. e.g. P. IX 89).

Mme Lefkowitz: To recapitulate:

1) There is no reliable ancient evidence for the performance of the odes. The ancient commentators assumed that a chorus was speaking in places where they found it difficult to understand how the 'I' might be the poet.

2) After the discovery of Alcman's *Partheneion*, modern editors assumed that triadic poems were choral; but the discovery of Stesichorus' poem about the sons of Oedipus has shown that the assumption is false.

3) In many or most cases, there are practical reasons for assuming that the most convenient arrangement would have been a solo singer, the poet himself or his delegate, with an accompaniment by a dancing κῶμος (especially for the longer odes like *P.* IV). But there too, we have only negative evidence.

4) A final argument against the notion of multiple speakers (or 'voicing') in an ode is also practical: How could an ancient audience, hearing the ode for the first time, have known who was speaking? The character of the speaker in odes where the chorus is speaking in its own person, like *Paean* II and IV, or in tragedy or comedy, is clearly defined, as it is in amoebic poetry, like *Theoc.* I.

Mme Bernardini: Sono perfettamente d'accordo che nei vv. 72 sgg. si tratta dell'"io" del poeta e non del coro, così come credo della possibilità che allusioni personali o riferimenti biografici siano presenti nella trama compositiva dell'epinicio. Un'uguale certezza, purtroppo, è impossibile per quanto riguarda la persona e/o le persone che eseguivano il canto. Un'ipotesi poco credibile, mi pare, comunque, quella di un'esecuzione alternata tra coro e corifeo per alcuni epinici pindarici (cfr. in tal senso E. D. Floyd, in *GRBS* 6 [1965], 187-200) sul tipo della *performance* ipotizzabile per il ditirambo 4 (= 18) di Bacchilide.

M. Hurst: La lecture 'à distance' qui permet une vision globale du texte démontre une fois encore son efficacité jusque dans l'interprétation la plus serrée des détails. La question de l'énonciation de l'ode, de son mode d'exécution, ne peut être traitée que de cette façon, et M^{me} Lefkowitz l'illustre admirablement: on peut en dire autant de la lecture de *P.* V, sur laquelle cette digression est venue se greffer. C'est sans doute le dénominateur commun des deux étapes de notre discussion, mais c'est surtout la perspective dont M^{me} Lefkowitz nous démontre qu'elle continue de faire ses preuves.

III

ADOLF KÖHNKEN

'MEILICHOS ORGA' LIEBESTHEMATIK UND AKTUELLER SIEG IN DER NEUNTEN PYTHISCHEN ODE PINDARS

Die neunte pythische Ode, eines der bekanntesten und am häufigsten interpretierten Lieder Pindars, ist unter verschiedenen Gesichtspunkten ein ungewöhnliches Epinikion. Kompositionstechnisch z.B. fällt schon die vollständige Siegesproklamation in den ersten vier Versen auf («ich will das Glück des Pythiensiegers im Waffenlauf, Telesikrates, mit Hilfe der Chariten in einem Kranzlied für Kyrene als Siegesbote verkünden»)¹, die in ihrer relativen Schmucklosigkeit und Unmittelbarkeit (kein Prooimion oder sonstiger Vorspann, kein Musen- oder Götteranruf)² für Pindar ebenso bemerkenswert ist wie der dreifache

¹ στεφάνωμα innerer Akkusativ zu γεγωνεῖν: s. O. SCHROEDER (ed.), *Pindari carmina*, ed. mai. (Leipzig 1900), Proll. II 98, pp. 44-45; E. L. BUNDY, *Studia Pindarica* (Berkeley 1962), 21; zur Bedeutung von στεφάνωμα vgl. z.B. P. XII 5 στεφάνωμα τόδε (vgl. Verf., *Die Funktion des Mythos bei Pindar* [Berlin 1971], 142 mit Anm. 115).

² Zu Pindars gewöhnlicher Praxis vgl. die zusammenfassenden Bemerkungen von H. LLOYD-JONES, «Pindar: Lecture on a Master Mind 1982», in *PBA* 68 (1982), 150 («The odes commonly start with an elaborate prelude,...»).

Wechsel von mythischen und nicht-mythischen Partien im Verlauf des 125 Verse langen Liedes: Der Ehrung des aktuellen Sieges des Telesikrates am Anfang (V. 1-75 Telesikrates — Kyrene-Mythos — Telesikrates) korrespondiert die Würdigung eines Sieges seines Vorfahren Alexidamos am Ende (V. 103-125 Alexidamos — Danaiden-Mythos — Alexidamos), und im Zentrum (V. 76-103) steht, eingeleitet durch eine programmatiche Sentenz, ein Katalog früherer Erfolge des Adressaten Telesikrates an geringeren Festspielen, an dessen Anfang sich ein dritter kurzer thebanischer Mythos findet. Wenn wir also die auf den Sieger und seine Familie bezogenen Partien mit A bezeichnen und mit B die mythischen Teile, dann erhalten wir das Schema A-B-A in dreifacher Folge, eine Aufbauform, die bei Pindar nicht ihresgleichen hat³.

Ähnlich interessant ist das Lied quellengeschichtlich (da die Kyrene-Geschichte in der ersten Liedhälfte auf eine hesiodeische *Ehoie* zurückgeht⁴, provoziert sie die Frage nach dem Verhältnis Pindars zu dieser Quelle) oder auch sprachlich-exegetisch (die Bedeutung der Sentenz V. 76 ff. z.B. ist ebenso umstritten wie Sinn und Funktion des folgenden thebanischen Kurzmythos)⁵.

Dominierendes Merkmal der Ode jedoch und zugleich wohl auch der Schlüssel zu ihrem Verständnis ist die Kette erotischer Motive, die sie von Anfang bis Ende durchzieht. Sie hat schon immer die besondere Aufmerksamkeit der Interpreten erregt und soll auch in den folgenden Über-

³ R. HAMILTON, *Epinikion: General Form in the Odes of Pindar* (The Hague 1974), 73 vgl. 75, klassifiziert P. IX zusammen mit P. III, P. IV und P. XII unter die «really aberrant» der «Variant Odes». Seine Kurzanalyse, S. 73, wird jedoch dadurch beeinträchtigt, dass er V. 80 viv nicht auf den Sieger bezieht (s. dazu *Glotta* 54 [1976], 64-66) und den Katalog früherer Siege des Adressaten erst mit V. 97 beginnen lässt.

⁴ Hes. fr. 215-217 M.-W.

⁵ S. unten S. 108-109 mit Anm. 91.

legungen Ausgangspunkt und Leitthema sein. Liebesverbindungen bilden den Kern aller drei Mythen des Liedes⁶, und 'Vermählung' ($\gamma\acute{a}μoς$) erscheint im Anfangs- und im Schlussmythos je zweimal als heisserstrebtes Ziel (V. 13 und 66, sowie V. 112 und 114; vgl. V. 36-37 und 109-111; von insgesamt zwölf Belegen für das Wort $\gamma\acute{a}μoς$ in Pindars Epinikien stehen allein vier in *P. IX*). Was hat diese beherrschende erotische Thematik mit der Siegesfeier für den Wettkampfsieg des Telesikrates zu tun?⁷

Von L. Dissen, A. Boeckh, F. G. Welcker und G. Hermann in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts⁸ über F. Mezger (1880)⁹ bis hin zu J. Duchemin (1967)¹⁰ und, in neuester Zeit, L. Woodbury und G. Kirkwood (1982)¹¹ haben die Interpreten immer wieder nach erotischen Anlässen im Leben des Siegers Telesikrates gesucht (Liebe, Ver-

⁶ Mythos 1: Apoll-Kyrene; Mythos 2: Alkmene-Amphitryon/Zeus (vgl. 84 $\mu\acute{e}γe\tilde{\iota}\sigma\alpha$ mit 13 $\mu\acute{e}χθe\acute{e}νt\alpha$ und 68 $\mu\acute{e}γe\tilde{\iota}\nu$); Mythos 3: Danaiden-Freier (innerhalb der Geschichte von Alexidamos und der Libyerin aus Irasa: vgl. 117-118 οὐτω δ' ἐδίδου Λίβυς ἀρμόζων κόρᾳ νυμφίον ἄνδρα mit 13 [Αφροδίτα] ... ἀρμόζοισα ... γάμον, vgl. 51 und 56 πότις und νύμφαν).

⁷ Angesichts der konsistenten, geradezu systematischen, Herausstellung des Liebes- und Hochzeitsthemas ist R. W. B. BURTONS Feststellung (*Pindar's Pythian Odes* [Oxford 1962], 59), «the theme of love and marriage» sei Pindar durch seinen Stoff vorgegeben gewesen («inherent in his material») keine Lösung. Selbst bei der unwahrscheinlichen Annahme, dass alle drei Mythen dem Dichter durch seinen Auftraggeber vorgeschrieben waren, bleibt die Art der Ausgestaltung als zentrales Problem bestehen: Weshalb insistiert Pindar mit solchem Nachdruck und in immer neuen Variationen auf dem erotischen Thema?

⁸ L. DISSSEN (ed.), *Pindari carmina ... comm. perpetuo illustr.* (1830; 2¹⁸⁴⁷ cur. F. G. SCHNEIDEWIN); A. BOECKH, in *Berliner Jb. f. wissensch. Kritik* (1830), II 599 ff.; F. G. WELCKER, in *Kleine Schriften* II, 1845 (1834), 198 ff.; G. HERMANN, in *Opuscula* 7 (1839), 161 ff.

⁹ *Pindars Siegeslieder* (Leipzig 1880), 249-251.

¹⁰ Pindare, *Pythiques* (III, IX, IV, V), Coll. Erasme 11 (Paris 1967), 62 mit Anm. 1.

¹¹ L. WOODBURY, in *TAPA* 112 (1982), 245-258; G. KIRKWOOD (ed.), *Selections from Pindar*, ed. with introd. and comm., Amer. Philol. Ass. Textbook Ser. 7 (Chico 1982), 216.

lobung, Aussicht auf Hochzeit, Hochzeit), die das Vorherrschen des Motivs der Liebesverbindung in *P. IX* erklären könnten. Bedenkt man jedoch, wie oft Pindar gerade Begriffe mit erotischen Konnotationen in übertragener Bedeutung gebraucht (z.B. μείγνυμι von der Verbindung, die der Sieger mit dem Sieg oder dem Siegeskranz eingeht, *O. I 22* oder *N. I 18*, oder γλυκὺς ἴμερος für das Verlangen des Herakles nach Ölähmen, *O. III 33*) und wie sehr andererseits die biographischen Deutungen angesichts des Fehlens konkreter Anhaltspunkte im Text blosse Spekulationen bleiben müssen, dann wird man sich mit der wörtlichen Auffassung von 'Liebe' und 'Vermählung' nicht begnügen. Nach unserer heutigen Kenntnis von Pindars Sprache und Darstellungstechnik werden wir vielmehr damit rechnen können, dass das auffällige Hervortreten der erotischen Motive in *P. IX* mit dem eigentlichen Thema des Liedes, der Feier von Telesikrates' Sieg, zusammenhängt. Worin aber liegt dieser Zusammenhang, und in welcher Hinsicht ist die Liebe für *P. IX* programmatisch? Trifft die kürzlich von E. Robbins angedeutete Antwort zu, Telesikrates' Braut sei der Sieg¹², und reicht sie zur Erklärung der erotischen Thematik aus?

Der Hauptmythos des Liedes, die Geschichte von Apoll und Kyrene, setzt unmittelbar nach der Eingangsproklamation des Siegers ein und beansprucht die Verse 5-70, also etwas mehr als die Hälfte der Ode. Weshalb Pindar sich gerade die Kyreneerzählung für sein Lied ausgewählt hat,

¹² E. ROBBINS, in *Phoenix* 32 (1978), 103 Anm. 38: «Telesikrates' bride is victory, which he brings back to Libya just as Apollo brought his bride back to North Africa... Just as Libya will welcome Apollo and Cyrene (δέξεται ... πρόφρων, 58-58 b) so will Cyrene welcome Telesikrates and his bride (εύφρων δέξεται, 76)...» (die Anmerkung fällt aus dem Rahmen von Robbins' Aufsatz, der im übrigen dem «contrast between nature and culture», 102 u.ö., gilt, der dem Lied zugrunde liegen soll); vgl. auch Chr. CAREY, *A Commentary on Five Odes of Pindar* (New York 1981), 86 f. zu V. 78 und 102 f. «Argument»: «a victory he describes (75 ff.) in terms designed to suggest the winning of a bride».

sagt er schon in den Anfangsversen deutlich genug (V. 1-4): das Lied für Telesikrates ist zugleich ein Lied für seine Heimatstadt Kyrene (V. 4 διωξίππου στεφάνωμα Κυράνας)¹³. Stadt und Stadtnymphe aber werden identifiziert, und so ist der Sieg des Telesikrates auch ein Sieg Kyrenes, von der der Mythos erzählt. Diese Beziehung hebt Pindar in den auf den Mythos folgenden Versen (71-75) noch einmal in unverkennbarem Rückgriff auf den Anfang hervor: An die Stelle des Namens «Telesikrates» (V. 3) tritt in V. 71-72 die ergänzende Umschreibung Καρνειάδα νῖός, statt V. 1 Πυθιούκαν heisst es in V. 71 und 73 ἐν Πυθῶνι ... ἐνθα νικάσαις, der Name «Kyrene» aber wird nachdrücklich wiederholt (V. 4 Κυράνας; V. 73 Κυράναν)¹⁴ und noch deutlicher als zu Beginn herausgestellt, wie sehr der Sieg des Telesikrates auch ihr Sieg ist (V. 72 «er liess sie die Verbindung mit dem Siegesglück eingehen»: εὐθαλεῖ συνέμειξε τύχα¹⁵, und V. 73 «er stellte durch seinen Sieg Kyrene heraus»: νικάσαις ἀνέφανε Κυράναν)¹⁶; «sie wird ihn geneigten Sinnes empfangen, weil er ihr heissersehnten Siegesruhm aus Delphi verschafft hat» (V. 75 δόξαν ἴμερτὰν ἀγαόντ' ἀπὸ Δελφῶν): alles Erläuterungen zur Proklamation des Siegers in Begriffen, die an Liebesbeziehungen erinnern (V. 72

¹³ Vgl. oben Anm. 1.

¹⁴ Zu diesen beiden namentlichen Erwähnungen in den nicht-mythischen Rahmenenteilen kommt eine dritte innerhalb des Mythos (V. 18 Κυράναν, in der Vorstellung des Mädchens). Zur «Beschränkung im Gebrauch des nomen proprium» in P. IX vgl. L. ILLIG, *Zur Form der pindarischen Erzählung* (Berlin 1932), 34 Anm. 6 (nach C. RITTER, *De variatione nominum*, Diss. Strassburg 1885).

¹⁵ Vgl. z.B. O. I 22 κράτει δὲ προσέμειξε δεσπόταν (Hierons Rennpferd Pherenikos «liess seinen Herrn die Verbindung mit dem Sieg eingehen»).

¹⁶ D.h. wohl «er enthüllte die Leistungskraft Kyrenes»: vgl., ausser P. IV 62 (σε ... πεπρωμένον βασιλέ' ἄμφανεν Κυράνα) bes. I. VIII 56 ('Αχιλεὺς... Αἴγιναν σφετέραν τε βίζαν πρόφανεν) und für eine ähnliche Prägnanz N. X 11 (Ζεὺς ἐπ' Ἀλκμήναν ... μολὼν τοῦτον κατέφανε λόγον), eher als «er machte bekannt» oder «proklamierte» (für die letztere Bedeutung gibt es, trotz W. J. SLATER, *Lexicon to Pindar* [Berlin 1969], s.v., keinen sicheren Beleg bei Pindar).

συνέμειξε; 75 δόξαν ἴμερτάν¹⁷; vgl. 74 καλλιγύναικι πάτρᾳ). Neben dem Heimatort aber ist der Siegesort der zweite natürliche Bezugspunkt des Sieges (V. 71 ἐν Πυθῶνι ... ἀγαθέᾳ ... νικάσαις; 75 ἀπὸ Δελφῶν, vgl. 1 Πυθιονίκαν), Partner der Stadtnymphe ist der Gott des Siegesortes, dessen Kunst der Sieg voraussetzt¹⁸. Apoll und Kyrene, das Liebespaar der Kyreneerzählung, sind also beide für den Sieg des Telesikrates unmittelbar signifikant. Schon dieser Sachverhalt, durch den Pindar Sieg und Liebe zueinander in Beziehung setzt, spricht nicht für die Annahme einer Liebesaffäre im Leben des Siegers Telesikrates als Anlass für die das Lied durchziehende Liebesthematik. Die Form der Siegesproklamation deutet vielmehr darauf hin, dass der Apoll-Kyrene-Mythos eine paradigmatische Bedeutung für den aktuellen Sieg hat.

Wie sehr dies der Fall ist, geht gerade aus dem scheinbar am wenigsten aktuellen und zugleich merkwürdigsten Teil des Mythos, dem Dialog zwischen Apoll und Chiron im Zentrum (V. 29-66), hervor. Ich rekapituliere zunächst die Elemente der von Pindar erzählten Geschichte in chronologischer Folge:

‘Apoll begegnete einst in den Schluchten des Pelion der kühnen Hirtin und Jägerin Kyrene, der Tochter des Lapithenkönigs Hypseus und Enkelin des Peneios, als sie allein und ohne Waffen mit einem gewaltigen Löwen rang. Voller Erstaunen¹⁹ rief er sogleich den Kentauren Chiron aus seiner Grotte und rühmte vor ihm Kraft und Furchtlosigkeit des Mädchens. Er erkundigte sich bei Chiron nach ihrer Herkunft und fragte den Kentauren, ob er Hand an

¹⁷ Vgl. *P.* III 99 (*Ζεὺς ... ἥλυθεν ἐς λέχος ἴμερτὸν Θυώνα*); ἴμερτός sonst nur noch *O.* VI 7 (*ἐν ἴμερταῖς ἀοιδαῖς*); vgl. auch ἴμερος, in eigentlichem Sinn *O.* I 41, in übertragenem *O.* III 32.

¹⁸ Vgl. z.B. *P.* V 103-107, vgl. 25 (*παντὶ μὲν θεὸν αἴτιον ὑπερτιθέμεν*).

¹⁹ V. 31 (an Chiron:) ‘Θυμὸν γυναικὸς καὶ μεγάλαν δύνασιν θαύμασον’ (Die Aufforderung spiegelt Apolls eigene Bewunderung).

sie legen und sie zu seiner Frau machen dürfe. Chirons Antwort beginnt mit dem änigmatischen Satz: «verborgen sind die der klugen Peitho gehörenden Schlüssel zu den Mysterien der Liebe» (V. 39). Die Frage nach der Herkunft lässt er mit einer nachdrücklichen Prädikation von Apolls Allwissenheit unbeantwortet und schliesst dann (nach dem erneuten Hinweis, Apoll wisse das eigentlich ebensogut selber) mit einer prophetischen Vorwegnahme des weiteren Verlaufs von Apolls Liebe zu Kyrene: Er werde sie über das Meer nach Libyen bringen; sie werde einen Anteil Libyens als Wohnsitz erhalten und dort einen unsterblichen Sohn namens Aristaios gebären. Diese Prophezeiung setzt Apoll daraufhin mit göttlicher Geschwindigkeit in die Tat um (V. 66 ff.): er vollzieht in Libyen die Vermählung mit Kyrene.'

Sieht man sich zunächst die Elemente und das Ergebnis dieser chronologischen Zusammenfassung an, so fallen einige Ähnlichkeiten mit dem Koronis-Mythos in *P.* III auf²⁰. In beiden Fällen handelt es sich um Liebesbeziehungen Apolls (Apoll-Koronis bzw. Apoll-Kyrene), in beiden Erzählungen spielt der Kentaur Chiron eine prominente Rolle, gemeinsam ist ihnen auch der bedeutende Sohn, der jeweils aus der Liebesverbindung hervorgeht (Asklep bzw. Aristaios). Beide Mythen gehen auf die hesiodeischen *Frauenkataloge* zurück (Koronis-*Ehoie* bzw. Kyrene-*Ehoie*) und stehen sich auch zeitlich nahe (*P.* III: 476 v. Chr.; *P.* IX: 474 v. Chr.). Sie unterscheiden sich vor allem darin, dass in *P.* III die Geliebte Apolls wegen ihrer Untreue bestraft, in *P.* IX aber für ihre Liebe belohnt wird, und dass in *P.* III der Sohn (Asklep) wegen eines Frevels umkommt, in *P.* IX aber der Sohn (Aristaios) unsterblich gemacht wird (V. 59-65).

²⁰ Vgl. die Kommentare, bes. B. L. GILDERSLEEVE (ed.), *The Olympian and Pythian Odes* (London 1890), 338.

In beiden Oden aber kommt es Pindar anscheinend vor allem auf das Ergebnis an: *P.* III läuft darauf hinaus, dass das Streben nach Unerreichbarem und nach Unsterblichkeit vermesssen ist (wie das Ende von Koronis und Asklep zeigt)²¹, *P.* IX aber scheint gerade umgekehrt zu besagen, dass die ungewöhnliche Leistungskraft der Kyrene in ihrem unsterblichen Sohn Aristaios sich weitervererbt. Hat dieses Resultat der Liebe Apolls zu Kyrene über den Mythos hinaus Bedeutung für das Verständnis des Liedes, oder ist die Hervorhebung des Aristaios nicht mehr als ein Relikt aus der Kyrene-*Ehoie*?²²

Vergleicht man zunächst den eben gegebenen chronologischen Überblick mit der nicht-chronologischen Darstellung, wie sie in *P.* IX tatsächlich vorliegt, so werden die von Pindar gesetzten Akzente noch deutlicher. Am Anfang steht eine lange kephalaionartige Vorwegnahme des Ergebnisses (V. 5-13: Entführung der Jungfrau Kyrene vom Pelion nach Libyen, wo sie Landesherrin werden soll; ihre Hochzeit mit Apoll), daran schliesst sich eine ebenso ausführliche Vorstellung der Kyrene an (V. 14-25: ihre Herkunft und Lebensweise als Jägerin und Schützerin der Herden), dann erst folgt im Zentrum die Begegnung Apolls mit Kyrene und der Dialog zwischen Apoll und Chiron (V. 26-66 = Str. B'-Antistr. Γ': am Ende steht die Weissagung der Geburt des Aristaios, der eine Schutzgotttheit der Jäger und Hirten sein werde, V. 64 f., sichtlich ein Rückgriff auf die Qualitäten, die an seiner Mutter Kyrene hervorgehoben worden waren und zugleich wieder eine

²¹ Zu *P.* III s. David C. YOUNG, *Three Odes of Pindar*, Mnemosyne, Suppl. 9 (Leiden 1968), 27 ff., bes. 43 und 45; vgl. M. LEFKOWITZ, *The Victory Ode* (Park Ridge, N. J. 1976), 142 ff.

²² So z.B. U. v. WILAMOWITZ, *Pindaros* (Berlin 1922), 267; L. R. FARRELL, *Critical Commentary to the Works of Pindar* (London 1932), 204 zu V. 59-65; vgl. L. MALTEN, *Kyrene* (Berlin 1911), 9 ff.; L. ILLIG, *Form der Erzählung*, 45 Anm. 3; R. W. B. BURTON, *Pythian Odes*, 38 f.

Vorwegnahme, diesmal des weiterwirkenden Ergebnisses der Verbindung Apolls mit Kyrene) ²³. Im Anschluss daran kehrt Pindar wieder zum Ausgangspunkt seiner Darstellung zurück (V. 67-70: Entführung und Hochzeit Apolls und Kyrenes in Libyen; Kyrene als Stadtherrin). Strukturprinzip ist also, wie so oft bei Pindar, der mehrfache Ring (*a* Apoll und Kyrene in Libyen — *b* Kyrene als Schützerin der Herden — *c* Dialog Apolls mit Chiron — *b* Aristaios als Schützer der Herden — *a* Apoll und Kyrene in Libyen). Als nicht-mythischer Aussenring kommt schliesslich noch die doppelte Proklamation des Siegers Telesikrates hinzu (V. 1-4 und 71-75).

Diese Kompositionsform lässt viel klarer als eine chronologische Darstellung das Gewicht der einzelnen Handlungsteile erkennen. Zwei Elemente nämlich werden in Pindars ringförmiger Erzählung gleich dreimal wiederholt, zu Beginn, in der Mitte und am Ende, und so in ihrer Bedeutung besonders hervorgehoben: zum einen Entführung aus Thessalien und Hochzeit in Libyen (V. 5-13; 51-56 und 66-69) ²⁴ und zum anderen Kyrenes Einsetzung als Stadtherrin in Libyen (V. 6-7 viv ... θῆκε δέσποιναν χθονός; V. 54 ἐνθα νιν ἀρχέπολιν θήσεις; V. 69-70 ἵνα καλλίσταν πόλιν ἀμφέπει) ²⁵. Durch diese eindringlichen Wiederholungen betont Pindar nicht nur die enge Beziehung zwischen dem Gott von Pytho und der libyschen Stadtheroin, sondern er rückt zugleich auch Libyen als Schauplatz und das vorherbestimmte Ziel der Hochzeit, die Begründung

²³ Vgl. E. ROBBINS, in *Phoenix* 32 (1978), 100 zur Parallelität von Mutter und Sohn (aus dem Text geht jedoch nicht hervor, dass «the wild and the civilized meet in the child»). Mit der Weissagung Chirons funktional vergleichbar ist Medeas Prophezeiung in *P.* IV 13-58 (vgl. auch μῆτις *ibid.*, 58 und *P.* IX 38).

²⁴ Vgl. einerseits V. 6 ἄρπασ' ἔνεικέ τε; 52-53 μέλλεις ... ἔνεῖκαι und 67-68 ὀδεῖα ... πρᾶξις ὁδοί τε βραχεῖαι; andererseits V. 13 γάμον, 51 und 56 πόσις und νόμφαν und 68-69 θαλάμῳ δὲ μίγεν ἐν πολυχρόνῳ Λιβύᾳς (vgl. 66 γάμου ... τελευτάν).

²⁵ Vgl. unten Anm. 64.

der Stadt Kyrene, in den Blickpunkt des Interesses²⁶. Wie verhalten sich die drei Erwähnungen dieser zukunftsträchtigen Vermählung in Libyen zu Apolls erotischer Frage (V. 36-37) und Chirons Antwort (V. 39 ff.), in denen es ja ebenfalls, zum vierten Mal innerhalb des Mythos, um das «süsse Beilager» des Gottes mit Kyrene geht (V. 37 und 41)?²⁷

Der Kyrenemythos in *P. IX* hat mit der Koroniserzählung in *P. III* ausser den schon genannten Berührungs punkten eine auffallende, in *P. IX* fast hymnisch gestaltete, Huldigung an Apoll gemeinsam (der ‘das vorherbestimmte Ziel aller Dinge und alle Wege’ kenne, V. 44 ff. in der Rede Chirons)²⁸, die in einem pythischen Siegeslied an sich durchaus ihren Platz hat, hier jedoch in einem seltsamen Kontrast zum Verhalten des Gottes in der Erzählung zu stehen scheint. Wie kommt der allwissende Apoll dazu, dem Kentauren Fragen zu stellen (wer unter den Menschen sind die Eltern dieses unerhört mutigen und kampfstarken Mädchens? Darf ich sie zu meiner Frau machen?), deren Antwort er auf Grund seiner Allwissenheit doch eigentlich kennen müsste?

Diese merkwürdige Diskrepanz hat die Interpreten immer wieder beschäftigt. So war z.B. F. G. Welcker (*Kl. Schr.* II [1845], 200) der Ansicht, Apoll habe Chiron nur auf die Probe stellen wollen. O. Schroeder (*Pindars Pythien* [Leipzig 1922], 80) dagegen meinte, Pindar sei auf

²⁶ Dieser Sachverhalt wird gelegentlich verkannt, z.B. von F. CHAMOUX, *Cyrène sous la monarchie des Battadiés* (Paris 1953), 172: «la IX^e Pythique n'a pas un caractère aussi spécifiquement cyréenéen qu'on pourrait croire... Les amours du dieu et de la nymphe, en terre d'Afrique, sont mentionnées au moyen d'allusions rapides, comme par prétérition, sans aucun souci d'une évocation précise».

²⁷ Vgl. V. 37 ἐκ λεχέων und 41 ἀδείας ... εὖνας mit 12 ἐπὶ γλυκεραῖς εὖναις.

²⁸ Vgl. *P. III* 27-30 (Unmöglichkeit Apoll zu täuschen).

«eine tiefere psychologische Motivierung» ausgewesen: «Im Grunde» sei «ihm Apollon völlig mit sich beschäftigt; als ein wirklich Liebender» frage er, «nur um aus dem Munde eines anderen zu vernehmen, was er schon» wisse: «‘Rate mir gut, doch rat mir nicht ab’ (P. Heyse)». H. Fränkel (dem sich in jüngster Zeit L. Woodbury angegeschlossen hat)²⁹ schreibt (*Dichtung und Philosophie des frühen Griechentums* [München 1962], 508), der «jugendliche Apoll» zweifle noch, ob er es sei, der Kyrenes Liebe geniessen dürfe, und befrage deshalb den weisen Chiron; in dessen Antwort werde «der Widerstreit zwischen der menschlichen und göttlichen Natur in Apollon... zugleich blossgelegt und aufgeklärt». Nach R. W. B. Burton (*Pindar's Pythian Odes* [Oxford 1962], 41) sollten wir uns damit zufrieden geben, Pindar hier «in a Homeric mood» zu sehen, «pleased to display the deity of the Delphic oracle as a young man in love at first sight who turns for advice to the master of *savoir-faire*...». Ist aber der Schluss auf die ‘jugendliche Unerfahrenheit’ des Gottes, von der im Text nie *expressis verbis* die Rede ist, mit seiner nachdrücklichen Apostrophierung als $\sigma\omega\phi\varsigma$ (V. 50) vereinbar?³⁰

Apolls Appell an Chiron und seine Fragen werden ausgelöst durch sein bewunderndes Staunen über Kyrenes Mut und Kraft (exemplarisch veranschaulicht durch ihren Kampf mit dem Löwen, V. 26 ff., dessen Zeuge Apoll wird und zu dessen Zeugen er Chiron macht)³¹. In Chirons dreiteiliger Antwortrede nimmt nur der mittlere, die hymnische Prädikation der Allwissenheit Apolls, auf dessen Frage nach der Herkunft des Mädchens Bezug (V. 43-49),

²⁹ L. WOODBURY, «Apollo's First Love», in *TAPA* 103 (1972), 563 ff. (vgl. dens., in *TAPA* 112 [1982], 246).

³⁰ Chiron entschuldigt sich bei Apoll: εἰ δὲ χρὴ καὶ πάρ σοφὸν ἀντιφερίξαι, ἔρεω (vgl. die vorhergehende hymnische Prädikation, V. 44 ff.).

³¹ Vgl. oben Anm. 19.

während die längeren Anfangs- und Schlusspartien (V. 39-43 und 50-65) der von Apoll zuletzt geäusserten erotischen Frage gelten. Die Aufmerksamkeit der Interpreten konzentriert sich auf diese Frage und den Anfangsteil der Chironrede:

Apoll, V. 36 f.: ‘ὅσια κλυτὰν χέρα οἱ προσενεγκεῖν
ἡρα καὶ ἐκ λεχέων κεῖραι μελιαδέα ποίαν;’

Chiron, V. 39-43: ‘κρυπταὶ κλαίδες ἐντὶ σοφᾶς
Πειθοῦς ἱερᾶν φιλοτάτων,
Φοῖβε, καὶ ἐν τε θεοῖς τοῦτο κάνθρώποις
[ὅμῶς
αἰδέοντ’, ἀμφανδὸν ἀδείας τυχεῖν τὸ πρῶτον
[εὖνάς.
καὶ γὰρ σέ, τὸν οὐ θεμιτὸν ψεύδει θιγεῖν,
ἔτραπε μείλιχος δργὰ παρφάμεν τοῦτο
[λόγον...’

Liegt in der Formulierung χέρα οἱ προσενεγκεῖν (V. 36) die Anwendung von Gewalt und in der Antwort des Kentauern (V. 39) die Empfehlung gewaltloser Überredung? So die meisten Erklärer, z.B. L. Illig (*Zur Form der pindarischen Erzählung* [Berlin 1932], 36 f.): In der Wendung χέρα οἱ προσενεγκεῖν komme «die Gewaltsamkeit einer solchen Vereinigung... zum Ausdruck» und der Kentaur antworte, «dass ‘zu heiliger Liebe’ nur die Schlüssel führen, die die weise Peitho hält — also nicht Gewalt»; ähnlich noch R. P. Winnington-Ingram (in *BICS* 16 [1969], 10 f.): «... *peitho* implies its opposite, which is *bia* (or *ananke*); and violence has already been suggested, first by *ἄρπασ*’ (6) and now by the χέρα προσενεγκεῖν of the god’s question (36). Apoll must woo Cyrene, not rape her».

Vers 6 *ἄρπασε* (Entführung der Kyrene) darf jedoch aus zwei Gründen nicht als Argument für Gewaltsamkeit angeführt werden: einmal, weil es sich auf das Vorgehen bezieht, zu dem Apoll sich erst auf den Rat Chirons hin bekehrt, nicht aber auf den ursprünglichen Wunsch des

Gottes; zum anderen, weil ἄρπάζειν bei Pindar ebenso wie bei Homer nicht so sehr die Gewaltsamkeit wie die Geschwindigkeit des Handelns bezeichnet (s. den Rückgriff auf den Anfang am Ende des Mythos, V. 67-68, wo ὠκεῖα ... πρᾶξις an die Stelle von ἄρπαστε tritt) ³². Das Beispiel zeigt, wie wichtig es ist, die Chronologie der Ereignisse und Pindars nicht-chronologische Erzähltechnik zu beachten. Andererseits braucht im Ausdruck χέρα οἱ προσενεγκεῖν nicht mehr als ein unmittelbares ‘Zugreifen’ oder ‘Festhalten’ zu liegen, ohne dass dabei Gewaltsamkeit vorausgesetzt wäre ³³.

Hat Pindar also vielleicht überhaupt keinen *Gegensatz* zu Peitho (V. 39) intendiert? So L. Woodbury (*TAPA* 103 [1972], 563 ff. und 112 [1982], 246 ff.), der betont, wie seltsam es wäre, wenn «der Gott Chirons Zustimmung zur Vergewaltigung des Mädchens» eingeholt hätte. Nach Woodbury fragt Apoll nur «whether it is in accord with divine right (δόσια) that he take the girl as his lover» ³⁴; Chiron in seiner Antwort sei «concerned with the beginnings of love, and for that reason speaks of the keys by which the shrine of love is unlocked». Woodbury seinerseits vermutet mit Bezug auf V. 41 αἰδέονται, die Scheu der ersten Liebe habe Pindars Apoll zu seiner der göttlichen Allwissenheit widersprechenden Frage veranlasst (ähnlich schon H. Fränkel, der die Frage Apolls «zaghaft» nennt ³⁵).

³² Vgl. *P.* III 43-44 (παῖδ' ἐκ νεκροῦ ἄρπασε, sc. Apoll); *P.* IV 34-35 (Eurypylos und die Argonauten: γίνωσκε δ' ἐπειγομένους· ἀν δ' εὐθὺς ἄρπάξαις ἄρούρας ... ξένιον μάστευσε δοῦναι); vgl. z.B. *Il.* XII 445 ("Εκτωρ δ' ἄρπάξας λᾶαν φέρεν").

³³ Vgl. Eur. *Hipp.* 606 (Hippolytos zur Amme): οὐ μὴ προσοίσεις χεῖρα und die Diskussion über das ‘Festhalten’ des Geliebten Xen. *Mem.* II 6, 31 ff.

³⁴ L. WOODBURY, in *TAPA* 103 (1972), 567 f.

³⁵ *Dichtung und Philosophie*, 508 (Paraphrase von Chirons Auskunft): «deine zaghafe Frage ist nur ein Beweis für die Heimlichkeit und Scheu, in die sich erstes Liebesverlangen zu hüllen pflegt».

Kann man aber wirklich sagen, dass in der Frage V. 36-37 «the sexual shyness of Apollo» (Woodbury)³⁶ zum Ausdruck komme? Lässt der Satz nicht eher Apolls sexuelles *Verlangen* erkennen? Der Gott fragt ja nicht nur «durf ich sie zu meiner Geliebten machen?» (wie Woodbury paraphrasiert), sondern «durf ich *zugreifen und* sie zu meiner Geliebten machen» (U. v. Wilamowitz³⁷ sprach deshalb nicht zu Unrecht von «aufwallender Begierde»; Woodburys Paraphrase berücksichtigt nur den zweiten Teil der Doppelfrage). Der Gesichtspunkt der αἰδώς aber ist Teil der Replik Chirons auf Apolls Frage (V. 41 «unter Menschen und Göttern *schämt man sich*, ἀμφανδὸν ἀδειας τυχεῖν τὸ πρῶτον εὐνᾶς»): αἰδώς scheint also genau das zu sein, was Chiron an der Frage Apolls *vermisst*.

In diesem Punkt ist Burtons Paraphrase («Chiron, thinking that the god intends to ravish her on the spot, reminds him of the need of persuasion and the custom of privacy»)³⁸ dem Text eher angemessen. Gegen Burtons Auffassung jedoch, nach der Chiron Apolls Intention «to lie with Cyrene» als Absicht «to ravish her» missverstanden haben soll, ist einzuwenden, dass wir Chirons Antwort nur dann als nicht korrekt ansehen dürfen, wenn der Dichter sie durch den Kontext desavouiert. Das Gegenteil ist jedoch der Fall, denn Pindar hat dem Kentauren in seiner Darstellung die Rolle des wissenden Sehers zugewiesen. Methodisch müssen wir deshalb davon ausgehen, dass die Antwort von Pindars Chiron die Intention von Pindars Apoll zutreffend wiedergibt und demnach aus der Antwort Rückschlüsse auf die Frage möglich sind.

³⁶ L. WOODBURY, in *TAPA* 112 [1982], 248; vgl. Chr. CAREY, *A Commentary on Five Odes*, 74 zu V. 31-67, und G. KIRKWOOD (*Selections from Pindar*), 226 zu V. 43 (vgl. 225 zu V. 37).

³⁷ *Pindaros*, 268.

³⁸ R. W. B. BURTON, *Pythian Odes*, 40.

In Chirons Antwort aber liegt der Ton nicht auf ‘Peitho’ und auch nicht auf ‘Aidos’, sondern auf dem Anfangswort κρυπταί (V. 39 «*Verborgen* sind die Schlüssel zur Liebe...»), das in V. 41 durch ἀμφανδόν antithetisch wiederaufgenommen wird³⁹. Müssen wir nicht den Schlüssel zum Verständnis primär in dieser Antithese suchen?

Ein weiteres Problem kommt jedoch hinzu. Nicht nur der erste Satz in der Antwortrede Chirons (V. 39-41), sondern auch der ihn begründende zweite (V. 42-43 καὶ γὰρ σέ...), ist in seiner Bedeutung umstritten. Apolls Rede sei irrig gewesen, sagt Chiron hier; er habe sich durch μείλιχος ὅργα dazu verleiten lassen παρφάμεν τοῦτον λόγον. Was heisst das genau? Die verschiedensten Erklärungen sind für den Kernbegriff μείλιχος ὅργα vorgeschlagen worden (z.B. «heitere Laune», Mezger; «bland humor», «pleasant mood», Gildersleeve; «un aimable caprice», Puech; «freundliche Stimmung», Illig; «freundliche Wallung», H. Fränkel; «erotic impulse», Burton; «pleasant humour», Winnington-Ingram; «sexual shyness» = αἰδώς, Woodbury)⁴⁰. Welche Kriterien haben wir zur Überprüfung der teilweise stark voneinander abweichenden Interpretationen? Wie können wir dem Sinn des Textes näherkommen?

Von den drei möglichen Wegen zur Gewinnung von Anhaltspunkten, (1) der Auswertung der Parallelen für die umstrittenen Begriffe bei Pindar und anderswo; (2) dem Vergleich mit verwandten Situationen in anderen Texten

³⁹ Die Komm. übergehen die Antithese (z.B. B. L. GILDERSLEEVE, z. St.) oder verzeichnen sie, ohne sie auszuwerten (G. KIRKWOOD, 225 zu V. 39-39 a). Der Gegensatz von ἀμφανδόν und κρυπταί schliesst die Lösung der Scholien, 68 c (vgl. a und b, 73 b), II S. 227 Drachmann (ἐκ τοῦ φανεροῦ περὶ ἀφροδισίων διαλέγεσθαι, akzeptiert von O. SCHROEDER, *Pindars Pythien*, 82 zu V. 39 und Chr. CAREY, *A Commentary*, 78 zu V. 42) aus (s. L. ILLIG, *Form der Erzählung*, 37 Anm. 5).

⁴⁰ Woodburys Auffassung geht auf die Scholienerklärung 68 b, II S. 227 Dr. zurück (σὺ αἰδούμενός με ἐρωτᾶς).

und (3) der Analyse des weiteren Kontextes in *P. IX* selbst, hat man den ersten immer wieder versucht (die Ergebnisse sind jedoch unbefriedigend, vor allem deshalb, weil Wörter wie Πειθώ, αἰδώς, δργά oder auch μείλιχος verschiedene Bedeutungsnuancen haben). Die beiden letzteren methodischen Ansätze aber sind wohl noch nicht völlig ausgeschöpft.

L. Illig hat beobachtet⁴¹, dass die in *P. IX*, vorliegende Erzählsituation einige auffällige sprachliche und sachliche Übereinstimmungen mit der Begegnung zwischen Hera und Zeus auf der Ida in *Ilias XIV* aufweist, doch weder er noch spätere Interpreten haben die *Ilias*-parallele systematisch zur Erklärung von Pindars Darstellung herangezogen. Ähnliches gilt für die Anhaltspunkte im Kontext von *P. IX*. Die Interpretationsschwierigkeiten liegen vor allem im ersten Teil der Chironrede, in dem Chiron auf Apolls sexuelle Frage reagiert. Im dritten Teil seiner Rede aber (V. 50 ff., nach der Prädikation von Apolls Allwissenheit) weissagt er, was sich mit Apoll und Kyrene ereignen wird, und daraufhin erst handelt Apoll (V. 66 ff.). Sollten wir nicht aus dem, was Chiron sagt und Apoll tut, Schlüsse auf das ziehen können, was Apoll ursprünglich beabsichtigte und Chiron als Verirrung bezeichnet?

Zunächst zur *Ilias*-parallele: Hera erscheint *Il. XIV* 292 ff., gerüstet mit dem Liebesgürtel der Aphrodite, vor Zeus auf der Ida. Ihre Erscheinung weckt in ihm ein Begehrn so stark wie ganz am Anfang ihrer Liebe, als sie verborgen vor ihren Eltern miteinander zu schlafen pfleg-

⁴¹ *Form der Erzählung*, 37. Illig verfolgt die Beziehungen zur *Ilias* offenbar deshalb nicht weiter, weil sie seiner Auffassung von μείλιχος δργά und Apolls Göttlichkeit widersprechen (vgl. 37 «der Gott, an den Pindar glaubt, ist rein und allwissend»; 38 «Pindar rettet die Reinheit und Allwissenheit des Gottes ...»). Seine mit dieser Auffassung zusammenhängende Vermutung einer Polemik Pindars gegen die *Eboie* verführt ihn zu einer Vergewaltigung des Textes (41 «'Apollon hat begehrkt, aber es ist nicht wahr, dass er begehrte, was οὐδὲ ὅστιον ist ...'»), die mit Recht wenig Beifall gefunden hat.

ten⁴². Doch anders als damals möchte Zeus jetzt sein Verlangen an Ort und Stelle stillen (V. 315 νῦν δ' ἄγ' ἐν φιλότητι τραπείομεν εὐνηθέντε, d.h. auf dem Idagipfel): Nie zuvor habe ihn ein solches Begehrten gepackt wie jetzt nach ihr (V. 328 ως σέο νῦν ἔραμαι καὶ με γλυκὺς ἡμερος αἴρει). Hera aber verweist auf die durch den Anstand gebotene Heimlichkeit, und ihre Worte (V. 330-340) sind im Vergleich mit *P. IX* aufschlussreich⁴³. Gegenüber dem allzu dringenden Wunsch des Zeus vertritt Hera, genau wie Chiron gegenüber Apoll, das Gebot der Aidos: Nicht hier vor aller Augen, sagt sie; wir wollen uns lieber, wie es das Schamgefühl verlangt, in unseren θάλαμος (V. 338) zurückziehen und dort miteinander schlafen. Von Heras θάλαμος aber hiess es V. 166 ff. (als sie sich dort hinbegeben hatte, um sich für die Verführung des Zeus zu schmücken), Hephaist habe ihn mit einem «verborgenen Riegel» (κρυπτῇ κληΐδῃ) gesichert⁴⁴. Hierdurch hat Pindar sich zu seinen κρυπταῖς κλαύδεσ (P. IX 39) anregen lassen⁴⁵ (die also vor dem Hintergrund der *Ilias*parallele die Abgeschlossenheit eines θάλαμος suggerieren)⁴⁶. Zeus umgeht Heras Forderung mit einer undurchdringlichen Wolke. Für das Verständnis von *P. IX* aber ist wichtig, dass Heras Einwand sachlich und z.T. wörtlich dem ersten Satz der Chironrede entspricht, wobei im besonderen die Formulierung *P. IX* 41 ἀμφανδὸν ἀδείας τυχεῖν τὸ πρῶτον εὐνᾶς eine kaum verhüllte Umsetzung

⁴² *Il.* XIV 295-296 ὅτε πρῶτον περ ἐμισγέσθην ... φοιτῶντε ... ληθόντε ... (Ipf. der wiederholten Handlung): vgl. dagegen *Od.* VIII 268-269 (Ares/Aphrodite) ως τὰ πρῶτ' ἐμίγησαν ... λάθρη.

⁴³ Vgl. L. ILLIG, *ibid.*

⁴⁴ 'Heras Thalamos' (V. 166-167) und 'Zeus' Thalamos' (V. 338-339) sind offenbar identisch.

⁴⁵ Die Wortverbindung κρυπτῇ κληΐδῃ ist bei Homer ebenso singulär wie κρυπταῖς κλαύδεσ bei Pindar.

⁴⁶ Vgl. L. ILLIG, *ibid.* (der jedoch *Il.* XIV 166 κρυπτῇ κληΐδῃ nicht erwähnt): «Positiv ausgedrückt, ist der Sinn der Worte Chirons: Apollon kann sich der Kyrene nur ἐν θαλάμῳ vereinen»; s. unten Anm. 56.

der Feststellung Heras *Il. XIV* 331-332 sind (εἰ νῦν ἐν φιλότητι λιλαίει εὐνηθῆναι ... τὰ δὲ προπέφανται ἄπαντα: Anstössig ist beide Male der Beischlaf «in aller Offenheit», προπέφανται - ἀμφανδόν). «Ich müsste mich schämen», sagt Hera weiter (V. 333 ff.), «wenn einer der Götter uns sähe und es dann den anderen sagte», und *mutatis mutandis* heisst es in Chirons Rede: «Menschen und Götter schämen sich in gleicher Weise...»⁴⁷.

Pindar hat die spezielle Feststellung der Hera in eine generelle Aussage umgesetzt und den Gegensatz ‘Offenheit’-‘Verborgenheit’ zu einer pointierten Antithese verschärft. Die Begriffe κρυπταί und ἀμφανδόν, *P. IX* 39 und 41, sind durch ihre Anfangsstellung hervorgehoben, und die durch sie eingeleiteten Kola beschreiben zweimal den gleichen Sachverhalt («die Heimlichkeit der Liebe»), einmal positiv (V. 39 «*Verborgen* sind die Schlüssel der klugen Verführung zu den Mysterien der Liebe») und einmal negativ (V. 40-41 «unter Göttern und Menschen *schämt man sich* in gleicher Weise davor, *in aller Offenheit* zuerst das Vergnügen des Beilagers zu erfahren», d.h. angewandt auf die vorliegende besondere Situation: «Kyrene würde sich schämen, wenn sie hier in aller Offenheit deine Geliebte werden sollte»)⁴⁸. Diskretion, die Zeus, ebenso wie Apoll,

⁴⁷ V. 40-41 heisst wörtlich «unter Göttern und Menschen schämen sie sich...»: das Subjekt zu αἰδέονται ist formal unbestimmt, doch der Infinitivsatz V. 41-42 (s. unten Anm. 48) und der Kontext zeigen, dass «Frauen» gemeint sind (also «Göttinnen und menschliche Frauen schämen sich in gleicher Weise...»), vgl. Hera zu Zeus, *Il. XIV* 335-336 und *Od. VIII* 324: nur die männlichen Götter nehmen an der «Veröffentlichung» des Beilagers von Ares und Aphrodite teil, θηλύτεραι δὲ θεαὶ μένον αἰδοῦ ὥκοι ἔκαστη); «unter Göttern *und Menschen*», weil Kyrene in den menschlichen Bereich gehört, s. V. 33 (Apoll: τίς νῦν ἀνθρώπων τέκεν; (*sc.* Κυράβαν)).

⁴⁸ Vgl. B. L. GILDERSLEEVE, Komm. 342 zu V. 45 «τυχεῖν τὸ πρῶτον εὐνᾶς: 'To enter the bridal bed'...»; vgl. *I. VIII* 36 (s. weiter unten) und *O. VI* 35 (Euadne γλυκείας πρῶτον ἔψαυσ' Ἀφροδίτας); unrichtig z.B. Chr. CAREY, *A Commentary*, 78 f. zu V. 42.

vernachlässigen will, um sofort an das Ziel seiner Wünsche zu gelangen, ist die notwendige Vorbedingung der Liebesvereinigung.

Weder bei Homer noch bei Pindar geht es um den Gegensatz zwischen gewaltsamer und friedlicher Liebesbeziehung. Vielmehr liegt das Gewicht bei Pindars Apoll ebenso wie bei Homers Zeus auf der Inkonventionalität der erotischen Absicht, der durch das übergrosse Verlangen des Gottes verursachten Nichtbeachtung allgemein gültiger Normen. Andererseits ist Apoll ebensowenig wie Zeus durch sexuelle Scheu charakterisiert oder wie ein unerfahrener junger Mann dargestellt. Wir haben keinen Anhaltpunkt für die Annahme, es habe sich um «Apolls erste Liebe» gehandelt (wie der Titel von Woodburys Aufsatz von 1972 lautet). Pindars Chiron spricht nur von der Kyrene bevorstehenden ersten Liebeserfahrung (ἀδείας τυχεῖν τὸ πρῶτον εὐνᾶς ist aus der Perspektive des Mädchens gesagt, vgl. I. VIII 36 βροτέων δὲ λεχέων τυχοῖσα, von Thetis). Seine Antwort aber setzt voraus, dass Apoll, getrieben vom gleichen Wunsch wie Zeus in der *Ilias*, V. 36-37 gefragt hatte: «Soll ich sofort zugreifen und Kyrene an Ort und Stelle zu meiner Frau machen?»⁴⁹ Apoll ist von Kyrene genauso hingerissen wie Zeus von Hera, und wie Zeus von Hera, so muss auch Apoll von Chiron an das zu respektierende Schamgefühl erinnert werden.

Vor diesem Hintergrund aber liegt auch für die μείλιχος ὄργα, mit der Chiron Apolls Verhalten erklärt, eine Anregung durch die *Iliasszene* nahe. Wenn das Verlangen Apolls nach Kyrene auf das Verlangen des Zeus nach Hera anspielt, dann hat die μείλιχος ὄργα Apolls ihr Vorbild im γλυκὺς ἴμερος des Zeus (*Il.* XIV 328; für ὄργα «Verlangen»

⁴⁹ Zum Aorist προσενεγκεῖν vgl. L. ILLIG, *Form der Erzählung*, 36 mit Anm. 2, und *Il.* XIV 314 (Zeus zu Hera:) ᾧγ(ε) ... τραπείομεν εὐνηθέντε («jetzt sofort» im Gegensatz zu V. 313 ὕστερον).

vgl. N. V. 32⁵⁰, für μείλιχος in erotischem Kontext Mimn. fr. 1,3 West). Als Motiv Apolls diagnostiziert also Pindars Chiron ein «süßes Liebesverlangen». Also bedeutet der V. 39-41 begründende Satz V. 42-43 im Zusammenhang: «denn auch dich, der Falsches nicht berühren darf, hat (nur) süßes Liebesverlangen zu deiner verkehrten Frage verleitet»⁵¹. Was Homer über den von Hera für die Verführung des Zeus eingesetzten Liebesgürtel der Aphrodite gesagt hatte (*Il.* XIV 216 ff.: «er enthält Liebe, Verlangen und die Täuschung verliebter Rede, δαριστὺς πάρφασις, die auch den Verstand der Klugen betört»)⁵², das überträgt Pindars Chiron in *P.* IX auf die verwirrende Wirkung, die der Anblick der hinreissenden Kämpferin Kyrene auf Apoll hat (Effekt auf den Zuhörer: Was muss das für ein Mädchen sein, bei dessen Betrachtung der Gott von Pytho sich selbst vergisst?). Bewunderung gepaart mit Liebesverlangen täuscht seinen unfehlbaren Sinn und veranlasst ihn zu seiner falschen Rede (V. 43 παρφάμεν, in Anlehnung an Homers πάρφασις; πάρφασις kommt bei Homer nur hier in dieser Form und Bedeutung und in erotischem Zusammenhang vor; bei Pindar gibt es für Nomen und Verbum insgesamt noch drei weitere Belege, die alle die Vorstellung des ‘Falschen’ oder ‘Irrigen’ enthalten; am nächsten ver-

⁵⁰ Effekt der Worte Hippolytas auf Peleus: τοῦ δ' ὀργὰν κνίζον αἰπεῖνοι λόγοι, d.h. «ihre kühnen Worte reizten sein Verlangen», wie die Begründung für seine Ablehnung ihrer Avancen, V. 33-34 (ξεινίου πατρὸς χόλον δείσας), zeigt.

⁵¹ Vgl. R. W. B. BURTON, *Pythian Odes*, 41 («the impulse under which Apollo has spoken... is his passion for Cyrene»), der jedoch die *Iliasszene* nicht berücksichtigt (er verweist nur, a.O., Anm. 3, auf Illig, der «for the tone of the whole passage» die Διὸς ἀπατή verglichen habe).

⁵² Mit den Qualitäten des Liebesgürtels vgl. *Il.* XIV 160 Heras Absicht (ὅπως ἔξαπάφοιτο Διὸς νόον) und 360 Heras Erfolg (παρήπαφεν εὐνηθῆναι). Das Liebesverlangen hat bei Zeus wie bei Apoll zur Folge, dass sie nicht mehr bedenken, was sie sagen und, im Falle des Zeus, tun (zur Bedeutung von *Il.* XIV 217 νόος vgl. B. SNELL, *Die Entdeckung des Geistes* [Hamburg 1955], 32).

gleichbar ist N. V 32, wo, ebenfalls im Rahmen einer Liebesbetörung, das Verbum von den moralisch falschen oder unerlaubten ehebrecherischen Anträgen der Hippolyta an Peleus gebraucht wird) ⁵³.

Der über die seltsamen Fragen Apolls amüsierte Chiron (V. 38 γελάσσαις) bezeichnet also in seiner Antwort den Gott in deutlicher Anspielung auf das Zeus-Hera-Intermezzo in der *Ilias* als ein Opfer seiner Liebe. Wie Zeus das Verlangen nach Hera, so verführt Apoll das Verlangen nach Kyrene zu Äusserungen, die mit seiner göttlichen Kompetenz unvereinbar sind ⁵⁴. Die zunächst unverständlichen Fragen des allwissenden Gottes finden so ihre Erklärung.

Welche Funktion aber hat in Pindars Darstellung dieses ganze Manöver einer Liebesverirrung und ihrer Richtigstellung? Ich komme hier zurück auf die bemerkenswerte Prominenz der libyschen Hochzeit im Aufbauplan der Erzählung.

Von den drei Erwähnungen dieser Hochzeit verhalten sich zwei, die eine in Chirons Weissagung, die andere in Apolls Reaktion, wie Ankündigung und Ausführung zueinander. Chiron prophezeit im langen Schlussteil seiner Rede (V. 51 ff.), Apoll sei als der für Kyrene bestimmte Gatte in die Schluchten des Pelion gekommen (ταύτῃ πόσις ἔκεο). Er werde sie über das Meer nach Libyen bringen. Dorthin werde er ihr später Kolonisten (aus Thera) schicken (eine Anspielung auf die in P. IV und V erzählte

⁵³ Vgl. ausserdem O. VII 65-66 (Θεῶν ... ὄρκον μέγαν μὴ παρφάμεν) und N. VIII 32 (πάρφασις ... αἰμύλων μύθων ὁμόφοιτος, wo zur «falschen Aussage» die böse Absicht hinzukommt). Bei Homer ist nur Od. XVI 287 = XIX 6 (παρφάσθαι von der ‘Täuschung’ der Freier) entfernt vergleichbar.

⁵⁴ G. KIRKWOOD, *Selections from Pindar*, 225 zu V. 37 («I take it that Chiron's answer is that the union is indeed δοσία...») verwischt den Unterschied zwischen der von Apoll intendierten «union» (36 δοσία mit dem Infinitiv χέρα οἱ προσενεγκεῖν) und der von Chiron als vorherbestimmt enthüllten Hochzeit in Libyen. In der von Apoll beabsichtigten Form ist die «union» nicht δοσία.

Gründungsgeschichte Kyrenes)⁵⁵ und sie zur Stadtherrin machen. Schon jetzt aber werde die Landeseponyme Libya sie als seine Braut (56 νύμφαν) bereitwillig aufnehmen und ihr einen Teil des Landes zur Verfügung stellen. — Apoll verfährt im Schlussteil der Erzählung (V. 66-70) dieser Ankündigung gemäss: Noch am selben Tag bringt er Kyrene nach Libyen und vermahlt sich mit ihr im θάλαμος der Libya.

Im Stichwort θάλαμος (V. 68) zeigt sich noch einmal der Einfluss der *Ilias*. Hera hatte Zeus vorgeschlagen, er solle sich doch lieber mit ihr in seinen θάλαμος zurückziehen (*Il.* XIV 338 ἔστιν τοι θάλαμος..., 340 ἐνθ' ὕμεν κείοντες), der θάλαμος aber, in den Apoll sich mit Kyrene nach dem Dialog mit Chiron und auf dessen Weissagung hin zurückzieht, ist Libyen (V. 68-69 θαλάμῳ δὲ μίγεν ἐν πολυχρύσῳ Λιβύᾳς)⁵⁶.

Der Kreis schliesst sich, wenn man die dritte Erwähnung der libyschen Hochzeit in der den Kyrenemythos einleitenden Vorwegnahme des Ergebnisses hinzufügt (V. 5-13). Apoll, so heisst es da, habe die noch jungfräuliche Kyrene (V. 6 παρθένον) vom Pelion nach Libyen gebracht, und sie sei dort seine Frau geworden. Aphrodite habe ihn empfangen und «das Zartgefühl der Liebe» (V. 12 ἐρατάν ... αἰδώ) auf sein Lager mit Kyrene geworfen (*ibid.* ἐπὶ γλυκεραῖς εὐναῖς). Sie habe damit der mit beiderseitiger Zustimmung geschlossenen Vermählung die passende Form gegeben (V. 13 ξυνὸν ἀρμόζοισα θεῷ τε γάμον μιχθέντα κούρᾳ θ': die Formulierung ist kein Pleonasmus, sondern betont, wie harmonisch diese Hochzeit war, vgl. die ähnli-

⁵⁵ P. IV 4 ff.; 13 ff. (Weissagung Medeas) und 254 ff.; P. V 55 ff. (Battos und die Gründung von Kyrene); vgl. bes. P. IX 54-55 (Apoll) ἐπὶ λαὸν ἀγείραις νασιώταν ὅχθον ἐξ ἀμφίπεδον mit P. IV 6 ff. (Apoll) χρῆσεν ... Βάττον ... νᾶσον ὃς ἡδη λιπῶν κτίσσειεν εὐάρματον πόλιν ἐν ἀργεννόεντι μαστῷ).

⁵⁶ Vgl. L. ILLIG, *Form der Erzählung*, 37, der aber die Beziehung des θάλαμος der Libya zum θάλαμος von Hera und Zeus nicht ausdrücklich herstellt.

che Vereinbarung Jasons mit Medea *P.* IV 222 καταίνησάν τε κοινὸν γάμον γλυκὺν ἐν ἀλλάλοισι μεῖξαι⁵⁷.

Vergleicht man diese libysche Hochzeit mit der ursprünglichen Frage Apolls (V. 36-37) und der zunächst rätselhaften Antwort Chirons (V. 39-43), dann werden die Zusammenhänge und der Sinn der umstrittenen Verse noch klarer als schon durch die *Ilias*parallele. Das sofortige offene Beilager, das Apoll in seiner anfänglichen Liebesverirrung beabsichtigt hatte, wird am libyschen Zielort, gemäss der freundlichen Mahnung Chirons (V. 39 κρυπταὶ κλαίδες ἔντι), durch die Vereinigung im θάλαμος der Libya ersetzt (V. 68-69), die Rücksichtnahme auf das Schamgefühl, die Chiron an Apolls Frage vermisst hatte (vgl. V. 41 αἰδέονται) ist dort ausdrücklich gegeben (V. 12 ἐφατὰν ... αἰδώ), und das harmonische Einverständnis beider Partner, an das Chiron Apoll mit dem Hinweis auf die σοφὰ Πειθώ (V. 39) erinnert hatte, ist nun erfüllt (V. 13 ξυνὸν ἀρμόζοισα ... γάμον). Hinzu kommt schliesslich noch eine weitere Beobachtung: in der gleichen metrischen Position, an der im dritten Vers der Gegenstrophe B' von Apolls Wunsch die Rede ist, «die Hand auf Kyrene zu legen» (V. 36 κλυτὰν χέρα οἱ προσενεγκεῖν), steht in der Gegenstrophe A' «Aphrodites begrüssendes Handauflegen» auf den Wagen, mit dem Apoll und Kyrene nach Libyen gekommen sind (V. 11 ἐφαπτομένα χερὶ κούφῃ): Aus dem impulsiven schnellen Griff nach Kyrene, wie ihn Apoll zu Beginn vorhatte, wird hier die leichte Berührung *beider* durch die Liebe vor dem tatsächlichen Vollzug ihrer Hochzeit. Die Vermählung ist jetzt *comme il faut*⁵⁸. Erst im Thalamos der Libya sind die Voraussetzungen gegeben, die Apoll beim

⁵⁷ Vgl. B. L. GILDERSLEEVE, Komm. 340 zu V. 13 («The intimate union is emphasized...»); vgl. L. ILLIG, 33 (der jedoch zu Unrecht von «gehäuften tautologischen Wendungen» spricht).

⁵⁸ Vgl. auch V. 122.

Anblick der Kyrene in den Schluchten des Pelion (ebenso wie Zeus beim Anblick der Hera auf dem Idagipfel) hatte ausser acht lassen wollen.

Chirons Vorhersage im Zentrum der Darstellung und Apolls Handeln in den einander ergänzenden Partien zu Beginn und am Ende zeigen also, dass die Verbindung zwischen dem Gott und dem Mädchen an sich vorherbestimmt ist, dass sie aber nicht gleich bei der ersten Begegnung auf dem Pelion, sondern erst in Libyen, dem prädestinierten Thalamos, vollzogen werden darf⁵⁹.

Funktional gesehen aber dient das Chirongespräch, wie überhaupt die ganze, Motive aus der *Iliasszene* planvoll weiterentwickelnde, Kontrastierung von nicht-erlaubter und erlaubter Vermählung, sichtlich dazu, die Verpfanzung der thessalischen Heroine Kyrene nach Libyen zu begründen und zugleich hervorzuheben, dass die weiterwirkende Vereinigung des Gottes mit ihr ihren vom Schicksal gewollten Ausgangspunkt in Libyen hat. Apolls Fragen bereiten kompositorisch Chirons Huldigung an das die zukünftige Entwicklung vorwegnehmende Wissen des Gottes ebenso vor wie Chirons eigene Weissagung, die über die Bestimmung der Kyrene noch hinausreicht.

Von der libyschen Hochzeit nämlich führt nach Pindars Konzeption ein direkter Weg zum aktuellen Wettkampfsieg des Telesikrates. Die Hochzeit ist nicht nur der mythische Ausgangspunkt für die Gründung der Stadt Kyrene, sondern auch der Ursprung kyrenäischer Kraft. Nicht umsonst ist in Pindars Erzählung (wenn man sie in ihrem Zusammenhang betrachtet) das Besondere an Kyrene ihre ungewöhnliche kämpferische Leistungsfähigkeit, die zunächst (V. 17-25) in allgemeiner Form und dann (V. 26-28) am besonderen Beispiel ihres Kampfes mit dem Löwen heraus-

⁵⁹ Irreführend G. KIRKWOOD, 226 zu V. 39-65 (bes. zu V. 51-53 πόσις ἵκεο); zu πόσις (51) und νύμφαν (56) vgl. L. ILLIG, 44 mit Anm. 3.

gestellt worden war. Gerade diese Eigenschaften hatten die Aufmerksamkeit und die Bewunderung Apolls hervorgerufen⁶⁰ und zu seiner Liebe geführt (V. 30 ff.). Nach der Weissagung Chirons aber wird aus Apolls Verbindung mit Kyrene in Libyen (V. 59 betont τόθι) Aristaios hervorgehen. Ihn wird Hermes, der bei Pindar durchweg der Patron der Kampfspiele und Kämpfer ist⁶¹, den Horen und Gaia, Instanzen, die für gutes Gedeihen stehen⁶², als Zögling übergeben (in auffallendem Unterschied zu Apollonios Rhodios, II 509-510, der, wahrscheinlich im Anschluss an die hesiodeische *Ehoie*, Apoll seinen Sohn Aristaios zu Chiron bringen lässt), die ihn unsterblich machen werden (V. 59 ff.). Damit aber werden zugleich die Eigenschaften unsterblich, die Apoll an Aristaios' Mutter bewundert hatte. Das aber wird in diesem Zusammenhang kaum etwas anderes heissen, als dass die Leistungskraft der Kyrene ihren Nachkommen immer erhalten bleibt. Sie pflanzt sich, ebenso wie Apolls Gunst, über ihren Sohn Aristaios fort auf die Kyrenäer überhaupt (Aristaios, der die Leistungskraft schon im Namen trägt, wird zum Patron der libyschen Jäger und Hirten) und findet schliesslich ihre aktuelle Dokumentation im pythischen Sieg des Kyrenäers Telesikrates. Ähnlich geht aus der schicksalhaften Hochzeit von Zeus und Aigina (N. VIII 5 ff. ἀπείονες ἔρωτες, wie die Liebe Apolls zu Kyrene) über den Sohn Aiakos (N. VIII 8

⁶⁰ F. CHAMOUX, *Cyrène*, 81 schliesst daraus, «il faut donc bien que cette lutte ait eu lieu en Thessalie», doch s. unten S. 99 mit Anm. 69.

⁶¹ 'Hermes' kommt ausser P. IX 59 noch sechsmal in den Epinikien Pindars vor, davon viermal als Patron der Wettkämpfe (O. VI 79; P. II 10; N. X 53; I. I 60); von den beiden restlichen Belegen bezieht sich der eine auf «Angelia, Tochter des Hermes» (O. VIII 81-82: Meldung eines Wettkampfsieges), der andere auf die Argonauten Echion und Erytos, die ihr Vater Hermes «in den Kampf schickt» (P. IV 178-179).

⁶² Die Horen sorgen darüber hinaus bei Pindar auch für athletische Kraft und Schönheit, vgl. bes. N. VIII 1 ff. und Chr. CAREY, «Pindar's Eighth Nemean Ode», in *PCPS* 202 (1976), 26 ff., bes. 27 f.

χειρὶ καὶ βουλαῖς ἄριστος⁶³, entsprechend Aristaios) und die Aiakiden das kampfstarke Volk der Aigineten und schliesslich auch die jeweiligen aiginetischen Wettkampfsieger hervor. Hier wie dort die Betonung des Ursprungs (die mythische Gotteshochzeit) und seine quasi-genealogische Verknüpfung mit dem aktuellen Sieg. Am Schluss der Kyreneerzählung in *P. IX* überträgt Pindar deshalb ausdrücklich die kämpferischen Qualitäten der Kyrene auf ihre Stadt (V. 69-70: «dort, *sic.* in Libyen, wacht sie noch immer über ihre wunderschöne und kampfberühmte Stadt», *ἴνα καλλίσταν πόλιν ἀμφέπει κλεινάν τ' ἀέθλοις*; der Satz folgt unmittelbar auf ihre Liebesvereinigung mit Apoll in Libyen)⁶⁴. Der emphatische Schlussbegriff *κλεινάν τ' ἀέθλοις* (V. 70) führt aus dem Mythos wieder zurück zum gegenwärtigen Sieg des Telesikrates, der Kyrenes Wettkampfruhm beispielhaft demonstriert⁶⁵.

Der skizzierte Zusammenhang erklärt die Form der Wiederaufnahme der Siegesproklamation nach dem Ende der Kyrenegeschichte (V. 73 ff.): «Kyrene wird den Sieger freundlich empfangen (*εὔφρων δέξεται*), da er seinem Heimatland mit den schönen Frauen den sehnlich erwünschten Ruhm (*δόξαν ἴμερτάν*) aus Delphi verschafft hat». Dieser «freundliche Empfang» hat zwei Entsprechungen innerhalb des Mythos: (1) V. 9-10 *ὑπέδεκτο δ' ἀργυρόπεζ' Αφροδίτα Δάλιον ξεῖνον* («Aphrodite empfing in Libyen Apoll mit Kyrene») und (2) V. 55-56 in der Weissagung Chirons:

⁶³ Vgl. Chr. CAREY, in *PCPS* 202 (1976), 28-30 (zu N. VIII 6-19).

⁶⁴ 'Kyrene' (nicht etwa 'Libya', wie jetzt G. KIRKWOOD, *Selections from Pindar*, 227 zu V. 70 als Alternative erwägt) ist eindeutig Subjekt zu V. 70 *ἀμφέπει*, wie der Zusammenhang mit der folgenden Siegesproklamation (V. 71 ff.) und die Übereinstimmung mit Chirons Weissagung (V. 54 *ἀρχέπολιν*) zeigt.

⁶⁵ Vgl. A. PUECH (ed.), *Pindare. Tome II: Pythiques*, Coll. des Universités de France (Paris 1922; 1966), 126, dessen Paraphrase die Bedeutsamkeit von Chirons Weissagung für den Sieg des Telesikrates andeutet («la prospérité future de la grande ville qui a donné le jour à Télésicrate et où celui-ci va rentrer triomphant»).

πότνιά σοι Λιβύα δέξεται εὐκλέα νύμφαν ... πρόφρων («Libyen wird Apoll zuliebe Kyrene freundlich aufnehmen»). Da allen drei Aussagen das Verbum δέχεσθαι und das zentrale Element des freundlichen Empfangs in Libyen gemeinsam ist und die beiden Erwähnungen im Rahmen des Mythos sich auf dasselbe Ereignis beziehen, wird man auch die dritte Erwähnung als Anspielung auf dieses Ereignis verstehen: Mit dem Pythiensieg des Telesikrates empfängt Kyrene aus Delphi einen Gunstbeweis ihres Geliebten Apoll (die Attribute καλλιγύναικι V. 74 und ἴμερτάν V. 75 unterstreichen den Zusammenhang mit der erotischen Thematik der mythischen Erzählung)⁶⁶. Dem Empfang des pythischen Gottes und Kyrenes in der Erzählung entspricht der Empfang des pythischen Siegesruhms und des kyreneischen Athleten Telesikrates in der Siegesproklamation. Den Sieg selbst aber stellt Pindar davor als die «Vereinigung Kyrenes mit dem pythischen Siegesglück» dar (V. 72 εὐθαλεῖ συνέμειξε τύχα, sc. Telesikrates die Kyrene), so wie er unmittelbar vorher am Schluss des Mythos von der «Vereinigung des pythischen Gottes mit der Jungfrau Kyrene in Libyen» gesprochen hatte (V. 68 μίγεν). Hochzeit und Sieg stehen also sichtlich in Analogie zueinander, und «Vereinigung» und «Empfang» sind zwei verschiedene Aspekte des gleichen Zusammenhangs.

Die libysche Hochzeit erscheint also nicht nur als Ursprung libysch-kyrenischer Leistungskraft (deren Symbolfigur Aristaios und deren letzte Frucht der pythische Sieg des Telesikrates sind), sondern sie präfiguriert geradezu Kyrenes ‘Vermählung’ mit diesem Sieg (Pindar nutzt hier die Identität von Stadt und Stadtnymphe). Der Dichter hat also den γάμος von Apoll und Kyrene in doppelter Hinsicht zum Ausgangspunkt für seine Würdigung des

⁶⁶ Vgl. oben S. 78-79; E. ROBBINS, in *Phoenix* 32 (1978), 103 Anm. 38, weist auf zwei der drei δέχεσθαι-Belege hin.

Siegers gemacht, wobei er den Begriff der ‘Vermählung’ in eigentlicher und in übertragener Bedeutung verwendet⁶⁷.

Wie weit hat er sich dabei von der Kyrene-*Ehoie* entfernt? Die Hesiodfragmente und die indirekte Überlieferung sind in diesem Fall besonders mager und die Rekonstruktionsversuche deshalb in vielen Punkten unsicher⁶⁸. Wir können jedoch wohl folgende sichere oder wahrscheinliche Abweichungen Pindars beobachten:

- (1) der Ort der ersten Begegnung Apolls mit Kyrene:
Nach Hesiod, fr. 215 M.-W. (und im Anschluss daran Apoll. Rh. II 500-501) lebte Kyrene am Peneios, und nach Apoll. Rh. II 502 ff. entführte Apoll sie von dort aus. Pindars Lokalisierung der Szene in den «wind-durchtosten Schluchten des Pelion» (V. 5), in Rufweite von Chirons Höhle in Magnesia (V. 29-30, vgl. P. III 45), ist allem Anschein nach nicht-hesiodeisch. Diese Ortsverschiebung steht im Einklang mit Pindars Charakterisierung der Kyrene als unerschrockene Jägerin und Kämpferin (V. 6 und 18 ff.);
- (2) die beiden uns erhaltenen Anfangsverse der *Ehoie* stellen emphatisch die ungewöhnliche Schönheit der Ky-

⁶⁷ Für die Synonymität von γάμος und μεῖξις in P. IX vgl. V. 13 γάμον μιχθέντα (Apoll und Kyrene), die sachliche Übereinstimmung von V. 66 γάμου κραίνειν τελευτάν und 68 μίγεν und die metaphorische Wiederaufnahme von μίγεν durch V. 72 συνέμειξε (Telesikrates «vermählte» Kyrene mit dem pythischen Siegesglück).

⁶⁸ Vgl. bes. L. MALTEN, *Kyrene* (Berlin 1911), 1 ff. und F. CHAMOUX, *Cyrène* (Paris 1953), bes. 169 ff. — Nach verbreiteter Auffassung ist Pindars Version sachlich im wesentlichen mit der der *Ehoie* identisch (vgl. z.B. U. v. WILAMOWITZ, *Pindaros*, 267; L. R. FARRELL, *Critical Commentary*, 202 zu V. 5-65; H. FRÄNEL, *Dichtung und Philosophie*, 503; F. CHAMOUX, 79); andere Interpreten nehmen an, Pindar habe nur die ‘naive’ Chironerzählung und -propheteiung der *Ehoie* ‘polemisches’ korrigiert (F. STUDNICKA, *Kyrene* [Leipzig 1890], 41; O. SCHROEDER, *Pindars Pythien*, 80 zu V. 30; L. ILLIG, *Form der Erzählung*, 40 f.; R. W. B. BURTON, *Pythian Odes*, 38 ff.: doch Chiron als Prophet ist kaum hesiodeisch, s. unten); seltener ist die Ansicht, Pindar habe sich nur in groben Zügen von der *Ehoie* inspirieren lassen (vgl. A. PUECH, *Pythiques*, 126 Anm. 1 «toute la mise en œuvre est certainement de lui»; J. DUCHEMIN, *Pythiques*, 59).

rene heraus (in jedem der beiden Verse des fr. 215 einmal: *χαρίτων ἄπο κάλλος ἔχουσα* und *καλή*). Offenbar war in der Version der *Eboie* dies die Eigenschaft, die Apolls Aufmerksamkeit hervorrief⁶⁹. Bei Pindar dagegen tritt Kyrenes Schönheit auffällig zurück (V. 17 *εὐώλενος* könnte ein Anklang daran sein, doch heisst auch dieses Attribut, wie in Eur. *Hipp.* 605, eher ‘stark-’ als ‘schönarmig’), während die Schönheit ihrer Stadt (V. 69-70 *καλλίσταν πόλιν ἀμφέπει*, in der Differenzierung von Stadt und Stadtnymphe) und die Schönheit der Bewohnerinnen (V. 74 *καλλιγύναικι πάτρᾳ*) bemerkenswert hervorgehoben wird. In auffälligem Kontrast dazu rückt Kyrenes kämpferische Natur in den Vordergrund (bes. V. 20 ff. «mit Erzlanzen und Schwert kämpfend tötete sie wilde Tiere» und noch gesteigert V. 26 ff. «allein und ohne Waffen rang sie mit einem gewaltigen Löwen»). Demgemäß ist es auch nicht ihre Schönheit, sondern ihr Mut und ihre Kampfkraft, die Apolls Bewunderung erregen (V. 30 ff. im geradezu hymnischen Loblied auf ihre Qualitäten, gerichtet an die Adresse Chirons). Bei Apollonios andererseits (II 501 und 503), der auch hier wieder der hesiodeischen *Eboie* näher zu stehen scheint, hat Kyrene nichts von der kühnen Jägerin, sondern ist nur die auf ihre Jungfräulichkeit bedachte Hirtin⁷⁰, ohne irgendwelche kämpferischen Qualitäten;

⁶⁹ F. CHAMOUX, *Cyrène*, 81 (vgl. oben Anm. 60) schliesst aus dem Faktum, dass Apolls Aufmerksamkeit (bei Pindar) durch den Löwenkampf in Thessalien erregt wird, zu Unrecht, der thessalische Löwenkampf müsse ein ursprüngliches Element der «légende hésiodico-pindarique» sein. — ‘Schönheit’ ist auch sonst in den *Eboien* Hauptanziehungspunkt für die Götter, vgl. z.B. fr. 195 M.-W. = *Scut.* 4 ff. (*Alkmene*); fr. 30, 34-35 M.-W. (*Tyro*).

⁷⁰ II 500 ff. *Κυρήνη πέφαται τις ἔλος παρὰ Πηνειοῖ / μῆλα νέμειν ... εὔαδες γάρ οἱ / παρθενίη καὶ λέκτρον ἀκήρατον...* Nicht wenige Interpreten gehen ohne Prüfung davon aus, auch in Pindars Version sei die Schönheit der Nymphe Kyrene ein tragendes Element (vgl. z.B. O. SCHROEDER, *Pindars Pythien*, 85 zu

- (3) Apolls Dialog mit Chiron über erlaubte und nicht erlaubte Liebeserfüllung hat Pindar nach dem Vorbild der Διὸς ἀπάτη in der *Ilias* konzipiert und demnach erst von daher in die Kyrenegeschichte übertragen. Er kam in der *Ehoie* also wohl noch nicht vor (und entspricht auch nicht dem Stil der *Ehoien*, soweit er uns aus den Fragmenten kenntlich ist)⁷¹. Bei Apollonios erscheint Chiron nur als Erzieher des Aristaios (V. 510: Apoll bringt seinen kleinen Sohn zu Chiron, ebenso wie in *P.* III und wohl schon in der Koronis-*Ehoie* den Asklep). Dies ist die typische Rolle Chirons, und sie wird auch für die Kyrene-*Ehoie* vorauszusetzen sein⁷². In *P.* IX dagegen übernimmt Chiron die für ihn singuläre Aufgabe eines Propheten. Pindar scheint für die besonderen Zwecke seines Liedes Chiron die Funktion des Erziehers (des Aristaios) genommen und ihm stattdessen die eines Propheten neu gegeben zu haben;
- (4) Illig⁷³ hat darauf hingewiesen, dass in der Koronis-*Ehoie* (nach dem Referat bei Apollod. *Bibl.* III 10,3,6 = 118, zu schliessen) der Gott sich sofort des Mädchens bemächtigt (εὐθέως συνελθεῖν). Möglicherweise ist Apoll in der Kyrene-*Ehoie* nicht anders vorgegangen, denn er macht, soweit wir aus den Fragmenten ersehen können, auch sonst keine grossen Um-

V. 70-74: «Die Schönheit der Kyrenerinnen sollte wohl als ein Erbteil der Stadtmutter Kyrene erscheinen, wie nachher die athletische Kraft des jungen Siegers das Erbteil des Ahnherrn Alexidamas...»: tatsächlich ist jedoch gerade die *Kraft* des Siegers ein Erbteil der 'Stadtmutter'.

⁷¹ Ob die Liebe eines Gottes erlaubt ist (δόσια), scheint in den *Ehoien* kein Diskussionsthema gewesen zu sein (vgl. Zeus-Alkmene, Hes. fr. 195 = *Sext.* 27 ff.; vgl. fr. 30,31 ff. und fr. 32 M.-W.: Poseidon-Tyro): Von Göttern geliebt zu werden, ist eine Auszeichnung, und die Geliebten sind vor allem als Mütter von Heroen wichtig (vgl. z.B. Poseidon zu Tyro, fr. 31,2 ff.).

⁷² Für Chiron als Erzieher in den *Ehoien* vgl. fr. 40,2 (Jason) oder 204,87 M.-W. (Achill).

⁷³ *Form der Erzählung*, 37 Anm. 7.

ständen mit seinen Geliebten⁷⁴. Andererseits liegt die auffällig planvolle Verschiebung der Erfüllung des γάμος von Magnesia/Thessalien nach Libyen, wie sie Pindar so sorgfältig motiviert, im Interesse des libyschen Siegers Telesikrates. Sie steht im Einklang mit dem ebenso auffälligen Fehlen aller nicht-libyschen Züge in Chirons Weissagung von Geburt und Bestimmung des Aristaios (V. 59 ff.; Aristaios gehört, wie seine Mutter, sonst viel eher ursprünglich nach Thessalien, dessen Bewohner ihm nach Apoll. Rh. II 506-507 die Kulttitel 'Agreus' und 'Nomios' gegeben haben)⁷⁵.

Nach diesen Indizien, die alle in die gleiche Richtung weisen (sc. der thessalischen Nymphé Kyrene eine ausserordentliche kämpferische Statur und ihrer Liebesverbindung mit Apoll einen libyschen Hintergrund zu geben), scheint Pindars Darstellung nicht unerheblich von der Kyrene-*Ehoie* abzuweichen. Da diese Abweichungen den enkomastiischen Zielen des Liedes dienen, könnten sie auf Pindar selbst zurückgehen (der auf jeden Fall durch die Übernahme nicht nur der spezifischen Form des erotischen Gesprächs, sondern auch einer Reihe von signifikanten Einzelheiten aus dem XIV. *Ilias*buch seine Hauptvorlage,

⁷⁴ Vgl. z.B. fr. 185,1 und 9 ff. oder fr. 253,3 M.-W.

⁷⁵ II 506-507 ἔνθα (sc. in Libyen) Ἀρισταῖον Φοίβῳ τέκεν, δν καλέουσιν / Ἀγρέα καὶ Νόμιον πολυλήιοι Αἴμονιῆς: Im folgenden γάρ-Satz (V. 508-510) begründet Apollonios die Namengebung durch die Thessaler damit, dass Apoll zwar der Kyrene an Ort und Stelle (in Libyen) ein langes Leben gegeben und sie zu einer Jägerin (ἀγρότιν) gemacht, ihren Sohn Aristaios aber zurück nach Thessalien zu Chiron gebracht habe. Diese Darstellung sucht offenbar die thessalische Hirtin Kyrene (V. 500-501; 503) mit der libyschen Jägerin (V. 509) und den libyschen Aristaios (V. 506) mit dem thessalischen (V. 507 und 509 ff.) zu vereinen. Überdies fällt auf, dass Apollonios den Aristaios und seine Kulttitel nur zu Apoll, nicht aber zu Zeus in Beziehung setzt (wie Pindar, P. IX 64). Die Verknüpfung mit Zeus ist wohl durch Pindars Hervorhebung der Geburt des Aristaios in Libyen (V. 53 Διὸς ... ἔξοχος κᾶπος) begründet: vgl. E. ROBBINS, in *Phoenix* 32 (1978), 100.

ähnlich wie z.B. in den Mythen von O. I und III⁷⁶, wesentlich verändert hat).

Die spezifische Tendenz und die strukturellen Besonderheiten der Kyreneerzählung Pindars sprechen nicht für die einflussreiche These L. Maltens (*Kyrene* [1911], 39), in der Kyrene-Aristaios-Tradition habe von der *Ehoie* bis hin zu Nonnos «eine autoritative Änderung ... nicht stattgefunden»⁷⁷. Wenn der Name der libyschen Stadt Kyrene eigentlich von der Lokalquelle Kyra abgeleitet ist (wie Kallimachos, *Hymn. Ap.* (II) 88, nahelegt)⁷⁸, dann trifft eher die schon von E. Lübbert⁷⁹ und neuerdings von J. Duchemin⁸⁰ vertretene Ansicht zu, nach der die Assozierung der thessalischen Nymphe mit der libyschen Stadt und die Reise Apolls und Kyrenes zur Hochzeit nach Libyen wohl überhaupt erst auf Pindar zurückgehen.

Schliesslich aber könnte Pindar sogar das Tableau des Löwenkampfes auf dem Pelion, ein Kernstück seiner Darstellung, das bei Apollonios bezeichnenderweise fehlt und von Kallimachos (*Hymn. Ap.* 91-92) in Libyen lokalisiert wird, analog zum Löwenkampf des Herakles und in Anlehnung an die Auseinandersetzung des Battos mit den libyschen Löwen⁸¹ selbst entworfen haben, vor allem dann, wenn F. Chamoux (*Cyrène* [1953], 378 ff.) zu Recht das

⁷⁶ Vgl. *CLAnt* 2 (1983), 66 ff. und *HSCP* 87 (1983), 49 ff.

⁷⁷ Vgl. z.B. F. CHAMOUX, *Cyrène*, 79 («cette tradition hésiodique, comme Malte l'a parfaitement montré, a fait preuve durant toute l'antiquité d'une continuité extrêmement remarquable»).

⁷⁸ Vgl. Steph. Byz. s.v. Κυρήνη: πόλις Λιβύης, ἀπὸ Κυρήνης ... ἡ Κύρης πηγῆς ἐπιχωρίου; s. auch Pindar, *P.* IV 294 ἐπ' Ἀπόλλωνος ... κράνα (d.h. in Kyrene); F. CHAMOUX, *Cyrène*, 126 f.; vgl. F. WILLIAMS (ed.), *Callimachus: Hymn to Apollo* (Oxford 1978), 77 zu V. 88 πηγῆσι Κύρης.

⁷⁹ *De Pindari studiis Hesiodeis et Homericis dissertatio* (Bonn 1881).

⁸⁰ *Pythiques*, 59.

⁸¹ *P.* V 57-59 κεῖνόν γε (sc. Βάττον) καὶ βαρύκομποι λέοντες περὶ δείματι φύγον...; s. auch *P.* IX 58 (von Libyen) οὗτ' ἀγνῶτα θηρᾶν (vgl. 21-22 von Kyrene).

Schatzhaus von Kyrene in Olympia als Zeugnis für den Löwenkampf eliminiert hat⁸².

Im ganzen gibt es jedenfalls gute Gründe, nicht viel mehr als die Grundelemente der pindarischen Erzählung auf die hesiodeische *Ehoie* zurückzuführen. Folgt man dagegen der nicht selten vertretenen Auffassung⁸³, dass Pindars Version im wesentlichen die Hesiode ist, dann wäre man gezwungen, die kyreneisch-libysche Tendenz, die bei Pindar durch den Zweck seines Liedes gerechtfertigt ist, schon für die *Ehoie* anzunehmen, in der sie kaum erklärbar wäre.

Mit V. 75 hätte *P. IX* eigentlich zu Ende sein können, haben nicht wenige Kritiker gemeint (z.B. R. P. Winnington-Ingram⁸⁴ oder G. Kirkwood⁸⁵, der glaubt, Pindar sei gegen sein besseres Urteil durch seinen Auftraggeber zu einer Verlängerung bewogen worden). Pindar hat jedoch den Sieg des Telesikrates bisher nur in allgemeiner Form auf die Leistungskraft Kyrenes und Apolls Gunst zurückgeführt, ohne die Disziplin, in der Telesikrates gesiegt hatte (den Waffenlauf) miteinbezogen und ohne etwas über frühere Leistungen des Siegers und seiner Familie gesagt zu haben (was ausserhalb der Hieronoden ungewöhnlich wäre). Der zweite Teil von *P. IX* vervollständigt das Epikion in dieser (und nicht nur in dieser) Richtung.

⁸² F. CHAMOUX, *Cyrène*, 378 ff. («Le Trésor de Cyrène à Olympie», nicht berücksichtigt bei R. W. B. BURTON, *Pythian Odes*, 43); vgl. oben Anm. 69 für Chamoux' eigene These. — Von den Autoren, die *schol. ad Apoll. Rh. II* 498-527 a, S. 168 f. Wendel, für Apolls Fahrt mit Kyrene nach Libyen angeführt werden, ist der älteste Pherekydes (*FGrHist* 3 F 58), der schon von Pindars Darstellung beeinflusst sein könnte (zu den durchwegs späten Zeugnissen für einen Kyrene- und Aristaioskult im libyschen Kyrene vgl. F. CHAMOUX, 77 ff. und 277 ff.).

⁸³ S. oben Anm. 68.

⁸⁴ *BICS* 16 (1969), 11: «The first three triads constitute a rounded whole... The ode might have ended here ...»

⁸⁵ *Selections from Pindar*, 216: «Lines 103-4 sound as if Pindar, ready to end his poem, was urged on against his judgement».

Die Schlusspartie (V. 103-125) mit dem dritten Mythos der Ode, dem Brautlauf um die Danaostöchter, handelt nicht nur gleich zweimal von Laufwettbewerben, sondern ergänzt und erläutert überdies die erotische Thematik der Kyreneerzählung.

Die Anlage der Partie ist ringförmig wie die des ersten Mythos: Im Zentrum (V. 112-116) steht der Brautlauf um die 48 Töchter des Danaos in Argos, davor und danach (V. 106-112 und V. 117-120) als innerer Ring Werbung und Wettlauf um die Tochter des Libyers Antaios und um sie herum als Außenring der Ruhm eines Vorfahren des Telesikrates, der in diesem Wettlauf den Sieg errungen hatte (die Würdigung ist zu Beginn generell, V. 105 δόξα ... προγόνων und am Ende speziell, V. 121-125 ‘Bekränzung des Alexidamos’).

Diese Liedpartie knüpft Pindar V. 103-105 durch das ‘Sieg-Lied-Motiv’ an die Würdigung der Leistungen des Telesikrates an («während ich noch singe, werde ich an meine Verpflichtung erinnert [V. 104 χρέος], auch den alten Ruhm deiner Vorfahren wieder aufzuwecken»⁸⁶, d.h. der aktuelle Sieg verpflichtet den Dichter, an entsprechende Leistungen in der Familientradition zu erinnern (vgl. I. IV 19 ff. oder O. VIII 74 ff.). Die daraufhin folgende Erzählung aber weist nicht nur in der Struktur, sondern auch in Sprache und Inhalt offenkundige Anklänge an den Kyrenemythos auf, ja, sie ist in mancher Hinsicht ohne ihn gar nicht zu verstehen.

Viele ‘verwandte Krieger’ und viele ‘Fremde’ werben um eine Libyerin (V. 105 Λιβύσσας ἀμφὶ γυναικός), die schöne Tochter des Antaios von Irasa: der Name des

⁸⁶ Ich halte das überlieferte τεῶν und lese mit Bergk καὶ τεῶν δόξαν παλαιὰν προγόνων (Wilamowitz’ Einwände, *Pindaros*, 266 Anm. 3, scheinen mir nicht zwingend); mit dem neutralen τις ... πράσσει χρέος («man verlangt von mir die Einlösung der Schuld») vgl. O.III 6 ff. στέφανοι πράσσοντί με τοῦτο ... χρέος und N. IV 79-80 εἰ δέ τοι μάτρῳ μ' ἔτι Καλλικλεῖ κελεύεις ... θέμεν...

Mädchen wird nicht genannt, und sie erscheint so als exemplarische Repräsentantin libyscher Schönheit (vgl. V. 74 *καλλιγύναικι πάτρᾳ*)⁸⁷. Diese Schönheit hebt Pindar hier, in auffallendem und wohl kaum zufälligen Kontrast zu den Apoll an Kyrene beeindruckenden Qualitäten, gleich zweimal als Hauptanziehungspunkt für die vielen Bewerber hervor (V. 106 *μετὰ καλλίκομον ... ἀγακλέα κούραν* und V. 108–109, *ἐπεὶ θαητὸν εἶδος ἔπλετο*: man könnte auch sagen, er überträgt die Schönheit der hesiodeischen Kyrene, die er bei seiner Kyrene zugunsten der Leistungskraft ausgespart hatte, pointiert auf die Libyerin aus Ira-sa).

Nicht weniger bemerkenswert aber ist V. 107–108 die Charakterisierung der Bewerber durch die Umschreibung *ἀριστῆς ἀνδρῶν ... σύγγονοι*. Der Gegensatz zu *ξείνων* im nächsten Vers zeigt zunächst, dass mit *σύγγονοι* einheimische Libyer gemeint sind (vgl. ausser V. 105 *Λιβύσσας* auch 117 *Λίβυς* vom Vater der Braut). Das homerisch-epische Wort *ἀριστεύς* ('Held') aber kommt bei Pindar nur noch einmal (I. VIII 55), in homerischem Zusammenhang («Hektor und andere Helden») vor. Gerade die Ungewöhnlichkeit dieses Begriffs in einem nicht-homerischen Kontext wie dem der libyschen Brautwerbung in *P. IX* erlaubt uns aber, die *ἀριστῆς ἀνδρῶν* mit Aristaios, dem unsterblichen Sohn von Apoll und Kyrene in Pindars 'libyscher' Kyreneerzählung zu assoziieren (schon F. Mezger, *Pindars Siegeslieder* [Leipzig 1880], 250, wies zudem darauf hin, dass V. 65 *'Αρισταῖον* und V. 107 *ἀριστῆς ἀνδρῶν* im gleichen Vers des strophischen Systems stehen, wenn auch nicht in genau übereinstimmender metrischer Position).

⁸⁷ Zur Funktion des Epithetons vgl. P. AHLERT, *Mädchen und Frauen in Pindars Dichtung*, Philologus Suppl.-Bd. 34,1 (Leipzig 1942), 5 ff.; F. CHAMOUX, *Cyrène*, 170 Anm. 1; vgl. z.B. P. ANGELI BERNARDINI, *Mito e attualità nelle odi di Pindaro* (Roma 1983), 61 Anm. 62, die auf Pindars Betonung der Schönheit der Antaios-tochter hinweist (aber den Namen 'Barke' aus den Scholien ergänzt).

Die ἀριστῆς ... σύγγονοι sind in der Konzeption Pindars offenbar die tüchtigen libyschen Krieger in der Tradition des von Chiron prophezeiten Aristaios, des 'libyschen' Sohnes von Apoll und Kyrene.

Darüber hinaus aber hat Pindar auch das Verlangen der Bewerber nach der Tochter des Antaios analog zu Apolls Verlangen nach Kyrene gestaltet. «Die Freier waren entschlossen, die Jugendblüte der Antaiostochter zu pflücken» (V. 109-111), «der Vater aber wollte für seine Tochter eine spektakulärere Hochzeit inszenieren» (V. 111-112 *κλεινότερος γάμος*: dem Wunsch der Freier steht der Plan des Brautvaters gegenüber). Die Interpreten haben oft auf die frappierende Übereinstimmung der botanischen Metaphern für den Liebesgenuss hingewiesen (V. 109-110 *Ἡβας καρπὸν ἀνθήσαντ* ἀποδέψαι von den libyschen Freiern, und V. 36-37 *ἐκ λεχέων κεῖται μελιαδέα ποίαν* von Apoll)⁸⁸. Fragt man jedoch, *weshalb* Pindar den Liebesimpuls der Freier so unübersehbar mit dem Apolls parallelisiert hat, dann zeigt sich eine für das Verständnis des Liedes noch wichtigere funktionale Übereinstimmung: Beide Male wird das unmittelbare Liebesverlangen durch ein retardierendes Moment aufgehalten, das der beabsichtigten Vermählung eine besondere Wendung gibt. Genau wie Apoll sich nicht vor der Ankunft am vorherbestimmten Ziel (Libyen) mit Kyrene vereinigen darf, so verlangt auch hier der Vater des Mädchens vom präsumptiven Bräutigam das Erreichen eines festgelegten Ziels.

Dieser Sachverhalt bestätigt die Interpretation der Verse 36-37: Nicht sofort, sondern erst, nachdem der Weg zum vorgeschriebenen Ziel zurückgelegt ist, darf Apoll, ebenso wie in der Schlusspartie Alexidamos, seine Hand auf

⁸⁸ Vgl. z.B. O. SCHROEDER, *Pindars Pythien*, 81 zu V. 37, und bes. R. W. B. BURTON, *Pythian Odes*, 44 («... there is nowhere else in Pindar an example of two such precise visual images in this figure...»).

seine Braut legen (das Motiv der ‘Berührung mit der Hand’, das im Kyrenemythos zweimal vorkam, begegnet am Ende noch einmal: in der Formel V. 122 παρθένον ... χερὶ χειρὸς ἐλῶν, von Alexidamos’ Besitzergreifung, verschmelzen Apolls ursprüngliche Absicht, V. 36 χέρα οἱ προσενεγκεῖν und Aphrodites libysche Sanktionierung, V. 11 ἐφαπτομένα χερὶ κούφᾳ, zu einer einzigen Vorstellung)⁸⁹. Von der libyschen Braut aber stellt Pindar nicht nur fest, sie werde der Siegespreis sein, oder der Sieger im Wettkampf werde sie mit seinem Sieg zugleich gewinnen (ähnlich wie Pelops die Hippodameia, *O. I* 88), sondern er sagt, die Braut *sei* das höchste Ziel (V. 118 τέλος ἔμμεν ἄκρον)⁹⁰: Braut und Sieg scheinen also geradezu identisch zu sein. Als Alexidamos dann die Braut an der Hand durch die versammelten libyschen Reiter führt, ist sie gleichsam die Verkörperung des Sieges, den er errungen hat (V. 121-125: *ihr* ebenso wie ihm gelten die Blätter und Kränze der Libyer, die, nach V. 125, die Reihe früherer Siegeskränze des Alexidamos fortsetzen).

Blickt man von hier aus noch einmal auf den ersten Teil des Liedes zurück, dann fällt außer der Modellfunktion von Alexidamos’ Brautlauf für den aktuellen Waffenlauf seines Nachkommen Telesikrates auch ins Auge, wie eng ‘Hochzeit’ und ‘Wettkampfsieg’ in dieser Ode miteinander verflochten sind. Schon im Kyrenemythos hatte Pindar nachdrücklich betont, mit welcher Schnelligkeit der Gott seinen Vorsatz in die Tat umsetzt (V. 66-68: der Weg nach Libyen erscheint wie eine durch göttliche Geschwindigkeit verkürzte Rennstrecke, an deren Ziel die Hochzeit mit

⁸⁹ Vgl. auch V. 116 (Brautlauf um die Danaiden) ἀντίνα σχήσοι τις ἡρώων und 119-120 (Brautlauf von Irasa) δὲ ἀν πρῶτος θορῶν ἀμφὶ οἱ ψαύσεις πέπλοις.

⁹⁰ Die übliche Übersetzung ‘Siegespreis’ verwischt die für das Gedicht wesentlichen Assoziationen.

Kyrene steht), und die gleiche Verbindung von Schnelligkeit und Hochzeit, Schnelligkeit und Sieg, liegt den beiden Brautläufen in der Schlusspartie des Liedes zugrunde: der vom Vater der Libyerin intendierte κλεινότερος γάμος (V. 112) erweist sich als ein λαιψηρὸς δρόμος (V. 121), an dessen Ziel Braut und Siegesfeier stehen (V. 122-125), und im mythischen Brautlauf halbgöttlicher Freier (V. 116 ἥρωες als Muster für die V. 107 genannten libyschen ἀριστῆρες) um die Danaostöchter (V. 113 παρθένοι als Vorbilder für die libysche παρθένος V. 122) erinnert Pindar in zwei Punkten an Apolls schnelle Reise nach Libyen: V. 114 ὠκύτατος γάμος nimmt V. 67-68 ώκεῖα ... πρᾶξις wieder auf, und V. 113 πρὶν μέσον ἄμαρ greift zurück auf V. 68 κεῖνο κεῖν' ἄμαρ: die gleiche Emphase für einen parallelen Vorgang.

Die Fülle der Assoziationen, durch die sich dieses Lied auszeichnet, ist damit noch nicht erschöpft. Der Gedanke vom Erreichen des erstrebten und festgelegten Ziels (*télos* ... ἄκρον in der Alexidamosgeschichte, V. 118) findet sich auch zweimal im Kyrenemythos: einerseits als allgemeine Aussage zu Beginn von Chirons hymnischer Prädikation des Apoll zukommenden Vorwissens (V. 44-45 κύριον ... πάντων τέλος οἰσθα καὶ πάσας κελεύθους: «du kennst doch das bestimmte Ziel aller Dinge und alle Wege», die dahinführen), anderseits in der speziellen Anwendung auf die libysche Vermählung Apolls mit Kyrene am Ende des Mythos (V. 66-67: «Chiron veranlasste Apoll, das Ziel der Hochzeit zu vollenden», τερπνὰν γάμου κραίνειν τελευτάν, und «wenn Götter es eilig haben, ist die Ausführung geschwind und die Wege kurz»; auch hier geht es, wie in V. 43-44, um die Wege zum vorherbestimmten Ziel). Noch ein viertes Mal aber kommt in dieser Ode der Telosbegriff ins Spiel. Der thebanische Kurzmythos im Zentrum des Liedes nämlich (V. 79-89), der, ausgehend von einem Sieg des Telesikrates an den thebanischen Iolaeia, die thebanische Heroenfamilie

würdigt, aus der Iolaos hervoring (Amphitryon, Zeus, Alkmene, Herakles und Iphikles, eine Kette, deren Glieder so angeordnet und ausgestaltet sind, dass die beiden für die Ode konstitutiven Themen, bedeutungsvolle 'Vermählung' (84 οἱ καὶ Ζῆνι μιγεῖσα) und kampfstarke 'Nachkommenschaft' (86 διδύμων κρατησίμαχον σθένος νιῶν) in das Auge fallen), schliesst V. 89 mit dem Satz: τοῖσι τέλειον ἐπ' εὐχῇ κωμάσομαι τι παθόν ἐσλόν, der wörtlich übersetzt heisst: «Ihnen (den thebanischen Heroen) zu Ehren will ich triumphieren, nachdem mir ein auf meinen Wunsch hin erfüllter Erfolg zuteil geworden ist»⁹¹. Das Bemerkenswerte ist hier, dass der Dichter (wie auch sonst nicht selten)⁹² im Namen seines Klienten spricht und die Sache des von ihm Besungenen zu seiner eigenen macht (vgl. schon die Scholien z. St., 156 b, vgl. a, II S. 235 Dr.), denn τέλειον ἐπ' εὐχῇ ... τι ... ἐσλόν hat in diesem Zusammenhang und in Anbe tracht der übrigen Telos-Belege in dieser Ode seinen Sinn nur in der Beziehung auf den Adressaten.

An dieser Stelle aber rückt schliesslich der eigentliche Gegenstand von Pindars teleologischen Betrachtungen in den Vordergrund: der Sieger Telesikrates selbst, der in seinem Namen τέλος/τελεῖν und κράτος, 'Vollendung' und 'Sieg' vereint. Er ist am Ziel seiner Wünsche angelangt

⁹¹ Zu verbinden ist τέλειον ἐπ' εὐχῇ ... ἐσλόν, wie der Vergleich mit N. IX 6 τετελεσμένον ἐσλόν zeigt; vgl. *Glotta* 54 (1976), 65 mit Anm. 10. Durch die Stellung am Schluss des thebanischen Mythos, die Einbeziehung des aus Theben stammenden Dichters und den unmittelbar folgenden Appell an die Chariten um weitere Inspiration bekommt der Satz zugleich eine allgemeinere Geltung (vgl. auch L. L. NASH, «The Theban Myth at *Pythian* 9, 79-103», in *QUCC* 11 (1982), 77-99, bes. 82 ff. zu V. 87-88). Jeder Sieg, bei dem es auf κρατησίμαχον σθένος (V. 86) ankommt, rechtfertigt eine Berufung auf Helden wie Herakles (und Iphikles), vgl. z.B. N. I 32-34; s. auch die Beobachtungen Nashs, 90 ff., über den Zusammenhang zwischen Pindars komprimiertem thebanischen Mythos und dem aktuellen pythischen Sieg des Telesikrates im Waffenlauf.

⁹² Vgl. z.B. H. FRÄNKEL, *Dichtung und Philosophie*, 543 Anm. 12; David C. YOUNG, *Three Odes*, 58 ff. ('first-person indefinite').

(τέλειον ἐπ' εὐχῇ τι ἔπαθεν ἐσλόν). In seinem Namen konvergieren die zentralen Themen des Liedes: Wie das Telos des Kampfes der Sieg (τέλος und κράτος), so ist das Telos der Liebe die Vermählung (τέλος und γάμος): der Wettkampfsieg erscheint wie die Liebesvereinigung als sehnlich erstrebte Erfüllung eines Wunsches. Wie Pindar in *P. III* aus der Koronis-*Ehoie* ein Bild für unerfüllbare Wünsche gemacht hat, so formt er in *P. IX* die Kyrene-*Ehoie* zu einem Paradeigma für erfülltes Verlangen um.

F. Mezger hat *P. IX* «das Hohelied vom Kairos» genannt (und Gildersleeve und Kirkwood sind ihm gefolgt)⁹³. Wenn man aber einer Pindarode überhaupt ein vereinfachendes Etikett geben darf, dann ist diese Ode wohl eher die Ode vom ‘Telos des Telesikrates’⁹⁴.

⁹³ F. MEZGER, *Pindars Siegeslieder*, 251; B. L. GILDERSLEEVE, Komm. 337 f.; G. KIRKWOOD, *Selections from Pindar*, 216 (ohne Hinweis auf Mezger), ausgehend vom Gebrauch des Begriffs καιρός in der Überleitungspartie V. 76-79 (78-79 δὲ καιρός δμοίως παντὸς ἔχει κορυφάν). Die Ansicht, καιρός sei der Schlüsselbegriff der Ode, beruht jedoch auf zwei heute überholten Voraussetzungen: (1) einer temporalen Auffassung von καιρός ('die rechte Zeit'), während das Wort bei Pindar wohl immer die Bedeutung 'das rechte Mass' hat, vgl. die Belege bei W. J. SLATER, *Lexicon to Pindar*, s.v. und W. S. BARRETT (ed.), *Euripides: Hippolytos* (Oxford 1964), Komm. 231 zu V. 386-7) und (2) der Beziehung des Pronomens νιν (V. 8o) auf καιρός (s. dagegen die Feststellungen von O. SCHROEDER, *Pindars Pythien*, 85 zu V. 76-103; H. FRÄNKEL, *Dichtung und Philosophie*, 509 f.; R. W. B. BURTON, *Pythian Odes*, 48 ff.; vgl. oben Anm. 3; vgl. auch E. L. BUNDY, *Studia Pindarica*, 18 mit Anm. 44; und David C. YOUNG, in *CLAnt* 2 (1983), 156 ff., deren eigenwilliges Verständnis von δμοίως und παντὸς ἔχει κορυφάν jedoch schwer mit den Parallelen vereinbar ist). Mit der korrekten Beziehung des Pronomens auf den Sieger Telesikrates wird die Aussage über Iolaos (V. 79 ff.) aus einem Exempel für καιρός zur ersten Eintragung im Katalog früherer Siege des Adressaten. Damit aber verschiebt sich auch die Funktion der Partie im ganzen und das Gewicht des Begriffs καιρός in ihr: Er bezieht sich auf das 'rechte Mass', das der Dichter bei der Würdigung der Erfolge seines Adressaten einhalten muss.

⁹⁴ Vgl. auch den Gebrauch des Telosbegriffs für 'Liebeserfüllung' und 'Sieg' Hes. fr. 195 M.-W. = *Scut.* 36 (τέλεσεν δ' ἄρ' ἔλλωρ, sc. Ζεύς) und 38 (ἐκτελέσας μέγα ἔργον, sc. Ἀμφιτρύων). — Nicht ohne Grund wünschen sich *P. IX* 97 ff. die Mädchen den vielfachen Sieger Telesikrates zum Gatten oder zum Sohn (V. 100 Apostrophe an 'Telesikrates', dessen Name nur hier und in der Sieges-

proklamation V. 3 erscheint): auch hier wieder sind die Leithemen des Liedes vertreten, 'Vermählungswunsch' und 'Siegeserfüllung', 'Gattenwahl' (*πόσιν*) und 'Nachkommenschaft' (*τιόν*) und schliesslich die unmittelbare Verknüpfung mit dem signifikanten Namen 'Telesikrates' (vgl. auch V. 99 *παρθενικαί* mit V. 6 *παρθένον* Kyrene und V. 113 *παρθένοισι* Danaiden, V. 122 *παρθένον* Libyerin; die ungewöhnliche Form der 'Mädchenwünsche', *παρθενικαὶ (σε) πόσιν ἢ τιὸν εὔχοντι*', δι Τελεσίκρατες, ἔμμεν, erklärt sich aus der Thematik des Liedes; eine Verallgemeinerung wie «*all the women love him, young and old*», L. L. NASH, oben Anm. 91, 88, mit der Mehrheit der Interpreten, ist deshalb unzulässig, vgl. auch P. X 59). — Namensetymologien sind auch sonst nicht selten bei Pindar: vgl. z.B. Iamos ~ἴα O. VI 55-57, Aias ~αιετος I. VI 49-54; Hyperboereer ~πνοιαῖς ὅπιθεν Βορέα ψυχροῦ O. III 31-32; Pherenikos ~κράτει ... προσέμειξε δεσπόταν O. I 22.

DISCUSSION

Mme Lefkowitz: Professor Köhnken's paper provides an excellent illustration of how close comparison with epic models and attention to thematic repetition with an ode can reveal the ode's special emphasis and meaning.

Mme Bernardini: Credo che il Professore Köhnken abbia dimostrato come l'attualità agonistica possa incidere in modo determinante sulla struttura di un'intera ode. Nella *P. IX* essa acquista una particolare rilevanza non solo in rapporto al mito centrale in cui Apollo (dio del luogo nel quale è stata conseguita la vittoria) e Cirene (ninfà/città patria del vincitore) rappresentano due componenti della vittoria di Telesistrate, ma anche nella sezione del mito tebano e in quella finale d'Alessidamo. Se le nozze libiche sono la premessa per una serie di circostanze fortunate di cui l'ultimo esempio è dato dal successo pitico di Telesistrate, anche la vicenda di Anfitrione e le sue nozze con Alcmena sono in rapporto con la vittoria alle *Iolaeia* o *Herakleia* e parimenti l'impresa di Alessidamo diventa quasi un'anticipazione della gara vinta dal suo discendente. Il tema dell'amore è del resto presente nella parte più propriamente sportiva (cfr. il desiderio delle giovani donne al v. 97 sgg.).

Quanto ai cambiamenti apportati da Pindaro rispetto ad Esiodo, non v'è dubbio che, sia per l'insistenza sull'ardire e la forza di Cirene più che sulla sua bellezza, sia per l'innovazione dello sfondo cirenaico delle nozze, essi obbediscano a un fine eulogistico (per altri mutamenti rispetto alla tradizione, dettati da una analoga esigenza cfr. G. Huxley, *Pindar's Vision of the Past* [Belfast 1975] e il mio *Mito e attualità*, 87 sgg.).

Vorrei chiedere al Professore Köhnken se non crede che le differenze nella narrazione dell'amore di Apollo e Coronide in *P. III* e dell'amore di Apollo e Cirene in *P. IX* e soprattutto la diversa configurazione del dio siano da ricondurre alla diversa occasione e alla diversa destinazione dei due carmi: il primo per augurare la guarigione a Ierone ammalato; il

secondo per festeggiare la vittoria di un giovane giunto alle soglie del matrimonio.

M. Köhnken: Die thematischen Übereinstimmungen der zentralen thebanischen Partie (V. 76-89) mit den übrigen Teilen des Liedes sind auffällig und aufschlussreich, wie ich zu zeigen versucht habe. In den Wünschen der jungen Mädchen beim Anblick des siegreichen Telesikrates (97 ff.) spiegeln sich die zentralen Themen des Liedes (Liebes- und Siegeserfüllung; tüchtige Nachkommenschaft). Im Kontrast mit Hesiod einerseits und *P. III* andererseits treten die konstitutiven Eigenheiten von *P. IX* deutlich hervor (Libyen als Ort der Vereinigung Apolls und Kyrenes und die Rolle der Nachkommen). Dass Pindar mit der andersartigen Konzeption der Apoll-Koronis-Erzählung in *P. III* andere Ziele verfolgt als mit der Apoll-Kyrene-Erzählung in *P. IX* ist nicht zu bestreiten.

M. Portulas: Votre rapprochement entre le mythe de la *P. IX* avec la Διὸς ἀπάτη est extrêmement suggestif. Il me confirme dans l'idée que ce passage homérique a fasciné un grand nombre de poètes archaïques qui s'en sont inspirés. N'a-t-on pas soutenu qu'Archiloque lui-même s'en est souvenu dans l'*Epode de Cologne*?¹ Chez Archiloque comme chez Pindare, il s'agit pour la jeune fille de sa première expérience amoureuse (cf. v. 41 ἀδείας τυχεῖν τὸ πρῶτον εὖνāς), ce qui implique que l'homme doit prendre des précautions particulières, qui diffèrent d'un poète à l'autre; en revanche, une certaine imagerie florale leur est commune (cf. v. 37 ἥπα καὶ ἐκ λεχέων κεῖται μελιαδέα ποίαν). Les Grecs, comme la majorité des peuples méditerranéens, attribuent une importance particulière au moment et au lieu où est cueillie pour la première fois la fleur de la jeunesse désirable.

M. Köhnken: Sie haben Recht: die erste Vereinigung und der Ort, an dem sie stattfindet, ist von entscheidender Bedeutung. Deshalb Pindars

¹ Cf. J. VAN SICKLE, "The New Erotic Fragment of Archilochus", in *QUCC* 20 (1975), 123-156.

Insistieren auf Libyen als Ort des Vollzugs der Vermählung von Apoll und Kyrene.

M. Lloyd-Jones: I cannot see that the *Cologne Epode* is relevant to this Pindaric passage!

M. Hurst: A la lumière du rapprochement que vous faites avec l'*Iliade*, j'aimerais signaler ici un courant d'études qui postule une tradition séparée de la poésie lyrique, indépendante de l'épopée (courant illustré en particulier par le commentaire d'Alcman de Claude Calame, actuellement sous presse). Comment évaluez-vous cette possibilité et quel sens donnez-vous à votre expression «Einfluss der *Ilias*»?

Autre remarque: je suis frappé par une différence entre la scène du XIV^e chant de l'*Iliade* et celle de la IX^e *Pythique* que vous rapprochez: l'absence d'un spectateur inclus dans la scène homérique, là où la présence de Chiron chez Pindare met devant nous un spectateur réel.

M. Köhnken: Im Hinblick auf Ihre erste Frage scheint mir, dass Pindar sich hier, wie auch sonst nicht selten (vgl. z.B. N. VII 20 ff.; I. IV 39 ff.), direkt vom homerischen Epos hat inspirieren lassen und zugleich mit einer intimen Kenntnis Homers bei seinem Publikum rechnet.

Zu Ihrer zweiten Bemerkung: zwar gibt es bei Homer keinen 'Zuschauer' wie Chiron, dafür jedoch die 'potentiellen Zuschauer' in Heras Rede. Im übrigen stimmen die *Ilias* und Pindar im Resultat überein: bei der Liebesvereinigung selbst darf es keine 'Zuschauer' geben.

M. Lloyd-Jones: By this comparison with the Διὸς ἀπάτη in *Iliad* XIV, Herr Köhnken brought out the central point that, just as in the *Iliad* Hera's demand for privacy causes Zeus to conceal their love-making by means of the cloud, which then serves Hera's purpose of preventing Zeus from noticing what is happening in the battle-field near Troy, so in *P. IX* Apollo teasingly asks Chiron, who like himself knows the future as well as the present and the past, whether he can take Cyrene

now, and Chiron replies that privacy is needed, so suggesting that Apollo must take Cyrene privately; this leads up to the move to Libya, something of central importance for Pindar. Chiron's role in the marriage of Peleus and Thetis indicates why he was a suitable person for Apollo to confer with.

I doubt if εὐώλεος (17) signified strength rather than beauty; the connection between κλυτὰν χέρα οἱ προσενεγκεῖν (36) and ἐφαπτομένα χερὶ κούφῳ (11) does not seem to me significant; nor can I believe that the word ἀριστῆς (107) was meant to make us think of Aristaios.

For the pun on the name of Telesikrates, cf. that on the name of Sogenes at *N.* VII 1 f. (see *JHS* 93 [1973], 129).

M. Köhnken: Ich behaupte nicht, Kyrene könne nicht auch schön gewesen sein. Auffällig scheint mir aber, dass Pindar diese Schönheit nur impliziert, sie aber nirgendwo unzweideutig erwähnt (denn εὐώλεος kann ebenso gut «starkarmig» wie «schönarmig» heißen), während er umgekehrt Stärke und Mut des Mädchens mit bemerkenswertem Nachdruck herausstellt.

Bei den drei «Berührungen mit der Hand» (V. 11; 36; 122) scheint mir die sprachliche, sachliche und (in den beiden ersten Fällen) metrische Übereinstimmung doch markant genug, um sie zueinander in Beziehung zu setzen.

Mme Lefkowitz: In 5, 40 ff., Bacchylides may be making a pun on Pherenikos' name (cf. also Hieron ζαθέων ἱερῶν ἐπόνυμε, in Pindar's fr. 105 a). Several passages in that ode also are best understood in comparison with specific incidents in epic poetry (details in *HSCP* 73 [1969], 45-96).

In *P. IX* 89 the ἐγώ surely isn't completely 'indefinite', but rather represents the poet speaking as a professional.

M. Köhnken: In Pindars 'Ich' scheint mir nicht selten der Standpunkt des Adressaten mit eingeschlossen zu sein (so wie ein Advokat für seinen Klienten spricht).

M. Hurst: On pourrait dire, au terme de cette séance, que l'analyse de M. Köhnken nous offre un excellent modèle de ce que l'analyse minutieuse de la structure d'une ode peut offrir: un moyen efficace de réévaluer l'interprétation de passages qui, vus chacun en particulier, ne prennent pas tout leur sens, mais qui s'éclairent par des rapprochements opportuns. Cet éclairage s'avère très fructueux lorsqu'il est, comme ici, mis en combinaison avec des parallèles pertinents et les indices qu'offre l'étude de la destination du poème.

IV

PAOLA ANGELI BERNARDINI

L'ATTUALITÀ AGONISTICA NEGLI EPINICI DI PINDARO

Senza vittoria sportiva non ci sarebbe l'epinicio. Nessuno, è vero, ha mai contestato questo dato inconfutabile, eppure non di rado traspare quasi una noia, un fastidio nel doverlo ricordare o quanto meno nel doverlo presupporre. E il medesimo fastidio, o meglio disinteresse, si finisce per imputarlo a Pindaro, come se il 'programma', di schadewaldtiana memoria, lo costringesse ad occuparsi suo malgrado dell'attualità agonistica intesa come l'insieme dei *realia* — annuncio della vittoria, menzione del luogo della gara, elenchi dei precedenti successi, allenatori, ecc. — richiesti dal genere, pretesi dal committente, attesi dall'udi-

Nel corso della trattazione saranno usate le seguenti abbreviazioni:

- Bernardini¹ P. ANGELI BERNARDINI, "Esaltazione e critica dell'atletismo nella poesia greca dal VII al V sec. a.C.: storia di un'ideologia", in *Stadion* 6 (1980), 81-111.
- Bernardini² P. ANGELI BERNARDINI, *Mito e attualità nelle odi di Pindaro. La Nemea 4, l'Olimpica 9, l'Olimpica 7* (Roma 1983).
- Ebert J. EBERT, *Griechische Epigramme auf Sieger an gymnischen und hippischen Agonen*, Abh. Sächs. Akad. der Wiss. Leipzig 63, 2 (Berlin 1972).

torio. Una concezione di tipo antiquario dell'attualità sportiva nella quale non rientra, comunque, il mondo dei valori espressi dall'*areté* agonale, dalla figura dell'atleta, dall'idealizzazione dell'atletismo, perché nessuno oserebbe negare la fede di Pindaro in questi valori.

Dopo questa premessa posso già chiarire due punti fondamentali della mia relazione.

1º Non credo che si debba parlare di interesse o di disinteresse del poeta di epinici per la materia sportiva, ed anzi ritengo che questa sia un'impostazione fuorviante del problema. L'ode trionfale, per il suo stesso carattere pragmatico, comune del resto alla poesia greca di questo periodo, non poteva prescindere dall'affrontare questi temi e lo faceva attraverso l'utilizzazione di un linguaggio settoriale e di un patrimonio di immagini codificato e con il soccorso di un formulario tecnico che è comune anche alle iscrizioni agonistiche e che verrà poi utilizzato dalla trattistica sportiva più tarda. Una prassi che ben conoscono i cronisti sportivi di tutti i tempi e che non dispiace al lettore che,

- | | |
|----------------|---|
| Finley-Plekert | M. I. FINLEY-H. W. PLEKET, <i>The Olympic Games. The First Thousand Years</i> (London 1976). |
| Gentili | B. GENTILI, <i>Poesia e pubblico nella Grecia antica. Da Omero al V secolo</i> (Roma-Bari 1984). |
| Harris | H. A. HARRIS, <i>Greek Athletes and Athletics</i> (London 1964). |
| Köhnen | A. KÖHNKEN, <i>Die Funktion des Mythos bei Pindar. Interpretationen zu sechs Pindargedichten</i> (Berlin 1971). |
| Kramer | K. KRAMER, <i>Studien zur griechischen Agonistik nach den Epinikien Pindars</i> (Köln 1970). |
| Lefkowitz | M. R. LEFKOWITZ, "The Poet as Athlete", in <i>SIFC</i> 77 (1984), 5-12. |
| Moretti | L. MORETTI, <i>Iscrizioni agonistiche greche</i> (Roma 1953). |
| Privitera | G. A. PRIVITERA (ed.), <i>Pindaro. Le Istmiche</i> (Milano 1982). |
| Wilamowitz | U. von WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, <i>Pindaros</i> (Berlin 1922; Nachdr. 1966). |
| Woodbury | L. WOODBURY, "The Victor's Virtues: Pindar, <i>Isth.</i> 1.32 ff.", in <i>TAPA</i> 111 (1981), 237-256. |

anzi, si è abituato a questo linguaggio e che si attende questo gergo e non un altro. Anche il poeta di epinici doveva esaudire delle richieste ben precise del committente e rispondere alle esigenze del pubblico che era convenuto alla festa per ascoltare sì l'elogio del concittadino, della sua famiglia, della città, ma anche per essere *informato* sull'evento agonistico in oggetto, per riviverlo e partecipare emotivamente alla rievocazione dell'impresa. Questo era il suo compito istituzionale e per questo egli era ricompensato.

2º Con l'espressione 'attualità agonistica' non intendo definire solo l'insieme dei dati cronicistici, le notizie oggettive e concrete relative alla gara, ma l'intero complesso di circostanze che fanno da sfondo all'evento sportivo, la totalità degli elementi — compresi quelli di ordine ideologico — che concorrono a caratterizzare il fenomeno della vittoria ottenuta da x , nella disciplina y , in una prova svoltasi secondo una modalità z . Nell'ode trionfale sono, infatti, ravvisabili due livelli di incidenza dell'attualità agonistica: uno più generale che riconduce al mondo dei valori e degli ideali impersonati dalla figura dell'atleta e rappresentati dalla sacralità dei luoghi ove si svolgevano i giochi, dall'eternità della fama conquistata ecc. e uno più contingente che rinvia all'esperienza da lui vissuta, al presente, alla realtà. Quanto al primo aspetto, è fuor di dubbio che a monte dell'epinicio c'è un'ideologia dell'atletismo diffusa nella società greca arcaica che, come più volte è stato scritto, si fondava su un sistema competitivo e agonale; un patrimonio di idee che ha la sua matrice nell'aspirazione ad essere il primo ed il migliore in senso assoluto, ma è anche vero che questa concezione agonale si manifesta e si esprime in forma diversa a seconda del poeta che se ne fa portavoce. Anche la partecipazione alle gare, del resto, la conquista della corona, la celebrazione *in loco*, il trionfo in patria, l'esaltazione poetica rappresentavano le fasi di un

cerimoniale che si ripeteva uguale per ogni atleta. Eppure ogni atleta era diverso dall'altro.

Sia nell'uno che nell'altro settore si può giungere, dunque, ad identificare una grammatica dei temi e dei motivi ricorrenti, vuoi di ordine generale, vuoi di ordine particolare¹, ma vi si possono evidenziare anche delle variazioni, a nostro avviso più significanti e preziose. Naturalmente l'indagine sulla diversa impronta ideologica della tematica sportiva nei singoli poeti non può investire che la loro opera complessiva, mentre l'indagine sulle variazioni dei motivi contingenti riguarda i singoli epinici, specchio di una realtà ogni volta diversa. Così, sotto il profilo dello spessore ideologico, le odi di Pindaro — relativamente all'evento/agone e al personaggio/atleta — mostrano *varianti* rispetto a quelle di Simonide e di Bacchilide; sotto il profilo dell'incidenza dei motivi realistici nell'impianto strutturale del carme mostrano *varianti* l'una rispetto all'altra. In ogni caso, privilegiando il peso della diversità rispetto a quello della ripetitività, si intende dimostrare che l'attualità agonistica ha nella poesia epinicia un ruolo generativo, una funzione dinamica e che, al pari della realtà storica, politica e sociale, agisce sulla struttura dell'epinicio, fissa eppure mutevole. Che differenza vi sarebbe stata, altrimenti, tra l'inno archilocheo — il medesimo per tutti i vincitori — che veniva intonato a Olimpia subito dopo ogni proclamazione di vittoria e l'ode trionfale che il poeta *espressamente* componeva per quell'atleta, per quella vittoria, per quella famiglia?

L'atteggiamento pindarico verso l'*areté* agonale e soprattutto verso l'insieme delle qualità che in essa si assommano² è di indiscussa ammirazione. L'ideale atletico non

¹ Per questa problematica si rinvia alla trattazione di C. O. PAVESE, *La lirica corale greca I* (Roma 1979), 16 sgg.

² Cfr. BERNARDINI¹, 98 sgg.; WOODBURY, 244 sgg. e da ultimo H. M. LEE, "Athletic Arete in Pindar", in *AncW* 7 (1983), 31-37.

ha più trovato nel tempo una voce così entusiasta e — ciò che più conta — non è più stato sostenuto da una costruzione ideologica così organica e coerente dei tratti distintivi che fanno dell'atleta un modello di vita e di comportamento. Sin dall'antichità alle critiche degli oppositori «si rispondeva con Pindaro» come dicono Finley e Pleket³, e molte delle sue affermazioni finirono con l'essere usate in tutti i tempi per propagandare lo spirito sportivo e la superiorità fisica e morale dell'atleta. Una delle ragioni che è alla base di questo fenomeno è che Pindaro apprezza ed esalta le qualità fisiche dei concorrenti alle gare, quali l'abilità, la forza, la velocità ecc., ma — ciò che è di gran lunga più decisivo — egli insiste sulle loro doti spirituali cui spesso si associano quelle civiche, politiche e religiose. L'atleta antico si riconobbe nei versi pindarici e ad essi furono ispirate le teorizzazioni che in seguito tutelarono e difesero l'ideologia del perfetto sportivo.

Se ora si considerano nel loro insieme gli epinici di Simonide e di Bacchilide con l'intento di ravvisarvi la formulazione di un credo sportivo e di individuarvi i cardini sui quali esso si costruisce, si comprende perché è stato l'atleta pindarico e non quello simonideo o bacchilideo a incarnare nei secoli l'ideale agonistico e a impersonare il modello dell'*areté* sportiva. A tal proposito mi limiterò ad enunciare brevemente i risultati di un'indagine a suo tempo condotta sugli epinici di Simonide e di Bacchilide⁴. I componimenti di Simonide per i vincitori negli agoni si configurano, almeno per quello che si può ricostruire, visto il loro stato frammentario, come carmi dagli accenti un po' anomali rispetto all'epinicio/tipo, perché accanto all'inevitabile componente eulogistica, presentano toni ironici, motivi favolistici, suggestioni descrittive, spunti burleschi

³ FINLEY-PLEKET, 123.

⁴ BERNARDINI¹, 92 sgg.

che trovano un'insolita collocazione nella poesia celebrativa. Glauco di Caristo, Crio di Egina, Orilla sono personaggi restituiti dai versi simonidei non nella loro statura di campioni, ma in una dimensione spregiudicata e desacralizzata. È pur vero che l'epinicio per Astilo di Crotone (fr. 1 = *PMG* fr. 506), probabilmente quello per Evalcide, comandante degli Eretresi (fr. 13 = *PMG* fr. 518), e ancora quello per Autolico, figlio di Namertida (fr. adesp. 339a + 340, *SLG* p. 114)⁵, rispondevano, da quello che si può arguire, ai canoni più tradizionali. Ma in ogni caso l'atleta simonideo sembra inserirsi in una prospettiva più umana che si intona perfettamente con altri aspetti del pensiero del poeta di Ceo⁶.

Più completo ed esaustivo, perché più ricca è la campionatura, il quadro che emerge dagli epinici di Bacchilide. Una volta dati per scontati i tratti comuni legati agli schemi ormai fissi del processo elogiativo, non è difficile individuare la maniera con la quale egli si accosta alla realtà sportiva e decifrare il peso di questa presenza nella sua poesia. L'esperienza agonale, la figura dell'atleta, il sistema di valori edificato da Pindaro intorno al personaggio del campione e alla sua vittoria non hanno in Bacchilide quel vigore e quella compattezza che caratterizzano la concezione pindarica, perché viene meno il supporto della motivazione ideologica che sta alla base della lode e che va oltre il dato contingente della vittoria. La resa bacchilidea del fenomeno/gara è per certi aspetti più vivida in conformità con il carattere più descrittivo e narrativo della sua poesia, ma la partecipazione del poeta è di tipo più emotivo che intellettuale. Dell'atleta, come dell'eroe, non sono esaltati i valori esemplari e paradigmatici che ne fanno il perfetto

⁵ Cfr. in proposito W. S. BARRETT, "The Oligaithidai and their Victories", in *Dionysiaca. Nine Studies in Greek Poetry ... presented to Sir Denys Page* (Cambridge 1978), 1-20.

⁶ Cfr. GENTILI, 198 sgg.; 211 sg.

agathós di stampo chiaramente aristocratico, ma gli aspetti più umani, come la bellezza, la giovinezza, la forza, con una tendenza a indulgere sui toni mesti e pessimistici ravvisabili anche nelle parti mitiche e in quelle gnomiche.

La possibilità di variazioni è, dunque, contemplata già di per sé nell'atteggiamento mentale con cui il poeta affronta la tematica imposta dall'*εἶδος* stesso del carme celebrativo. Se, ora, si circoscrive l'analisi ad ogni singolo componimento tenendo conto della mutevolezza delle singole realtà agonali, si può dimostrare che la variazione dei dati concreti e oggettivi incide di fatto sull'economia e sulla struttura stessa dell'ode. Essa influisce non solo sull'assetto delle sezioni dedicate al 'programma', ma può influire anche sull'intero disegno compositivo del canto. Mentre la verifica del primo punto prevede una necessaria scomposizione dei diversi carmi e poi un confronto tra sezioni simili — quelle agonali — con il fine di evidenziare in esse le divergenze dovute all'incidenza dei motivi realistici, la verifica del secondo punto riconduce alla necessità dell'*Einzelinterpretation*, l'unica che consente di individuare sino in fondo l'inserimento e la vitalità dei motivi agonistici nell'ambito dell'unità dell'ode. Pur credendo nell'insostituibile validità di questa seconda chiave di lettura, ho preferito in questa sede orientare la mia indagine nella prima direzione, procedendo ad una rassegna delle *varianti* che, nelle parti più strettamente agonistiche dell'epinicio (caratteristiche dell'atleta; svolgimento della gara; elenchi di vittorie; qualità sportive ereditarie ecc.), dipendono dalla diversità dei fatti e degli eventi che di volta in volta sono sullo sfondo.

Torniamo per prima cosa all'atleta della cui configurazione etica e ideologica nella poesia pindarica abbiamo già detto. Di ogni ode egli è il protagonista non nella sua entità tipologica, ma nella sua identità specifica che è la risultante di: connotati fisici, paternità, *γένος*, note caratteriali, spe-

cialità sportiva, altri successi, altre prestazioni. Quanto all'aspetto fisico è indubbio che egli si caratterizzi per dei tratti stereotipi: in primo luogo la bellezza, la giovinezza, la forza; i punti cardine sui quali si costruisce l'*ainos* relativo al corpo. Ma è anche vero che in alcuni casi le qualità fisiche evidenziate sono specifiche di un determinato atleta e sono quindi oggetto di un elogio più personalizzato.

Parlando di Diagora di Rodi all'inizio dell'*Olimpica VII*, Pindaro usa gli epitetti *πελώριος*, «gigantesco», e *εὐθυμάχας*, «che va dritto allo scontro» (v. 15) e credo che nessuno possa contestare che egli si riferisca alla statura eccezionale di questo pugile⁷ e alla sua tecnica di combattimento⁸. In *I. VII 22* il pancratiaste Strepsiade è così presentato: «Tremendo per la sua forza, prestante a vedersi: valoroso non meno che bello» dove il binomio valore/bellezza nel secondo segmento della frase ribadisce in parallelo quello forza/prestanza del primo, con una precisa corrispondenza tra *σθένος* e *ἀρετά*; *μορφή* e *φύση* in senso fisico⁹. In *I. IV 45* sgg. Melisso è invece descritto come non alto di statura, ma possente e robusto nelle membra, e paragonato per questo aspetto a Eracle, l'eroe basso e tarchiato, ma indomabile nell'animo. Un primo elemento di confronto che si istituisce tra i due e che sarà confortato anche dal paragone tra la loro maniera di combattere. Ancora più dettagliata e insistita l'attenzione sull'aspetto fisico del lottatore Efarmosto in *O. IX 94 e 111*; egli è giovane — in questo caso *ῷραιος* non è un semplice epiteto esornativo, ma, come vedremo in seguito, un dato realistico che nel particolare contesto ha una precisa motivazione — bello, forte di mani, scattante, di sguardo ardito. Mi si obietterà che lottatori,

⁷ Cfr. *schol. ad O. VII* inscr. b, I p. 196 Dr. e 28 a, I p. 205 Dr.

⁸ Cfr. *εὐθείᾳ ... μάχα* in 55, 6 Ebert detto del modo di combattere “senza finte” del pugile Filippo di Arcadia.

⁹ Per l'insistenza sul rapporto valore/bellezza cfr. anche *O. VIII 19* sgg.; *O. IX 94*; *N. III 19; 12, 3* Ebert.

pugili, pancratiasti, cioè gli *Schwerathleten* in genere, non possono che essere robusti, forti, scattanti, e che anche Pitea è εὐρυσθενής (*N.* V 4) e χερσί δεξιός (*I.* V 61), che anche Agesidamo è bello (*O.* X 100 sgg.). Ma qui si tratta di un atleta altissimo e di uno di bassa statura e, ancora, di uno che, pur essendo ragazzo, scatena l'applauso del pubblico vincendo concorrenti dichiaratamente più anziani. Perché pensare in questi casi a una raffigurazione convenzionale e standardizzata e non piuttosto che Pindaro stesso può aver visto a Olimpia o a Pito o nelle altre sedi degli agoni (*O.* X 100 εἰδον) questi atleti o può essere stato informato da chi di dovere sul loro aspetto? Non è questa che una prima spia del comportamento tenuto dal poeta in siffatte circostanze e ad essa altre se ne aggiungeranno, più decisive e più probanti.

Se egli era ben informato su colui che aveva ottenuto la vittoria sia attraverso contatti personali, sia per interposta persona (ad es. un prosseno dei Tebani, un influente personaggio della corte, un parente o un protettore dell'atleta), altrettanto doveva esserlo sullo svolgimento della gara. Non ci si può aspettare una cronaca esatta, un resoconto tecnico e dettagliato dell'incontro, ma un fatto è indiscutibile: le notizie che il poeta dà al cospetto del committente, della sua famiglia, dell'uditario, non sono e non possono essere inesatte. Nella maggioranza dei casi esse tradiscono una conoscenza precisa degli antefatti, dello svolgimento dell'incontro, della condotta di gara. Non sono solo i nomi degli allenatori (quasi sempre menzionati quando il vincitore è un ragazzo) sui quali il poeta doveva necessariamente essere ragguagliato dal genitore o da chi per lui, e neppure i nomi degli aurighi che, come è noto, non venivano proclamati pubblicamente in occasione della vittoria, ma è il caso del racconto vero e proprio, del *flash* più o meno rapido, dell'immagine o della metafora che rinviano all'esperienza vissuta sul campo. Da uno spoglio sistema-

tico dei 45 epinici pindarici emerge che i passi in cui il poeta fornisce dettagli che denunziano le sue cognizioni sull'andamento della gara sono più numerosi di quanto comunemente si crede¹⁰. Si può anche delineare una mappa delle prove sulle quali più spesso si sofferma, senza con questo fare illazioni sul maggiore o minore interesse dimostrato verso di esse. È un fatto che le gare equestri (quadriga, *apene*, corsiero) sono le più numerose tra quelle celebrate nelle odi (19), ovviamente le più spettacolari e appannaggio esclusivo delle più grandi famiglie. Esse inoltre godevano di grande popolarità e favore presso il pubblico. L'attenzione che riserva loro Pindaro è di conseguenza maggiore. Per altro essa è difforme perché talvolta intervenivano esigenze di diversa natura che potevano far passare in secondo piano o far trascurare quasi completamente l'occasione agonistica. L'interesse e l'urgenza di altre tematiche (*Pitiche* I, II, III per Ierone di Siracusa), la presenza di un secondo epinicio composto per la medesima vittoria (vedi la *Pitica* IV rispetto alla *Pitica* V), uno scopo dichiarato come la celebrazione della gloria di Atene e degli Alcmeonidi nella *Pitica* VII, potevano occupare la mente del poeta assai più del ricordo del trionfo equestre. Ma accanto a queste odi ve ne sono altre in cui basta anche poco per rievocare nelle sue fasi salienti una grande affermazione ippica, la maestria dell'auriga, i rischi di una gara avvincente.

L'unica volta in cui Pindaro fa riferimento ad una corsa col cavallo montato è in *O. I* 17-23. L'immagine si compone di due soli tratti connotativi: il balzo del cavallo Ferenico lungo le rive dell'Alfeo (*παρ' Ἀλφεῷ σύτο*) e il suo porgere il corpo alla corsa senza bisogno di essere spronato (*δέμας ἀκέντητον*). Velocità e indole naturale sono le doti che

¹⁰ In tal senso cfr. R. W. B. BURTON, *Pindar's Pythian Odes* (Oxford 1962), 189, e da ultimo LEFKOWITZ, 5 e poi di nuovo a p. 6.

gli consentono di raggiungere il successo olimpico e di ricompensare in questo modo Ierone definito *ἱπποχάρμας*, quasi a sottolineare, come indicano gli scolii, che la vittoria di Ferenico non è dovuta alla fortuna, ma all'abilità e alla cura del suo allevatore¹¹. Inevitabile a questo punto un riferimento a Bacchilide che in 5,37-49 ricorda le vittorie di Ierone a Olimpia e Pito col medesimo cavallo. Nella descrizione bacchilidea, più dettagliata, più ricca di colore e di pathos, l'abbondanza degli aggettivi, la struttura sintattica lineare, l'uso della similitudine conferiscono all'evento agonistico un colorito epico e lo collocano in una dimensione extratemporale. Ma esiterei a parlare di maggiore interesse dell'un poeta rispetto all'altro¹². Basterebbe a provare il contrario il lungo brano di *P.* V 23-53. La vittoria ottenuta da Arcesilao a Pito con la quadriga era stata *éclatante*, di quelle che danno soddisfazione sia al proprietario sia all'auriga. Carroto, cognato del re di Cirene, guidando il carro con molta perizia, era riuscito a salvarsi da un pauroso incidente che aveva coinvolto gli altri concorrenti. L'eco dell'impresa doveva essere stata grande, sia sul luogo della gara, sia in patria, ma questo non basta a giustificare l'insolita lunghezza della descrizione. I motivi sono, invero, molteplici e non tutti legati alla circostanza specifica della vittoria. Innanzitutto la parentela di Carroto con il re, poi il suo delicato compito di reclutare un contingente di mercenari da insediare nella città di Euesperide¹³ portato a termine con successo, infine i contatti di tipo personale da lui avuti con Pindaro per commissionargli le *Pitiche* IV e V e

¹¹ *Schol. ad O.* I 35 b, I p. 28 Dr. Sul valore agonistico di *ἱπποχάρμας* si veda L. R. FARRELL, *The Works of Pindar II: Critical Commentary* (London 1932), 6; sul suo significato di "delighting in horses" cfr. D. E. GERBER, *Pindar's Olympian One: A Commentary* (Toronto 1982), 49.

¹² Cfr. ad es. H. MAEHLER, *Die Lieder des Bakchylides* II (Leiden 1982), 158-159; 260.

¹³ *Schol. ad P.* V 34, II pp. 175-176 Dr.

l'opera di mediazione per favorire il rientro dall'esule Damofilo. Altre due motivazioni intervengono, di natura più occasionale. In primo luogo l'esecuzione pubblica dell'ode (vv. 23-24) legittimava, diversamente dalla *Pitica* IV, in cui il poeta fa solo un rapido cenno all'attualità agonale (vv. 66-67), un racconto che illustrasse ai Cirenei la portata del successo conseguito dal loro re; trasformasse un evento individuale in un evento collettivo; assolvesse una funzione propagandistica. In secondo luogo lo stesso Arcessilao al v. 115 viene definito ἀρματηλάτας σοφός, quasi a sottolineare la sua diretta esperienza nell'arte di guidare il carro e la sua capacità di valutare e apprezzare in pieno la condotta di Carroto. Tra i due personaggi si evidenzia, dunque, un legame — sia esplicitamente dichiarato sia implicitamente suggerito attraverso alcuni accorgimenti stilistici¹⁴ — che va oltre il comune rapporto proprietario/auriga.

Anche il rilievo dato alla vittoria è tale che essa viene presentata, insieme alla grande ricchezza e potenza di Arcessilao, come un fattore essenziale della sua felicità (vv. 20-23). Al v. 21 il successo equestre è definito nelle sue componenti: il luogo in cui è stato ottenuto e il tipo di competizione e al v. 25 viene associato alla ricchezza e alla regalità come uno dei privilegi per i quali Arcessilao deve essere grato agli dei. La menzione di Carroto che al v. 26 specifica il quadro dei dati forniti, avviene nella maniera più enfatica perché egli è subito accomunato alla divinità nel sentimento di gratitudine che Arcessilao deve nutrire per coloro che hanno contribuito al suo successo (vv. 25-26). Attraverso questo sapiente dosaggio tra enfasi e precisione è condotto tutto il racconto della gara pitica e quello della

¹⁴ Per un'analisi approfondita dei tratti che sottolineano il legame tra Arcessilao e Carroto cfr. E. CINGANO, *Le Pitiche 4 e 5 di Pindaro e i confini dell'epinicio* (in corso di stampa).

dedica del carro; un procedere narratologico che coinvolge colui che ascolta a livello emotivo ed a livello quasi visivo.

Segnaliamo brevemente alcune spie che nel racconto riconducono ora all'uno, ora all'altro di questi due livelli. Per annunciare il rientro in patria da vincitore di Carroto, Pindaro dichiara che egli non ha avuto bisogno di addurre scuse per la sconfitta (vv. 27-29). La personificazione di Πρόφασις, la Scusa, e quella di suo padre Epimeteo, sono i perni di un'allegoria che, secondo lo schema della polarità, richiama per antitesi la προμήθεια dell'auriga¹⁵. Quest'ultima è un aspetto della μῆτις, una qualità indispensabile grazie alla quale, come si legge in *Il. XXIII* 318, l'auriga può superare gli avversari. La μῆτις spinge l'auriga a girare stretto intorno alla metà, a reggere le briglie con fermezza, a stare ben attento a chi lo precede. L'idea di προμήθεια che nel mondo dei valori pindarici opera, come è noto, sia nell'ambito esistenziale¹⁶, sia in quello agonistico¹⁷ si specifica qui subito in quest'ultima direzione attraverso l'annuncio della vittoria pitica e delle modalità con cui è stata guadagnata. Il primo dato concreto fornito in proposito consiste nell'aggettivo ἀκηράτοις riferito alle redini rimaste illesse (v. 32) e che già di per sé richiama al pubblico la gravità di un pericolo corso, ma risolto felicemente. La rottura delle redini, che erano tenute dall'auriga con la mano sinistra e che venivano da lui passate intorno alla vita e tirate o allentate secondo la necessità, comportava, natu-

¹⁵ Sull'indiretto riferimento alla προμήθεια del conducente del carro ha giustamente richiamato la mia attenzione P. GIANNINI (per lettera). Sulla proverbiale associazione in negativo tra ἄγων e πρόφασις cfr. WILAMOWITZ, 381 n. 3.

¹⁶ Cfr. *O. VII* 43-44 e *N. XI* 46.

¹⁷ In questo ambito "preveggenza" significa la capacità di agire con discernimento prevedendo la conseguenze della propria azione (qualità che viene attribuita ad es. ad Erodoto che ha guidato personalmente il proprio carro in *I. I* 40 e in proposito cfr. PRIVITERA, 148).

ralmente, conseguenze letali per il guidatore. Ma Carroto è giunto al momento della premiazione non solo con le redini illese, ma con l'intera attrezzatura del tiro a quattro intatta (v. 34 e v. 50), riuscendo a scampare al pericolo dell'incidente che verrà poi minuziosamente descritto nei vv. 46 sgg. La dedica del cocchio ad Apollo come ringraziamento e come offerta votiva¹⁸, la descrizione della cassa del carro, della sua collocazione nel tempio di Apollo, la precisione topografica, l'abbondanza dei dettagli, fanno pensare a qualcosa che il poeta ha visto di persona o di cui è stato accuratamente informato e che ora, molto probabilmente dietro esplicita richiesta, si attarda a descrivere ai Cirenei perché possano valutare la testimonianza della gloria di Arcesilao e della sua potenza. Dopo l'apostrofe a Carroto (vv. 45-49), il *clou* della gara. Tra i numerosissimi carri caduti (almeno 41, cioè 40 non arrivati al traguardo, più quello di Arcesilao) Carroto ha saputo salvare il suo portandolo sulla dirittura d'arrivo (vv. 50-51). Per la terza volta il poeta torna sul motivo della salvezza del τέθριππον, l'elemento che fa di questa vittoria equestre il simbolo della resistenza di fronte al pericolo; il simbolo di una guida esperta ed energica; il simbolo, infine, della gloria di Arcesilao. Un'idea, questa, che si ripropone nel resto dell'ode nel tema ricorrente della necessità di un capo (Batto, Aristotele, Arcesilao), che sappia essere auriga e baluardo per il suo popolo.

Se il brano della *Pitica* V sotto il profilo dell'estensione dedicata all'attualità agonistica rappresenta un *unicum*, non lo è sotto il profilo dell'esattezza d'informazione, perché anche in altri epinici volti a celebrare una vittoria equestre Pindaro dà prova di essere perfettamente a conoscenza dello svolgimento dei fatti. Talvolta possono bastare una

¹⁸ Un carro fu offerto come ἀνάθημα a Olimpia anche da Gelone di Gela (Paus. VI 9, 4).

breve allusione o un solo aggettivo per fotografare una situazione. Prendiamo l'esempio delle quattro odi (*Pitica VI*, *Olimpiche II e III*, *Istmica II*) composte da Pindaro per le vittorie ippiche riportate dai due fratelli Senocrate e Terone di Agrigento in un arco di tempo che va dal 490 al 474. Si può dimostrare che sulla sequenza delle gare, sulle modalità della partecipazione, sullo svolgimento stesso delle prove, il poeta fornisce notizie esatte che, come le tessere di un mosaico, consentono di ricostruire la trama dell'avventura equestre degli Emmenidi. I punti più contestati a proposito della vittoria col carro a Pito celebrata nella *Pitica VI* sono due: 1) se essa è stata ottenuta dal solo Senocrate, oppure in collaborazione col fratello Terone col quale avrebbe condiviso spese, fatiche e onori; 2) se Trasibulo ha avuto soltanto il ruolo di sovrintendere alla spedizione a Delfi, oppure se egli stesso è stato l'auriga, portando il carro al traguardo. Quanto al primo punto, nell'impossibilità di affrontare in questa sede una lunga e complessa discussione, ci limiteremo ad osservare che, a ben vedere, dai vv. 48-51 dell'*Olimpica II* si ricava solo l'informazione che sia Terone che Senocrate hanno avuto la stessa sorte (δμόκλαρον ἔς ἀδελφέον v. 49) di guadagnare la vittoria l'uno a Olimpia, l'altro a Pito e all'Istmo e non, come erroneamente intendevano i commentatori antichi¹⁹, che a Pito e all'Istmo i due fratelli avevano riportato due vittorie in collaborazione, avendo compartecipato alle spese. Nella *Pitica VI* più volte è proclamata l'idea che tutta la famiglia degli Emmenidi e la stessa Agrigento sono coinvolte nella vittoria (vv. 5-6; 15; 44-46), ma ciò non autorizza a pensare a una compartecipazione di fatto nella vittoria, un caso che trova rari riscontri nella documentazione

¹⁹ Cfr. *schol. ad O. II 87 a*, I p. 82 Dr. Ma già il Boeckh (*Pindari opera quae supersunt* II 2 [Leipzig 1821], 127) scriveva: “*de communi sumptu autem cogitari etiam ridiculum videtur: equos mittit unus, qui nomen profitetur*”.

relativa alle gare equestri²⁰. Quanto alla seconda questione, cioè al ruolo avuto da Trasibulo nel conseguimento della vittoria pitica, la sua prestazione come auriga, suggerita da alcuni critici antichi e contestata già dagli scolii²¹ sulla base dei vv. 19-29 dell'*Istmica* II in cui sono ricordate le vittorie conseguite per Senocrate e Terone dall'auriga Nicomaco, difficilmente può essere messa in dubbio. Innanzi tutto da questi versi non si ricava che fosse stato Nicomaco a guidare il carro in occasione della vittoria pitica di Senocrate. L'inizio del v. 19 pone difficili problemi, ma in ogni caso non legittima a ritenere che Nicomaco fosse stato l'auriga di Senocrate anche in questi giochi²². Abbastanza convincenti, anche se non decisive, sono invece le motivazioni a favore della guida dello stesso Trasibulo che si ricavano dalla stessa *Pitica* VI. Senza addentrarci qui nell'interpretazione del mito di Antiloco e nella ricerca di forzate analogie tra i rischi corsi da Trasibulo durante la gara e quelli corsi dall'eroe per difendere la vita del padre²³, ci limiteremo a richiamare l'attenzione su alcuni fatti. L'esempio mitico si inquadra sullo sfondo di un combattimento coi carri in cui la perdita di uno dei cavalli mette in pericolo la vita stessa del combattente²⁴; Antiloco

²⁰ Si segnalano i casi della vittoria col celete dei figli di Aiatio (Simon. fr. 6 = *PMG* fr. 511) e quelle dei figli di Feidolas (nr. 7 Ebert). Le fonti riportano anche il caso di cavalli o carri che gareggiavano a nome di un'intera città (cfr. nr. 39, 207, 233 in L. MORETTI, *Olympionikai, i vincitori negli antichi agoni olimpici* [Roma 1957]).

²¹ *Schol. ad P.* VI 15, II p. 196 Dr.

²² In luogo di καὶ τόθι tramandato dai MSS. leggo con il Privitera καὶ τότε tradito da D¹; per la discussione si rinvia a PRIVITERA, 161.

²³ Cfr. in tal senso A. PUECH (ed.), *Pindare. Tome II: Pythiques* (Paris 1922), 101-102; più equilibrata e corretta la posizione di D. C. YOUNG, *Pindar Isthmian 7, Myth and Exempla* (Leiden 1971), 42.

²⁴ Cfr. anche *Il. VIII* 80 sgg. Per l'episodio della morte di Antiloco Pindaro si è probabilmente ispirato a un episodio dell'*Aethiopis* (Procl. *Chrest.*, in *Homeric opera*, t. V, p. 106, 4 Allen).

è rappresentato dalla tradizione come abile ed astuto auriga che nel famoso episodio omerico della gara (*Il.* XXIII 301 sgg.) viene ripetutamente invitato dal padre Nestore a dare prova della sua μῆτις; Trasibulo e Antiloco per la loro maestria negli esercizi equestri godevano della protezione di Posidone (*Il.* XXIII 306-307; *P.* VI 50-51). Alla luce della personale partecipazione di Trasibulo alla gara acquista un diverso significato anche l'allegoria ai vv. 19-20 in cui potrebbe essere chiamata in causa la sua esperienza di auriga. Le espressioni σχεθών νιν ἐπί δεξιὰ χειρός «reggendolo [il preцetto?] dalla parte destra» e δρθάν ἄγεις ἐφημοσύνων «lo dirigi dritto senza pericolo», riconducono al linguaggio tecnico delle corse equestri²⁵ e in particolare richiamano la perizia del guidatore che, nel momento cruciale della virata intorno alla meta, sa ben dirigere i cavalli. L'immagine ardita doveva risultare per Trasibulo e l'uditore sottilmente allusiva e proprio per questo finemente eulogistica. Della stessa abilità nell'uso di un linguaggio specifico Pindaro dà prova anche nell'*Istmica* II, nel passo sopra esaminato a proposito di Nicomaco. Non una descrizione che entra nel dettaglio, ma un rapido squarcio nella atmosfera dell'agone. Gli aggettivi ῥυσίδιφρον, riferito a χεῖρα e πλαξίπποιο a φωτός (v. 21) rinviano all'abilità dell'auriga nel reggere le redini con una mano e alla sua maestria nell'usare la frusta con l'altra. Quanto al v. 22 credo che la spiegazione migliore resti quella del Dissen: Nicomaco allentava tutte quante le redini (*ἀπάσαις ἀνίαις*) al momento opportuno, cioè quando i cavalli dovevano correre alla massima andatura. Κατὰ καιρόν significa qui «proprio al momento giusto».

²⁵ Per σχεθών ... χειρός cfr. *Il.* XXIII 334 sgg.; 465-466; Soph. *El.* 720-722; per δρθάν cfr. Soph. *El.* 723; 741-742; sull'interpretazione del passo cfr. da ultimo Chr. CAREY, "Pindar, Pythian 6, 19-22", in *Maia* 27 (1975), 289-290 al quale si rinvia anche per la discussione sulle possibili attribuzioni del pronomo νιν al v. 19; un problema che resta, comunque, di difficile soluzione.

Quanto detto a proposito dei riferimenti alle gare equestri vale anche per le discipline sportive contemplate negli altri epinici. Nella nostra rapida carellata il secondo posto spetta agli sport pesanti: lotta, pugilato, pancrazio (16 odi). Pur nella comprensibile ripetitività immaginifica e semantica che deriva dalla ripetitività stessa della situazione (normativa delle selezioni; regolamentazione degli incontri; modalità del combattimento; tipi di prese ecc.) basta un cenno, una parola inserita nel contesto adatto per indicare che Pindaro ha in mano informazioni precise, che conosce lo sviluppo del combattimento portato a termine dall'atleta. Non esito ad aggiungere che anche l'esempio mitico può concorrere a illustrare la sua particolare condotta di gara. Ho già avuto occasione di mettere in evidenza questa funzione del mito in alcuni casi che qui mi limiterò solo a citare²⁶. Nella *Nemea* IV per il lottatore Timasarco la massima ai vv. 31-32 «chi attacca deve anche ricevere dei colpi» è come anticipata dal racconto della lotta tra Eracle e Alcioneo. Anche lo scontro tra Peleo e Teti ai vv. 62 sgg. richiama, negli stessi moduli espressivi, le difficoltà di chi affronta un forte e temibile avversario, così come la vittoria dell'eroe rappresenta la proiezione mitica della vittoria di Timasarco. Nell'*Olimpica* X per il pugile Agesidamo il poeta afferma ai vv. 15 sgg. che la lotta con Cicno fece volgere le spalle, cioè fece indietreggiare, persino Eracle e subito dopo aggiunge che Agesidamo deve essere riconoscente al suo allenatore che ha saputo far valere le sue qualità innate, perché pochi raggiungono la gioia (= il successo) senza fatica (= senza un duro allenamento e senza una dura lotta). Più articolato e in un certo senso più pertinente il parallelo in *I.* IV 45 sgg. tra il pancratiaste Melisso e Eracle: esso investe non solo la provenienza (Tebe), ma, come abbiamo visto, la struttura fisica, le

²⁶ BERNARDINI², *passim*.

qualità morali e anche le tecniche di combattimento dei due personaggi. La gnome al v. 48 «con ogni mezzo bisogna annientare il nemico», vale sia per l'uno che per l'altro e più generalmente vale come norma del pancrazio.

L'allusione alla gara in questi casi è naturalmente mediata attraverso il riferimento mitico con quel tanto di vago, di ambiguo e di opinabile che questa operazione comporta. Ma non è infrequente che Pindaro entri con più evidenza nel particolare, ritragga l'avversario come una figura dai contorni reali, pur senza mai specificarne il nome, quantifichi numericamente i contendenti, indugi sulla mossa risolutiva di un combattimento. In *P.* VIII 81 sgg., dopo aver precedentemente elencato le altre vittorie del lottatore Aristomene, Pindaro accenna a quella pitica e ai quattro avversari da lui abbattuti, con un implicito riferimento all'elevato numero dei concorrenti inizialmente in lizza (almeno 9)²⁷ e poi man mano ridotti attraverso varie combinazioni (sorteggi, incontri eliminatorii, semifinali e finali). Il rientro umiliante nella città natale degli atleti sconfitti da Aristomene viene contrapposto alla gioia del vincitore che può incedere a fronte alta senza doversi acquattare in vicoli solitari. Un passo che trova un singolare parallelo in *O.* VIII 67-69 in cui, al di là degli elementi che presuppongono un'analogia situazione di fondo — che si concretizza nell'immagine del ritorno odioso di quattro avversari sconfitti²⁸ — sono descritti due momenti diversi

²⁷ I concorrenti potevano essere anche di più, per consentire ad Aristomene di vincere quattro volte, almeno fino a 16. Grazie al sorteggio dell'*Ἐφεδρος* essi potevano essere sia in numero dispari che in numero pari. Sul sistema della selezione e sulle diverse combinazioni cfr. A. BOECKH, 318-319; W. CHRIST, *Pindari carmina prolegomenis et commentariis instructa* (Leipzig 1896), LXXX-LXXXIII; A. PUECH (ed.), Pindare. Tome I: *Olympiques* (Paris 1922), 109 n. 3; HARRIS, 163; EBERT, 109. Per il numero di quattro avversari sconfitti cfr. i nr. 32, 2 e 55, 6 Ebert.

²⁸ Un riferimento agli antagonisti sconfitti si trova anche in *N.* XI 26.

del combattimento. Nella *Pitica* VIII l'espressione ὑψόθεν ἐμπέτεις (v. 81) definisce realisticamente la mossa di chi, piombando sopra l'avversario, lo afferra nel mezzo e lo rovescia con l'intenzione di vincerlo (*κακὰ φρονέων*)²⁹. Nell'*Olimpica* VIII, la frase ἀπεθήκατο ... νόστον ἔχθιστον (lett. «allontanò da sè, trasferendolo sul corpo dei rivali», vv. 68-69), pur richiamando un contatto fisico, enfatizza genericamente la fase conclusiva dello scontro. È lo stesso momento che è descritto in *O.* IX 91-92 attraverso due semplici annotazioni: Efarmosto ha vinto δέξυρεπεῖ δόλῳ che definisce l'agilità e lo scatto con i quali il lottatore si sposta, ma anche l'astuzia nella scelta delle mosse, e ἀπτωτί che indica che egli ha abbattuto gli avversari senza essere mai atterrato: un segno di netta superiorità.

A questo punto mi sia concessa una breve parentesi: tutti ricordano l'incontro di pugilato tra Epeo ed Eurialo descritto in *Il.* XXIII 653-699. Ad un certo momento Epeo colpisce l'avversario alla guancia (*παρήιον*, 690) e a costui si afflosciano le membra e cade. Nella similitudine che segue egli è paragonato a un pesce che sotto il rabbrividire di Borea si solleva dal mare e viene sbalzato sulla spiaggia. Ora, qualsiasi esperto di boxe potrà osservare che il colpo alla guancia non può sollevare colui che è colpito che, semmai, vacilla, ma senza essere sbalzato in alto come, invece, si verifica quando si è colpiti da un *uppercut*³⁰. Ma Omero non è un giornalista sportivo e nessuno pretende che egli fornisca una ricostruzione tecnicamente ineccepibile di un incontro di boxe. Lo stesso discorso vale per Pindaro che può essere utilizzato come fonte per l'atletica antica, ma al quale non si può richiedere la precisione termi-

²⁹ Per l'accezione tecnica del verbo ἐμπίπτω sia nel linguaggio sportivo che in quello amoroso cfr. M. POLIAKOFF, *Studies in the Terminology of the Greek Combat Sports* (Königstein/Ts. 1982), 107-108.

³⁰ Cfr. HARRIS, 51.

nologica di un addetto ai lavori. Il lettore moderno deve, comunque, accostarsi a questo testo senza il pregiudizio che in questo campo qualcosa fosse affidato all'invenzione del poeta. In *N.* VII 70-74, un passo molto controverso, l'attualità agonistica si insinua, ad esempio, tra le maglie del discorso poetico in maniera sottilmente allusiva, richiamando indirettamente la gara del pentathlon nella quale il committente aveva riportato la vittoria. Oltre a provare che l'unico posto che si addicesse alla lotta nella sequenza delle prove previste nel pentathlon era proprio l'ultimo, i versi di Pindaro confermano probabilmente che il lancio del giavellotto doveva precedere l'ultima gara. Con l'espressione ἀπομνώ μὴ τέρμα προβαῖς ... ὅρσαι ... γλῶσσαν il poeta giura — ricorrendo come in tanti altri passi a una metafora agonistica — di non aver superato il limite a lui imposto dalla convenienza pratica e poetica e di non aver violato quindi la legge del καιρός; l'espressione τέρμα προβαῖς designa la linea di lancio (segnata in pietra) alla quale il lanciatore arriva dopo la rincorsa³¹ e che egli, come l'atleta che non voglia essere squalificato per una prova nulla, non ha oltrepassato. Quanto alla difficile e problematica relativa ὃς ἔξεπεμψεν παλαισμάτων αὐχένα καὶ σθένος ἀδίαντον vi si può vedere un'allusione alle conseguenze della squalifica stessa, cioè la mancata partecipazione dell'atleta alla gara della lotta, sicuramente la più faticosa³². Va da sé che Sogene non si è imbattuto in un simile incidente, dal momento che ha raggiunto la vittoria e insieme il τερπνόν.

Ma quali le fonti di informazioni del poeta; quali i canali attraverso i quali egli riceveva le necessarie indica-

³¹ Cfr. H. M. LEE, "The *terma* and the Javelin in Pindar, Nemean VII 70-3, and Greek Athletics", in *JHS* 96 (1976), 70-79.

³² In tal senso Ch. SEGAL, "Two Agonistic Problems in Pindar, *Nemean* 7. 70-74 and *Pythian* 1. 42-45", in *GRBS* 9 (1968), 31-45 e R. PATRUCCO, *Lo sport nella Grecia antica* (Firenze 1972), 182 sgg.

zioni? La prima fonte era naturalmente rappresentata dal committente stesso e, nel caso di ragazzi o imberbi, dal padre o da qualche parente.

Per quanto riguarda gli elenchi delle vittorie il poeta poteva probabilmente disporre anche degli archivi della famiglia e delle registrazioni pubbliche dei vincitori negli agoni più importanti. Ma il veicolo di informazione più esauriente restava sempre la famiglia, soprattutto per quanto riguardava le gare minori locali e le vittorie dei congiunti. È sintomatico che gli stessi Alessandrini quando, qualche secolo più tardi, ebbero a illustrare e commentare generiche allusioni pindariche a vittorie non bene databili (come ad es. alcuni successi riportati alle feste Panatenee per le quali non disponevano di registri pubblici) lasciarono la spiegazione nel vago per l'impossibilità di adire a fonti bene informate³³. Ma Pindaro riceveva notizie di prima mano e quel tanto di evasivo e di non specificato che oggi può ingenerare dubbi e incertezze, non doveva risultare tale per il pubblico del suo tempo che ben conosceva la storia della famiglia e il suo passato agonistico. Anche a proposito di questi cataloghi si dirà che il poeta segue degli schemi fissi sia dal punto di vista dell'assetto formale che del lessico e si aggiungerà che è possibile determinare un elenco tipo per quanto riguarda l'ordine gerarchico degli agoni, la loro nomenclatura, la catalogazione in base al numero dei successi o al raggruppamento geografico delle località, la proclamata impossibilità di esporli tutti ecc. Una struttura che del resto trova corrispondenze nelle iscrizioni agonistiche. Ebbene, io stessa — e prima di me lo hanno

³³ Cfr. *schol. ad O. VII 151*, I p. 230 Dr. Ma gli scoliasti, quando dispongono di fonti ben documentate (ad es. Aristotele, *De Pythonicis* [*schol. ad O. II 87d*]; Callimaco, περὶ ἀγώνων (*schol. ad P. V 39*); Cleofane, περὶ ἀγώνων [*schol. ad O. IX 143*]; Istro, περὶ τῶν Ἡλίου ἀγώνων [*schol. ad O. VII 146b*]; Polemone [*schol. ad N. V 89b*]), forniscono spesso notizie accurate sui giochi (l'origine, i vincitori, i premi).

fatto anche altri³⁴ — ho cercato di definire i criteri generalmente rispettati nelle liste ricorrenti in gran misura negli epinici; ma al momento non è questo che interessa evidenziare, quanto invece sottolineare la presenza in esse di elementi che personalizzano l'enumerazione delle vittorie; che si addicono, cioè, solo a quel vincitore e non a un altro. Le informazioni più preziose si ricavano in tal senso dal testo stesso, ma anche altre fonti, come le epigrafi agonistiche o gli scolii possono concorrere alla ricostruzione della carriera dell'atleta o a quella di altri componenti della famiglia. Per comodità definiremo questi elenchi 'personalizzati'. Nella *Nemea XI*, l'unico carme composto per un'occasione non agonistica, cioè per la cerimonia degli *εἰσιτήρια*, o sacrifici inaugurali che Aristagora di Tenedo celebrò quando fu eletto pritano, ai vv. 17 sgg. sono ricordate le sedici vittorie riportate da lui e dalla sua famiglia nella lotta e nel pancrazio nelle feste delle città vicine³⁵. Il dato che attesta che Pindaro era a conoscenza della carriera atletica giovanile del personaggio e delle sue aspirazioni è contenuto nell'affermazione che se i genitori, quando egli era ancora un ragazzo, non glielo avessero impedito per eccessiva timidezza, Aristagora avrebbe potuto ottenere la vittoria olimpica e anche quella pitica, e coronare così degnaamente le sue attese e le sue capacità. Nella *Nemea VI* Pindaro dà prova di essere perfettamente al corrente dei successi agonali dei Bassidi che con Alcimida sono arrivati alla venticinquesima vittoria. Non solo conosce il passato sportivo di questa importante *πάτρα* di Egina, sia quello recente (vv. 1-23) che quello di più antica data (vv. 24-44), ma è

³⁴ Cfr. in tal senso KRAMER, 3 sgg. e BERNARDINI², 188 n. 74.

³⁵ La presenza di riferimenti agonistici in questo carme che è più propriamente un inno, non un epinizio (cfr. J. B. BURY (ed.), *The Nemean Odes of Pindar* [London 1890], 216-217), non può stupire. Casi analoghi di elenchi di vittorie si segnalano sia in Pindaro (*Parth.* 2, 41 sgg. = fr. 94 b), sia in Bacchilide (*Enc. fr. 20 C*, 7 sgg.) e sono probabilmente spiegabili con una precisa richiesta del committente.

bene informato anche del presente. Ai vv. 61-63 egli fa un breve cenno alla mancata vittoria olimpica di Alcimida e del suo congiunto Politimida riferendosi probabilmente allo svolgimento delle eliminatorie ad Olimpia ed in particolare al fatto che i due non sono stati favoriti dalla «sorte temeraria»³⁶ o perché non sono mai stati estratti come ἔφεδροι (una *chance* che, in caso di numero dispari dei concorrenti, consentiva al sorteggiato, anche meno forte, di accedere direttamente al turno successivo ancora fresco di energie), oppure perché hanno dovuto combattere con l'ἔφεδρος, naturalmente meno provato.

Poichè la palma olimpica era il più ambito di tutti i premi, non stupisce che fosse considerata il punto di arrivo nella carriera di ogni atleta e quindi un punto di riferimento in quasi tutti gli elenchi. È indicativo che, laddove essa non facesse già parte del *curriculum* del committente, fosse ausplicata e augurata come il prossimo successo. Così ad es. in *I. I* 64-67 o in *N. X* 30-33. Ma quando l'atleta era all'inizio della carriera o aveva vinto solo in uno dei grandi giochi sacri, il poeta sapeva graduare abilmente i voti augurali e fare richieste conformi alle sue possibilità. Non la corona olimpica, ma quella istmica e pitica debbono far seguito a quella già ottenuta a Nemea da Timodemo di Acarne e cantata nella *Nemea* II. L'ode semplicissima nella sua struttura, s'incentra sull'idea che la vittoria, la prima riportata dall'atleta (*καταβολὰν ... πρῶτον*, v. 4), sarà seguita da altre. L'aforisma ai vv. 10-12, «è naturale che Orione non passi lontano dalle Pleiadi montane», si intende, come ben avevano capito gli scolii, in questo contesto agonistico e in

³⁶ L'accezione di *προπετής* nel senso figurato di 'dovuto al caso' (per cui vedi L. R. FARRELL, *Commentary*, 287) sembra la più ragionevole. Meno convincente l'interpretazione del Christ che segue Hermann e attribuisce a *προπετής* il significato letterale di 'prematuro', 'precoce', per cui Alcimida e Politimida sarebbero stati esclusi dai giudici di gara perché troppo giovani per la lotta.

vista della celebrazione sia della vittoria attuale a Nemea (= Pleiadi)³⁷, sia di quelle future all'Istmo e a Pito di cui si parla al v. 9 (= Orione).

L'elenco, dunque, tanto più è ricco e 'personalizzato', tanto più risulta efficace nelle sue finalità elogiative. Vi sono odi come le *Olimpiche* VII, IX, XIII in cui l'abbondanza dei successi riportati dal committente e dalla sua famiglia è presentata da Pindaro come la misura del prestigio da loro raggiunto. Ma egli non si limita a fornirne la lista perché la impreziosisce con particolari, la correda di informazioni e di ragguagli. Come avrebbe potuto diversamente sapere che Efarmosto e Lampromaco avevano ambedue conquistato la corona istmica nel medesimo giorno (*O.* IX 83-85)? Come avrebbe potuto conoscere lo svolgimento prima della selezione, poi della gara sostenuta da Efarmosto a Maratona (v. 89 sgg.)? Nell'*Olimpica* XIII, al di là del numero indefinibile delle vittorie agonali degli Oligetidi (v. 46), l'elemento al quale viene dato molto peso all'inizio del catalogo è quello del doppio successo olimpico nello stadio e nel pentathlon conseguito dall'atleta nel medesimo giorno. Un fatto che ha senz'altro colpito il poeta perché la stessa circostanza si è verificata ai giochi Istmici e probabilmente ai giochi Nemei (vv. 32-34). Anche nell'elenco delle vittorie del padre di Senofonte, Tessalo, l'accento è posto sulla singolarità di aver egli conseguito, oltre alla vittoria nella corsa a Olimpia, una duplice vittoria nello stadio e nel diaulo a Pito «nel giro d'un sole» e ben tre corone ad Atene nel medesimo giorno. Se un successo è già di per sé degno di passare alla storia, il poeta difficilmente tacerà le circostanze che lo rendono addirittura eccezionale. Anche Euripide quando comporrà l'epinicio per la

³⁷ Inutile è cercare l'esatta corrispondenza numerica tra le sette Pleiadi e le sette vittorie nemiche dei Timodemidi come, sulle orme del Boeckh, riteneva il BURY (*Nemean Odes*), 30.

vittoria equestre di Alcibiade nei giochi olimpici (*PMG* fr. 755), insisterà sul fatto che egli ha ottenuto, come mai nessun altro dei Greci, il primo, il secondo e il terzo posto nella corsa dei carri; un piazzamento senza precedenti la cui menzione suona già di per sé come un elogio.

Nell'ottica del catalogo le vittorie degli antenati sono messe sullo stesso piano di quelle del *laudandus*; la luce che emana dalle loro imprese si riverbera sul committente e grazie ai suoi successi diventa ancora più fulgida. Nella concezione genealogica della storia che affiora nella rappresentazione pindarica degli eventi agonistici, le vicende sportive del γένος sono viste da un lato come storiche nel senso che in esse il presente — che è rappresentato dalla vittoria attuale — trova avallo e consolidamento, dall'altro sono sentite ancora come contemporanee perché la loro fama e il loro ricordo perdura nel presente. La tematica agonistica si innesta in questo modo su quella parentale ed ereditaria e ne diventa un elemento costitutivo. In particolare quando il committente è in età giovanile, una delle componenti di maggior rilievo tra quelle denotanti la forza dell'ereditarietà (συγγένεια) è per Pindaro proprio il talento sportivo che si trasmette da padre in figlio; una dote che egli pone sullo stesso piano di quelle morali, religiose, militari³⁸. Nella sfera agonistica l'idea di συγγένεια non si oppone per i Greci del V. sec. a.C. a quella di φύη cui, anzi, è strettamente connessa, secondo un principio che non trova riscontro nello sport moderno. L'*areté* è nell'atleta una qualità innata, una dote naturale, ma anche una capacità potenziale che gli deriva dai progenitori e per linea diretta dal padre. Sotto questo profilo un'attenzione particolare merita la *Pitica* X. Il padre del giovane Ippocle, Fricia, era stato a sua volta vincitore per ben due volte nei giochi olimpici nella corsa

³⁸ Importanti a questo proposito le osservazioni di P. W. ROSE, "The Myth of Pindar's First Nemean: Sportsmen, Poetry, and Paideia", in *HSCP* 78 (1974), 145-175 (in particolare 151-155).

in armi e una volta nei giochi pitici nella corsa semplice. A partire dal v. 10 fino al v. 29 Pindaro si sofferma propriamente sul rapporto padre/figlio e sulle qualità — di tipo sportivo — che l'uno trasmette all'altro, ma già sin dall'inizio (v. 2) il tema della discendenza è proposto a livello mitico (Sparta e Tessaglia discendono da un unico padre) per poi applicarsi, concretamente, alla fine dell'ode, al settore della vita politica in cui i governi che si trasmettono da padre in figlio sono presentati come i migliori (vv. 71-72). Nell'ambito di questo tema conduttore si giustifica la lunga parte dedicata al binomio Fricia/Ippocle che, anche sotto il profilo strutturale, è tutta giocata sulla relazione padre/figlio. Ognuna delle due componenti del binomio si alterna con l'altra, secondo lo schema «streng symmetrisch» messo a punto da A. Köhnken³⁹: *A* figlio (v. 11) — *B* padre (vv. 12-16) — *AB* ambedue (vv. 17-22) — *B* padre (vv. 22-24) — *A* figlio (vv. 25-26). L'esempio mitico di Perseo, grazie anche all'esplicito riferimento all'ardire dell'eroe (v. 44), funge da specchio per il vincitore e per il padre che, pur nei limiti imposti all'uomo, hanno già in qualche modo varcato i confini riservati agli altri mortali ed hanno raggiunto «l'ultima navigazione» (v. 29). Ἀγλαῖαις al v. 28 rappresenta lo splendore che deriva dalla vittoria atletica e, in quanto tale, riconduce all'idea di φύη et di συγγένεια. Il vantaggio di fare questo tipo di esperienza rientra tra quelli riservati agli uomini privilegiati (vv. 22-26) e nello stesso tempo delimita ciò che il mortale può, al massimo, raggiungere. Esso contrasta pertanto con il cielo di bronzo = felicità di cui godono gli dei e con la beatitudine degli Iperborei.

Il rapporto di συγγένεια che anche sul piano agonistico fa sì che l'atleta segua le orme del padre, nell'evenienza della morte di quest'ultimo, si applica ai parenti più pros-

³⁹ Cfr. KÖHNKEN, 158.

simi (*N.* IV 73-88; *O.* VIII 70 sgg.). In tutti i casi esso contempla l'inserimento del vincitore nell'ambito dell'intero γένος (*P.* VIII 35 sgg.; *N.* X 37 sgg.). Attraverso l'albero genealogico dei trionfi sportivi di ogni stirpe, ricostruibile nelle sue ramificazioni grazie alla testimonianza pindarica, si può, così, non solo disporre di una fonte utilissima al fine di disegnare la mappa dei nuclei familiari più attivi nella Grecia arcaica sotto il profilo delle prestazioni sportive, ma anche ricostruire la storia dei vari γένη e delle varie città. Nella visione pindarica la compattezza e la forza di una grande famiglia sono dovute *anche* al prestigio agonistico conquistato nel corso della propria storia e naturalmente pure in questo settore ogni storia si differenzia dall'altra: in primo luogo per la disciplina sportiva nella quale la famiglia *tradizionalmente* vanta campioni, in secondo luogo per la particolarità degli eventi di cui essa è stata protagonista. Emblematica in questo senso la *Nemea* VI, un'ode che, come abbiamo visto, insieme alla vittoria di Alcimida celebra quelle dell'intera γενεά dei Bassidi. L'elogio riguarda esclusivamente le loro qualità atletiche ed in particolare i loro primati nell'arte del pugilato, nella quale hanno ottenuto un gran numero di corone. Pindaro le conosce bene ed anzi, osservandone la sequenza, si è accorto che quest'ultima presenta un andamento particolare. Le vittorie si alternano di generazione in generazione nel senso che la presenza di grandi campioni si verifica una generazione sì ed una no. L'attenzione del poeta è tutta concentrata su questa legge dell'avvicendamento⁴⁰ che trova un diretto riscontro nella natura in cui i campi fertili si riposano un anno per poi dare in quello successivo un raccolto abbondante. La lode del presente agonistico si determina e si specifica, in questo modo, attraverso il recupero e la lode del passato sportivo dei Bassidi.

⁴⁰ Questa specie di norma esistenziale è enunciata in maniera più generica anche in *N.* XI 37 sgg.

Nel gruppo dei tre epinici (*Nemea* V, *Istmica* VI e *Istmica* V) composti certamente in quest'ordine per gli Psalliciadi⁴¹, il principio che la famiglia è garanzia della continuità del successo è ribadito con convinzione. La *Nemea* V celebra la vittoria di Pitea a Nemea nel pancrazio quasi sicuramente nella categoria degli imberbi⁴², le *Istmiche* VI e V quelle del fratello minore Filacida sempre nel pancrazio. I due giovani, figli di Lampone, erano inoltre imparentati con atleti famosi, come Eutimene, zio da parte di madre, e Temistio, nonno sempre da parte di madre, a loro volta conquistatori di più corone nel pancrazio e nel pugilato. Ora, sia nella *Nemea* V che nell'*Istmica* VI, Pitea e Filacida sono coinvolti in un'unica azione che vede padre, zii, fratelli tesi alla conquista di una gloria comune. L'affermazione «il destino ereditario decide tra tutte le prove» (*N.* V 40) diventa in questo senso la chiave di volta per capire l'incidenza di questa tematica nelle tre odi. Nell'*Istmica* VI anche il mito concorre ad accentuare le motivazioni ereditarie del successo di Filacida, in virtù del rapporto omologico che si istituisce tra Lampone, Pindaro e costui da un lato; Telamone, Eracle e Aiace dall'altro. Non si tratta naturalmente di una corrispondenza perfetta tra i personaggi dell'una e dell'altra serie, ma di un complesso di correlazioni tra mito e realtà che qui sarebbe troppo lungo analizzare. Possiamo solo dire che da esse emerge che il destino di Lampone e di suo figlio Filacida è rapportato a quello di Telamone e di suo figlio Aiace e che Pindaro nell'un caso, Eracle nell'altro, sono come i celebranti di un atto rituale (libagione augurale) a favore della coppia padre/figlio.

⁴¹ Essi sono via via definiti da Pindaro un ἔρως (*N.* V 43), una γενέα (*I.* V 55; VI 3), un οἶκος (*I.* VI 65), una πάτρα (*I.* VI 63).

⁴² Sulla presenza della categoria degli imberbi nei giochi nemei per la gara del pancrazio, cfr. A. SEVERYNIS, *Bacchylide. Essai biographique* (Paris 1933), 45 n. 21; 100.

Nell'*Istmica* V l'orizzonte si allarga ancora di più: la seconda vittoria istmica di Filacida, quella del 478, riportata dopo Salamina, si inserisce sullo sfondo dell'attualità storica in una relazione che investe non solo il vincitore e la sua famiglia, ma questi e l'intera isola di Egina. Se la gloria passata di Egina è legata alle imprese degli Eacidi a Troia, che sono come le pietre e i mattoni con i quali si costruisce una torre (vv. 44-45), la gloria attuale (*kai vvv* v. 48) si perpetua negli atti di valore dei soldati egineti a Salamina e contemporaneamente nei successi sportivi degli Psalichiadi. Se tra il valore militare degli Egineti a Salamina e quello degli Eacidi a Troia vi è corrispondenza, nella medesima traettoria vengono inscritte anche le imprese atletiche degli Psalichiadi e l'elemento che unifica questi tre segmenti è rappresentato dalla lode poetica e dalla fama che da essa deriva.

In questa circostanza il ricordo troppo recente della battaglia di Salamina ha probabilmente suggerito a Pindaro anche la combinazione atleta/guerriero: una combinazione certo non nuova nell'epinicio, ma ricorrente in maniera varia e mutevole⁴³. L'equiparazione tra ambito atletico e ambito militare può avvenire infatti a livello astratto e generale, e nei limiti di un discorso apodittico e aforistico, ma può nascere anche dalla concretezza di una situazione specifica, nota al poeta e al pubblico. L'accostamento dell'*areté* agonistica e di quella militare può esser fatto, cioè, in una duplice direzione: a) può valere come affinità generica, genericamente affermata, tra azioni che consentono all'individuo di distinguersi facendone un benemerito della patria; b) può essere frutto di una precisa esperienza che ha visto l'atleta o uno della sua famiglia concretamente impegnato sia nell'attività sportiva che in quella militare.

⁴³ Essa ad es. è proclamata esplicitamente in *I. I* 47-51; *I. V* 22-28; sottintesa in *N. IX* 33-47; *I. IV* 14-15; *I. VII* 26; accennata in *O. II* 43-45; *P. VIII* 25-27; *N. I* 16-18; *N. V* 19-20.

In ogni caso il tipo di prova sostenuta dall'atleta e dal soldato giustifica sotto il profilo eulogico il paragone tra queste due categorie per le quali il rapporto con la comunità, implicitamente chiamata ad approvare l'elogio, è più che mai vincolante e determinante. Nell'epinizio il fatto che l'atleta sia stato anche un guerriero o, quanto meno, che abbia fatto parte di una famiglia di valorosi soldati, può avere anche un'incidenza diretta sul disegno elogiativo imbastito dal poeta. Non stupisce, allora, che l'attualità agonistica sia valutata e presentata al pubblico alla luce di una precedente azione militare del committente, oppure più genericamente alla luce delle sue doti strategiche o, ancora, che sia focalizzata e connotata attraverso il confronto con un'impresa bellica compiuta dal padre soldato o da un parente soldato.

Nella *Nemea IX* il trionfo ottenuto da Cromio a Sizione nella gara col carro viene presentato come la proiezione dei suoi successi militari, sì che l'elogio vero e proprio riguarda più precisamente questi ultimi (v. 34 sgg.) e si basa sull'ammirazione non solo per la forza fisica, ma soprattutto per quella morale del condottiero. L'evento sportivo occasionale è presente nei suoi elementi caratterizzanti — località della gara, disciplina, premio — all'inizio e poi alla fine del carme, che si apre con l'immagine di Cromio nell'atto di salire sul carro mentre dà inizio al corteo da Sizione e si conclude con quella del banchetto in cui si festeggia la vittoria bevendo nella coppe d'argento conquistate come premio. Né esso è dissociato dal mito che, anzi, riguarda la fondazione dei giochi di Sizione da parte di Adrasto. Ma le linee portanti del panegirico di Cromio partono da un evento più antico, la battaglia dell'Eloro (vv. 40-41), anche se poi gloria militare e gloria atletica convergono in un unico disegno celebrativo.

Il legame tra episodio bellico e episodio agonistico può essere anche più fortuito, ma in ogni caso — e questo è il

dato importante per la nostra ricostruzione — esso può diventare una di quelle *varianti* che concorrono a connotare e personalizzare l'attualità agonistica. Nell'*Istmica* VII, ad esempio, la vittoria del pancratiaste Strepsiade, una come tante altre, diventa l'occasione per associare nell'atto celebrativo del canto l'omonimo zio caduto in battaglia e messo sullo stesso piano dell'atleta grazie all'affermazione: «ma ai valorosi [siano essi soldati o atleti] sta di fronte l'onore» (v. 26). La corona istmica di Strepsiade, che idealmente spetta anche al combattente defunto, diventa un mezzo di recupero della felicità e della tranquillità (ἀλλὰ νῦν al v. 37) dopo il dolore di quella morte precoce. Essa acquista, quindi, un significato che va al di là del fatto contingente del trionfo atletico e che è tale perché si sono verificate determinate condizioni. Una tragedia oggettiva, concreta, che presuppone una realtà che riguarda direttamente e personalmente il vincitore e la sua famiglia. È un procedimento che trova un significativo riscontro nell'*Istmica* IV in cui la vittoria equestre di Melisso viene presentata come un'occasione per ristabilire un equilibrio infranto, quasi un compenso per i lutti che hanno inflitto una grave perdita alla stirpe. I Cleonimidi sono allevatori di cavalli e guerrieri (vv. 14-15). Le due attività vengono poste sullo stesso piano, così che, dopo aver rievocato la morte in guerra di quattro di loro avvenuta in un solo giorno, il poeta può presentare la vittoria agonale come un ripristino della buona sorte (νῦν δ' αὖ v. 18), un risveglio dell'antica fama, il riapparire del sereno dopo la tempesta.

In questa parabola dal passato al presente è quest'ultimo che, nell'*εὐτυχία* che comporta, rappresenta il momento del riscatto o, come si legge nell'*Istmica* I, il momento del reinserimento «nell'antica fortuna» (vv. 39-40). È ovvio che tutto questo risponde anche a finalità eulogistiche, ma attraverso un *iter* che, se è manifesto nelle intenzioni, non è banale e meccanico nella realizzazione. Proprio nell'*Istmi-*

ca I, il presente, determinato dal successo sportivo di Erodoto, funge da compensazione per la sfortunata sorte del padre Asopodoro, probabilmente da identificare con il comandante che aveva guidato la cavalleria tebana a Platea, e per l'esilio⁴⁴ (si veda al v. 39 la forte contrapposizione *vūv δ' αὐτις*). L'elogio dell'uno si risolve nell'elogio dell'altro (v. 34), ma il discorso sul passato militare è fatto alla luce e in funzione del presente sportivo (v. 40 sgg.)⁴⁵. Quest'ultimo gioca il ruolo di primo piano e quest'ultimo determina nei suoi tratti costitutivi (Erodoto è compatriota del poeta; è auriga del proprio carro; segue le orme del padre/guerriero; ha già guadagnato numerosi successi, ma non ancora quello pitico e quello olimpico) il disegno compositivo dell'ode. Se poi in questa medesima prospettiva si valuteranno i richiami all'occasione sportiva presenti nel mito delle prestazioni equestri e atletiche di Castore e Polluce e l'elogio delle qualità di Erodoto, si comprenderà ancora meglio come il recupero dell'attualità agonistica rappresenti una volta di più un'operazione necessaria e un ulteriore strumento di interpretazione.

⁴⁴ Preferisco riferire il pronomo *viv* al v. 36 a Erodoto piuttosto che al padre Asopodoro. Per le argomentazioni a favore di questa attribuzione cfr. PRIVITERA, 147; per quelle a favore del riferimento ad Asopodoro cfr. da ultimo WOODBURY, 238 sgg. al quale si rinvia anche per la documentazione in merito.

⁴⁵ Per il motivo eulogistico del successo atletico come compensazione per una disavventura politica o militare cfr. E. L. BUNDY, *Studia Pindarica* (Berkeley 1962), 48-52 e E. THUMMER (ed.), *Pindar. Die Isthmischen Gedichte I* (Heidelberg 1968), 79 sg.; 145 sg.

DISCUSSION

Mme Lefkowitz: Mme Bernardini has made profitable use of recent developments in Pindaric studies. She illustrates clearly the different emphases in different odes, and rightly emphasizes the importance in the odes of practical events and information.

M. Köhnken: Sie haben uns alles vor Augen geführt, was Pindar über die aktuellen Wettkämpfe sagt. Dabei fällt auf, wie wenig realistische Details er uns tatsächlich gibt. Dies tritt besonders deutlich hervor, wenn man die Wettkampfdarstellungen in der *Ilias* XXIII vergleicht.

Mme Bernardini: Sono d'accordo con il Professore Köhnken che in Pindaro non vi è nessun racconto così dettagliato e completo come quello della gara omerica. Ma la mancanza di descrizioni realistiche (un termine, quest'ultimo, che io ho cercato di evitare perché difficilmente si confà alla poesia pindarica) non stupisce se viene valutata nel quadro più ampio della tecnica narrativa di questo poeta e nulla toglie al peso della tematica agonistica nell'economia dell'epinicio.

M. Köhnken: Pindar gibt allenfalls Andeutungen, auch im Falle von P. V. die wir vervollständigen müssen.

Mme Bernardini: Non bisogna dimenticare che l'uditario antico era molto meglio informato di noi e che poteva bastare un'allusione, un rapido cenno per richiamare l'avvenimento che aveva visto il vincitore come protagonista. In questo senso è chiaro che anche il mito, come ho cercato di dimostrare, poteva avere una funzione evocatrice.

M. Lloyd-Jones: Mentioning these persons is not the same as describing them.

Mme Bernardini: In alcuni casi anche la semplice menzione di un eroe o di un familiare del committente particolarmente famoso in campo agonistico poteva avere una funzione elogiativa, richiamando l'attenzione sulle qualità sportive del vincitore.

Mme Lefkowitz: Professor Bernardini may have exaggerated the difference between Pindar and Bacchylides' ways of describing athletic events in the odes; cf. the specific details about the victor in Bacch. 9 (and the discussion in my article on N. XI in *JHS* 99 [1979], 49-56).

It also seems to me that we cannot draw any accurate conclusions about Simonides' victory odes on the basis of the fragmentary and anecdotal evidence presently available (see esp. my *Lives of the Greek Poets*).

Mme Bernardini: Io ho parlato di una diversità nella concezione dell'evento/agone e del personaggio/atleta che emerge negli epinici di Bacchilide rispetto a quelli di Pindaro e che si deduce non solo dal diverso modo di descrivere l'avvenimento agonistico (più particolareggiato, coloristico, patetico), ma anche da una serie di elementi a mio avviso più determinanti, come la meno intensa motivazione ideologica o la più umana concezione dell'atleta. Quanto a Simonide, io non sarei così scettica nei confronti della tradizione antica per quanto riguarda il suo atteggiamento verso alcuni atleti. I versi restituiti confermano la presenza di spunti favolistici, motivi dissacratori, toni ironici impensabili in Pindaro. A questo proposito non è inutile chiedersi perché nelle diatribe intorno allo sport gli antichi rispondevano alle critiche con i versi di Pindaro, non con quelli di Bacchilide o di Simonide.

M. Lloyd-Jones: About the Simonidean athlete, we know virtually nothing.

Mme Bernardini: I frammenti degli epinici simonidei non sono poi così esigui, né così insignificanti. Di alcuni atleti celebrati da Simonide non ci sono stati restituiti soltanto i nomi, ma anche qualche elemento significativo che li caratterizzava. Per una più completa trattazione

rinvio, comunque, al mio saggio in *Stadion* 6 (1980), 92-98 e a B. Gentili, *Poesia e pubblico nella Grecia antica* (Roma-Bari 1984), 198-200.

M. Hurst: Le cas de la IX^e *Néméenne* vous permet de faire un lien entre l'actualité agonistique et le domaine de l'actualité 'historique', avec des faits qui dépassent le cadre des jeux. Mais qu'en est-il de cas comme celui de la X^e *Pythique*: vous expliquez le rapport avec les circonstances agonistiques; est-ce à dire qu'il faudrait renoncer à expliquer le choix du mythe de Persée par la constellation historique (menace perse grandissante, jeux 'étymologiques' sur les Perses et Persée, place de la Thessalie dans tout cela)?

Mme Bernardini: Premesso che la chiave di lettura per decifrare il rapporto tra il mito e le restanti parti dell'epinizio non può essere sempre la medesima perché la funzione del mito va verificata di volta in volta nella contestualità di ogni singolo carme, credo che non sia possibile costringere il messaggio contenuto nella digressione mitica entro limiti troppo ristretti. Esso è chiaramente polivalente, nel senso che può avere vari significati. Nel caso di *P. X*, il confronto implicito tra la posizione privilegiata di Ippocle e di suo padre e quella di Perseo non è che una delle motivazioni ravvisabili nell'esempio mitico. A questa altre se ne aggiungono sia nell'ambito del rapporto vincitore/eroe (ambedue hanno goduto del favore divino, vv. 10-11 e 45; ambedue sono dotati di ἀρετή innata, v. 12 e v. 44), sia in quello del rapporto situazione storica/mito. La decifrazione di questi ultimi motivi è più complessa e rischiosa, ma altrettanto necessaria e illuminante. Per *P. X*, essi si possono identificare nella propaganda filo-delfica degli Alevadi, nella politica filo-persiana di Torace, nella posizione storica e geografica della Tessaglia. È inutile dire che, in ogni caso, occorre cautela nell'individuare i rapporti tra attualità e mito per evitare il rischio di trovare analogie inesistenti del tipo: Ippocle è all'inizio della sua carriera, così come lo è Perseo (L. Bieler, in *WS* 49 [1931], 127), oppure: Perseo che visita gli Iperborei/Tessali è come Pindaro che è ospite dei Tessali (M. J. Alden, in *LCM* 7, 9 [1982], 133).

M. Vallet: Il me semble que le rapport entre la victoire remportée aux jeux et un haut fait militaire, rapport dont Mme Bernardini a bien souligné l'importance, est particulièrement intéressant dans le cas de la IX^e *Néméenne*, consacrée, comme on le sait, à Chromios: la victoire de Chromios aux jeux pythiens de Sicyone était déjà ancienne (cf. les vers 52-53: ἀς ποθ' ἵπποι κτησάμεναι Χρομίφ πέμψαν) — et c'était, au fond, une victoire mineure. Je pense que, comme je l'ai suggéré dans mon rapport, Pindare voulait, sans doute sur instruction de Hiéron, exalter dans ce poème la figure de son beau-frère, dont le tyran venait de faire le ‘gouverneur’ de la nouvelle fondation d’Aitna. Voilà le fait essentiel à mettre en relief et, puisqu'il faut rappeler les exploits de Chromios, Pindare évoque la victoire de Sicyone qu'il ne faut pas «laisser cachée dans le silence» (v. 7) et aussi «la gloire qui a brillé dans son tout jeune âge (ἐν ἀλικίᾳ πρώτᾳ) pour le fils d’Agésidame» (vv. 41-42) lors de la bataille de l'Héloros (492 av. J.-C.); ces deux ‘victoires’, ainsi rapprochées, sont donc des faits anciens, qui témoignent l'une et l'autre de ce qu'ont été la force d'âme et la vigueur physique de Chromios. Mais, ne l'oublions pas, cette bataille de l'Héloros est une... défaite de Syracuse, vaincue par les Géloens sous la conduite d'Hippocrate, dont Chromios avait été un brillant lieutenant. L'allusion passait sans doute mieux dans la mesure où l'ode est censée être chantée à Aitna, où se dirige le cortège triomphal, et non à Syracuse. Mais ce qui est intéressant, me semble-t-il, c'est que, de toute façon, Pindare tient à rappeler les hauts faits de Chromios, même s'ils sont très anciens, même si le contexte où ils se sont déroulés impliquait tout autre chose qu'un souvenir glorieux pour Syracuse.

V

ANDRÉ HURST

ASPECTS DU TEMPS CHEZ PINDARE

μακρά μοι νεῖσθαι κατ' ἀμαξιτόν. ὥρα
γὰρ συνάπτει καὶ τίνα
οἴμον ἵσαμι βραχύν. (P. IV 247-248).

«Il serait long, le retour par la route : le temps me presse et je connais un raccourci.»

Pindare ne saurait être plus explicite sur la question de son intervention délibérée dans le tissu légendaire : l'auditeur est amené à constater, en plein récit, que la légende ne progresse pas dans le poème selon un déroulement qui lui serait propre, en vertu de moyens par lesquels elle s'imposerait sans alternative possible au poète et à l'auditoire. C'est bien le poète qui choisit les chemins qui s'offrent à lui dans ce vaste tissu. On sait qu'il se réserve d'emblée le droit de faire son choix parmi les données légendaires — voir le cas célèbre de la première *Olympique* (O. I 52-53) ; ici, Pindare se fonde sur un autre privilège du métier poétique —,

Abréviations

- Farnell L. R. FARNELL, *The Works of Pindar*, vol. II: *Critical Commentary* (London 1932)
Slater W. J. SLATER, *Lexicon to Pindar* (Berlin 1969)

privilège ou servitude retournée en privilège: le devoir ou le pouvoir de condenser le récit, de choisir le *tempo* dans le déroulement du poème en introduisant délibérément des syncopes (le ‘raccourci’), en refusant explicitement un usage du temps du récit pour en prôner un autre¹.

Dans cet exemple, il est évident que Pindare se trouve à un point de sa cantate où l’on pourrait avoir le sentiment qu’il n’a que trop tardé: le récit de la légende des Argonautes, dans la quatrième *Pythique*, prend par moments l’allure et les dimensions d’un livret d’opéra et les ‘règles’ du genre ont été sinon enfreintes du moins distendues. Public et destinataire de l’épinicie attendent un retour à l’elogie du vainqueur², et cette déclaration programmatique sert de transition en même temps qu’elle signale à qui veut l’entendre que le poète n’a pas oublié sa double allégeance:

¹ Sur la question du temps pindarique, considéré quelquefois en relation avec l’art du récit, on consultera A. RIVIER, «Mythe et poésie», in *BAGB*, Suppl. Lettres d’humanité IX (Paris 1950), 60-96 (stt 77-80); G. NORWOOD, *Pindar* (Berkeley 1956), 86; H. FRÄNEL, *Wege und Formen frühgriechischen Denkens* (München 1960), 10-12 et 20-21; J. H. QUINCEY, «Etymologica», in *RhM* 106 (1963), 142-148 (stt 146); D. E. GERBER, «What Time can do», in *TAPhA* 93 (1962), 30-33, ainsi que *Pindar’s Olympian One: A Commentary* (Toronto 1982), 67-69; G. KROMER, «The Value of Time in Pindar’s Olympian 10», in *Hermes* 104 (1976), 420-436 (stt 425 sq.); P. VIVANTE, «On Time in Pindar», in *Aretusa* 5 (1972), 107-131; A. KOMORNICKA, «La notion du temps chez Pindare», in *Eos* 64 (1976), 5-15; W. J. SLATER, «Pindar’s Myths», in *Arktouros: Hellenic Studies presented to B. M. W. Knox*, edd. G. W. BOWERSOCK, W. BURKERT and M. C. J. PUTNAM (Berlin 1979), 63-70; A. KÖHNKEN, «Time and Event in Pindar o.1, 25-53», in *CLAnt* 2 (1983), 66-76, ainsi que «Mythical Chronology and Thematic Coherence in Pindar’s Third Olympian Ode», in *HSCP* 87 (1983), 49-63.

Dans le passage cité de la quatrième *Pythique*, on remarque l’accent mis sur la brièveté du chemin par la position exceptionnelle de *tίva*, cf. R. W. B. BURTON, *Pindar’s Pythian Odes* (Oxford 1962), 185.

² Ce retour est signalé par la symétrie selon laquelle s’ordonnent les triades de l’ode: cf. W. MULLEN, *Choreia: Pindar and Dance* (Princeton 1982), 95 sq. Selon lui, une symétrie 3/7/3 régit la séquence des triades, le thème de la toison d’or servant à marquer respectivement la fin du premier groupe de 3 (68), le centre du groupe des 7 (161) et le début du second groupe de 3 (231, à la faveur d’un enjambement: c’est justement dans la première épode de ce groupe que se trouvent les vers cités).

à son commanditaire et aux Muses de la poésie lyrique. Il n'en reste pas moins que l'indice livré dans ce texte nous met sur la voie d'une question qu'on ne saurait éluder dans l'analyse des épinicies de Pindare (et jusqu'à un certain point dans les fragments qui nous sont conservés par ailleurs): comment le poète s'y prend-il avec le temps, de quelle manière résout-il les problèmes que pose à tout conteur — et l'épinicie relève en partie de la classe des récits — la nécessité d'assumer un temps pour le transposer dans un autre, de saisir un événement déjà pourvu d'un développement chronologique supposé propre et de développements éventuels dans des temps narratifs divers pour lui attribuer ce qu'on pourrait appeler un nouveau temps?

Raconter, c'est jouer avec le temps, la chose n'a pas besoin d'être longuement démontrée. Ce jeu, si l'on veut, ou plutôt cette nécessité d'introduire la matière du récit dans le tissu chronologique revêt pourtant divers aspects qu'il importe de distinguer au niveau le plus élémentaire³.

Pour commencer, il y a le fait que le récit ne coïncide que très exceptionnellement dans sa durée avec le fait rapporté. Cela implique par conséquent une condensation du temps sur l'ensemble du trajet parcouru par le récit, ou plus rarement une extension du temps (plus rarement dans la littérature grecque). Or, cette condensation n'est pas homogène, comme le montre bien la conscience qu'en a Pindare dans le passage dont nous sommes parti. Dans cette même quatrième *Pythique*, d'ailleurs, il a recouru déjà à des *tempi* extrêmement contrastés, s'il est permis d'emprunter un terme au vocabulaire musical élémentaire; ne prenons qu'un exemple: quarante-six vers sont consacrés à la pre-

³ Pour un traitement plus circonstancié de l'ensemble du problème, on peut renvoyer par exemple à G. GENETTE, *Figures III* (Paris 1972), 77 sqq.

mière rencontre de Jason et de Pélias (*P.* IV 78-123), laquelle n'a pu durer selon la vraisemblance qu'une fraction de journée. Ces quarante-six vers sont suivis de onze vers (*P.* IV 124-134) rapportant ce qui s'est déroulé selon le poète en six jours (cf. 130-132). On peut donc se demander quelles sont les conditions favorables à ce type de grossissements ou au contraire à ces accélérations, s'il est possible d'en entrevoir de constantes ou s'il faut s'en remettre aux liens que de tels passages entretiennent avec l'objectif du texte.

D'autre part, les images de cheminement auxquelles Pindare recourt dans le texte cité de la quatrième *Pythique* sont fréquentes, comme on sait, chez lui pour indiquer le parcours du texte le long d'un axe chronologique⁴. Il se trouve que les exemples parallèles montrent bien dans ce cas le choix qui s'offre au poète: il peut parcourir l'axe chronologique dans le sens qu'il jugera préférable. Dans la sixième *Olympique*, par exemple, il demande à l'aurige d'atteler son char afin de pouvoir parcourir un «chemin pur» (*O.* VI 22 sqq.): ce chemin remonte le cours du temps de façon très explicite, puisque le parcours décrit par le poète est celui qui mène de l'instant présent — où il donne un ordre à un aurige vivant et fait allusion à la victoire que ce dernier vient de remporter — jusqu'au temps légendaire dans lequel il rejoint Pitané. Le va-et-vient du récit le long de l'axe chronologique n'est pas toujours explicité avec tant d'insistance, mais il n'en est pas moins observable très généralement dans les épinicies. On pourrait même dire que si la condensation du temps du récit est un procédé inévitable dans le traitement du contenu, le va-et-vient le long de l'axe chronologique constitue une donnée obligée de l'épinicie: ne doit-elle pas célébrer au présent une victoire qui a déjà eu lieu? Plus encore, elle a pris l'habitude de

⁴ SLATER, s.v. οἶμος, πλόος, δδός.

remonter aux antécédents du vainqueur, parfois à ceux des membres de sa famille; plus loin du présent encore, elle recourt librement aux données légendaires pour illustrer, fonder, expliquer l'événement qui lui sert de prétexte.

Ainsi, dans le cas d'un poète qui présente une narration à l'intérieur d'une épinicie, l'usage qui est fait de la chronologie des récits, le devoir de les insérer dans une trame temporelle nous apparaissent comme pourvus de deux aspects: il y a ce qu'on pourrait nommer des écarts chronologiques, ou 'anachronies' pour reprendre un terme désormais en circulation⁵, et qui sont une donnée obligée du genre même de l'épinicie; il y a par ailleurs l'art de la syncope, le jeu sur le *tempo* du récit, qui consiste à condenser plus ou moins les durées à l'intérieur de narrations qui sont déjà, par définition, du temps condensé. Par simple commodité, ces deux directions vont faire l'objet d'un examen séparé.

Les écarts par rapport à ce qu'on pourrait nommer une chronologie rigoureuse du récit fourmillent dans les épincies de Pindare. C'est même l'un des tout premiers obstacles auxquels on se heurte à la lecture de ces poèmes. Les inventoriés n'aurait pas beaucoup de sens. En revanche, on peut tenter de les classer en se fondant sur les procédés mis en œuvre pour introduire dans le texte une transgression de la chronologie rigoureuse. En outre, il peut être intéressant d'observer si les procédés varient à l'intérieur d'un même poème, si le poète tente de dissimuler la transgression ou s'il tente au contraire de la mettre en relief.

Sur le plan des procédés, on peut définir aux deux extrêmes des possibilités observables une attitude 'minimale' d'une part, une attitude 'maximale' de l'autre. Entre ces deux extrêmes, il semble y avoir place pour des combinaisons et des paliers intermédiaires.

⁵ G. GENETTE, *op. cit.* (*supra* n. 3), 78 sqq.

L'attitude minimale consiste à gommer en quelque sorte la transgression par rapport à la chronologie en recourant aux divers moyens qu'offre la syntaxe. Une simple proposition relative, temporelle ou participiale permet au poète de 'faire le saut' en avant ou en arrière le long de l'axe du temps. Au contraire, l'attitude maximale consiste dans une gesticulation du poète, s'investissant à la première personne dans le texte pour désigner à l'attention de l'auditeur le procédé par lequel il s'écarte de la chronologie rigoureuse⁶.

Voici quelques exemples significatifs de l'attitude minimale.

L'intrusion de Pélops dans la première *Olympique* (*O.* I 25) s'opère par le moyen d'un simple pronom relatif: l'éloge d'Hiéron amène celui de Syracuse, «colonie de braves, fondation du Lydien Pélops»,

τοῦ μεγασθενῆς ἐράσσσατο Γαιάοχος
Ποσειδάν, κτλ.

«dont s'éprit le puissant Poséidon, maître de la terre», etc.

Le saut vers le temps légendaire est en quelque sorte masqué; il devient l'appendice d'une espèce de scholie attachée au nom de la ville du vainqueur⁷. La discréption du procédé est encore plus marquée lorsqu'il permet le passage d'un lieu mythique à un temps mythique comme c'est le

⁶ Cf. F. DORNSEIFF, *Pindars Stil* (Berlin 1921), 81-85; M. LEFKOWITZ, «ΤΩ ΚΑΙ ΕΓΩ: The First Person in Pindar», in *HSCP* 67 (1963), 177-253; C. CALAME, *Les chœurs de jeunes filles en Grèce archaïque* I (Roma 1977), 436-439. Lorsque le moi du poète se présente au moment d'un écart chronologique, on observera qu'il prend à son compte une responsabilité que le poète homérique rejetait sur la Muse (cf. *Od.* I 10 ἀμόθεν indique un point du temps d'où le récit débutera).

⁷ On considère ici que la subordonnée qui débute au vers 26 par ἐπεί n'ajoute pas une dimension temporelle, mais livre la cause. Cf. à ce sujet A. KÖHNKEN, in *CLAnt* 2 (1983), 66-76; contra: D. E. GERBER, *Pindar's Olympian One: A Commentary* (Toronto 1982), 55-56.

cas, par exemple, dans la quatrième *Néméenne* (N. IV 46: passage de la mention de Chypre à celle de Teucros).

Dans la septième *Olympique*, au moment où le poète veut faire reculer son récit jusqu'au temps qui voit naître Athéna, il recourt à l'imbrication d'une participiale dans une temporelle:

(O. VII 35-38) ἀνίχ' Ἀφαίστου τέχναισιν
χαλκελάτῳ πελέκει πα-
τέρος Ἀθαναία κορυφὰν κατ' ἄκραν
ἀνορούσαισ' ἀλάλαξεν ὑπερμάκει βοῷ.

«... lorsque, par l'art d'Héphaïstos, sous le coup de la hache de bronze, du haut du chef de son père Athéna s'élança, puis poussa un cri de sa voix terrible.»

Le point le plus éloigné dans le passé est rejoint dans l'énoncé du participe ἀνορούσαισ(α) sans même qu'on ait l'impression d'un véritable récit rétrogradant, tant le participe aoriste constitue un moyen usuel d'attirer dans un temps donné des éléments d'un temps antérieur.

Il n'est pas besoin d'insister sur le fait que cette possibilité offerte par la proposition circonstancielle participiale est richement représentée chez Pindare, en particulier lorsqu'il s'agit d'évoquer le passé du vainqueur (*e.g.* O. IV 11; O. V 8, etc.).

Remarquons que c'est par le rattachement à une figure notoirement située dans le passé que ce procédé syntaxique minimal a la meilleure chance de donner l'illusion d'une sorte de perception du temps dans un continual présent, présent dans lequel coexisteraient les différents moments d'une chronologie. En effet, si l'on voulait d'ores et déjà présenter un cas dans lequel on peut interpréter le procédé, les vers 22 sqq. de la deuxième *Olympique* seraient particulièrement frappants. Cette ode annonce à Théron d'Agriente qu'il a une chance d'échapper au temps et de devenir l'un des 'bienheureux'; il s'agit donc, dans le texte, de faire communiquer diverses phases du temps d'une part, le

temps des mortels et le non-temps des bienheureux d'autre part. Il y a donc en présence une couche chronologique où le temps ne s'écoule pas (le non-temps), une autre où vivent Théron et Pindare, et entre les deux les couches dans lesquelles se manifeste l'existence d'une règle cosmique applicable en particulier aux descendants de Kadmos. Pour les mettre en communication, Pindare utilisera tout procédé de nature à masquer les écarts chronologiques. La proposition relative qui a pour antécédent les filles de Kadmos (*O.* II 23) se place dans la même ligne que les verbes au présent dont Pindare émaille son ode: il faut que la totalité du temps soit présentée comme unifiée si l'on veut que Théron et son auditoire puissent entrer de plain-pied dans la communauté de Rhadamanthe, de Pélée, de Kadmos et d'Achille⁸. Un autre indice va dans le même sens: en effet, au vers 37, Pindare évite un adjectif qui soulignerait l'écoulement du temps; pour désigner un temps ultérieur, il recourt à l'expression «un autre temps» (ἄλλῳ χρόνῳ) alors qu'il dispose du tour ὑστέρῳ χρόνῳ «dans un temps ultérieur» (cf. Slater, *s.v.* χρόνος).

On passe à plus d'ostentation lorsque le poète prend la peine d'indiquer que l'on change de temps. En général, l'indice est un adverbe comme ποτε soulignant le fait qu'on recule dans la chronologie alors même qu'on aurait pu masquer le fait en recourant aux procédés de l'attitude minimale.

Le cas le plus simple est celui dans lequel ποτε insiste sur l'opposition entre ce qui vient d'être énoncé et un état donné pour actuel. Ainsi, dans la première *Pythique*, lorsqu'il est question de Typhôs:

⁸ Dans la même ligne, l'épithète εὐθρόνοις (v. 22) appliquée aux filles de Kadmos anticipe l'apothéose de ces dernières (FARNELL, 14; suivi par J. VAN LEEUWEN (ed.), *Pindarus' Tweede Olympische Ode*, Deel I [Leiden 1964], 88 sq.). Le procédé vise donc également à donner l'impression d'une présence globale et simultanée de l'ensemble du temps.

(P. I 16-17) τόν ποτε

Κιλίκιον θρέψεν πολυώνυμον ἄντρον' νῦν γε μάν...

«lui qu'autrefois le glorieux antre de Cilicie a vu croître. Mais à présent»... etc. (Cf. encore, dans le même sens, *P. XII 6 e.g.*).

On trouve un cas plus subtil dans la troisième *Olympique*, aux vers 13-14:

γλαυκόχροα κόσμον ἐλαίας, τάν ποτε
”Ιστρου ἀπὸ σκιαρᾶν
παγᾶν ἔνεικεν Ἀμφιτρυωνιάδας, κτλ.

«la sombre parure de l'olivier, qu'autrefois le fils d'Amphitryon avait rapportée des sources ombragées de l'Istros», etc.

Dans ce passage, le besoin de souligner d'un trait léger l'antériorité de cet acte d'Héraklès s'explique peut-être par un besoin de clarté: peu avant, Héraklès a été mentionné pour la première fois dans l'ode comme celui qui avait donné les «anciens préceptes» des jeux olympiques (*O. III 11, ἐφετμὰς Ἡρακλέος προτέρας*). Le recours à *ποτε* pour marquer que cette phase ultérieure du texte correspond à une phase antérieure de la chronologie permet donc de mettre en place la séquence des faits dans son ordre 'normal'. On voit ainsi apparaître la possibilité de distinguer des couches du temps par l'emploi de divers indices lexicaux dans le même segment de l'ode.

Dans la perspective d'une clarification des rapports chronologiques, le procédé permet également de marquer avec une netteté dépourvue d'emphase la frontière entre le temps dans lequel se situe le passé du vainqueur et de sa famille d'une part, et le temps de la légende d'autre part (*e.g. N. IV 25; N. V 9, etc.*).

A considérer le premier et le deuxième cas, on a l'impression que les niveaux différents de la chronologie sont appelés à s'enrichir l'un l'autre et cela principalement de deux manières, selon qu'il est question d'un antécé-

dent légendaire ou d'un antécédent du vainqueur et de sa famille.

Dans le premier cas, — antécédent légendaire —, le recours au passé donné explicitement comme un élément relevant d'une couche différente de la chronologie permet au poète d'ajouter une dimension au présent: il introduit alors dans son ode une valeur servant de garantie incontestable du fait même de son antériorité affichée. Dans le second cas, plus le procédé qui entraîne dans le présent de l'ode le passé du vainqueur est discret, plus la séquence chronologique en tant que telle cédera le pas à la suggestion d'une sorte de simultanéité. Ajoutons que le recours à une terminologie qui vient souligner le passage d'un couche à l'autre est justement propre à marquer la pluralité des moments envisagés et à rendre possible la notion même de leur interaction.

On s'approche ici d'une vision générale de la chronologie dont le cas particulier le plus symptomatique est sans doute l'indication d'une cause. Par définition, une cause précède chronologiquement un effet, par conséquent, l'écart chronologique introduit à l'occasion d'une telle mention risque à la limite de passer inaperçu: la couche temporelle qui contient la cause est solidaire de celle où se manifestent les effets. Ainsi, dans la première *Olympique*, aux vers 60-61, lorsque Pindare évoque le crime de Tantale, c'est ὅτι qui introduit l'écart chronologique. De façon similaire, dans la troisième *Olympique* au vers 19, un γάρ sert de jointure entre le temps de la fondation des jeux olympiques et celui de l'arrivée des oliviers apportés par Héraklès.

Les exemples sont ici nombreux et l'on peut se passer de les multiplier. On observera cependant encore qu'il peut arriver que l'indication d'une cause drainant un temps antérieur soit marquée elle aussi d'un indice soulignant explicitement son antériorité: dans la deuxième *Pythique*, le

poète mentionne les deux fautes d'Ixion, le meurtre de son beau-père et la tentative de séduction d'Héra (*P.* II 30-34) : la seconde cause est accompagnée d'un ποτε qui ne la distingue pas de la première, les deux fautes étant données dans l'ordre chronologique ; ποτε accompagne l'ensemble⁹ : ce repère indique ici l'antériorité des fautes par rapport au châtiment, mais plus encore, peut-être, l'aspect ponctuel du temps de la faute par opposition à la durée indéfinie dans laquelle se déroule le châtiment.

Enfin, moyen plus ou moins dissimulé d'attirer dans le texte un écart chronologique, la cause elle-même peut se présenter de manière dissimulée, comme c'est le cas dans ces questions posées dans la onzième *Pythique* à propos de Clytemnestre qui vient de tuer Agamemnon et Cassandre (*P.* XI 22-25) :

...πότερόν νιν ἄρ' Ἰφιγένει' ἐπ' Εὐρίπῳ
σφαχθεῖσα τῇλε πάτρας
ἔκνισεν βαρυπάλαμον ὅρσαι χόλον;
ἢ ἐτέρῳ λέχει' δαμαζομέναν
ἔννυχοι πάραγον κοῖται;

«Est-ce le sacrifice d'Iphigénie sur l'Euripe, loin de la patrie, qui l'a poussée à mettre en marche sa colère au bras pesant? Ou bien les nuits passées dans un autre lit l'avaient-elles soumise et séduite?»

Quelle que soit la forme sous laquelle elles se présentent, de telles indications de causes, on le constate, permettent d'attirer dans le texte des faits antérieurs liés au récit par un lien de connexion perçu comme particulièrement étroit. Il est évident toutefois que dans une vision du monde où le poète peut affirmer que Χρόνος, «le Temps», est «le père de toutes choses» (*O.* II 17), une causalité

⁹ Le scholiaste semble bien avoir perçu que Pindare traite les deux fautes comme un ensemble. En effet, la première faute n'avait pas été φερέπονος à proprement parler (*schol. ad P.* II 54 b, II p. 41 Dr. τοῦτο φησιν, ὅτι τὸ μὲν τοῦ φόνου ἀμάρτημα συνέγνων οἱ θεοί, τὸ δὲ δεύτερον οὐκέτι.)

diffuse baigne l'ensemble de l'axe chronologique: même l'énoncé au passage d'un nom héroïque ne saurait relever du hasard, surtout lorsqu'on est le porte-parole des Muses. Ainsi, qu'il soit crûment donné pour cause ou qu'on le cite en qualité de garant marqué d'un aspect causal, l'élément venu du passé éclaire le texte et lui confère de la solidité.

Lorsque c'est le vainqueur ou sa famille qui est l'objet d'une mise en situation explicite dans le passé, l'infraction chronologique peut également présenter un aspect plus simple: celui de permettre une accumulation de faits. Les temps et les lieux des victoires antérieures viennent en quelque sorte multiplier l'effet produit par l'énumération des victoires elles-mêmes.

Cependant, en filigrane, c'est encore l'axe du temps qui s'identifie à celui, familial, de la *quá*. La causalité naturelle s'incarne dans l'écoulement du temps. C'est donc simultanément un effet d'accumulation et un renforcement de la solidité des affirmations que l'on perçoit au travers de ces écarts chronologiques à partir du présent: l'instant vécu par le destinataire de l'ode et par les auditeurs se trouve alors, en quelque sorte, élargi.

L'auditeur de Pindare, toutefois, devait être plus frappé, et de manière plus immédiatement sensible, par le procédé qui consiste pour le poète à intervenir directement, à recourir à une forme de première personne. Cette première personne pose du reste un problème bien connu depuis l'antiquité: on ne peut toujours décider s'il s'agit du chœur ou du poète lui-même¹⁰. Sans entrer ici dans cet aspect du problème, on peut relever que dans l'ensemble des épînices, l'intrusion de la première personne, qu'elle s'accompagne ou non de considérations relatives à l'art du poète, n'a pas pour unique objectif de souligner des écarts chrono-

¹⁰ Cf. *supra* n. 6.

nologiques: dès la première ode que nous possédions de Pindare, la dixième *Pythique*, le poète s'investit personnellement (*P.* X 4): le procédé permet dans ce cas particulier de souligner le rapport du poète et de son commanditaire. On trouve un cas semblable dans la première *Néméenne* (*N.* I 18-24). Ailleurs encore, le poète se sert du procédé pour marquer le rapport qu'il entretient avec les divinités qui l'inspirent (fr. 150 Snell-Maehtler), tandis que d'autres cas présentent une combinaison de ces deux possibilités (*O.* IX 21-27), et ainsi de suite. Cependant, la dixième *Pythique* elle-même nous offre un exemple d'investissement du moi poétique à l'occasion d'un écart temporel: il s'agit du passage où le poète revient au premier plan pour donner l'ordre «d'arrêter la rame» (*P.* X 51), ordre précédé d'une maxime dans laquelle le poète s'est déjà mis en avant. L'ordre ainsi donné permet un saut dans le temps, placé sous le signe ambivalent de l'abeille¹¹ — simultanément ordre et liberté —, saut qui permet un retour à la circonstance de célébration qui motive le chant. Le plus ancien des poèmes de Pindare nous offre ainsi l'exemple d'un usage modulé de la première personne, dont l'un des cas au moins accompagne une transgression de la stricte chronologie des faits, puisqu'on y observe le saut du temps légendaire au temps du poète sans étape intermédiaire.

Une telle perspective nous ramène aux vers de la quatrième *Pythique* sur lesquels nous nous sommes appuyé au départ. Ils nous proposent un cas évident d'une intervention personnelle du poète mettant le doigt sur la transgression. Cette dernière est ici présentée comme un effet de l'art, et même d'un art supérieur (*P.* IV 248). Poursuivre le récit en suivant une stricte chronologie serait le fait d'ignorants. Fidèle à un procédé qui commande plus d'un aspect

¹¹ Cf. A. HURST, «ΩΤΕ ΜΕΛΙΣΣΑ: Sur deux poèmes du jeune Pindare (*P.* 10; *O.* 14)», in *Tēiresias*, Suppl. 2 (Montréal 1979), 71-77.

de cette ode, Pindare retourne en symptôme de liberté et de maîtrise ce qui constitue en fait une obligation à laquelle il doit satisfaire¹², et cette obéissance aux contraintes du genre prend ainsi le masque de la liberté poétique. A ce nœud du texte, l'affirmation d'une présence du poète et de son art supérieur souligne à la fois l'importance du rôle du poète et l'aspect crucial d'un point de l'ode où s'opère la rupture d'avec une chronologie rigoureuse.

Il peut arriver que le même ensemble de procédés serve un dessein exactement opposé: masquer le saut chronologique au lieu de le montrer du doigt. Dans la célèbre déclaration de supériorité que Pindare inclut à sa seconde ode *Olympique* (*O.* II 83-88), on retrouve les éléments constitutifs observés dans les vers 247-248 de la quatrième *Pythique*: mise en évidence du moi poétique, allusion à d'autres manières possibles de procéder, désignation d'autres poètes dont Pindare déclare triompher sans peine. En outre, comme dans la quatrième *Pythique*, on se trouve à un nœud chronologique important: le poète va devoir faire un saut. En effet, évoquant les bienheureux dans leurs îles, il a été amené à reculer dans l'axe du temps, voire à sortir du temps: Rhadamanthe, l'époux de Rhéa, Kadmos et Pélée baignent encore dans un présent intemporel. Mais Pindare veut offrir à Théron, descendant de Kadmos, une passerelle lui permettant d'accéder à ce monde; donc, après l'évocation de Pélée et de Kadmos, il va montrer comment un descendant de Pélée a trouvé accès au monde des bienheureux: la conclusion implicite sera qu'un descendant de Kadmos — Théron — prendra pied lui aussi dans les îles des bienheureux. Or, l'arrivée d'un nouveau venu, Achille, contraint le poète à quitter le climat du présent intemporel. Pour évoquer ce fait précis, il doit fixer des repères chro-

¹² Cf. A. HURST, «Temps du récit chez Pindare (*Pyth.* 4) et Bacchylide (11)», in *MH* 40 (1983), 154-168.

nologiques. Dès lors, le poème risque de glisser vers la réapparition explicite d'un axe chronologique, et cela au moment où une telle dimension est la moins souhaitable: Pindare a besoin d'affirmer une communication directe entre le présent vécu par Théron et l'intemporel vécu par les bienheureux. Pour éviter cet écueil, sitôt qu'il a fait allusion à l'arrivée d'Achille dans cet univers, Pindare s'empresse d'évoquer des adversaires malheureux du héros. On pourrait craindre que le poète n'accentue ainsi le sentiment d'un temps passé par l'évocation de la guerre de Troie: il va tout au contraire s'ingénier à diluer ainsi ce point trop apparent de l'axe chronologique. Trois adversaires d'Achille font trois possibilités de sujets poétiques. Nous avons donc obliqué vers l'art du poète, et la question de l'art du poète nous ramène au présent sans que l'auditeur s'en avise. Ainsi s'opère la jonction entre deux aspects du présent que Pindare exploite au long de cette ode: le présent de l'auditoire et le présent qui exprime l'intemporel, ces aspects dont la mise en contact est si nécessaire à la démonstration que Pindare entend faire devant Théron. Le saut chronologique est totalement occulté.

On observe ainsi que l'ensemble des mêmes données peut servir aussi bien à mettre en relief la rupture qu'à l'effacer: le cas de la deuxième *Olympique* se situe à l'extrême opposé de celui de la quatrième *Pythique*, en dépit des ressemblances que l'on peut relever. On pourrait même dire que c'est l'ensemble de ces ressemblances qui permet de faire ressortir l'ambivalence de l'usage que le poète peut faire de son matériel.

A ce stade, il n'est pas nécessaire de pousser plus loin une classification simple des cas de transgression: les exemples que nous avons pris pour passer des cas les moins visibles de transgression aux cas les plus voyants montrent qu'un accord avec la donnée fondamentale de chaque ode joue un rôle prépondérant, au point que même l'apparition

explicite du poète et de son art peuvent le cas échéant servir des propos diamétralement opposés. Mais nous n'avons pas considéré encore la possibilité d'une coexistence des différents types de transgression à l'intérieur d'un même poème.

La deuxième *Olympique* nous offre l'exemple d'une série d'écart qui entretiennent avec l'intention fondamentale de l'ode des rapports particulièrement évidents. Nous avons déjà pris en compte deux passages de cette ode, l'un au niveau minimal (*O. II 22 sq.*), l'autre à l'extrême opposé (*O. II 83-88*). Si l'on considère à présent l'ensemble de l'ode, on peut dénombrer six cas de transgression, dont l'un (*O. II 56*) présente un aspect qualitatif particulier.

Les trois premiers cas sont du type minimal: une simple relative permet le passage dans un temps antérieur. Un système d'analogies est observable, qui relie ces trois cas l'un à l'autre. Les deux premiers (*O. II 9* et *O. II 22 sq.*) sonnent de la même façon, avec leur pronom relatif en deuxième position après une forme verbale:

9... καμόντες οἱ πολλὰ θυμῷ...
23... ἔπαθον αἱ μεγάλαι

Le plan morphologique crée ainsi le sentiment d'un parallélisme entre la geste des Emménides et celle des filles de Kadmos¹³ (on sait à quel point cela pouvait convenir à Théron et à ses prétentions d'être issu de Kadmos). D'autre part, on remarque que le deuxième et le troisième cas (*O. II 22-23* et *O. II 38-39*) offrent à leur tour une analogie: ils sont l'un et l'autre contigus à des ensembles de maximes. Le deuxième cas est comme incrusté dans l'ensemble qui débute au vers 15 et qui insiste sur l'aspect irréversible du temps pour lui opposer le pouvoir bienfaisant des ἐστὶα χάρματα et des κρέσσονα ἀγαθά. Le troisième cas est immé-

¹³ Ce point a déjà été observé par J. VAN LEEUWEN, *op. cit.* (*supra* n. 8), 92.

dialement consécutif à l'ensemble de maximes qui débute au vers 31 et qui constitue comme un écho de la série dans laquelle s'insère le deuxième cas: limites de la condition mortelle, va-et-vient du bonheur et du malheur en sont les thèmes. A noter la fréquence de *χρόνος* dans ce passage: dans le deuxième cas (*O.* II 17) il est personnifié comme «père de toutes choses», puis, dans le troisième cas (*O.* II 37) il est repris au sens courant, mais dans l'expression exceptionnelle ἄλλῳ χρόνῳ. Ce tour, par opposition avec ὑστέρῳ χρόνῳ, semble nier l'écoulement irréversible du temps et proposer par avance des temps juxtaposés dont Pindare a besoin pour introduire Théron dans la société des bienheureux. Entre deux (*O.* II 30), le bonheur d'Inô est décrit comme prenant place «dans la globalité du temps» (*τὸν ὅλον ἀμφὶ χρόνον*).

Les liens qu'entretiennent les trois cas, tout comme les mentions répétitives du temps, semblent avoir un objectif commun: aplani les accidents chronologiques du récit, ou accréditer à tout le moins une communicabilité des couches du temps mises en œuvre: par les ressemblances formelles, par le contexte, par le passage d'un 'temps irréversible' à un 'temps autre' à travers un temps 'global'.

Deux autres cas d'anachronie ont été pris en considération déjà: il s'agit du couple de transgressions formé par l'introduction d'Achille d'une part (*O.* II 79)¹⁴ et de l'autre par le saut jusqu'au présent habilement camouflé à la faveur d'une mise en évidence du poète (*O.* II 83-88).

¹⁴ Au vers 79, ἐπει (que le scholiaste paraphrase en ἐπειδή, prenant apparemment parti pour une interprétation temporelle) montre bien l'imbrication du plan causal et du plan temporel. ἔνεικε, aoriste, contraste avec la série de présents qui précède. Le mot suggère un nouvel aspect du temps, non répétitif, un temps où quelque chose de précis se passe. La proposition qui commence avec ἐπει situe à la fois le moment et la cause de la venue d'Achille chez les bienheureux: ce faisant, elle peut servir à diluer le sentiment d'une rupture chronologique, et la cause constitue un moyen 'camouflé' d'attirer dans le texte une notion d'antériorité.

Enfin, on peut se demander si l'évocation de l'«avenir», τὸ μέλλον (*O.* II 56), constitue un réel écart chronologique. La réponse semble se trouver dans la valeur que le poète confère à son récit: saut dans l'avenir de Théron, sans doute, et de tous ceux qui méritent le même sort fortuné, mais simultanément évocation d'un ordre permanent du monde, c'est une sorte de temps qui s'écoule en parallèle du temps des mortels, ou plutôt qui donne l'impression de ne pas s'écouler. Nous avons vu les difficultés que cela pose au poète et cédé à la tentation de l'appeler, à titre indicatif, du non-temps.

Sauts camouflés, écarts aplatis, présent intemporel, ces procédés font résonner l'ode dans une tonalité de 'présent majeur'. La diversité des moyens mis en œuvre pour opérer les écarts chronologiques fait qu'ils prennent leur vrai sens dans un jeu de parallèles, jeu subordonné à l'intention fondamentale de l'ode. Rappelons que cela est beaucoup plus immédiatement sensible à un auditoire qui prend connaissance globalement de l'œuvre qu'aux scholiastes qui sont matériellement contraints de la fragmenter dans leur lecture.

Par opposition avec cette ode, on peut considérer la septième *Olympique*, dans laquelle une certaine fréquence des remontées le long de l'axe chronologique constitue un trait saillant. Pindare claironne sa première transgression: *O.* VII 20-21 entre dans la catégorie 'maximale', celle où le poète pointe sur l'anachronie un doigt indicateur:

ἐθελήσω τοῖσιν ἔξ ἀρχᾶς ἀπὸ Τλαπολέμου
ξυνὸν ἀγγέλλων διορθῶσαι λόγον

«Je veux à ces gens tenir un droit discours en remontant à l'origine et depuis Tlépolème proclamer leur commune histoire...»¹⁵.

¹⁵ Pour cette phrase, cf. David C. YOUNG, *Three odes of Pindar. A literary study of Pythian 11, Pythian 3, and Olympian 7*, Mnemosyne, Suppl. 9 (Leiden 1968), 78 n. 2. Sur la régression dans le temps des épisodes évoqués, cf. A. RIVIER, «Mythe et poésie», in *BAGB*, Suppl. Lettres d'humanité IX (Paris 1950), 77 sqq.

Suit la légende de Tlépolème «le fondateur de cette terre» (*O.* VII 30), comment il tua Licymnios, comment il dut alors consulter Apollon. La réponse d'Apollon contient le deuxième écart (*O.* VII 34): Tlépolème doit se rendre au lieu entouré par la mer dans lequel, jadis (ἐνθα ποτε, 34), Zeus avait fait «neiger» de l'or¹⁶; le texte se déroule ensuite comme un récit circulaire: la mention de la «neige» d'or appelle une digression à la faveur de laquelle Pindare recule dans le temps jusqu'au moment de la naissance d'Athéna; l'institution de sacrifices en l'honneur d'Athéna entraîne le récit de l'épisode au cours duquel les Rhodiens, ayant oublié de prendre du feu pour le sacrifice, reçurent de Zeus la «neige» d'or. Cette nouvelle transgression relève de la forme intermédiaire: le relatif s'y trouve appuyé d'un adverbe qui indique l'écart, mais par rapport au premier écart, c'est une atténuation. On remarque cependant qu'elle est implicitement prêtée à Apollon lui-même: les procédés de récit du dieu sont ainsi présentés comme parallèles de ceux du poète. Le recul situé à l'intérieur du récit circulaire est quant à lui complètement occulté grâce à l'emploi d'un simple participe aoriste (*O.* VII 37 ἀνθρώπων παλαιαὶ ρήσιες...). Pindare se propose alors de remonter encore plus haut dans la chronologie, d'évoquer le surgissement de l'île de Rhodes dans un temps où elle n'existant pas encore, à l'époque où les dieux se partageaient la terre. La transgression est ici évidente (*O.* VII 54):

φαντὶ δὲ ἀνθρώπων παλαιαὶ
ρήσιες...

«Les vieux récits que les hommes racontent, disent que...»

C'est une force extérieure qui est ici convoquée, une sorte de pression irrésistible du dit collectif, ployant en apparence

¹⁶ Sur l'alternance de l'image de «neige» et de «pluie», cf. David C. YOUNG, *op. cit.* (*supra* n. 16), 84.

le poème et le contraignant à ce nouveau recul dans le temps. Le poète, une fois ce point éloigné de la chronologie atteint, doit reprendre le cours du temps et sauter jusqu'à deux points posés comme en suspens le long de l'axe chronologique dans ce qui précédait: Tlépolème établi à Rhodes d'une part, le vainqueur célébré dans l'ode d'autre part. Dans chacun de ces deux cas, Pindare procède de manière minimale (*O.* VII 77 et 81): de simples relatifs-démonstratifs suffisent à franchir les sauts nécessaires¹⁷.

L'ode met donc en jeu une savante variété de moyens. On remarque l'alternance des écarts mis en évidence et des écarts camouflés, avec, dans le second cas (*O.* VII 34) un exemple du stade intermédiaire. En outre, on a l'impression que le poète a voulu souligner la virtuosité avec laquelle son texte se meut dans le temps en se référant à trois instances différentes dans trois des cas de transgression: le moi du poète (*O.* VII 20), Apollon (*O.* VII 34), le dit collectif de l'humanité (*O.* VII 54). C'est un véritable foisonnement du temps et des moyens de s'y mouvoir que Pindare suscite à la gloire de Diagoras — et à sa propre gloire aussi, comme en témoigne le parallèle discret qu'il établit entre son dire et celui de l'oracle apollinien.

L'intention affichée du poème étant de louer Diagoras, Pindare choisit de le mettre en relief en le faisant apparaître explicitement sur le fond des légendes relatives à la communauté qui est la sienne. La victoire de Diagoras glorifie Rhodes et Rhodes, en retour, par la profondeur des plans chronologiques qu'elle offre, permet de voir la carrière de Diagoras comme une manifestation supplémentaire de la

¹⁷ Selon David C. YOUNG (*ibid.*, 90), le vers 77 nous ramène directement au présent («A locative adverb (*tóθι*) again provides transition (v. 77) and suddenly we are back in the present»). Les faits sont plus nuancés: le *tóθι* du vers 77 sert à nous ramener à Tlépolème, par l'intermédiaire des rites célébrés en son honneur (mis en doute par le scholiaste à 146 a [I p. 229 Drachmann], mais cf. FARRELL, 56) et ces rites permettent à leur tour un retour au présent.

faveur divine. Le mérite de Pindare est alors d'avoir mis en relation les diverses couches du temps qui rendent cette perspective plausible, d'où sans doute une certaine gesticulation du poète autour des écarts chronologiques¹⁸.

La confrontation rapide des deux exemples choisis, la deuxième et la septième *Olympiques*, fait apparaître que si l'on peut, dans une première étape, tenter d'établir une morphologie simple du saut chronologique, ce premier pas ne nous mène pas loin dans la compréhension des poèmes de Pindare; à la manière de mots qui prennent leur sens dans un contexte, les procédés mis en œuvre pour opérer des transgressions chronologiques ne prennent de sens qu'à condition d'être mis en relation avec les données fondamentales du texte, dans toute la mesure où elles sont encore perceptibles. Par l'effet d'un jeu dialectique qui ne devrait pas glisser jusqu'à la pétition de principe, on peut même dire que l'examen des écarts et des moyens mis en œuvre pour les effectuer livre un éclairage capable de conforter dans une certaine mesure telle ou telle hypothèse portant sur l'intention d'une ode.

Le dernier saut chronologique de la deuxième *Olympique* et les deux derniers sauts de la septième *Olympique* sont des sauts dans le sens 'normal' de l'écoulement du temps: ils nous ramènent par conséquent au problème du raccourci tel

¹⁸ Sans vouloir ajouter un 'symbolisme' ou un facteur unifiant à ceux de G. NORWOOD (*Pindar* [Berkeley 1956], 138-145) et David C. YOUNG (*op. cit.* [*supra* n. 16], 88 sq. et 102-105), remarquons un argument supplémentaire qu'on pourrait adresser à ceux qui ne voient pas de rapport entre la comparaison de la coupe d'or par laquelle l'ode débute et le reste du poème. L'or, qui rappelle évidemment la lumière d'Hélios dieu de Rhodes, scintille dans chacune des couches du temps mises en œuvre dans cette ode. *Temps présent*: la coupe d'or (1-6). *Temps de Licymnios*: Apollon χρυσοκόμας (32), en évidence au début de la seconde épode et dont le rôle est déterminant. *Temps de la naissance d'Athéna*: «pluie» ou «neige» d'or, dont le rapport avec le Soleil est encore accentué du fait qu'elle vient remplacer le feu. *Temps du partage du monde*: l'attribution de Rhodes à Hélios est garantie par Lachésis «au bandeau d'or» (64) — «encore lui», note André RIVIER à propos de cet or, *art. cit.* (*supra* n. 15), 79.

que Pindare le formule dans la quatrième *Pythique*. En fait, ces cas se situent à l'intersection des deux ensembles que forment d'une part les écarts chronologiques, de l'autre les effets de syncope et les jeux sur le *tempo* de la narration. C'est le second ensemble qu'il faut maintenant aborder.

Par un effet naturel de la ‘condensation du temps’ généralement nécessaire au récit, Pindare est amené à s’exprimer de manière explicite sur la contrainte à laquelle il se sent soumis d’abréger le cours de son ode. Cependant, les motifs qu’il invoque lorsqu’il décide de parler ouvertement ne sont pas que d’ordre théorique, et il peut arriver même que les choses ne soient pas claires. Une syncope, ou condensation du temps du récit dont le cas extrême est le saut chronologique, peut se montrer ou passer inaperçue selon que cela conviendra au poète. Outre les syncopes, la quatrième *Pythique*, dont nous sommes parti, présente des cas évidents de traitements plus ou moins appuyés de différentes tranches chronologiques du récit. C’est par conséquent dans cet ordre qui va du plus explicite au plus implicite qu’on abordera les textes dans ce deuxième volet.

I. I 60-63 πάντα δ’ ἔξειπεν, ὅσ’ ἀγώνιος Ἐρμᾶς
 Ἡροδότῳ ἔπορεν
 ἵπποις, ἀφαιρεῖται βραχὺ μέτρον ἔχων
 ὕμνος. ή μὰν πολλάκι καὶ τὸ σεσω-
 παμένον εὐθυμίαν μείζω φέρει.

«Dire tout ce qu’Hermès, maître des jeux, a donné à Hérodote dans la course des chars, le chant me l’interdit par ses courtes limites. Souvent, il est vrai, ce que l’on passe sous silence apporte encore plus de plaisir.»

Une première raison que le poète peut trouver d’abréger son poème consiste à présenter ce dernier comme un être autonome, pourvu de règles qui autorisent ou interdisent

certaines choses. Dans notre exemple, le poète se donne implicitement pour un complice du destinataire, conscient de l'abondance des matières à évoquer, mais brimé par des normes qui le dépassent et qui lui semblent imposées. Encore faut-il relever que l'évocation de semblables règles place celui qui en parle dans la catégorie, conçue comme valorisante, de ceux qui possèdent un art. Il feint alors de faire de nécessité vertu et prône la valeur du silence. Deux éléments sont à retenir: la responsabilité de l'abrévement, pourtant voulu par le poète, peut être renvoyée par lui à une instance extérieure; d'autre part, le poète a le regard fixé sur le silence, une voie par laquelle l'abrévement peut également passer. Le point commun de ces deux éléments réside en ce que le manque de temps est dans les deux cas la cause implicite qui fait qu'on doit raccourcir ou se satisfaire du silence. La nécessité qui plane est bien celle d'une condensation du temps.

On sait que le poète recourt assez souvent à cette excuse, mais il est intéressant de noter qu'il n'y recourt pas souvent de manière isolée.

Dans la sixième *Isthmique*, 56 sqq., le manque de temps pour continuer le récit est accompagné de la considération que le poète doit se concentrer sur le vainqueur qu'il célèbre; ce dernier, en compensation de la brièveté de l'ode, recevra un éloge convenable au «style argien». La brièveté imposée apparemment par une donnée constitutive de l'ode se double ici d'une brièveté qui, elle, semble voulue par le poète soucieux des convenances.

Dans la huitième *Pythique*, Pindare se réfugie également derrière le manque de temps (*P.* VIII 29-32): cette fois-ci, l'objectif avoué est d'éviter la «satiété» (*κόπος*). Le poète dédaigne de préciser qui serait la victime de ce sentiment: lui-même? Le vainqueur qu'il célèbre? On soupçonne que peu lui chaut: vainqueur et poète sont solidaires devant un public dont on craint qu'il ne résiste à l'effet du poème.

Cette vue semble confirmée par ce qu'on trouve dans la première *Pythique* (*P.* I 81-85): savoir se montrer bref avec à-propos, nous y est-il dit, c'est éviter le blâme du public (μῶμος); en effet, la «satiété» émousse les «espoirs rapides». La phrase qui suit, introduite par une particule δέ à valeur explicative, montre bien qu'il est ici question des sentiments du public: la mesquinerie de certains, sous la forme d'un ressentiment qu'ils n'osent avouer à l'endroit des succès d'autrui, produit le κόπος¹⁹. Une chose est certaine: les succès que le public envie de la sorte sont ceux du destinataire de l'ode, Hiéron, comme l'attestent les vers sur lesquels débouche notre passage et qui exhortent le prince à faire bon usage de son succès (*P. I.* 85 sqq.). Mais ne peut-on dire que Pindare s'inclut lui aussi dans la catégorie de ceux que l'on envie secrètement? La recommandation d'à-propos et de brièveté des vers 81 sqq. ne saurait s'adresser à Hiéron, comme le scholiaste de 157 d l'a bien remarqué déjà. Pindare parle ici de lui-même et feint d'énoncer pour lui-même un programme. Or, ce programme est conditionné par le même obstacle que celui auquel se heurte son destinataire, à savoir la «satiété». Au prince, Pindare recommande alors une générosité des actes qui est présentée comme le corollaire de la brièveté de ses propres paroles. Dans la diversité de leurs conditions, le poète et le prince sont unis pour affronter la «satiété» et c'est précisément là le sentiment qui contraint le poète à l'abrége-ment²⁰.

¹⁹ ταχείας ἐλπίδας désigne, semble-t-il, des sentiments communs du vainqueur et du poète, malgré ce que disent les scholiastes (*ad* 160 a et b, II p. 27 Dr.: selon eux, ces sentiments habiteraient les auditeurs; même vue chez FARNELL, 115). On a peine à concevoir que des sentiments mesquins soient désignés chez Pindare par des mots qui d'ordinaire sont utilisés avec une valeur positive (pour ἐλπίς, l'usage dans un sens négatif implique la présence d'un qualificatif dans ce sens, e.g. *N.* VIII 45 κενεᾶν δ' ἐλπίδων).

Le vers 84 explique κόπος: c'est là l'obstacle élevé devant les élans du poète et de son destinataire.

²⁰ Même cas dans *N.* X 20, cf. *infra* p. 181.

Ces trois exemples font entrevoir une tactique selon laquelle le manque de temps n'est pas invoqué seul lorsqu'on veut abréger un poème: il y faut une justification concurrente et cette justification peut varier de deux manières: elle peut être constituée par une convenance du poète à son rôle et du poème à son sujet (cas de la sixième *Isthmique*); elle peut consister au contraire dans l'affirmation qu'un obstacle extérieur au texte provoque l'abrévement en y contraignant le poète. Dans un certain sens, par conséquent, les vers de la quatrième *Pythique* dont nous sommes parti sont exceptionnels: Pindare n'y invoque que le manque de temps; toutefois, en filigrane, on lit dans l'affirmation de supériorité du vers 248 la présence d'une critique qui pourrait s'en prendre aux dimensions de l'œuvre.

Si le manque de temps n'est généralement pas mis en avant de manière isolée, la justification de l'abrévement, elle, peut se présenter seule et permettre à l'auditoire de sous-entendre que le temps fait défaut. Ainsi, dans la quatrième *Néméenne*, le poète veut s'arrêter à l'évocation du mariage de Thétis et de Pélée et ne pas s'engager plus avant dans la légende des Eacides:

(N. IV 69-72) Γαδείρων τὸ πρὸς ζόφον οὐ περατόν· ἀπότρεπε
αὗτις Εὐρώπαν ποτὶ χέρσον ἔντεα ναός·
ἀπορα γὰρ λόγον Αἰακοῦ
παιδῶν τὸν ἄπαντά μοι διελθεῖν.

«On ne peut traverser à l'Ouest de Gadeira: tourne vers le continent, vers l'Europe, ton vaisseau; il m'est impossible de narrer toute l'histoire des enfants d'Eaque...»

Comme dans la sixième *Isthmique*, Pindare poursuit en évoquant son rôle et l'éloge qu'il doit au vainqueur et à la famille de ce dernier (N. IV 73 sqq.). Malgré la comparaison explicite de l'abondance des sujets contenus dans la légende des Eacides et de l'abondance des eaux de l'Océan, il est évident que si le poète veut «retrouver la terre

ferme», c'est pour abréger son récit. Implicitement, c'est à nouveau le temps qui fait défaut: s'allonger serait contraire aux proportions de l'ode, lesquelles constituent une manière de gérer le temps. L'obstacle n'est plus situé chez l'auditeur, il n'est pas davantage donné pour intériorisé dans les 'lois' de l'ode (comme dans la première *Isthmique*), il réside apparemment dans l'abondance du sujet lui-même. Apparemment dira-t-on, car cette abondance en elle-même ne peut contraindre le poète à l'abrégement que si elle se trouve confrontée à un obstacle, à son tour. Camouflé dans une comparaison avec l'Océan, on retrouve ici l'obstacle du temps, un temps conçu avant tout dans le sens de la durée d'exécution de la cantate, mais qui se répercute sur la nécessité de condenser le temps dans le récit²¹.

Une variable supplémentaire peut être introduite dans l'attitude du poète en face de la nécessité d'abréger. Les cas évoqués jusqu'ici permettent de distinguer une attitude double: le poète abrège parce que l'abrégement constitue un témoignage de sa maîtrise, ou à tout le moins de son appartenance à la catégorie des gens de l'art (*P.* IV 247; *I.* I 60-63; *I.* VI 56-57; *P.* VIII 29-32; *P.* I 81-85), il peut arriver aussi qu'il choisisse de se présenter comme constraint d'abréger parce qu'il est inférieur à la tâche qui s'offre à lui. C'est ce qui se produit dans le cas qui nous intéresse de la quatrième *Néméenne*. On dira qu'il se montre en bonne compagnie: si la légende des Eacides est aussi impossible à conter qu'il est impossible de traverser l'Océan, le refus du poète devant l'obstacle fait de lui, au pire, l'égal du reste des humains. Mais l'image nautique utilisée implique évidemment qu'il est mieux que cela: le poète est le maître de la navigation, il est l'homme qui connaît le chemin.

²¹ Sur l'importance des Colonnes d'Héraklès dans ce passage, cf. J. PÉRON, *Les images maritimes de Pindare* (Paris 1974), 81-84.

Un autre cas est à situer dans la même ligne: dans la dixième *Néméenne*, aux vers 19-20, le poète confesse que «sa bouche est trop faible» pour conter les hauts faits des Argiens — à quoi vient s'ajouter, comme seconde raison, la «satiété». Dans ces deux cas, l'aveu de faiblesse du poète doit-il être pris au sérieux? Outre ce qu'on peut dire du premier cas, où le poète se confronte à un *ἀδύτατον*, on peut remarquer que dans les deux exemples cités la faiblesse affichée du poète constitue une forme d'éloge du sujet. Le scholiaste ne s'y est pas trompé, lorsqu'il nous dit à propos des vers 19-20 de la dixième *Néméenne* que Pindare recourt à l'éloge d'Argos pour masquer le fait que la victoire célébrée dans l'ode est en elle-même insignifiante (*schol. ad N. X* 35, III p. 170 Dr.). De plus, il est évident que l'aveu de faiblesse se retourne en indice qualifiant pour le poète. Savoir identifier un *ἀδύτατον* ou en savoir sur Argos plus qu'on n'est en mesure d'en dire, c'est encore déployer une compétence qui distingue le poète de son auditoire ou d'éventuels rivaux naïfs.

On voit ainsi que dans tous les cas, l'abrévement explicite est manié par Pindare comme un jeu auquel il ne saurait perdre, mais aussi comme un jeu auquel il accorde beaucoup d'attention, comme en témoignent les variables qu'il prend soin d'y introduire. En fait, il semble bien que ces abrégements explicites sont traités comme des points du texte où le poète peut faire valoir sa virtuosité et l'importance de son intervention. Nous sommes dans le même axe que lorsque nous considérions les transgressions par rapport à la chronologie rigoureuse.

Dès lors, il est intéressant de se pencher sur un texte où l'on voit apparaître deux déclarations explicites d'abrégement: la quatrième *Néméenne*. On a vu comment Pindare renonce à poursuivre le récit de la légende des Eacides (*N. IV* 69-71). Ce passage ne prend tout son sens qu'à partir du moment où on le confronte avec la première

déclaration explicite d'abrévement contenue dans les vers 33-35 de cette même ode:

τὰ μακρὰ δ' ἔξενέπειν ἐρύκει με τεθμός
ῶραι τ' ἐπειγόμεναι·
ἴψγι δ' ἐλκομαι ἥτορ νεομηνίᾳ θιγέμεν.

«Ce qui m'empêche de narrer à loisir, c'est le devoir et le temps qui me pousse; un charme magique incite mon cœur à toucher à la nouvelle lune».

La traduction se heurte d'emblée au terme de *τεθμός*. Le lexique de Slater (*s.v.* p. 492) indique pour cet unique passage le sens de «règle, convention du chant» (*law, convention of song*). Il est en accord avec le scholiaste (peut-être encore l'écho d'Aristarque): *ποῖος δὲ τεθμός; δό νόμος τοῦ ἐγκωμίου*. «Quel devoir? La règle du poème d'éloge.» On est donc tenté de penser d'abord que c'est une «règle de l'art», comme dans la première *Isthmique*, vers 60-63, qui empêche Pindare d'allonger. Cependant, les usages que Pindare fait de *τεθμός* ne favorisent pas cette interprétation. Il est vrai que le mot peut signifier 'loi' ou 'règle' (cf. *e.g.* *P.* I 64 *τεθμοῖσιν ἐν Αἰγαίῳ*), mais le seul sens dans lequel Pindare l'emploie quand il est seul, comme dans notre cas, et non pas accompagné d'un génitif, c'est le sens de 'devoir'. On ajoutera même que là où l'on rencontre *ὑμνον τεθμόν* (*O.* VII 88), on ne peut justement pas comprendre 'règle du chant', puisque c'est Zeus lui-même qui est exhorté à honorer ce *τεθμός*: il ne peut s'agir que de l'*'institution'* du chant à la gloire du vainqueur (cf. *schol. ad O.* VII 161 a, I p. 233 Dr. *περιφραστικῶς τὸν ὕμνον τὸν Ὀλυμπιόνικον*) et non des règles d'écriture d'une ode, dont on ne saurait imaginer que Zeus s'en préoccupe. Si donc on prend *τεθμός* dans le sens de 'devoir', le début de notre passage prend un sens simple (trop simple?): Pindare mentionne les délais auxquels il est lié par le contrat passé entre lui et son commanditaire. Pindare doit livrer sa cantate pour être

exécutée à Egine lors d'une fête célébrée à la nouvelle lune (sens du vers 35 selon Aristarque, in *schol. ad N.* IV 53 a, III p. 72 Dr., et développé par Farnell, 266): la circonstance est exposée sous deux aspects; le temps qui passe et l'engagement de Pindare conformément à son devoir de poète vis-à-vis d'un commanditaire.

Sans entrer dans le détail des vers qui suivent et qui posent de nombreux problèmes d'interprétation, relevons qu'ils évoquent un critique hostile au poète et à l'égard duquel Pindare, comme l'on peut bien s'y attendre, ne dissimule pas son mépris (*N.* IV 39-41). Le souci du temps, une fois encore, n'est pas énoncé de manière isolée (*supra* p. 179). Pourtant, cette fois-ci, il ne s'agit pas du temps que va prendre l'exécution de l'ode, mais bien du temps nécessaire à sa composition. Si l'on confronte à présent ce passage avec la seconde déclaration de brièveté (69-71) contenue dans le poème, on constatera qu'une forme de complémentarité se manifeste: temps de l'écriture la première fois, temps de l'exécution la seconde fois; référence explicite au temps la première fois, référence implicite la seconde fois; même les justifications conjointes sont complémentaires: l'évocation dédaigneuse du critique dans le premier passage permet au poète d'évoquer ses pouvoirs, alors que la nécessité d'abréger est présentée la seconde fois comme un effet de son impuissance, avec les nuances précédemment évoquées.

Y a-t-il une raison à cette insistance sur un procédé qui touche au temps? Il est vrai que Pindare insiste dès la première strophe sur la question de la durée: le poème dure au-delà de l'acte (*N.* IV 6-8). Après la première déclaration d'abrégement, il revient à ce thème: le temps réalisera les promesses de son talent, en dépit des critiques. Mais ces affirmations doivent à leur tour être rattachées au contexte général de l'œuvre tel qu'il nous est donné par le poète. L'ode célèbre la victoire d'un membre de la famille des

Théandrides (*N.* IV 73), et d'emblée la ‘musique’ est présentée comme un moyen de franchir le temps. Un double objectif est ainsi visé puisque Timocrite, le père du vainqueur, pratiquait lui-même la musique de son vivant, mais qu'il est mort déjà lorsque son fils triomphe à Némée. Condenser le temps, proférer une parole qui dit échapper à la durée sous le signe de la musique chère aux Théandrides et qui réalise en elle la réunion impossible des durées où vivent le père et le fils, se prononcer ouvertement sur le temps qui tour à tour vous domine (*N.* IV 33), réalise des promesses (*N.* IV 43) et constitue l'obstacle que le poète surmonte (69), c'est apporter la consolation dont le vainqueur semble avoir besoin (cf. *N.* IV 1-2) et désigner le poète comme l'auteur de cette consolation. Les circonstances font ici que l'épinicie se transforme partiellement en une réflexion sur la durée, sur ce qu'elle a de douloureux, sur ce qu'elle a de prometteur, et dit comment le poème qui permet de la franchir s'y trouve lui-même doublement imbriqué: temps de l'écriture (*N.* IV 33) et temps de l'exécution (*N.* IV 69-71).

Pour conclure provisoirement sur l'abrégement explicite, on pourrait se demander si Pindare nous offre lui-même une clef pour en comprendre l'importance. L'indice le plus clair dans ce sens est peut-être celui qu'il nous livre dans la neuvième *Pythique*, vers 67-68 :

ἀκεῖα δ' ἐπειγομένων ἥδη θεῶν
πρᾶξις ὅδοί τε βραχεῖαι.

« Si les dieux poussent à la roue, le fait est rapide, les chemins sont courts. »

Le pouvoir d'accélérer les événements n'est rien moins qu'un pouvoir divin. Le poète y participe dans le cadre de sa mission divine. On notera que l'image du cheminement

s'applique ici aux dieux comme ailleurs au poète²² (*P.* IV 247-248, *e.g.*).

Après les cas d'abrégement autour desquels le poète se livre à une certaine gesticulation, ceux qui, tout au contraire, sont le résultat d'un silence (cf. *I.* I 60-63). Si les cas explicites d'abrégement se présentent comme des moyens de presser le *tempo* du récit (*e.g.* *P.* IV 247-248) ou de renoncer à une thématique faute de temps pour en aborder une autre (*N.* IV 69-71; *O.* XIII 93, *e.g.*), on a parfois l'impression que le poète préfère choisir plus discrètement le silence pour obtenir un effet de syncope.

Une première distinction s'impose: le poète peut dire ou ne pas dire qu'il tait quelque chose. Les cas où le silence est indiqué ne relèvent pas exactement du problème de la syncope et du *tempo* du récit, mais bien de l'attitude religieuse ou éthique du poète qui, dans ces cas-là, prend justement le temps de dire qu'il existe des points sur lesquels il se tait (*e.g.* *O.* IX 35-36; *O.* XIII 91; *O.* I 52). En revanche, lorsque Pindare fait silence sans l'indiquer à son auditeur, ses intentions peuvent être en relation avec la gestion de la durée dans le poème.

Dans son analyse de la treizième *Olympique*, L. Lehnus reprend à Huxley le terme commode d'«amnésie sélective»²³ pour qualifier chez Pindare l'attitude qui consiste à narrer certains épisodes (en l'occurrence les guerres de Bellérophon) pour en oublier d'autres, qui font problème (la tentative de Bellérophon de gravir l'Olympe sur le dos de Pégase). Ce cas particulier relève du silence de nature religieuse, mais le concept mis en œuvre trouve des applications ailleurs et nous permet d'éclairer quelques cas de silence contenant des syncopes.

²² Sur le rôle de la vitesse dans cette ode, cf. A. KÖHNKEN, *supra* p. 107 sq.

²³ Cf. Pindaro. *Olimpiche*. Traduzione, commento, note e lettura critica di Luigi LEHNUS, Introduzione di Umberto ALBINI (Milano 1981), 208.

Dans la première *Olympique*, le récit de la victoire de Pélops comporte un tel silence: Pélops adresse une prière à Poséidon et voit son vœu exaucé:

(O. I 86-87) τὸν μὲν ἀγάλλων θεός
 ἔδωκεν δίφρον τε χρύσεον πτεροῖ-
 σίν τ' ἀκάμαντας ἵππους.
 ἔλεν δ' Οἰνομάου βίαν παρθένον τε σύνευνον.

«A sa gloire, le dieu lui accorda char d'or et chevaux ailés infatigables. Il vainquit le puissant Oinomaos et remporta la jeune fille pour épouse.»

La course de char décisive entre Pélops et Oinomaos est ici contenue dans un silence (silence qui relève en partie de l'amnésie sélective, puisque la fraude joue son rôle dans la victoire de Pélops).

Certes, l'épisode est non seulement impliqué par le don du char et des chevaux, mais il était peut-être trop célèbre pour qu'il fallût s'y attarder (même le célèbre fronton du temple de Zeus à Olympie peut se permettre d'être allusif). Il n'en reste pas moins qu'il se trouve, objectivement parlant, passé sous silence, et que le poète obtient ainsi un effet d'abrévagement dont le résultat est saisissant: l'auditeur parvient à la victoire de Pélops avec une soudaineté inattendue. En effet, les dimensions accordées à la prière de Pélops laissaient attendre un *tempo* de récit mesuré: au vers 67, l'auditeur pénètre dans un rythme quasiment épique (on songe d'ailleurs facilement au parallèle d'Achille invoquant Thétis au bord de la mer); or, ce rythme est subitement brisé, l'illusion du récit épique rompue avec le vers 88..

Cette analyse nous contraint à placer ici une petite digression sur ce qu'on pourrait nommer les 'scènes appuyées': en effet, notre syncope se révèle à la faveur du contraste entre la soudaineté de la phrase qui exprime la victoire et la scène de type épique qui précède, l'une servant en quelque sorte de tremplin à l'autre.

Obligée ou non, la présence d'une scène appuyée crée les conditions favorables pour qu'un abrègement soit perceptible comme tel. Dans la quatrième *Pythique*, les véritables scènes d'opéra qui se déroulent entre les vers 78 et 168, avec leurs échanges de répliques au style direct, forment un contraste avec le catalogue des Argonautes qui leur fait suite et qui, du vers 169 au vers 184, donne une impression de vitesse (cf. *P.* IV 171 τάχα δέ). L'objectif est relativement évident: c'est par le moyen de ce contraste que Pindare réussit le tour de force de nous faire percevoir un catalogue de héros comme un moment d'accélération du texte.

Il faut cependant relever que la syncope contenue dans un silence peut servir un but tout autre que celui d'obtenir une accélération du *tempo* du récit. En effet, prenons un cas évident de syncope contenue dans un silence: celui que nous propose la troisième *Olympique*. Le récit de la manière dont Héraklès a rapporté d'Istrie les oliviers maintient le silence sur le fait même qu'Héraklès a rapporté les oliviers d'Istrie (*O.* III 18-35). Cependant, la syncope n'est pas perceptible comme une compression de la durée du récit, bien au contraire: la quête de l'olivier a été mentionnée au début du poème (*O.* III 13-14):

γλαυκόχροα κόσμον ἐλαίας, τάν ποτε
"Ιστρου ἀπὸ σκιαρᾶν
παγᾶν ἔνεικεν Ἀμφιτρυωνιάδας κτλ.

«... l'olivier qu'autrefois le fils d'Amphitryon avait rapporté des sources ombragées de l'Istros», etc.

Par conséquent, lorsqu'aux vers 26 sqq. cette partie de la légende est omise, on perçoit une simple complémentarité entre deux moments de l'ode; le premier moment, suspendu en quelque sorte dans la mémoire de l'auditeur, crée l'attente nécessaire jusqu'au moment où il vient naturellement s'insérer dans un récit de l'ensemble des faits; il n'est alors plus nécessaire de le répéter. Ce cas nous présente en

petites dimensions ce que la quatrième *Pythique* propose à plus larges traits lorsque le récit du retour des Argonautes passe sans les mentionner par-dessus les épisodes évoqués au début de l'ode, lorsque Médée prononce ses prophéties.

Revenons à la première *Olympique*. La partie du récit que l'on passe sous silence est la course de chars. Les rapports du vainqueur célébré dans cette ode et de la course de chars qui oppose Pélops et Oinomaos contiennent peut-être la clef de ce silence. Pindare choisit de s'appuyer sur l'un des mythes de fondation des jeux olympiques pour célébrer Hiéron vainqueur à la course des chevaux²⁴. Or ce mythe comporte une course de char, que chacun connaît comme un épisode central. Cette notoriété présente pour avantage qu'on peut passer le passé sous silence, mais qu'y gagne-t-on? Il se trouve que le destinataire de l'ode n'est pas vainqueur à la course des chars, l'épreuve prestigieuse dont on sait qu'il souhaite la remporter. Dans ces conditions, le silence de Pindare pourrait remplir deux rôles: éviter dans le 'mythe' la confrontation de la victoire désirée avec la victoire obtenue, et, simultanément, constituer un augure favorable à la victoire souhaitée²⁵. On a l'impression que le silence diplomatique et le silence de bon augure se rencontrent ici, attirant l'attention sur le non-dit et provoquant aussi, sur un autre plan, une accélération du *tempo* du récit.

²⁴ Pour célébrer la même victoire, Bacchylide choisit également d'évoquer une figure de fondateur (5). Pour la date, cf. H. MAEHLER (ed.), *Die Lieder des Bacchylides*. I, *Die Siegeslieder*, II: *Kommentar* (Leiden 1982), 78-80. Pour une comparaison des deux odes, cf. M. LEFKOWITZ, *The Victory Ode. An Introduction* (Park Ridge, N. J. 1976), 42-103.

²⁵ On se situe donc dans la même ligne que C. M. J. SICKING, «Pindar's First Olympian: An Interpretation», in *Mnemosyne* S. IV, 36 (1983), 60-70, pour ce qui est d'une future victoire d'Hiéron, sans aller peut-être jusqu'à voir comme lui un parallèle entre les situations de Pélops et Poséidon d'une part, de Zeus et d'Hiéron de l'autre.

L'accélération qui débute alors va se reporter sur les vers suivants: les syncopes sont de plus en plus spectaculaires, comme si un premier effet d'abrévagement avait mis en marche une sorte de spirale négative dans la gestion du temps poétique: l'évocation de la victoire entraîne celle du mariage, laquelle provoque immédiatement la mention des six fils de Pélops, puis celle de sa tombe et de la présence qu'elle lui assure dans le déroulement des jeux olympiques.

Cette 'spirale négative' est comparable à celle que l'on observe à la fin de la quatrième *Pythique*: après la déclaration d'abrévagement des vers 247-248, tout se précipite: le passage s'opère de la légende aux descendants d'Euphamos, puis à la colonisation de Théra et à celle de la Cyrénaïque, enfin à la situation d'Arcésilas. Le 'raccourci' que le poète prend avec tant d'emphase se révèle un raccourci dans le tissu légendaire qui se répercute en un raccourci dans la forme et l'étendue de l'épinicie. Pindare ne se contente pas d'une compression momentanée de la durée, il en tire avantage pour multiplier l'effet d'accélération, et ceci en un point du poème où il ne lui est pratiquement plus possible de l'éviter.

Dans les deux cas de la première *Olympique* et de la quatrième *Pythique*, on observera que ces accélérations se présentent comme la suite contrastée de scènes appuyées qui précédent. La durée comprimée de la syncope a donc pour pendant possible une durée étalée qui serait comme un ralenti du *tempo* de l'ode²⁶.

Ainsi, certains cas de silence nous apparaissent comme des effets d'accélération comparables aux abrégements

²⁶ On peut citer ici en exemple le passage même où Pindare opère le rapprochement Κρόνος-Χρόνος (*O.* X 43-77) et dans lequel le poète s'attarde à l'épisode de la création des jeux olympiques après une évocation condensée des combats d'Héraklès. Cf. encore *e.g.* *N.* I 41-47; *N.* X 60-90.

explicites, mais il faut les distinguer des cas où le silence est motivé soit par des considérations d'ordre religieux, soit par le principe de complémentarité qu'on voit à l'œuvre dans la troisième *Olympique* et la quatrième *Pythique* (prophétie de Médée — retour des Argonautes). Deux éléments peuvent principalement nous servir d'indice: la présence d'une scène appuyée pour ce qui touche l'aspect formel, le rapport avec une intention perceptible du poème pour ce qui est des faits extérieurs au texte et qui ont pu contribuer à conditionner sa rédaction.

Il peut arriver toutefois que l'effet de complémentarité et l'effet d'accélération provoqués par un silence se rencontrent en un même point d'un poème. C'est le cas dans la septième *Olympique*: à première vue, l'évocation de la naissance d'Athéna, telle qu'on l'entend aux vers 35 sqq., pourrait être répétée lorsque, plus loin dans l'ode, le déroulement des faits repris de plus haut ramène l'auditeur à cette période (après le vers 72). La construction circulaire de l'épisode de la neige d'or, qui précède, fait presque attendre par analogie une nouvelle structure de ce type à propos de la naissance d'Athéna. Or, rien de tel. La syncope qui opère le passage sous silence de la naissance d'Athéna fait donc songer d'abord au principe de complémentarité tel qu'il nous est apparu dans la troisième *Olympique*. Cependant, ce silence vient faire suite à une scène appuyée, narrant les circonstances dans lesquelles Hélios reçut en apanage l'île de Rhodes. Premier indice d'un contraste recherché. En outre, la syncope inaugure une accélération qui mènera le poème à son terme, mais non pas cette fois-ci à un terme rapide: l'auditeur entendra le catalogue des victoires de Diagoras et l'éloge de son caractère dans des segments relativement développés. Or, la syncope est perçue au moment où l'on voit réapparaître le thème de la naissance: non pas celle d'Athéna, mais celle des sept fils qu'Hélios aura de Rhodes. La mention des sept fils est suivie de celle

des trois cités principales de l'île, puis de l'évocation des sacrifices en l'honneur de Tlépolème. Le tout prélude à la mention des victoires de Diagoras. Les nombres et les fêtes tendent vers la création d'un sentiment d'abondance qui permet de mettre en perspective la situation du vainqueur. Le riche palmarès de Diagoras apparaît comme un cas particulier de l'atmosphère d'abondance qui entoure Rhodes et sa légende: or cette atmosphère est renforcée par l'effet d'accélération que produit la syncope à la faveur de laquelle la naissance d'Athéna, attendue ou quasiment attendue, est remplacée par celle des sept fils de Rhodes et d'Hélios.

A ces deux cas d'emploi de la syncope et à leur rencontre possible en un point choisi du texte, on ajoutera pour terminer un cas particulier d'usage contrasté de l'accélération.

Dans la deuxième *Néméenne*, la partie réservée aux exploits de Timodème d'Acharne et de sa famille s'étend sur la plus grande partie de ce bref poème. La brièveté du texte n'entraîne nullement pour conséquence que l'éloge du vainqueur et de sa famille l'occupent dans sa plus grande portion. A titre de comparaison, la quatorzième *Olympique*, qui comporte 24 vers, ne consacre au vainqueur que trois vers environ de manière directe, et un peu moins de quatre autres de manière indirecte, soit au total moins du tiers de l'ode. Les 25 vers de la deuxième *Néméenne* sont distribués de façon diamétralement opposée: seuls les deux premiers vers et les quatre vers qui font allusion à des légendes ne sont pas consacrés au vainqueur et à sa famille (1-2, 11-14 a), soit un peu moins du quart. Les trois autres quarts du texte accumulent les exploits que l'on promet à Timodème après sa victoire néméenne, ainsi que les exploits de ses proches.

La brièveté des deux allusions mythiques, renversant les proportions ordinaires de l'ode, parvient à créer un con-

traste à la faveur duquel l'auditeur retire de ce texte l'impression d'un extraordinaire foisonnement de victoires. Grâce à la syncope de la partie légendaire, la victoire néméenne du jeune pancratiaste, enchâssée dans les triomphes des Timodémides et les promesses du poète, parvient à faire oublier qu'elle est après tout la première et la seule au palmarès du vainqueur célébré. Une bonne partie du succès de ce procédé revient à l'accélération centrale dans laquelle le segment légendaire se ramène subitement à deux énoncés laconiques²⁷.

Une première conclusion s'impose à propos des syncopes : qu'elles se manifestent sous la forme de déclarations explicites d'abréviation, qu'elles tentent de passer inaperçues à la faveur de silences situés avec soin dans la trame légendaire, qu'elles apparaissent en contraste avec des scènes appuyées ou comme volet complémentaire d'éléments précédemment énoncés, aucune règle simple ne paraît présider à leur distribution. L'usage qu'en fait le poète dans les cas que nous avons retenus semble bien servir un dessein lié au contexte général de l'ode. Ainsi, le contraste qu'on observe entre la quatorzième *Olympique* et la deuxième *Néméenne* pourrait s'expliquer par la présence, dans le second cas, d'une famille célèbre par ses exploits, et par son absence dans le premier : il s'agit là de circonstances dont Pindare n'est pas maître mais dont il tire le meilleur parti.

²⁷ N. II 10-14. Il va de soi que la première phrase indique que les victoires de Timodémos sont aussi inévitables que la mécanique céleste ; en revanche, la seconde phrase du second énoncé a causé de la perplexité (14 ἐν Τροίᾳ μὲν "Εκτῷρ Αἴαντος ὄκουσεν. Cf. FARRELL, 253 : « much discussion has been wasted over this phrase as if it was difficult »). A la solution de Farnell (Pindare ironise : «... il a entendu parler d'Ajax») ou à celle de A. PUECH (allusion au défi lancé par Ajax II. VII 226-232, cf. Pindare, t. III : *Néméennes* [Paris 1923], 33) on pourra ajouter ici la possibilité de comprendre ὄκουσεν dans son sens pédagogique : «je suis l'élève de», quoiqu'à la vérité les attestations de ce sens soient plus tardives : un pancratiaste est l'«élève» de son adversaire comme des ennemis sont les «élèves» les uns des autres selon la maxime reprise par Aristophane *Av.* 375.

Ici comme dans les autres exemples, c'est le niveau interprétatif qui nous offre des possibilités de rendre compte d'interventions du poète qu'on ne saurait aligner sur une règle simple de facture du texte.

Une seconde conclusion sera de portée plus générale. Le terme de 'scène appuyée' nous sert à désigner un segment du poème auquel le poète consacre un nombre de vers nettement plus élevé que ne le laissent attendre les segments contigus. On ajoutera qu'un autre indice de la scène appuyée est généralement la prise de parole d'un personnage, qu'il s'agisse de style direct comme dans la première *Olympique* ou la quatrième *Pythique*, ou de citation indirecte comme par exemple dans la septième *Olympique* (*O.* VII 54-69).

Nous avons observé déjà que la division en deux parties de la question du temps utilisé dans les poèmes, avec les écarts par rapport à une chronologie rigoureuse d'une part, et de l'autre les syncopes, était jusqu'à un certain point artificielle: en effet, les deux cas sont imbriqués l'un dans l'autre à la manière d'un ensemble et d'un sous-ensemble. Cependant, le cas de la scène appuyée nous met sur la voie d'une hypothèse. Il se pourrait que les syncopes, dans la mesure où elles sont accompagnées du contraste avec une telle scène appuyée, favorisent une mise en évidence des interprètes (une sorte d'indice du morceau de bravoure). De façon complémentaire, et cette fois-ci indubitable, les écarts chronologiques et les déclarations explicites d'abrévement soulignent l'intervention et le génie du poète.

En effet, quel que soit le mode d'exécution dansée et chantée²⁸ qu'on voudra bien reconstruire pour les odes

²⁸ E.g. Hans FÄRBER, *Die Lyrik in der Kunsththeorie der Antike* (München 1936), II, Texte, 14-18, et l'ouvrage de William MULLEN cité (*supra* n. 2), à manier avec prudence toutefois.

pindariques, force est de reconnaître qu'une scène appuyée offre aux interprètes l'occasion d'une démonstration de savoir-faire: l'affrontement de Jason et de Pélias, la prière de Pélops à Poséidon, et d'autres passages de ce type étaient-ils exécutés par des solistes? On l'ignore, et pourtant leur seule lecture suffit à produire l'effet d'un moment d'exception.

D'autre part, il est évident que plus le poète valorise la notion de temps²⁹, plus son intervention dans le temps du poème sera perceptible comme un symptôme de son statut privilégié. En plus d'un point, le parallèle du poète et du dieu passe par l'usage qu'ils font du temps: l'un et l'autre peuvent le condenser (*supra* p. 184), l'un et l'autre peuvent y échapper: la divinité de par son immortalité, le poète par le biais des écarts chronologiques et des abrégements qui lui permettent d'affirmer sa maîtrise sur cette dimension du réel, mais aussi, plus banalement, du fait que le poème lui-même constitue une victoire sur le passage du temps (*I. VII* 17).

Pindare sait que le pouvoir de condenser le temps constitue un privilège:

ἐπεὶ κούφα δόσις ἀνδρὶ σοφῷ
ἀντὶ μόχθων παντοδαπῶν ἔπος εἰ-
πόντ’ ἀγαθὸν ξυνὸν δρθῆσαι καλόν. (*I. I* 45-46)

«C'est pour le poète un don léger, en échange de peines sans nombre, de n'avoir à dire qu'une bonne parole pour ériger un monument qu'il partage (avec le vainqueur).»

Là où le commun des mortels est empêtré dans l'épaisseur du temps, la parole poétique permet à Pindare de prendre sa part et des peines d'autrui et des récompenses qui les couronnent au prix d'un effort «léger».

²⁹ Cf. *supra* n. 1.

D'autre part, il a conscience du fait que l'écart chronologique est lié à son pouvoir :

εἰ δ’ ὅλβον ἢ χειρῶν βίαν ἢ σιδαρίταν ἐπαινῆ-
σαι πόλεμον δεδόκηται, μακρά μοι
αὐτόθεν ἄλμαθ’ ὑποσκά-
πτοι τις ἔχω γονάτων ὄρμὰν ἐλαφράν·
καὶ πέραν πόντοιο πάλλοντ’ αἰετοί. (N. V 19-21)

«Qu'on ait résolu de louer l'opulence, ou la vigueur des bras, ou la guerre bardée de fer, je voudrais qu'on me creuse le sol pour marquer le saut que j'entreprendrai d'ici. J'ai dans mes genoux la force de bondir : les aigles volent même au-delà des mers.» (Pindare enchaîne alors avec les noces de Thétis et de Pélée.)

Très évidemment, l'écart chronologique est ici exprimé au travers de l'image sportive du saut (y compris le détail de la terre qu'on rend meuble pour qu'elle garde l'empreinte du point de chute et permette de mesurer la longueur du saut). Cette image est immédiatement doublée de celle de l'aigle figurant comme d'habitude le poète lui-même, et plus particulièrement le poète dans la dimension religieuse de sa mission poétique (l'oiseau de Zeus, cf. O. II 88). Responsable de transmettre une vision juste de l'ordre du monde³⁰, Pindare voit une relation directe entre cette situation et le pouvoir dont il s'enorgueillit, pouvoir qui lui permet de rompre avec le temps. On peut discerner dans ce rapprochement un trait qui apparaît la parole poétique de Pindare à la parole oraculaire.

La parole oraculaire comporte deux traits solidaires l'un de l'autre. Elle est obscure, elle échappe au temps. Pour ce qui touche l'obscurité, on a parfois supposé que Pindare s'exprimait à dessein de manière obscure pour respecter la

³⁰ Cf. l'heureuse formule de Hugh Lloyd-Jones : «He does honour the victor by placing the moment of felicity which his triumph gives him in the context of his historical situation against the background of the permanent situation of the world as the gods govern it» (in *PBA* 68 [1982], 147).

tradition delphique³¹, ce qui est assurément pousser trop loin. Il est indéniable cependant que l'obscurité de l'expression oraculaire a quelque rapport avec l'insertion de l'oracle dans le temps qui s'écoule. Parole qui dit l'avenir, l'oracle ne saurait le dire de manière telle qu'elle l'empêche en définitive d'advenir. Une parole oraculaire susceptible d'une interprétation univoque constituerait un simple avertissement et empêcherait l'événement annoncé de se produire. Elle anéantirait elle-même sa dimension prophétique. D'où la nécessité pour elle de se mouvoir dans cette marge ambiguë à l'intérieur de laquelle on peut jouer des artifices du langage pour dire sans avoir dit, nécessité de recourir à l'allusion, à l'énigme, à tout ce qui masque la parole. Or, l'oracle et le devin ont ceci de commun que toutes les couches du temps leur sont également accessibles, comme aux immortels dont ils sont les porte-parole. La formule homérique définissant Calchas (*Il.* I 69-70) joue des associations et des parallélismes pour donner l'impression physique de cette égalité des aspects du temps sous le regard du devin: (Κάλχας Θεστορίδης) ... / δς ἥδη τά τ' ἐόντα τά τ' ἐσσόμενα πρό τ' ἐόντα «Calchas fils de Thestor... qui savait le présent, l'avenir, le passé». La formule enfreint d'ailleurs l'ordre chronologique, ce qui accentue encore l'impression.

Pour Pindare aussi, les couches du temps sont solides³²: c'est l'un des présupposés indispensables du saut chronologique (sans communication des couches du temps, pas de présence simultanée possible à l'intérieur de la même

³¹ E.g. E. E. SIKES, *The Greek View of Poetry* (New-York / London 1931), 19: «... he is the most oracular of poets. His very obscurity must have been in part intentional, to be in keeping with Pythian tradition». Vue plus nuancée chez H. LLOYD-JONES, in *PBA* 68 (1982), 139. Il est indéniable que les rapports de Pindare et de l'oracle de Delphes se lisaient à Delphes même sur le terrain (Paus. X 24,5).

³² Cf. H. LLOYD-JONES, in *PBA* 68 (1982), 153.

ode). Par un effet de cette solidarité, l'obscurité du langage oraculaire exprimant l'avenir va s'imposer à l'expression des autres couches du temps. Si le poète distinguait différents modes d'expression en fonction de la couche temporelle prise en considération, il s'ôterait le droit de se mouvoir avec la même superbe indifférence d'un plan à l'autre du temps et c'en serait fait d'un trait qui fonde son action : le caractère 'prophétique' de sa mission.

La portée de cette remarque conclusive ne devrait pas être exagérée : la langue pindarique ne s'explique pas entièrement par les rapports qu'entretiennent les oracles et le temps. Toutefois, il vaut la peine d'achever ici sur une note qui permet de souligner le rapport de la question du temps tel que le poète l'utilise et de la forme que prend son expression, jusqu'au niveau du type de langue choisi. En effet, les études sur le temps pindarique ont exploré avec prédilection l'imaginaire du poète, elles ont tenté d'insérer son sentiment du temps dans les courants d'idées qui nous sont perceptibles encore pour son époque. Il semble qu'un champ s'ouvre à qui tente de lire le reflet de ces vues dans le mode d'expression de chaque poème et dans les mécanismes qu'il met en jeu pour obtenir l'effet visé sur son public.

DISCUSSION

M. Reverdin: En écoutant M. Hurst parler du temps du récit, j'ai eu constamment à l'esprit une comparaison qui me semble s'imposer.

Dans *P. IV*, il y a des instants privilégiés. Le plus frappant, c'est l'évocation de l'arrivée de Jason à Iolkos, puis de sa rencontre avec Pélias. Or, depuis longtemps, cet épisode — et bien d'autres, dans les récits de Pindare — évoque pour moi la frise dorique. La frise raconte à sa manière, c'est-à-dire de manière discontinue. Sur les métopes que séparent les triglyphes, le sculpteur évoque quelques épisodes du mythe qu'on lui a donné pour thème. Il faut connaître le mythe pour interpréter les métopes. Un exemple saisissant nous est fourni par l'hérôon des bouches du Sele, à propos duquel on a invoqué Stésichore.

Nous avons la chance d'avoir un archéologue parmi nous. Je m'adresse donc à lui.

Que pensez-vous, Monsieur Vallet, de l'analogie du rythme temporel que je signale entre les images du récit pindarique et les métopes de la frise dorique?

M. Vallet: Dans son rapport brillant sur le temps chez Pindare, M. Hurst a emprunté un certain nombre de métaphores au monde de la musique, et c'est plus que normal. Mais M. Reverdin a tout à fait raison de suggérer un autre type d'analogie, important spécialement chez les Grecs, celui qui existe entre la poésie et l'image plastique, mieux, entre l'univers poétique et le monde des images qui figuraient par exemple sur les frises des grands sanctuaires. C'est le vieux problème qu'avait traité, par exemple, il y a plus d'un siècle, Carl Robert dans *Bild und Lied*: problème que nous devons considérer ici, non pas sous l'angle des éventuels emprunts (comme on le fait par exemple pour les influences réciproques de Stésichore et de l'art grec d'Occident), mais sous l'angle du rapport entre l'image et le temps du récit. Ce qui me semble important, c'est que l'image représente toujours plus ou moins un moment immobile, une sorte de coupe, avec, d'une image à l'autre, des

juxtapositions ou des successions de nature plus ou moins diverse, comme dans le cas des métopes de la frise dorique. Nous ne sommes pas si loin, c'est vrai, de la manière de Pindare qui, comme le dit très bien M. Hurst, choisit des moments privilégiés, impose des raccourcis, saute du temps réel au temps légendaire. Mais n'est-ce pas là, renforcé encore par le passage du réel à la légende, un procédé vieux comme le monde, une manière très naturelle d'associer, par sa participation au discontinu, l'auditeur à la trame continue du récit, tout comme, hier, celui qui entendait des chants populaires siciliens passait sans problèmes d'un épisode à un autre, ou bien comme — pardonnez l'anachronisme — celui qui voit des diapositives représentant des moments privilégiés qu'il connaît bien reconstitue la trame dans laquelle se situent les images isolées? Ma comparaison est trop prosaïque, mais je me demande si nous ne sommes pas là dans le type même du problème qu'avec beaucoup de nuances et de talent posait tout à l'heure M. Hurst.

Mme Lefkowitz: In Indo-European languages, time is described in terms of length; but in archaic poetry distances in time are not measured precisely, in quantifiable terms. Rather, the distances are perceived from the point of view of the person covering the distance (or time): e.g. the vague *ποτέ* in *P. III 74* — exactitude doesn't matter. In narrative, importance determines the proportionate length allowed to a particular subject.

M. Hurst: Merci de ce complément. Pour la question des proportions, j'ai tenté de montrer que la scène appuyée pouvait justement servir d'indice de l'importance d'un segment du texte, à la fois en elle-même et par le contraste qu'elle rend possible avec une syncope. Quant à *ποτέ* (vous songez sans doute à l'étude de D. C. Young dans *HSCP* 87 [1983], 31-48), j'avoue qu'il m'a plus intéressé comme élément de contraste (son absence étant alors tenue pour significative) qu'en lui-même.

M. Portulas: Quand vous dites: «Selon qu'il est question d'un antécédent légendaire ou d'un antécédent du vainqueur et de sa famille»

(p. 163), je comprends; je crains toutefois qu'une telle distinction n'ait eu aucun sens pour des Grecs: ceux-ci, en effet, ne voyaient pas de différence entre leurs ancêtres historiques et leurs ancêtres mythiques. Théron, par exemple, se considérait comme un rejeton des Labdacides, et Aristagoras de Ténédos faisait remonter à Oreste son rang social élevé. On en peut déduire que Pindare ne traçait pas de limite entre l'histoire et la légende.

Permettez-moi d'autre part de vous suggérer, pour mieux fonder votre exégèse du temps du récit, de prendre en considération la X^e Olympique, où le temps (*χρόνος*) est un élément central (cf. *Lectura de Píndar* [Barcelona 1977], 131-146): après la première référence au μέλλων *χρόνος* (v. 7), la démarche narrative s'écoule lentement, jusqu'à la seconde référence au temps (v. 55), qui est plus précise, et qui s'exprime, avec son catalogue, d'une manière qu'on pourrait, en recourant à votre terminologie, qualifier d'appuyée. L'épinicie fond enfin présent et passé aux vv. 78 sqq.: ἀρχαῖς δὲ προτέραις ἐπόμενοι καὶ νῦν κτλ. et 100 sqq.: αἰνῆσα, τὸν εἶδον, κτλ. pour culminer dans une troisième et dernière référence au temps (v. 102, κεῖνον κατὰ χρόνον).

M. Hurst: Sur le premier point, je vois une distinction de proximité (bien que vous ayez fondamentalement raison). D'autre part, le héros évoqué n'est pas toujours généalogiquement l'ancêtre du vainqueur.

Sur le second point, j'ai fait une allusion rapide à ce même texte (p. 189 n. 26) et ne puis que me féliciter de votre développement.

M. Köhnken: M. Hurst has shown that Pindar is not only a 'maître de vérité', but also a 'maître du temps'. I should like to comment on the striking acceleration of events in *P. IV* 249-250 and *O. I* 88-89. In both cases the change of direction in the narrative occurs at an unexpected point, and in both cases we have the suppression of an important element in the story. For *O. I*, M. Hurst has given a plausible reason, but what is the purpose of the break in *P. IV*? It occurs immediately after a relatively long description of the dragon guarding the golden fleece. The hearer is waiting to be told about the actual confrontation of Jason and Medea with the dragon, but this element, which would have been the

most essential in a normal presentation of events, is dropped and its place taken by a 'break-off formula' (247-248). What is the effect of this curious manoeuvre? It directs the reader's or hearer's attention away from the obvious climax of the story towards Pindar's blunt statement of the outcome (249 ff.: the winning of the fleece and Medea's departure with Jason). By suppressing one element Pindar highlights the importance of another one: the crucial role of Medea, who, in *P. IV* (through her prophecy at the beginning of the ode, 9 ff.), serves as a mediator between the origins of Arkesilaos' family in the distant past and Arkesilaos himself.

M. Hurst: On ne peut qu'approuver cette adjonction fort judicieuse aux remarques que j'ai faites sur *P. IV* 247-248.

Mme Bernardini: È senz'altro vero che nell' *O. VII* si trova l'esemplificazione dei vari tipi di 'scarti cronologici' inventariati dal Professore Hurst, ma esiterei a schematizzare troppo rigidamente la loro sequenza secondo un andamento alternativo tra categoria massimale e categoria minimale che denoterebbe poi, da parte del poeta, anche la consapevolezza del proprio virtuosismo (p. 174). In primo luogo il secondo balzo all'indietro (v. 34) non fa parte della risposta di Apollo, ma pertiene al racconto stesso che d'ora in poi procede a ritroso fino al momento dell'apparizione dell'isola, secondo una climax cronologica che ha il fine di testimoniare 'in crescendo' la buona disposizione degli dei verso gli abitanti di Rodi e, in ultima analisi, verso Diagora. D'altro canto, anche se, come giustamente è stato puntualizzato dal relatore, per il terzo episodio — quello più antico — il poeta fa appello al dire collettivo (v. 54), è innegabile che tutti i tre racconti rappresentano momenti di un passato mitico che hanno un medesimo significato in rapporto all'elogio del vincitore: il segno della benevolenza divina che si rivela al momento più opportuno. Non mi resta che concludere che una lettura in chiave simbolica come quella condotta da D. C. Young non può che risultare inadeguata a cogliere il senso dell'impianto cronologico di un simile racconto.

M. Hurst: D'accord avec votre scepticisme prudent, ainsi qu'avec les relations que vous établissez ici entre l'ode et le *laudandus*. Pour le recul dans le temps, je recommande l'étude trop peu connue d'André Rivier (voir p. 156 n. 1). Quant au jeu des oppositions entre les 'fautes' et les 'bénédictions' dans la VII^e *Olympique*, j'ai trouvé la 'lecture critique' de Luigi Lehnus (p. 122 de l'ouvrage cité p. 185 n. 23) beaucoup plus convaincante que les symboles qu'ont voulu y déceler Norwood et Young.

M. Lloyd-Jones: M. Hurst's treatment of the seventh *Olympian* seemed to me admirably free from the symbolism advocated by Norwood and by David Young.

M. Gerber: You have given an attractive explanation of *O. I 88-89*, but it is not clear whether you are rejecting the view commonly held that Pindar passed over the details of Pelops' victory because of the deceit involved. Are both explanations possible, in your opinion, and, if so, are both of equal importance?

M. Hurst: Vous avez raison d'insister sur le poids de la fraude dans cette syncope; il est évident que 'l'amnésie sélective' joue son rôle en ce point du poème, mais elle me paraît se combiner admirablement avec l'effet de vitesse obtenu par le contraste entre la scène appuyée et la syncope.

M. Lloyd-Jones: The notion that different Greek poets had each his different conception of time, first put forward by H. Fränkel and advocated by Jacqueline de Romilly in her book *Time in Greek Tragedy*, seems to me mistaken; cf. my review of Mme de Romilly's book at *CR* 20 (1970), 302-304.

M. Portulas: Le Grec pouvait, certes, se vanter de descendre d'un héros de l'épopée, mais non des hommes de l'âge d'or ou d'argent, qui se situent hors de l'histoire (cf. C. Miralles, «Hesiodo sobre los orígenes del

hombre y el sentido de *Trabajos y Días*», in *BIEH* 9 [1975], 3-36). Le temps généalogique est pour lui familier (cf. Hdt. II 143).

M. Hurst: Je remercie Hugh Lloyd-Jones de ce qu'il m'accorde implicitement que je m'en suis tenu au texte. Il m'a semblé que le fonctionnement du temps dans le texte, ce qu'en fait le poète, méritait autant d'attention qu'on en accorde généralement à sa 'conception du temps' pour la comparer ou l'opposer à celle d'autres poètes.

Les remarques de J. Pòrtulas sur la place, dans le 'temps grec', des âges hésiodiques me donnent l'occasion de renvoyer le lecteur à l'étude de J. Rudhardt, «Le mythe hésiodique des races et celui de Prométhée; recherche des structures et des significations», dans son livre *Du mythe, de la religion grecque et de la compréhension d'autrui* (Genève 1981), 245-281.

M. Calame: Je saisiss l'occasion qui m'est offerte d'intervenir dans la discussion pour féliciter M. Hurst de son exposé aussi précis que stimulant. Il a mis en évidence de manière exemplaire non seulement la *σοφία* pindarique dans l'utilisation des différents modes et possibilités de condensation ou au contraire d'étirement temporel, mais aussi et surtout l'extraordinaire habileté du poète, qui a réussi à intégrer à sa propre théorie poétique ses constantes manipulations du temps.

On mesure ainsi la distance qui sépare les compositions pindariques de poèmes plus traditionnels tels que les *Hymnes homériques*. En tant que compositions essentiellement narratives, ces derniers assurent régulièrement le passage du temps de l'énonciation à celui de la légende, mais ce passage s'effectue presque toujours de la même manière: sur le mode 'discret' (solution minimale), c'est-à-dire par le moyen d'une proposition relative (dans des formules telles que: «Je chante Déméter qui...», *b.Hom.Cer.* 1-2, ou «O Muse, chante Hermès qui...» *b.Hom.Merc.* 1 sqq.).

M. Hurst a constamment fondé sa distinction entre plusieurs niveaux temporels sur la présence, dans le texte pindarique, d'indices linguistiques précis: sa manière de procéder devrait permettre de répondre aux doutes formulés par Mme Lefkowitz et par M. Pòrtulas concernant

l'existence objective, dans le texte même, de ces différents niveaux. Mais, quant aux moyens extrêmement divers auxquels recourt le poète pour passer d'un niveau à l'autre, je me demande s'il est possible d'en justifier, dans chaque cas particulier, l'utilisation. Sans doute vais-je m'inscrire en faux à l'égard d'une position que j'ai souvent été amené à défendre, mais je m'interroge sur l'existence d'une certaine liberté, voire d'un certain arbitraire dans l'utilisation par le poète des différents moyens compositionnels dont il dispose.

J'aimerais également demander à M. Hurst quelle place il réserve au niveau temporel qu'occupe la maxime, ou plutôt à l'atemporalité de la γνώμη. Existe-t-il là aussi des indices linguistiques qui permettent de définir la situation à ce niveau? L'utilisation, parfois, de l'aoriste gnomique pourrait-elle fonder l'existence d'un niveau 'neutre' sur lequel s'opérerait la synthèse des différents niveaux décrits?

M. Hurst: L'approbation de M. Calame m'est précieuse, et je répondrai ceci aux deux points qu'il soulève: a) Sur la liberté poétique: le choix de cas significatifs dans les épénicies a pu donner l'impression d'une rigueur plus grande que ce n'est sans doute le cas. Je répéterai donc qu'il ne semble pas se dégager de règle générale applicable à tous les poèmes, et qu'il convient de voir s'il existe ou non un rapport entre la manière d'en user et la destination du texte. b) Sur la maxime: j'avoue l'avoir utilisée comme indice (cas de *O. II*), mais sans lui réservrer de traitement particulier, tant elle m'apparaît comme intemporelle.

Mme Lefkowitz: Statements about time naturally occur in first person statements by the poet who controls both the length and scope of narration; his song is literally a road in both space and time (see *HSCP* 67 [1963]).

M. Lloyd-Jones: Epic poets, and the poets who figure in epic, take up their narrative from a particular point (*e.g.* Hom. *Od.* I 10); perhaps we might explore Pindar's relation to this practice.

M. Hurst: J'ai tenté de montrer (p. 160 n. 6) que ce passage de l'*Odyssée* offre justement l'occasion d'un contraste frappant entre la pratique de Pindare et celle des poètes épiques. La répartition des rôles est différente: désormais le poète s'arrote une fonction que le poète épique considérait comme dévolue à la Muse (cf. fr. 150 S.-M. μαντεύεο, Μοῖσα, προφατεύσω δ' ἐγώ). Dans ce contraste on voit bien ressortir le trait que désigne M. Köhnken quand il parle de 'maître du temps'.

VI

JAUME PÒRTULAS

LA CONDITION HÉROÏQUE ET LE STATUT RELIGIEUX DE LA LOUANGE

Lors des premiers Entretiens Hardt, H. J. Rose soutenait que «it is a central problem whether the gulf between men and gods is unbridgeable or not, in Greek opinion»¹. Ces mots reposaient et développaient la question de Guthrie, à savoir quelle idée il faut tenir pour la plus caractéristique de la vraie pensée religieuse des Grecs: «that there was a great gulf between mortal and immortal, between man and god, and that for man to attempt to bridge it was *hybris* and could only end in disaster, or that there was a kinship between human and divine, and that it was the duty of man to live a life which would emphasize this kinship and make it as close as possible»². Il ne faut pas pourtant voir immédiatement ici des positions inconciliables. Face à la question de savoir s'il est possible ou désirable que l'homme soit l'émule des dieux, Pindare accumule les avertissements: c'est folie que de vouloir

¹ *La notion du divin depuis Homère jusqu'à Platon*, Entretiens sur l'Antiquité classique 1 (Vandœuvres-Genève 1952), 14.

² Cf. W. K. C. GUTHRIE, *The Greeks and their Gods* (London 1950), 114.

escalader le ciel; une démarche qui vise à obtenir les priviléges divins ne peut que mener à de grands malheurs³. Les dieux, qui ont, certes, des liens de parenté avec les humains, sont d'une étoffe bien différente, installés sur leurs hautes tours, au-dessus de nous, dans l'incompréhensible. C'est par eux que l'homme possède tous ses biens: ἀγαθοὶ / δὲ καὶ σοφοὶ κατὰ δαίμον' ἄνδρες / ἐγένοντο (*O.* IX 28-29). De temps en temps, les hommes, au plus haut degré de leur gloire, s'approchent de la divinité pour s'en éloigner complètement tout de suite après (cf. *P.* VIII 88-94). Les Grecs, rongés d'ambitions mais foncièrement pessimistes quant aux chances de les réaliser, voient dans les caractères divins l'image séduisante de ce qui ne pourra jamais être atteint: la disposition du *cosmos* que Pindare nous présente est une polarisation vertigineuse des dieux et des mortels (cf. *N.* VI 1-7). Malgré cela, il ne serait pas trop difficile de trouver chez Pindare des exemples qui prouveraient une conscience du lien originel entre l'homme et la divinité: les hommes sont doués d'un souffle immortel. Il est vrai que Pindare lance des avertissements contre la faute la plus grave, à savoir l'erreur de proportion que constitue la convoitise d'être l'égal des dieux — avertissements que l'on considère d'ordinaire comme caractéristiques des Grecs. Nulle autre religion, que je sache, n'insiste avec autant de force sur de tels conseils. Quel sens et quelle fonction ont-ils? Pourquoi reviennent-ils si souvent? S'agit-il d'une tentation secrète? Pourquoi ce danger angoissait-il constamment la conscience hellénique? A mon avis, c'est que la *Weltanschauung* des Grecs rendait concevable une telle tentation; parce qu'il y a, sans doute, une proximité relative entre hommes et dieux et parce que ceux-ci ont subi une personnification remarquable dans le cadre de la religion

³ Cf. *P.* X 27; *I.* VII 44: βραχὺς ἔξικέσθαι χαλκόπεδον θεῶν ἔδραν; etc.

olympienne⁴. En outre il y a la condition héroïque, capitale quand il s'agit de Pindare et des hommes qu'il exalte. Des recherches modernes ont beaucoup insisté sur la pluralité d'origines de tous ces êtres qui finissent par s'intégrer dans la catégorie fonctionnelle et organique du héros⁵; les Grecs, eux, ne se posaient pas cette question: ils concevaient les héros comme des hommes de jadis, doués d'une existence mortelle; par conséquent, la mort les atteignait, eux aussi, un jour ou l'autre. Ce qui veut dire, évidemment, que les hommes d'aujourd'hui peuvent aspirer légitimement à l'héroïsation. Je vais me servir, à ce propos, de deux anecdotes qui fixeront ce point de vue. Lorsque Delphes ordonna l'institution d'un culte héroïque en l'honneur d'un athlète du VI^e siècle, Cléomédès d'Astypalée, les Delphiens en profitèrent pour le proclamer le dernier des héros — écrivant, pour ainsi dire, le nom qui fermait leur liste⁶. Or, nous sommes informés que Hiéron de Syracuse avait fondé Aitna en visant à être honoré après sa mort en héros *oikistès*⁷.

Sans l'exemple héroïque, sans le cadre religieux que la condition héroïque fournit, l'exaltation du champion athlétique de Pindare serait impossible: elle n'aurait aucun sens, ni psychologique, ni culturel, ni religieux. Il faut donc qu'un culte des héros existe, c'est la condition *sine qua non* pour que de simples mortels puissent être comblés de gloire, pour que leurs existences soient transfigurées par

⁴ Cf. mon *Lectura de Píndar* (Barcelona 1977); à propos d'Apollon amoureux de Cyrène, je remarque (84-85): «Il y a une grande joie implicite dans l'idée que les dieux sont radicalement solidaires de nos affections et de nos passions... La passion que les immortels subissent est la sublimation du même sentiment humain.»

⁵ Cf. A. BRELICH, *Gli eroi greci. Un problema storico-religioso* (Roma 1958), *passim*.

⁶ Paus. VI 9, 6 ss.; cf. Plut. *Rom.* 28, 4-6.

⁷ Timée dans Diodore de Sicile, XI 49, 2 et 66, 4.

l'ode triomphale. Il faut, c'est certain, un système religieux polythéiste qui ait à son tour développé une mythologie héroïque complexe pour pouvoir célébrer un mortel sans pour autant lui soustraire sa condition humaine — et ceci de son vivant (c'est-à-dire sans attendre une situation *post mortem*) — et pour pouvoir le faire bien plus souvent que pour quelques personnages isolés (la divinisation d'un souverain hellénistique ouvre une série de problèmes d'un ordre tout à fait différent). Une telle glorification implique aussi la valorisation de l'immanent par opposition à la transcendance⁸.

Vivre sans les obstacles de notre condition, dépasser les limites de la nature humaine: une telle expérience n'est pas forcément liée aux règles de l'orthodoxie religieuse du groupe; sa formulation pourrait donc bien se borner au simple cadre poétique⁹. Chez Pindare, néanmoins, on vit une telle expérience après avoir obtenu une victoire athlé-

⁸ D'après C. H. WHITMAN, *The Heroic Paradox* (Ithaca and London 1982), 20, la condition héroïque s'appuie sur un paradoxe, sur une contradiction; contradiction entre «the urge toward divinity, a kind of wish to be a god or to be godlike and the necessity of remaining mortal». Prenant pour modèles les héros, les Grecs obtenaient «a passionate knowledge, a desperate self-knowledge that they are mortal and that they are destined to die; they constantly thought of themselves as striving for the immortal, for absolute status, while on the other hand, we meet with very frequent admonitions against trying to be a god» (22-23). Ce désir désespéré de l'absolu n'est pas absent de l'œuvre de Pindare.

⁹ J. H. FINLEY, Jr., *Pindar and Aeschylus* (Cambridge, Mass. 1955), 51, explique ainsi le sens du mythe de Pélops dans *O. I*: «We are neither in a godless world nor can be gods, but occupy a middle ground in which (...), however confusing the present may be, courage can receive that validation by the gods which is success and glory.» A propos du même poème, C. P. SEGAL, «God and man in Pindar's First and Third Olympian Odes», in *HSCP* 68 (1964), 211-267, développe et élargit des idées très proches: «the relationship between the human and the divine, between man's acceptance of his mortality and his aspiration for immortality, between his acquiescent receptiveness of the world and his active self-assertion in it (211)... Interplay of the intensity of his humanity, his full sense of death, and the almost desperate strength of his aspirations for a quasi-divine, lasting achievement» (213).

tique, c'est-à-dire dans un milieu qui garde un contact avec le rite. La victoire est même l'objet d'une célébration qui se réclame des mécanismes de transformation religieux. C'est surtout la réflexion sur les procédés d'exaltation du poète qui nous intéresse, bien davantage que les théories de Frazer ou de Cornford sur la genèse des jeux. Pindare s'efforce d'intégrer ses vainqueurs dans une catégorie spécifique, connotée du point de vue de la religion. L'ode octroie au champion une réputation intarissable qui lui épargne le poison de la fugacité temporelle (cf., *e.g.*, *O. I* 99-100)¹⁰.

Les Grecs n'hésitaient pas à considérer leurs héros comme des hommes de chair et d'os; cependant l'application pure et simple des catégories héroïques à un vainqueur serait ridicule et maladroite: tenter de faire entrer les athlètes dans la catégorie des héros telle qu'elle a été définie par Brelich n'aurait aucun sens. On pourrait procéder ainsi: un héros est un homme décédé. Quel est, en ce cas, le modèle d'application de l'héroïsation à l'éphémère condition humaine? Il s'agit sans doute d'une héroïsation analogique, substitutive. Tous ceux qui, de leur vivant, gagnent une bonne renommée dans les jeux ont le droit d'être égalés à des personnages qui n'existent plus et qui ont acquis a) la bonne renommée — ici, le parallélisme est total —, b) un culte — divergence claire sur ce point. Il nous faut donc insister sur le fait que la condition héroïque n'est pas hors de la portée d'individus dont l'existence a un caractère parfaitement mortel et historique: par exemple les rois de Sparte, qui parvenaient à la condition héroïque après leur mort, ou des athlètes comme Cléomédès d'Astypalée et

¹⁰ Les spécialistes de la religion grecque (*e.g.* Angelo Brelich) nous rappellent que «nessun altro meglio di Pindaro è riuscito ad esprimere il valore della consecrazione che costituiva il premio della vittoria negli grandi agoni».

Théagène de Thasos, pour qui l'oracle de Delphes fit instituer un culte héroïque¹¹.

Ce qui distingue le *laudandus* de l'épinicie et le héros pourrait être formulé ainsi: le héros jouit d'un culte établi; en revanche, la louange dont il est l'objet s'habille de mots qui varient et se renouvellent sans arrêt. Tout au contraire, l'exaltation de l'athlète vainqueur revêt une forme verbale fixée, immuable (une forme que Pindare exprime volontiers par des images comme celle de la statue, *N.* V 1 ss., ou celle de l'έτοιμος ὕμνων θησαυρός, *P.* VI 1 ss.). Quant à l'aspect rituel, l'athlète doit se contenter d'une célébration à catégorie ambiguë: le joyeux κῶμος triomphal, la soirée des jeux, avec la réunion du vainqueur et de ses camarades, la couronne, et une réception solennelle au retour dans sa patrie¹². D'où un singulier paradoxe: Pindare emprunte pour la louange du champion un modèle à paroles cristallisées, *ne varietur*, tandis que le même Pindare nous offre toujours, des exploits des héros, une version provisoire. En effet, la seule exaltation canonique, définitive, des prouesses de Pélée, d'Ajax ou d'Achille est celle que les Muses chantent à l'assemblée des Olympiens: le chanteur mortel n'aspire qu'à en devenir l'écho. Voici un paradoxe, certes, mais que la situation de la parole poétique dans le cadre d'une culture orale rend inévitable¹³. Le poète, en effet, aspire à donner longue durée à ses paroles, et le contexte l'y engage: la louange qui s'adresse directement à une famille, à un clan, à une *polis* sera préservée soigneusement par les des-

¹¹ A propos des rois de Sparte: Xen. *Lac.* XV 9; sur Cléomédès, Paus. VI 9, 6 ss.; sur Théagène de Thasos: Paus VI 11, 2-9.

¹² Le contexte de ces actes était certainement religieux: nous savons que la célébration de la victoire se déroulait quelquefois près d'un sanctuaire (l'Isménion de Thèbes, par exemple, dans le cas de la *P.* XI) ou à l'occasion d'une fête religieuse (une fête des Théoxénies, sans doute, dans *O.* III).

¹³ Cf. E. A. HAVELOCK, *Preface to Plato* (Oxford 1963); B. GENTILI, *Poesia e pubblico nella Grecia antica* (Roma-Bari 1984).

cendants, tandis que le récit mythique appartient à toute la communauté et doit survivre en des versions multiples que l'on reprend continuellement au cours des ἀέναιοι ποταμοί de l'oralité. Et, pourtant, le mythe, qui se présente comme fluide, altérable, est le vrai modèle, le miroir de la prouesse athlétique qui lui doit sa consistance, sa fixité extra-temporelle; le paradigme est donc changeant, et malgré tout, il est aussi le point de repère des épisodes de l'existence contemporaine: elle s'y attache pour prendre cohérence et sens.

Pour exprimer d'une façon frappante ce qui nous intéresse le plus, je dirai que l'épinicie offre à un homme l'expérience singulière d'entendre, de son vivant, comment sa renommée agira après sa mort¹⁴. Evidemment, les odes s'adressaient à des individus en pleine possession de leurs forces et qui, après la célébration, poursuivaient normalement le cours de leur existence. Alors, est-ce bien la mort qui octroie réellement la renommée aux héros? N'est-ce pas plutôt leur exaltation par des poètes? Il s'agit ici d'une fausse dichotomie. D'après l'excellente formulation de G. Nagy, la mort est, pour le héros, la base et de sa vénération dans le cadre du culte et de sa survie par l'exaltation qu'offre la parole du poète. «The poetic diction reveals no contradiction between these two concepts»¹⁵. Autrement dit, l'exaltation des héros n'est possible qu'*après* leur mort, tandis que certains mortels ont le privilège d'y atteindre *avant*. L'épinicie s'adresse à quiconque dont on peut dire ἀστῶν γενεᾶ μέγιστον κλέος αὖξων / ζώων τ' ἀπὸ καὶ θανόν (*I. VII* 29-30).

¹⁴ Il faut pourtant reconnaître que, dans cette perspective, J. DUCHEMIN (*Pindare, poète et prophète* [Paris 1955]) exagère quand elle insiste sur l'équivalence entre l'élément funéraire et le triomphe (cf. 269 ss.).

¹⁵ Cf. G. NAGY, *The Best of the Achaeans. Concepts of the Hero in Archaic Greek Poetry* (Baltimore and London 1979), 189-190.

C'est dire que la dimension religieuse la plus profonde de l'épinicie réside dans la sacralité qui entoure la parole poétique elle-même. La huitième *Isthmique* (59-61) nous fournit un exemple clair d'une telle démarche de la poésie triomphale dans le passage du mythe à la deuxième évocation du moment présent. Après avoir fait allusion, en passant, à la mort héroïque d'Achille près des remparts de Troie et à la plainte des Muses sur son bûcher, Pindare ajoute: ἔδοξ' ἡρα καὶ ἀθανάτοις, / ἐσλόν γε φῶτα καὶ φθίμε-/νον ὅμνοις θεᾶν διδόμεν. Et tout de suite après: τὸ καὶ νῦν φέρει λόγον, autrement dit «ce qui, de nos jours, est encore valable». La louange au présent n'est que l'application d'un modèle qui, dans un contexte mythique, repose sur la relation de solidarité entre la mort (mort héroïque et qui 'héroïse') et l'exaltation poétique qui s'en dégage. Il est donc évident que l'exaltation triomphale est le faîte des honneurs que peut atteindre celui qui n'a pas encore subi l'immortalisation par le bûcher — ce qui implique, en quelque sorte, qu'il reste toujours en deçà de la véritable héroïsation. Pindare est catégorique à ce sujet dans la septième *Néméenne*. Lorsqu'il constate, avec découragement, que la foule a le cœur aveugle et que même la parole poétique est ambiguë, parce qu'elle se permet, à certains moments, de mettre son pouvoir d'exaltation au service du mensonge 'bariolé', le poète conclut: τιμὰ δὲ γίνεται / ὅν θεὸς ἀβρὸν αὐξεῖ λόγον τεθνακότων (vv. 31-32). Le meilleur exemple qu'on puisse donner ici est l'évocation du mythe d'Ajax, tel qu'il nous est parvenu dans la septième et surtout dans la huitième *Néméenne*. Justement à propos de ce dernier poème, j'ai eu l'occasion d'écrire:

«Le destin d'Ajax se confond avec le destin des paroles: ce qu'elles parviennent à faire de lui, dans une lutte qui ne s'inscrit pas dans le passé parce qu'elle est intemporelle, sera la preuve la plus sûre de son pouvoir divin. Quoique difficile à accepter, le sort d'Ajax n'est ni indigne ni misé-

rable; c'est un sort qui n'éveille pas la pitié ni ne pose d'incommodes questions sans réponse. Le véritable combat est celui du poète qui essaie de redresser hors du temps l'ancienne réputation, pour opposer un démenti à une façon inique de raconter les événements. De la sorte, la mort d'Ajax n'est pas un chapitre clos à jamais; les mots du poète sont efficaces, car ils peuvent réfuter la médisance qui lutte non pas pour détruire un mortel *à ce moment-là*, mais pour salir sa grandeur mythique, pour la dégrader *intemporellement*. Si le noyau de l'être du héros se trouve dans le chant — ce qui n'est absolument pas la même chose qu'affirmer qu'il a un caractère fictif —, le poète a la responsabilité d'éviter que la catastrophe ne s'impose définitivement, de conjurer le triomphe d'un scandale par lequel les valeurs de notre monde pourraient être mises en question.

» N'essayons pas — c'est inutile — de comprendre le malheur d'Ajax par un pragmatisme immédiat. Il réussit, avant sa mort, à faire parvenir ses raisons aux hommes futurs. Depuis Homère, les demi-dieux ont joui de ce droit: grâce à eux l'humanité peut réaliser une joie ambivalente; la joie de rendre éternel un geste ponctuel qui survient sur un arrière-plan immense, juste avant leur disparition. Pindare peut combattre avec efficacité la médisance des Danaens. La réponse présente du poète à un événement du passé n'est point absurde, car et la bataille et l'humiliation et la rectification sont, toutes les trois, intemporelles¹⁶. »

Dans ce cas, qu'est-ce que cette singulière expérience d'entendre le récit de sa propre renommée avant la mort? Ce n'est pas que cette expérience se replie sur elle-même; au contraire, elle reste ouverte à l'incertaine attente de découvrir encore, après la mort, quelque chose de sublime. Mais on ne peut la concevoir que grâce à un rapport — effectif chez les héros — entre exaltation poétique et action cul-

¹⁶ *Lectura de Píndar*, 202-203.

tuelle. Un tel rapport peut être illustré aussi dans l'autre sens: d'après Pindare, les âmes des morts ont plaisir à entendre, dans leurs tombes, le chant qui exalte les prouesses de leurs descendants. De là vient que la très ancienne représentation des défunts — ombres inanimées — perd son influence sans disparaître tout à fait. Dans l'*Odyssée*, l'ombre d'Achille avait perdu l'ouïe; il ne pouvait donc entendre la louange de ses prouesses, il n'avait pas intérêt à se souvenir de sa grandeur passée. Ce n'est qu'en buvant le sang des victimes que le défunt peut établir un contact, fugace, avec les vivants. En revanche, dans les épinicies, l'oubli n'envahit pas ceux qui furent — d'après l'expression homérique — νεκύων ἀμενηνὰ κάρηνα; tout au contraire ils gardent leurs sens: κατακρύπτει δ' οὐ κόνις / συγγόνων κεδνὰν χάριν (*O.* VIII 79-80). Il faut prêter attention à l'intérêt que les morts manifestent encore pour le monde des vivants; ils se sentent passionnément concernés par les aventures de leurs descendants. Entre les uns et les autres, il y a des liens organiques étroits, et cette relation est si intense qu'elle garantit la continuité des valeurs représentées par les morts, par leur absence, très fortement ressentie, du monde des vivants¹⁷. A l'endroit même où repose le cadavre, on immortalise les liens avec le pays, la famille, les descendants: voici des manifestations qu'il ne faut pas considérer comme des développements arbitraires ni comme des *topoi* de consolation dans un poème triomphal¹⁸. L'accent a été déplacé au sein des conceptions les plus traditionnelles — ce qui est aussi remarquable que l'élosion d'une eschatologie complexe comportant la promesse d'immortalité per-

¹⁷ Cf. J.-P. VERNANT, «La belle mort et le cadavre outragé», in G. GNOLI et J.-P. VERNANT (edd.), *La mort, les morts dans les sociétés anciennes* (Cambridge 1982), 45-76.

¹⁸ Cf. *P.* V 96 ss.: ἔτεροι λαχόντες Ἀΐδαν βασιλέες ἱεροὶ ... ἀκούοντι ποι χθονίᾳ φρενὶ la gloire qui retombe sur les descendants.

sonnelle. Même quand Pindare se voue à la conception homérique de l'Hadès où les morts reposent à jamais, libres enfin d'avatars et de destins, la Voix peut les atteindre: μελαντειχέα νῦν δόμον / Φερσεφόνας ἔλθ', Ἀ-/χοῖ (*O.* XIV 20-21): ils ne sont pas tombés dans un oubli total.

Les épinicies pindariques apparaissent ainsi comme une profonde réflexion sur le rapport entre simples mortels et héros. Nous aurons dès lors à nous occuper d'une contradiction non négligeable: dans une grande partie des poèmes, on exhorte l'athlète à rendre hommage à des personnages dont la conduite n'est point à imiter. Après l'ouvrage capital de A. Brelich, il n'est pas difficile d'affirmer que la nature surhumaine des héros se pare souvent de caractères nettement monstrueux¹⁹. Nulle distinction morale n'est plus possible: peu importe si le héros a été juste ou injuste de son vivant; ce qui importe vraiment, c'est qu'il est devenu objet de culte, en dépit d'une vie violente ou même insensée. Malgré leurs qualités idéales, les héros ne sont pas dépourvus de caractères ou de traits que l'on considérerait comme blâmables, répugnans ou monstrueux parmi les humains. Pindare, évidemment, n'offre pas une version intégrale et organique de la condition des héros, mais il procède à une moralisation partielle (ce qui ne signifie pas annulation ou effacement) des aspects les moins édifiants; il prétend mettre côté à côté les héros et les *laudandi* dans le cadre de l'épinicie; et dans l'image qu'il nous offre des *laudandi*, les attitudes éthiques jouent un rôle fondamental. Les réclamant comme modèles, les humains inclinent à épurer éthiquement les héros²⁰. Il y a donc deux principes coexistants: on peut appeler le premier, d'après Brelich, thème religieux de la condition héroïque; l'autre, opposé au

¹⁹ *Op. cit.*, 232-257.

²⁰ En dépit d'une telle censure, la condition héroïque chez Pindare est aussi nuancée et complexe qu'on pouvait s'y attendre d'après l'analyse de Brelich.

premier, conscience éthique — thème que Pindare n'est point le seul à élaborer, mais qui repose grossso modo sur les scrupules moraux d'une société plus évoluée. Il est normal que leur synthèse soit complexe et marquée de tensions, car l'opposition se trouve au sein même des matériaux que le poète s'évertue à concilier²¹. Malgré ses intentions morales, Pindare ne peut mutiler la condition héroïque que jusqu'à un certain point; de même, il ne saurait minimiser les virtualités immenses que comporte le triomphe. A propos du champion et de la victoire, on a dit avec raison: «It both violates and respects the injunction to be content with what one has»²². La preuve la plus efficace — parce qu'elle est *a contrario* — du fait que l'assimilation analogique entre le vainqueur et le héros du mythe a une grande portée se trouve dans les avertissements répétés d'éviter l'*hybris* (*e.g.* *P. X* 27 δ χάλκεος οὐρανὸς οὐ ποτ' ἀμβατὸς αὐτῷ). Le fait que Pindare insiste sur ce genre de conseils prouve l'existence réelle d'un risque: une tentation vertigineuse peut être discernée par le regard des champions pindariques; l'insistance n'est donc pas arbitraire ou conventionnelle: le danger de la démesure les menace réellement.

Je crois, d'autre part, que certaines affirmations autorisées à propos des héros grecs — affirmations ressortissant à la méthode historico-comparative — méritent d'être confrontées aux idées mêmes de Pindare, formulées évidem-

²¹ Il y a, d'un côté, les caractéristiques des héros considérées d'un point de vue religieux (énumérées par Brelich): le poète doit s'en accommoder. De l'autre côté, il y a le traitement spécifique que Pindare applique à cette catégorie; il s'agit là d'une question de théologie personnelle et, à la limite, de critique littéraire, qui a été discutée souvent dans les introductions à la poésie de Pindare. Les chapitres que C. M. BOWRA, *Pindar* (Oxford 1964), y consacre («Gods, Heroes, and Men», 42-98, et «The Treatment of Myth», 278-316) en sont un bon exemple.

²² K. CROTTY, *Song and Action. The Victory Odes of Pindar* (Baltimore and London 1982), 120.

ment sous la couverture d'un langage mythico-poétique. Pindare, il est vrai, n'élabore pas une réflexion systématique sur la condition des héros ni un essai de définition englobante; il ne présente qu'une théologie brisée, en fragments²³.

Je pense par exemple à Éaque, le responsable de la construction des remparts de Troie, destinés à s'écrouler deux fois, toujours avec le concours de ses descendants (*O.* VIII 31-46). Sa gloire ambiguë est la condition indispensable qui illustre sa famille. Pélée parvient au lit de la déesse grâce à une distinction très spéciale, une vraie *combinazione* diplomatique, dans laquelle la splendeur et l'éternité de la divinité subissent fugacité et deuil, sort commun de l'humanité. De cette union naît le plus magnifique des demi-dieux, Achille. La naissance particulière d'Achille a conjuré la menace d'une catastrophe inouïe pour le *cosmos* tout entier, y compris la chute de l'ordre olympien dans une manière de chaos brutal. L'ordre cosmique repose, par conséquent, sur la condition éphémère du héros. Les dieux ont empêché ce grand malheur, cette mise en cause de la Διός ἀρχά, mais il a fallu payer un prix de mort et de perte: la fin prématurée de la brillante existence d'Achille et la contamination de Thétis avec l'humanité souffrante (*I.* VIII 26-60; cf. *N.* IV 62-65, etc.). Le ἄριστος ἡρώων doit son existence à l'enjeu de la divinité, qui décide de ne lui octroyer qu'une vie courte; et quelquefois Pindare rappelle qu'Apollon le tua de sa propre main, près des remparts fatidiques de Troie (*Pae.* VI 79-86). L'ouvrage des dieux, triomphant dans le domaine des hommes, réclame une

²³ Les spécialistes en mythologie de tendance structuraliste (je pense surtout à M. Détienne) soutiennent que la spéulation mythologique des Grecs, à califourchon sur la théologie et la réflexion philosophique, avance souvent des thèmes et des questions chères aux analystes modernes — affirmation qui, d'ailleurs, est reçue avec scepticisme par leurs critiques. Autrement dit, les mythes feraient eux-mêmes leur analyse structurale.

douleur humaine, qui deviendra gloire — voilà une notion ambivalente où l'humanité est dépassée, plutôt que niée.

Autre cas, celui de Néoptolème, qui brave le dieu directement, dans un contexte rituel: il meurt pour atteindre le statut héroïque et recevoir des sacrifices sur sa tombe et la gloire d'un chant intarissable.

Dans la même ligne, on peut citer le destin des Dioscures (*N.* X 49-90), dont le récit est bâti sur la base d'une polarité éminemment pindarique: l'opposition entre la demeure divine, lumineuse, et le terroir de la condition humaine. Les Dioscures sont, d'après leur sort, des médiateurs; leur tâche est d'établir un pont sur l'abîme qui sépare les humains éphémères et les palais olympiens, en quelque sorte le geste qui signale la route des transfigurations. Le mythe de la dixième *Néméenne* explique que, pour les hommes, le faîte se trouve dans la splendeur divine, car cette splendeur peut leur conférer une gloire qui est hors de portée de leurs seules forces. Les Dioscures sont des protecteurs bienveillants grâce à leur position double qui les rapproche des humains à travers une ambiguïté démonique; par un prodige, ils ajoutent à leur être la présence dans deux mondes différents, ce qui explique, par ailleurs, leur manière d'agir. La mission du héros, ce qui le définit comme héroïque, c'est d'affirmer la réalité nécessaire de la mort. Nagy l'a déjà remarqué: «the hero's death is the theme that gives him his power — not only in cult but also in poetry»²⁴. En effet, depuis l'*Iliade*, Achille est le prototype du héros grec, justement parce que le dilemme qui le cerne présente avec urgence la saisissante relation qu'il a avec la mort: voilà un trait tout à fait distinctif et nécessaire de la morphologie héroïque, d'ailleurs si difficile à préciser. En outre, comment affirmer la mortalité d'une façon exemplaire sinon en mourant sous les coups du dieu? D'où

²⁴ *Op. cit.*, 116.

l'efficacité des mythes comme celui d'Achille et de Néoptolème, antagonistes qui se querellent avec Apollon. De plus, le meurtre de Néoptolème (raconté minutieusement dans *Pae.* VI et *N.* VII) est une mort que le dieu de Delphes avait jurée (cf. *Pae.* VI 112-116: ὥμοσε γαρ θεός, / γέρονθ' ὅτι Πρίαμον / πρὸς ἔρκεσθν ἡναρε βωμὸν ἐπ-/ενθορόντα, μή νιν εὔφρον' ἐς οἴκον / μήτ' ἐπὶ γῆρας ιξέ-/μεν βίου'). Il fallait qu'un des illustres Éacides restât dans le lieu sacré en θεμισκόπος (*N.* VII 44-47), afin de prendre la tête de «quel tratto della complessa religiosità delfica» (I. Chirassi), de ces figures honorées dans le cadre d'un polythéisme qui trouve à Delphes son plus important centre de réélaboration²⁵. Donc, exploiter abusivement les différences, tout à fait secondaires, qui apparaissent entre les versions de *N.* VII et de *Pae.* VI n'a pas grand sens. De même, pour la tradition mythique, qui tient à souligner qu'Achille mourut par la volonté d'Apollon, Pâris, qui décocha la flèche mortelle, n'est pas tellement important. Remarquons en passant que même si les anciens scholiastes pouvaient différer d'opinion, nous sommes à même de constater des indices constants de cette *hybris* qui constitue une partie non anecdotique, non accessoire, de la personnalité religieuse de n'importe quel héros; et ce fait ne scandalisait pas des auditeurs qui avaient foi dans les mythes, et non dans des fables édifiantes. Par conséquent, le thème de la mort de Néoptolème à Delphes n'est point un simple récit scandaleux qui pouvait choquer l'amour-propre et le patriotisme des Éginètes.

Certains chercheurs, surtout italiens, ont généralisé le rapport entre Apollon et Néoptolème à Delphes en recourant aux dichotomies dieu/héros ou temple/tombe²⁶. En ce

²⁵ Cf. I. CHIRASSI COLOMBO, «Heros Achilleus – Theos Apollon», in B. GENTILI-G. PAIONI (edd.), *Il mito greco. Atti del Convegno Internazionale di Urbino* (Roma 1977), 231-269 (partic. 239 ss.).

²⁶ Cf. I. CHIRASSI COLOMBO, *art. cit.*, *passim*.

qui concerne Olympie, la situation de Pélops vis-à-vis de Zeus peut aisément s'assimiler au même rapport fondamental. Blotti près du grand autel du dieu (cf. *O.* I 93 τύμβον ἀμφίπολον ἔχων πολυξενω-/τάτῳ παρὰ βωμῷ), le héros participe aux αἰμακουρίαι tout à fait comme Néoptolème occupe une place d'honneur dans le culte sacrificiel de Delphes; Pélops reçoit donc les honneurs du culte comme une conséquence ultime de l'existence *mortelle* que Pindare célèbre dans la première *Olympique*. Dans ce poème, également, la nécessité de la mort est rappelée en termes frappants: les dieux eux-mêmes ont replacé Pélops μετά τὸ ταχύποτμον αὐτὶς ἀνέρων ἐθνος (v. 66); mais c'est un peu plus loin (vv. 82 ss.) que le héros proclame solennellement ses idéaux et son choix héroïque dans ces mots célèbres: θανεῖν δ' οἶσιν ἀνάγκα...

Une question nous reste encore, vu que la réalité de la mort a effectivement une dimension religieuse qui correspond à l'idéologie traditionnelle des cultes héroïques. Quand dieux et hommes coexistent, ils déterminent de façon univoque les portions de chacun et définissent une fois pour toutes leurs domaines respectifs. Dans ce processus de re-définition, c'est le héros qui tient le rôle central; si, par contraste avec les dieux, il lui faut subir, comme les hommes, l'épreuve ambivalente de la mort, il revêt une fonction paradigmatische vis-à-vis des humains. Quant à ces derniers, ils ne parviendront jamais à être ses émules, sauf dans quelques cas exceptionnels. Les héros sont donc un exemple de la condition mortelle transcendée; ils ne renient pas la condition humaine, ils la transfigurent. Par analogie, cela doit s'appliquer aussi aux vainqueurs athlétiques. Je me permets de reprendre ici les termes dont je me suis servi pour évoquer le destin posthume de Castor, à qui Zeus restitue la vie, et pour expliquer le sens que ce destin exemplaire a pour le vainqueur argien à qui s'adresse la dixième *Néméenne*, ainsi que pour les hommes en général:

« L'essence du récit mythique réside en ceci qu'il n'est pas applicable aux hommes, bien qu'il soit raconté pour nous (...) La résurrection de Castor ne nous sert à rien; c'est un acte gratuit de l'amour de Zeus pour son fils et dont l'efficacité tient à son non-universalisme, à l'irréductible singularité que l'exceptionnelle naissance des Tyndarides comporte, à l'écart d'une hypothétique valeur exemplaire (...) L'opposition entre Zeus et ce trop charnel Tyndaride pose le problème de manière éblouissante: on pourrait toucher du doigt le pouvoir fulminant des dieux et l'amer-tume de la condition mortelle; ce qui n'empêche pas pourtant toute sorte d'ambiguités, car il ne s'agit point ici d'une allégorie à correspondances précises. L'homme pindarique est censé rayonner d'un très grand éclat, sans que cela implique l'abandon de tout son entourage antique. Cet entourage demeurant en vigueur, la solide polarité du monde et l'inébranlable séparation entre hommes et dieux ne s'affaiblissent pas. Grâce à cela se produit la jouissance spécifiquement humaine, flamme qui se nourrit d'un feu impur²⁷. »

*

* * *

Les philologues ont souvent observé les difficultés qui surviennent quand on tente de concilier le point de vue 'normal' des épinicies et la vision eschatologique de la deuxième *Olympique* et des fragments thrénodiques avec la croyance de ces textes en une survie *post mortem* qui comporte des notions de faute, d'expiation et de bonheur. La deuxième *Olympique* peut sembler lointaine du souci majeur de Pindare: il n'est pas facile, certes, le mariage du regard passionné vers l'au-delà et de l'attitude qui nous exhorte — même au moment de la plénitude — à rester profondément fidèles à la terre et à la condition mortelle.

²⁷ *Lectura de Píndar*, 73-74.

Mais tenons-nous en au terrain immédiat: comment concilier les attaches de l'esprit du défunt à sa tombe et son départ vers les vastes plaines souterraines? En outre, comment concilier la condition de stabilité des héros et la possibilité offerte à quelques privilégiés d'obtenir une ascension jusqu'aux bienheureux de l'Elysée, grâce aux trois existences doubles, ici-bas et dans le monde souterrain (*O.* II 56-77)? Mais avant d'affirmer que Pindare a tout simplement voulu faire coexister culte héroïque et immortalité personnelle — deux branches de l'héritage grec, l'une à côté de l'autre — sans rechercher leur intégration profonde, il faudrait considérer les avis des critiques qui ont minimisé ces inconséquences apparentes. Finley, par exemple, à propos des passages eschatologiques, remarquait: «to deny kinship in these views to Pindar's normal outlook is curiously unsatisfactory»²⁸; et ailleurs: «however genuine may be thought his belief in the so-called Orphic doctrines, they extend to another life his bright affirmation of this life»²⁹. Nous avons appris à comprendre que se soucier exagérément des difficultés d'accord entre l'immortalisation par enlèvement et les exigences du culte — et le culte repose sur la foi que les ossements du héros sont enterrés dans sa tombe — n'a de sens que du point de vue positiviste (perspective évidemment déplacée dans notre contexte³⁰). Dans ce cas, l'obsession philologique et la *Quellenforschung* ne trouveront de justification que si elles nous rappellent que l'immortalité personnelle — liée au circuit de la métémpsychose et aux stades multiples de l'au-delà — et la

²⁸ *Pindar and Aeschylus*, 61.

²⁹ J. H. FINLEY, «Pindar's Beginnings», in D. CAMERON ALLEN & H. T. ROWELL (edd.), *The Poetic Tradition* (Baltimore 1968), 3-26 (partic. 13).

³⁰ Les Îles des Bienheureux n'ont, en principe, rien de mystérieux: c'est le lieu où les mortels illustres sont accueillis, du moins ceux d'entre eux à qui les dieux ont accordé ce privilège exceptionnel.

survie héroïque — attachée à des lieux concrets et à un culte — sont toutes deux des phénomènes historiquement différenciés par leur genèse; cas typique, donc, où la recherche et la discussion des sources deviennent secondaires, surtout si on les compare au jeu des idées ramassées un peu partout et harmonieusement intégrées dans le système édifié par le poète. Avant toute autre chose, il convient d'être sensible à la cohérence interne de ce contexte très élaboré.

D'un point de vue orthodoxe, l'héroïsation implique un espoir qui ne s'offre qu'à un certain nombre d'élus, de par leurs mérites exceptionnels: la foule ne peut jamais y accéder. Lorsque le concept d'un au-delà heureux devient sujet de poésie, c'est d'ordinaire pour rappeler que l'immortalité bienheureuse ne touche qu'une minorité³¹; les tentatives de revendiquer un destin égal pour tout le monde, indépendamment des mérites acquis ou hérités, restent marginales. Certes, Pindare est responsable d'avoir versé un esprit aristocratique au sein même d'une eschatologie proche de la métempsycose³², mais le poète ne se laisse pas porter exclusivement par sa capacité visionnaire lorsqu'il tâche à réduire en système un phénomène qui, traditionnellement, ne devait constituer qu'un ensemble d'images et de récits.

Lorsque les sectes s'emparèrent de ces traditions mythiques, elles envisagèrent, bien sûr, d'étendre la promesse de salut au-delà des bornes bien précises d'une idéologie de

³¹ I. CHIRASSI COLOMBO, «La salvezza nell'aldilà nella cultura greca arcaica», in *StudClas* 15 (1973), 23-39, explique comment l'eschatologie sert à confirmer le sentiment d'une hiérarchie aristocratique, en accord avec l'ordre social établi et qui s'exprime par une échelle de valeurs articulée et inévitable (cf. 39).

³² La *polis* a ressenti plus d'une fois le danger potentiel des perspectives eschatologiques; et l'on y a craind qu'elles ne devinssent forces de subversion du culte civique. Cela n'implique pas, d'ailleurs, que la *polis* stigmatise automatiquement tout espoir de salut dans l'au-delà.

caste³³. Or, force est de constater que Pindare se livre à un emploi des traditions qui est, à la limite, bien personnel. Mais alors, de quelle autorité Pindare se réclamait-il, lorsqu'il élaborait sa propre synthèse? Quant au degré d'impliquer de Pindare dans ces développements eschatologiques, il est à craindre que le positivisme n'ait apporté qu'un scepticisme trop radical. On se reportera par exemple aux opinions catégoriques de J. A. Davison dans son compte rendu de l'ouvrage d'E. Thummer³⁴ sur la religiosité pindarique: «[Pindar] was essentially a 'jobbing' poet and ... he was bound to adapt himself to the wishes of his employers»³⁵. Les remarques de ce genre sont déroutantes: elles ont tendance à nous faire oublier la fonction traditionnelle du poète grec, 'maître de vérité' en matière religieuse.

Or D. Sabbatucci a observé avec sagacité que «un poeta greco trovandosi a toccare l'argomento³⁶ doveva dire qualche sacra verità, sia sotto specie di un giudizio apreciativo sia anche con la formulazione di qualche principio mistico»³⁷. Il ne pouvait s'y soustraire. Mais alors, ne serait-ce pas Pindare lui-même le vrai créateur d'une idéologie ésotérique-eschatologique qui, en marge de l'activité du poète, n'aurait point réussi à cristalliser? Jusqu'à quel point un mouvement comme l'orphisme n'est-il pas le produit de pareilles spéculations, qui se seraient inspirées des rituels d'Eleusis ou de rituels similaires, dont les cadres ésotéri-

³³ En parfaite cohérence avec la valeur mythique, non eschatologique, de ces récits, la béatitude y est présentée comme une altérité radicale par rapport au monde présent (cf. I. CHIRASSI COLOMBO, *art. cit.* [supra n. 31], 26-27).

³⁴ E. THUMMER, *Die Religiosität Pindars* (Innsbruck 1957).

³⁵ J. A. DAVISON, in *JHS* 80 (1960), 204.

³⁶ Sabbatucci parle ici des mystères d'Eleusis; on peut, néanmoins, appliquer son point de vue à la thématique eschatologique dans son ensemble.

³⁷ D. SABBATUCCI, *Saggio sul misticismo greco* (Roma 21979), 155 s.

ques comportaient une expérience ineffable et non point une théologie formulée avec précision?

Il vaudrait peut-être la peine — puisque nous en sommes à ce point de notre argumentation — de reprendre la réflexion qui, naguère, nous faisait remarquer que la synthèse pindarique n'a pas de caractère dogmatique; qu'elle se compose au contraire d'éléments assurément personnels dont le poète inspiré est le seul responsable; qu'il n'a pas besoin de se réclamer de l'autorité d'autrui: «... aujourd'hui, bien plus que d'habitude, si cela est possible, les mots de Pindare ont une autorité singulière. Il faut, néanmoins, en fixer les bases avec précision, car la diversité des interprétations de l'*O.* 2 semble dépendre du sens qu'on donne à la longue tirade eschatologique. Il ne s'agit ni d'une révélation ni d'une prophétie; ce n'est que le mythe d'une épinicie qui est, par conséquent, débitrice d'une fonction et d'un certain nombre de caractéristiques que nous connaissons bien (...) Pindare ressent un grand besoin de fournir des bases solides à son récit. Le poète parle en maître de vérité³⁸, cela est clair en dépit de ceux qui s'obstinent à faire de sa doctrine dans l'*O.* 2 une sorte d'ésotérisme mystérieux. Car c'est dans l'autorité de la parole que réside le plus certain espoir d'immortalité pour Théron. Nous envisageons donc une eschatologie qui n'appartient pas à des croyances sectaires, mais qui est le fruit de l'élan visionnaire de l'âme du poète³⁹.»

Pindare a bâti un système personnel, logique et cohérent par lui-même, dont les éléments divers auraient été empruntés à des sources également diverses. Certains philologues, néanmoins, n'ont point accepté qu'il en fût ainsi, niant souvent radicalement l'existence d'une construction

³⁸ Il faut remarquer que nous discutons à présent le *mode* de la croyance et non pas sa sincérité.

³⁹ J. PÒRTULAS, *Lectura de Píndar*, 109-111.

organique de la part du poète. Wilamowitz en est l'exemple classique⁴⁰, lorsqu'il n'accepte pas *O. II* 68 ss. comme une référence aux héros traditionnels du mythe:

ὅσοι δ' ἐτόλμασαν ἐστρίς
ἐκατέρωθι μείναντες ἀπὸ πάμπαν ἀδίκων ἔχειν
ψυχάν, ἔτειλαν Διὸς ὁδὸν παρὰ Κρό-
νου τύρσιν.

et il ne l'accepte pas tout bonnement parce que les héros traditionnels, dit-il, auraient atteint les Îles des Bienheureux directement, par grâce divine — et certains, tel Ménélas, d'après l'opinion traditionnelle, sans même connaître la mort. Et pourtant la thèse de Wilamowitz dédaigne l'évidence du fr. 133 Snell-Maehtler:

(Φερσεφόνα)...
ἀνδιδοῖ ψυχὰς πάλιν, ἐκ τῶν βασιλῆς ἀγανοί
καὶ σθένει κραυπνοὶ σοφίᾳ τε μέγιστοι
ἄνδρες αὖξοντ" ἐς δὲ τὸν λοιπὸν χρόνον ἥροες ἀ-
γνοὶ πρὸς ἀνθρώπων καλέονται.

Ce fragment explique avec toute la netteté possible qu'on parvient à la condition héroïque *après* une longue série de réincarnations successives, de séjours dans les deux mondes; qu'il y a, dans le monde souterrain, place pour l'expiation, pour la purification; que le *dernier* séjour parmi les vivants se passe en athlète, ou en poète, ou en roi (cas personnel de Théron); après quoi l'on peut accéder directement à la condition héroïque. L'héroïsation entre donc dans les cycles souterrains de la survivance de l'âme; elle n'est point une survie atténuée ni exsangue, au contraire, elle en constitue le plus haut degré. Autrement dit, certaines *ψυχαί* font un voyage qui part de notre monde, où évidemment elles se trouvent non pour la première mais pour la *dernière fois*, menant parmi les hommes une vie de

⁴⁰ U. von WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, *Pindaros* (Berlin 1922), 250.

roi ou de poète, et parviennent à la condition héroïque, que Pindare présente en termes fondamentalement accordés avec les termes traditionnels. Le tout offre une netteté presque excessive, étant donné qu'il s'agit d'une promesse eschatologique. A part cela, entreprendre des analyses plus fouillées ressortirait à un pédantisme dont on n'a pas toujours su se garder.

Par là, nous essayons de réfuter la coexistence, incomode et incohérente, chez Pindare, de deux versions contradictoires du destin *post mortem* de l'homme; mais je ne prétends pas non plus rapprocher abusivement les opinions de notre poète de certains courants mystiques de l'archaïsme grec⁴¹. Si un homme a été profondément éloigné de toute dévalorisation de l'existence terrestre, c'est bien Pindare. Il est impensable que le poète de Thèbes, attaché aux valeurs de la tradition grecque, ait pu approuver l'expérience d'une illumination «qui transforme l'homme par l'obtention d'une capacité de juger, et de le faire de façon opposée à celle d'avant»⁴². Pour l'initié, l'attention se tourne, d'après Sabbatucci, vers l'opposition entre la vie et la mort (la mort tenue pour positive) et non vers la discrimination traditionnelle des Grecs, solennelle et infranchissable, entre le ciel et la terre. Et personne, sinon Pindare, n'a formulé une telle discrimination de façon si catégorique: ὁ χάλκεος οὐρανὸς οὐ ποτ' ἀμβατὸς αὐτῷ (P. X 27).

Nous avons remarqué, donc, les problèmes internes que pose la conciliation de la religion delphique des héros et l'eschatologie; nous considérons par ailleurs comme insatisfaisant l'avis de Wilamowitz (*e.g.*) selon lequel Pindare ne ferait que rendre un *lip-service* aux convictions de ses clients,

⁴¹ Cf. D. SABBATUCCI, *op. cit.*, 165: «La via mistica per superare la morte non è quella di farsi immortali ma piuttosto quella di negarne la negatività rispetto alla vita.»

⁴² D. SABBATUCCI, *op. cit.*, 166.

mais sans s'y engager lui-même tout à fait⁴³. La critique moderne pourra persister à s'occuper à résoudre cet antagonisme: problème oiseux, du moment que Pindare, tout en penchant vers certaines doctrines ésotériques (tout comme ses patrons et clients, dont les croyances coïncident probablement avec les siennes), exalte les athlètes vainqueurs au grand jour. Si tout était si simple et si tranché qu'on le veut quelquefois, où placerions-nous Pindare (ou n'importe quel autre représentant de la culture aristocratique grecque) par rapport à ces formes de religion qui adoptent, ne serait-ce que jusqu'à un certain point, une orientation qui vise un au-delà du monde sensible?

*

* * *

Au temps de Pindare, la parole poétique avait déjà été fixée comme produit d'une *techné* artisanale; notre poète, malgré tout, s'obstine à nous la présenter sous l'aspect d'une *sophia* religieuse, inspirée par la divinité. C'est là un trompe-l'œil qui pourrait occuper le cœur de la religiosité de Pindare⁴⁴. Tout le monde sait que Pindare était un professionnel du chant, qu'il recevait de l'argent pour une tâche de glorification dont il s'acquittait au mieux. Dans un tel contexte, c'était bien un tour de force délibéré que de vouloir préserver la sacralité de l'acte poétique: Pindare persistait à ne pas reconnaître les bases laïques et pragmatiques de son inspiration. De son temps, il existait pourtant

⁴³ D'après une autre théorie, le poète aurait emprunté aux sectes non pas leurs enseignements dogmatiques, mais plutôt certaines formes de sensibilité, d'organisation de l'expérience — par exemple l'opposition polaire entre l'abandon dans les ténèbres et, sitôt après, le bienfait d'une illumination instantanée et éblouissante (cf. J. DUCHEMIN, *op. cit.*, 191-265 et 297-334).

⁴⁴ Je dois cette formulation à mon ami Carles Miralles.

une manière différente de faire de la poésie. Simonide, le premier à tenter une sécularisation de la fonction poétique, avait déjà renoncé à la tradition du chantre inspiré et du maître de vérité; comment Pindare faisait-il donc pour garder une attitude si solennelle au moment d'aborder le phénomène de la victoire? N'oublions pas que notre poète a été obligé d'affronter l'hypothèse d'un scepticisme radical; c'est pourquoi la réponse qu'il lui a fallu donner a été radicale elle aussi.

La *praxis* pindarique établit un équilibre fragile entre le rôle — traditionnellement sacré — du chant des exploits héroïques et l'attitude professionnelle liée à une économie d'échanges, libre et compétitive. La théorie, il est vrai, indique que tout n'est pas à vendre, qu'il y a des choses qui n'ont pas de prix — même si la réalité ne coïncide pas tout à fait avec cette vue idéalisée. Il est vraisemblable, néanmoins, que le paiement n'était pas la seule condition pour être célébré par Pindare⁴⁵. Un produit tel que l'épinicie, très coûteux, n'était sans doute pas soumis, en Grèce pré-classique, aux règles strictes de l'économie de marché — qui, d'ailleurs, n'était pas encore tout à fait développée. Les notions relatives à l'idée mythique de la valeur, étudiées par Gernet⁴⁶, devraient être appliquées à ces problèmes-là. De même, depuis Fraenkel, on a remarqué que «the exchange of poem against fee did not belong to the world of commerce, but to the whole philosophy of the ‘guest-

⁴⁵ Ce qui, d'une part, devait permettre au poète d'augmenter exceptionnellement ses honoraires; d'autre part, cela servait encore à magnifier et à rendre exclusive la *sophia* qu'il vendait à ses clients.

⁴⁶ Cf. L. GERNET, «La notion mythique de la valeur en Grèce», in *Journal de psychologie* 41 (1948), 415-462, recueilli dans *Anthropologie de la Grèce antique* (Paris 1968), 93-137. Cette étude ouvre des horizons; il conviendrait notamment de se demander si les images dont Pindare se sert pour parler de la poésie (une coupe, une guirlande, d'autres objets manufacturés) ont quelque chose à voir avec les *agalmata* qui, d'après Gernet, ont exprimé la notion mythique de la valeur.

friend' »⁴⁷. Pindare conçoit et représente les rapports qu'il entretient avec ses patrons par l'échange de cadeaux et par l'hospitalité, c'est-à-dire par deux institutions héroïques qu'il évoque par un anachronisme délibéré. L'aristocratie, au seuil de la décadence, poursuivait le mirage des valeurs homériques: Pindare le sait, et il se livre souvent à une assimilation en profondeur entre le combat singulier de l'*epos*, la *μονομαχία*, et l'exploit athlétique. Pindare — et nous touchons là un élément fondamental de son caractère — présente sous un éclairage romantique tout un réseau de relations sociales: celles des nobles entre eux, mais aussi, et surtout, celles des nobles par rapport à lui, le poète. De tout ce jeu, un positiviste soulignerait l'aspect de fiction; or, pour nous, l'intéressant est l'analyse du cadre où le poète peut trouver le sens de sa tâche et sans lequel il lui manquerait la raison fondamentale pour l'entreprendre⁴⁸.

On a souvent parlé de l'importance que Pindare donne à l'*alatheia* de la louange: elle a bien sûr sa raison d'être du fait qu'elle est postérieure à l'assaut de Simonide. Pour Pindare, à l'inverse du poète de Céos, il se peut que la poésie soit ambiguë; elle n'est jamais mensongère⁴⁹. D'habitude, Pindare est présenté intellectuellement dans un *status quo ante* par rapport à Simonide; autrement dit, il ignorerait tout ce qui se passe sur le terrain de la poésie de son

⁴⁷ H. FRAENKEL, *Dichtung und Philosophie des frühen Griechentums* (München 1969), p. 432 de la traduction anglaise de M. HADAS & J. WILLIS (Oxford 1975). C'était une manière utile d'envisager le problème, car cela permettait de laisser de côté le préjugé «against performing services for foreigners for pay. It was generally felt that a man should place his gifts exclusively at the service of his countrymen» (*op. cit.*, 433 n. 13).

⁴⁸ Cf. B. GENTILI, «Aspetti del rapporto poeta, committente, uditorio nella lirica corale greca», in *StudUrb* 39 (1965), 70-88; id., «La parola e il marmo: una discussione», in *DArch N.S.* 2 (1981), 32-38; 94-108.

⁴⁹ Cf. M. DÉTIENNE, *Les maîtres de vérité dans la Grèce archaïque* (Paris 1967), 51-80.

temps. Cette hypothèse est évidemment insoutenable. Outre cela, dans les passages où l'interprétation traditionnelle veut que Pindare attaque Simonide ou Bacchylide, l'accusation n'est pas celle de mensonge ou de détournement de la vérité des mots, mais celle de manque d'inspiration et d'incapacité. Il est vrai que Pindare a peur de la séduction de la parole, il craint «qu'elle ne se montre capable de remplacer la réalité; le *logos* peut imposer à l'esprit humain des objets qui ressemblent à s'y méprendre à la réalité et qui ne sont que des images vaines»⁵⁰. Mais ces avertissements concernaient seulement l'ensorcellement de la poésie traditionnelle, homérique, bien plus que celle des rivaux, quels qu'ils fussent. Leur parole à eux manque complètement de fascination. Ce qui sépare Pindare de ses rivaux et, du même coup, le rapproche des vainqueurs célébrés par lui, c'est donc la φυά, la supériorité naturelle: la bataille se livre toujours sur ce terrain. Tous les éléments aboutissent au même point: le caractère foncier du chant. Cela établi, que les corbeaux croassent contre l'oiseau sacré de Zeus! Pindare se proclame élu par un destin qui l'empêche d'exercer son métier de poète en professionnel vulgaire et trivial. Il doit répondre à l'appel divin: τὸν δ' ἀμφέποντ' ἀιεὶ φρασίν / δαιμόν' ἀσκήσω κατ' ἐμὰν θεραπεύων μαχανάν (*P.* III 108-109).

Ce n'est pas par hasard que notre intention de discuter la religiosité de Pindare nous a conduit à l'analyse de mécanismes idéologiques qui font passer au second plan le fait, évident, de composer pour une bonne rémunération. La correspondance entre l'exaltation du *laudandus* et l'exaltation de la tâche poétique est stricte et s'avère point par point. Pourtant, si je ne me trompe, la première a besoin de la catégorie religieuse du héros, indispensable pour expliquer comment l'opération de célébration adopte un carac-

⁵⁰ *Lectura de Píndar*, 79.

tère religieux propre. Pindare se donne la peine d'esquisser un parallélisme entre l'exploit athlétique et l'exploit idéal du poème, et ce parallélisme aura deux fonctions: offrir toute une série d'images athlétiques récurrentes qui désignent la poésie et, aussi, constituer le squelette de plusieurs épînies, dont la *N.* IV et la *N.* VII sont les exemples les plus évidents, ainsi que l'*O.* IX. C'est L. Lehnus qui l'a formulé le mieux: Pindare s'efforçait de vivre «la propria personale vocazione aedica, metafora del destino eroico»⁵¹.

Bref, la formulation du problème de la religiosité pindarique n'est pas, en elle-même, trop difficile. On l'a souvent essayée sans échec ni contradiction: il s'agit d'expliquer une véritable théologie de la parole poétique. Ce qui est réellement laborieux, c'est de remplir de substance une telle intuition. Sur la base d'une poétique comme celle de Simonide, l'éloge n'aurait jamais pu prendre un tour religieux. Simonide, lui, ne visait point à éléver quelques mortels au niveau des héros et des demi-dieux, mais plutôt à édifier une exaltation nettement humaine. Certains points de départ dans l'attitude fonctionnelle du poète sont indispensables pour que l'ode s'adresse réellement à un être *ἰσοδαίμον* et non à un personnage socialement remarquable et qui demande à être flatté. Dans le modèle héroïque, célébration par le culte et immortalité poétique sont deux aspects, étroitement solidaires, de la même réalité religieuse. L'exemple en est pris au hasard: dans l'*I.* V 26 ss., Pindare s'exhorte lui-même à ne point épargner la louange en échange des épreuves subies, et tout de suite il rappelle que *καὶ γὰρ ἡρώων ἀγαθοὶ πολεμισταί / λόγον ἐκέρδαναν*. Suit une tirade qui unit étroitement l'évocation du chant du poète

⁵¹ L. LEHNUS (ed.), *Pindaro. Olimpiche* (Milano 1981), p. xxr. Cf. pp. xvi-xxvii, où l'auteur suggère que la tâche poétique ne pouvait pas être attribuée au chanteur, «ma discenda direttamente dell'intervento delle divinità proposte al suo canto».

(cf. vv. 27 ss. κλέονται δ' ἐν τε φορμίγ-/γεσσιν ἐν αὐλῶν τε παμφώνοις ὁμοκλαῖς / μυρίον χρόνον· μελέταν δὲ σοφισταῖς...) et la mention des pratiques du culte (cf. v. 30 θυσίαισι φαεν-ναῖς). Le genre d'immortalité spécifique dont jouissent les héros s'exprime par le culte, en même temps que cette immortalité conférée par le culte s'enracine dans le fait qu'ils sont toujours objets de louange par le chant. C'est une survie, non subordonnée, ni métaphorique, ni subsidiaire, mais fondamentale pour comprendre le rôle religieux de la louange; elle comporte, à son tour, une façon concrète de se placer devant le fait poétique. Le paradigme des héros et la survivance obstinée d'une poétique qui refuse absolument le procès de laïcisation entrepris par les contemporains les plus lucides constituent, à mon avis, la double voie qu'il faut parcourir pour réussir dans nos recherches sur la religiosité de Pindare *.

* Plusieurs versions provisoires de cet article ont été lues et discutées au cours d'un séminaire sur des problèmes de poésie lyrique archaïque, dirigé par le professeur C. Miralles. Je dois à tous ceux qui y participèrent d'utiles observations. F. Mestre, en outre, m'a aidé pour la version française, que le professeur A. Hurst (Genève) a bien voulu réviser. Je leur dois, à tous, un témoignage de cordiale reconnaissance. Le travail, en ce qu'il peut valoir, est dédié à Glòria Torres.

DISCUSSION

M. Gerber: In your discussion of *O.* II, you speak (p. ...) of "une eschatologie qui n'appartient pas à des croyances sectaires, mais qui est le fruit de l'élan visionnaire de l'âme du poète". If this is true, I find it strange that the eschatology of *O.* II does not appear anywhere else in Pindar's odes. Pindar's own poetic vision no doubt plays some rôle in the way in which he portrays the eschatology, but the eschatology itself must be one in which Theron, and presumably no other recipient of Pindar's odes, believed, and there is no reason to ascribe it to the poet's "élan visionnaire".

M. Portulas: Sur la question des convictions contenues dans la deuxième *Olympique*, on a peine à distinguer ce qui revient à Théron et ce qui revient à Pindare. Cependant, Pindare est très affirmatif et reprend ces thèmes dans d'autres poèmes. Je vois pourtant le vrai problème ailleurs. La plupart des courants mystiques des VI^e et V^e siècles ne comportent que rarement des doctrines et des narrations sotériologiques. Ils visaient plutôt des expériences ineffables: c'était aux poètes, alors, de mettre en paroles ces intuitions. C'est bien pourquoi j'ai insisté sur l'engagement de Pindare, en tant que «maître de vérité», dans l'énoncé de l'eschatologie de la deuxième *Olympique* (engagement qui n'implique pas nécessairement son adhésion personnelle à la «vérité» qu'il énonce). Il n'est dès lors pas essentiel de se demander si, du point de vue biographique, c'est Pindare ou Théron qui adhère à cette eschatologie. En revanche, il est important de souligner l'autorité de la parole poétique, puisque c'est dans les mots du poète que réside l'espoir le plus certain d'immortalité pour Théron.

M. Lloyd-Jones: Vague speculation about these problems unaccompanied by detailed argument seems to me a waste of time.

M. Köhnken: Je ne suis pas un spécialiste de la théologie de Pindare; je me limite donc à trois courtes remarques:

1. L'expression «maître de vérité», que vous avez utilisée, me semble bien convenir pour définir le caractère non dogmatique de la 'synthèse' de Pindare;
2. Vous avez souligné avec raison la différence entre Pindare et Homère en ce qui concerne les morts et les paroles (chez Pindare, la voix peut atteindre les morts);
3. Y a-t-il à votre avis un parallélisme ou une opposition entre les passages de *I.* VIII et de *N.* VII que vous avez comparés (voir p. 214)?

M. Portulas: L'expression «maître de vérité» est utile, même si l'on n'est pas toujours d'accord avec Marcel Détienne. Dans le cas particulier, je ne suis pas d'accord avec la manière dont il interprète l'attitude de Pindare à l'égard de la révolution simonidéenne: il y voit de l'anachronisme; j'y vois une réaction intentionnelle (Pindare tourne le dos à la subversion qu'il constate dans la parole poétique).

Quant aux passages que vous signalez (*I.* VIII et *N.* VII), j'y note une complémentarité plutôt qu'une opposition. *I.* VIII 59-61: Pindare proclame que les hommes d'aujourd'hui suivent un modèle mythique lorsqu'ils établissent un lien entre mort héroïque et exaltation poétique. *N.* VII 31-32: la mort héroïque est, avec la sanction des dieux, la meilleure garantie contre la tentation de mettre la poésie au service du mensonge.

Mme Lefkowitz: On the basis of the evidence we have, it is not safe to draw any conclusions about differences in attitude between Simonides and Pindar. Simonides and Pindar are both portrayed as φιλάργυροι because of references to money in their poetry, and in comedy, like Ar. *Av.*; see the chapter on Simonides in my *The Lives of the Greek Poets*.

M. Portulas: J'ai beaucoup d'estime pour votre livre, mais j'ai de la peine à voir en quoi il éclaire notre discussion. Admettons un instant que

toutes les traditions biographiques relatives à Simonide soient fausses (ce que plusieurs ici auraient de la peine à admettre): il n'en est pas moins possible de soutenir que son attitude à l'égard du fait poétique est différente de celle de Pindare. Simonide a osé déclarer: τὸ δοκεῖν καὶ τὰν Ἀλάθειαν βιᾶται (fr. 93 = *PMG* fr. 598). Il y a sans doute un fond de vérité aussi dans les anecdotes relatives aux soucis techniques de Simonide, en particulier lorsqu'on lui attribue la paternité des techniques de mémorisation. Or, dans ce cas, c'est Mnemosyne, mère des Muses, qui est réduite à une τέχνη artisanale! On est donc en droit de parler d'une différence d'attitudes entre Pindare et Simonide, même quand on est aussi sceptique que Mary Lefkowitz sur la valeur de leurs biographies.

Mme Lefkowitz: You seem to have exaggerated the importance of the 'gulf' between gods and men (or heroes). In analysing any of Pindar's statements on immortality, etc., it's essential to pay close attention to the context. For example, the citation from *I. VII* in your paper concerns, in fact, death in *war*.

M. Portulas: Vous avez noté que, suivant une tendance dont G. Nagy serait en partie responsable, je fais abstraction du contexte des passages au moment d'esquisser la morphologie héroïque et qu'il en résulte que j'exagère «the gulf between gods and men». Je ne peux que vous répondre que mon exposé, comme beaucoup d'opinions de Nagy, d'ailleurs, prend appui sur l'œuvre de A. Brelich, qui est, aujourd'hui encore — malgré les défauts que l'auteur lui-même y avait observés —, la meilleure monographie disponible sur les héros. Dans ce livre, les données littéraires s'intègrent à celles qui proviennent du culte et du mythe, pour établir une morphologie héroïque unitaire. Puisque c'est cette morphologie qui soutient mon exposé, morphologie qui est définie par la confluence des données littéraires, rituelles et mythiques, avec l'intention de montrer son importance pour l'opération 'héroïsatrice' de l'épinicie, je ne me soucie pas trop d'avoir ici ou là fait abstraction du contexte dans mes citations: en fin de compte, je n'entreprendais pas une

analyse littéraire. De toute façon, je suis d'accord avec votre précision à propos de *I. VII 29-30*; mais ce passage de mon exposé n'a rien à voir avec la discussion du «gulf between gods and men».

Mme Bernardini: Mi permetto di tornare brevemente su quanto detto nella discussione a proposito di Simonide poiché non condivido né i dubbi di Mary Lefkowitz a proposito della tradizione antica sulla φιλαργυρία di questo poeta, né gli sforzi di coloro che vogliono appiattire la differenza di pensiero, di atteggiamento, di modo di concepire la propria professione tra quest'ultimo e Pindaro. Ma sarebbe troppo lungo argomentare queste mie convinzioni (cfr. la mia relazione e la relativa discussione). Vorrei piuttosto chiedere al professore Pòrtulas se nella sua analisi comparativa della condizione dell'atleta e di quella dell'eroe non ritiene di aver sottovalutato il fatto che per Pindaro, al di là dell'idea che i Greci avevano di una possibile eroicizzazione *post mortem*, tra le due categorie vi è una distanza difficilmente colmabile. Neppure la parola poetica può innalzare al rango di eroe un atleta e neppure dopo la morte questi può diventarlo, come dimostra *O. X 64-73* in cui i grandi vincitori del passato, anche se morti e oggetto di canto, rimangono nella loro dimensione umana. L'atleta vivente, che pur si distingue tra tutti per νόος e φύσις, è sottoposto al mutevole disegno del destino e, rispetto all'eroe, è un *paradeigma* relativo che neppure la lode trasforma in un modello permanente.

M. Pòrtulas: Le rapport entre le héros et l'athlète est de type analogique: j'espère avoir été suffisamment prudent sur ce point. L'existence du héros est la condition nécessaire pour comprendre la position du *laudandus*. Les épinitives sont des tentatives de préciser cette analogie, mais on ne saurait nier qu'il y a distance. Dans certains cas, cette distance peut se réduire à un minimum: il y a des athlètes qui ont subi après leur mort un processus d'héroïsation, avec institution d'un culte et non seulement célébration poétique. J'essaie de montrer que le culte et la célébration poétique vont dans la même direction. Pour ce qui est des vainqueurs des premiers jeux olympiques, dont il est question dans le

passage d'*O.* X cité par M^{me} Bernardini, il faut être prudent: on ne saurait les tenir pour des personnages historiques au sens strict du terme.

M. Vallet: Je resterai, cette fois encore, dans le contexte des poèmes siciliens, en précisant que mon intervention n'est certainement pas une critique, à peine une question, mais plutôt une réflexion que m'a inspirée l'intéressant exposé de M. Pòrtulas. Le problème posé, à savoir l'éventuelle héroïsation du vainqueur aux jeux, héroïsation que lui donnera la gloire, entre autres, d'avoir été chanté par le poète, s'éclaire si on examine les deux cas les plus illustres, ceux de Hiéron et de Théron, vainqueurs aux jeux, et célébrés (et comment!) par les plus grands poètes. Pour obtenir les honneurs héroïques, ils ont dû fonder chacun une 'ville nouvelle', en l'occurrence Aitna pour Hiéron et Himère pour Théron. J'ai rappelé ailleurs ce que signifiait exactement la fondation de ces villes nouvelles. Ce qui est clair, et le texte de Diodore sur les honneurs héroïques qu'obtinrent à leur mort les deux tyrans le dit assez (XI 53, 2 et XI 66, 4), c'est que ces honneurs héroïques sont dus au fait qu'ils étaient considérés l'un et l'autre comme *οἰκιστής* d'une *πόλις*. On sait l'importance de ce culte des héros fondateurs, notamment dans les villes coloniales (Battos à Cyrène, Lamis à Mégara Hyblaea et les nouvelles hypothèses sur l'hérôon de Paestum). Le héros, après sa mort, a son tombeau ou un cénotaphe sur l'agora même de la ville; il y est honoré par les générations successives d'habitants. Voilà l'héroïsation accordée au fondateur. Nous sommes là, c'est clair, à un 'niveau' d'héroïsation bien différent de celui que peut conférer la gloire, même si elle défie le temps, de la poésie. Je pense que J. Pòrtulas est d'accord sur ce point.

M^{me} Bernardini: A proposito del ruolo di «maestro di verità in materia religiosa», che è stato riconosciuto a Pindaro, non mi sembra che esso comporti da parte del poeta un'ostinazione a non ammettere «le basi laiche e pragmatiche della sua ispirazione». Un simile contrasto non avrebbe avuto motivo di esistere per un artista che, pur facendo profes-

sione di *sophia* ispirata dalla divinità, dichiarava apertamente di comporre su commissione e di essere ricompensato per questo.

M. Pòrtulas: Bien sûr. Pindare n'avait pas honte de travailler pour un salaire (*e.g.* *P.* XI 41 sqq.). Cependant, on a remarqué qu'il préfère traiter les rapports du poète et du *laudandus* en recourant aux relations d'hospitalité. Or, il se trouve que les chercheurs en histoire économique (je songe par exemple à M. I. Finley) ont également analysé le passage décisif, dans le monde archaïque, de l'économie de l'échange et du don à l'économie monétaire. Pindare, lui, aime parler de son travail dans le vocabulaire archaïsant de la ξενία: il est sciemment anachronique. C'est ce que j'ai nommé une opération de trompe-l'œil. Cette attitude vis-à-vis de ses commanditaires prend tout son relief lorsqu'on la met en parallèle avec d'autres attitudes de Pindare (comme la présentation de la prouesse athlétique dans la lumière héroïque, déjà critiquée par quelques contemporains du poète)¹.

M. Köhnken: Je voudrais poser une question de méthode à propos du début de *N.* VI, que vous avez cité plusieurs fois, et avec raison, dans le cadre de votre argumentation: vous n'avez relevé que la première partie du premier vers de cette ode (Ἐν ἀνδρῶν, ἐν θεῶν γένος). Or cette affirmation est explicitée par les vers suivants (ἐκ μιᾶς δὲ πνέομεν ματρὸς ἀμφότεροι διείργει δέ ... δύναμις...). Ne convient-il pas de prendre aussi en considération ce développement? L'essentiel, c'est certainement le fait que la différence est exprimée en terme de δύναμις. Elle n'est pas absolue.

M. Pòrtulas: Je suis tout à fait d'accord avec vous. Je note cependant que même si on ne cite que partiellement ce texte, on s'expose au reproche d'élargir l'abîme qui sépare mortels et immortels.

M. Hurst: On pourrait s'étonner, à vous entendre, de l'expression «forme verbale fixée, immuable» que vous appliquez à l'épinicie. Pou-

¹ Cf. par exemple Xenophanes, fr. 2 Gentili-Prato.

vez-vous dire ce que vous entendez par là, au vu de la fluidité que l'on remarque dans la composition des épinicies?

En outre, vous citez *N.* V 1 pour l'«image de la statue», mais j'ai bien peur que Pindare veuille dire ici que son poème n'est justement pas une sculpture.

M. Portulas: J'entends simplement dire que Pindare veut soustraire à la morsure du temps les moments culminants de la vie d'un homme en les revêtant de mots mémorables, mots qui seront toujours répétés de la même façon: par l'épinicie, l'exploit touche à l'intemporel. En revanche, Pindare ne peut donner des mythes une version définitive, et il se garde bien de raconter deux fois en des termes semblables un même épisode mythique. C'est ainsi qu'un paradigme changeant (le mythe) sert à donner une consistance définitive à la célébration du triomphe. J'ai tenté d'expliquer ce paradoxe en rappelant que la version des exploits mythiques donnée par le poète n'est censée être que la reprise du chant des Muses (cf. *N.* V 22 sqq., avec l'ambiguïté significative sur le mot *κεί-νοις*: et, tout de suite après, le sujet du chant des Muses devient le sujet du poème de Pindare). N'importe quelle version de la thématique mythique est à la fois provisoire et inépuisable.

Quant à *N.* V 1 sqq., vous avez sans doute raison, et mon exemple n'est pas le meilleur qu'on puisse choisir. Il s'agissait de rappeler qu'une comparaison avec la sculpture était favorable à la poésie.

M. Hurst: Mais plusieurs poètes pouvaient célébrer de manière fort différente une même victoire (voir, e.g., l'analyse de M. Lefkowitz, *The Victory Ode*, 42-103).

M. Portulas: Il est vrai que deux poètes peuvent célébrer la même victoire; il est évident, aussi, qu'il n'existe pas deux épinicies identiques, interchangeables (faute de quoi, il suffirait de répéter toujours le *τήνελλα καλλίνικε* de la célébration traditionnelle). Cependant, le poète insiste souvent sur le fait que c'est grâce à ses vers que la prouesse sera transmise à la postérité. Il ne semble pas que Pindare envisage la possibilité que d'autres poètes pourraient s'atteler avec succès à la même

tâche; si d'autres poètes entreprennent d'autres tâches, il s'en sert pour proclamer que la mission de louer tel vainqueur lui revient à lui seul (*P.* II 13 sqq.). Dans ce sens, on peut dire que Pindare ne songe pas à ses rivaux: il se tient pour seul qualifié.

M. Hurst: Le poète songe à ses rivaux (les corbeaux, par exemple); il sait par conséquent que la célébration qu'il offre n'est que l'une des célébrations possibles.

En conclusion, je remercie J. Pòrtulas de nous avoir offert son explication de la religiosité du langage poétique de Pindare. Elle vient prendre place dans notre contexte comme un complément des études ouvrant des perspectives tant sur la religiosité de Pindare que sur l'usage qu'il fait des figures légendaires dans sa louange du vainqueur.

VII

HUGH LLOYD-JONES

PINDAR AND THE AFTER-LIFE

No early Greek poet is more aware than Pindar of the mortality of man and of the impermanence of all human things. For brief moments of their brief lives, certain men may be irradiated by the splendour that comes from Zeus; but even in his hour of triumph, a man must remember that his limbs are mortal, and that at the end of all things his covering will be earth.

LIST OF ABBREVIATIONS

BURKERT, <i>GRAKE</i>	W. BURKERT, <i>Griechische Religion der archaischen und klassischen Epoche</i> (Stuttgart [etc.] 1977).
BURKERT, <i>LSAP</i>	W. BURKERT, <i>Lore and Science in Ancient Pythagoreanism</i> (Cambridge, Mass. 1972; 2nd ed. of <i>Weisheit und Wissenschaft. Studien zu Pythagoras, Philolaos und Platon</i> [Nürnberg 1962]).
BREMMER	Jan BREMNER, <i>The Early Greek Concept of the Soul</i> (Princeton 1983).
CLAUS	David B. CLAUS, <i>Toward the Soul. An Inquiry into the Meaning of ψυχή before Plato</i> (New Haven 1981).
COLE	Susan G. COLE, in <i>GRBS</i> 21 (1980), 223 ff.
D.-K.	H. DIELS und W. KRANZ (edd.), <i>Die Fragmente der Vorsokratiker</i> , 3 vols. (Berlin 1951-1952).

That makes it remarkable that in certain poems Pindar voices beliefs about what happens after death which are at variance with those which were generally held among his contemporaries and which the great body of his work appears to presuppose. The evil are punished and the good rewarded; men's souls are reincarnated in other bodies; and certain chosen persons are transported to the Islands of the Blest, and that not simply because they are the children or the favourites of the gods, but because they have lived out three lifetimes without committing an injustice. The principal account of this belief is in the Second *Olympian Ode*, performed in 476 B.C. in honour of the Olympic chariot victory of Theron, ruler of Akragas. Akragas was the home of Empedokles, at that time about twenty years of age, who was later to put forward a remarkable theory of reincarna-

- | | |
|-----------------------------|---|
| GUTHRIE | W. K. C. GUTHRIE, <i>Orpheus and Greek Religion</i> (London 1935; 2 ¹⁹⁵²). |
| HAMPE | R. HAMPE, "Zur Eschatologie in Pindars zweiter olympischer Ode", in <i>EPMHNEIA. Festschrift Otto Regenbogen</i> (Heidelberg 1952), 46-65. |
| KERN, <i>OF</i> | O. KERN (ed.), <i>Orphicorum Fragmenta</i> (Berlin 1922). |
| KRS | G. S. KIRK, J. E. RAVEN and M. SCHOFIELD, <i>The Presocratic Philosophers</i> (Cambridge 2 ¹⁹⁸³ ; 1 st ed. by Kirk and Raven, 1957). |
| LINFORTH, <i>AO</i> | I. M. LINFORTH, <i>The Arts of Orpheus</i> (Berkeley 1941). |
| NILSSON, <i>GGR</i> | M. P. NILSSON, <i>Geschichte der griechischen Religion</i> I (München 3 ¹⁹⁶⁷ ; 1 ¹⁹⁴⁰ ; 2 ¹⁹⁵⁵). |
| ROHDE, <i>Psyche</i> | E. ROHDE, <i>Psyche</i> (Tübingen 1 ¹⁸⁹⁴ ; 2 ¹⁸⁹⁸ , of which subsequent editions are reprints) = English version by W. B. HILLIS, 1925. |
| VAN LEEUWEN | J. VAN LEEUWEN (ed.), <i>Pindarus' Tweede Olympische Ode</i> , 2 vols. (Assen 1964). |
| WEST, <i>OP</i> | M. L. WEST, <i>The Orphic Poems</i> (Oxford 1983). |
| WILAMOWITZ, <i>Pindaros</i> | U. von WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, <i>Pindaros</i> (Berlin 1922). |
| ZUNTZ, <i>Persephone</i> | G. ZUNTZ, <i>Persephone</i> (Oxford 1971). |

tion, certainly influenced by Pythagoras; and it was not very far distant from Thourioi, in whose neighbourhood some of the gold tablets buried with dead persons to help them in the underworld and often held to reflect Orphic or Pythagorean beliefs have been discovered. Much of Pindar's account of the next world is distinctively heroic and Pindaric, and Roland Hampe in a fine article has done his best to stress this fact; but there is a solid residuum of matter that shows an unmistakable affinity with what is considered Orphic or Pythagorean. Did Theron belong to an Orphic or Pythagorean sect? Wilamowitz was among those who have contended that Pindar was voicing the beliefs of his patron, not his own; but Rohde and others have insisted that Pindar's manifest sincerity and the calm assurance with which he puts forward the beliefs in question make it impossible that he himself should not have entertained them.¹

That problem has been endlessly discussed; also has that of the exact nature of the beliefs about the next world that are in question. As lately as 1971, the whole matter was treated with great learning and with impressive amplitude by Günther Zuntz in his fine book *Persephone*.² This work contains first a detailed history of the cult of Demeter and Persephone, the great goddess of Sicily, to whom according to Pindar Zeus gave that island as a present;³ then a new edition of Empedokles' poem *Katharmoi*, with useful contributions to the constitution and the understanding of its text; and finally the best and most useful edition so far of the texts preserved upon the gold leaves from Thourioi and other places, with full commentary and discussion.

¹ *Pindaros*, 251 f.; ROHDE, *Psyche*, II 204 f. = English version, 414 f.

² See the review by W. BURKERT, in *Gnomon* 46 (1974), 326 f.

³ N. I 14; cf. L. R. FARRELL, *The Cults of the Greek States* III (Oxford 1907), 65; 37; 375; ZUNTZ, *Persephone*, *passim*.

But since Zuntz wrote new research has thrown light on some of the problems he discussed, and even more significantly new evidence bearing on those problems has been discovered. David Claus and Jan Bremmer have published important investigations of the early history of the concept of the soul.⁴ Fritz Graf⁵ has made a valuable study of the Orphic poetry relating to Eleusis and its mysteries; Martin West⁶ has given us a masterly treatment of Orphic poetry in general, with a bold attempt to assign each of the poetical fragments in Kern's collection to that one of the six Orphic theogonies to which it belongs; and various aspects of these problems have been discussed in various places by the eminent scholar who has done more than any man living for the study of Greek religion, Walter Burkert.⁷ In 1974 was discovered the earliest and most interesting of all the gold leaves, that found at Hipponion, the Roman Vibo Valentia.⁸ In 1978 the Russian scholar A. S. Rusyaeva published the inscriptions from three small

⁴ CLAUS and BREMMER: see the list of abbreviations, above.

⁵ F. GRAF, *Eleusis und die orphische Dichtung Athens in vorhellenistischer Zeit* (Berlin 1974); for Pindar's treatment of the legend of Herakles' initiation, see H. LLOYD-JONES, in *Maia* N. S. 19 (1967), 211 f.

⁶ WEST, *OP.*

⁷ BURKERT, *LSAP*; "Le laminette auree. Da Orfeo a Lampone", in *Orfismo in Magna Grecia. Atti del Quattordicesimo Convegno di studi sulla Magna Grecia* (Napoli 1975), 81 f.; "Orphism and Bacchic Mysteries. New Evidence and Old Problems", in W. WUELLNER (ed.), *The Center for Hermeneutical Studies. Colloquy* 28 (1977), 1-8 and 31 f.; *GRAKE*, 436 f.

⁸ G. FOTI and G. PUGLIESE CARRATELLI, in *PP* 29 (1974), 91 f.; R. MERKELBACH, in *ZPE* 17 (1975), 8-9; M. L. WEST, in *ZPE* 18 (1975), 229-236; M. MARCOVICH, in *ZPE* 23 (1976), 221-224; M. GIGANTE, in *PP* 30 (1975), 223-225; H. LLOYD-JONES, *ibid.*, 225-226; G. PUGLIESE CARRATELLI, *ibid.*, 226-31, and in *PP* 31 (1976), 458-466; G. ZUNTZ, in *WS* N.F. 10 (1976), 129 ff.; *SEG* XXVI 1139; XXVII 226 bis; W. BURKERT, "Neue Funde zur Orphik", in *Informationen zum alt sprachlichen Unterricht* II 2 (Graz 1980), 27 ff.; A. HENRICH, in B. F. MAYER and E. P. SANDERS (edd.), *Jewish and Christian Self-Definition* III (London 1982), 154; COLE, 223 ff. (with bibliography); Robert PARKER, *Miasma* (Oxford 1983), 286 f.; R. JANKO, in *CQ* 34 (1984), 89 ff.

tablets of bone found on the site of Olbia,⁹ the Greek colony on the Dnieper, where as we know from the story of the Scythian prince Skyles told by Herodotus (IV 76 ff.), the worship of Dionysus was popular in early times; and these are of much significance both for Dionysiac worship and for early Orphism. Zuntz in the wake of Wilamowitz had treated Orphism with a robust scepticism, regarding the gold tablets as Pythagorean rather than as Orphic and pointing to the absence from them of any reference to Dionysus as an indication of this fact. But as Pentheus found, Dionysus has a way of turning up when and where you least expect him, and in the gold tablet from Hipponion and the bone tablets from Olbia he has done so in a way somewhat disconcerting for the learned author of *Persephone*. That makes it necessary for certain questions that have often been asked with regard to the Second *Olympian* and certain Pindaric fragments to be revived again. For the understanding of these poems the questions are of great importance, so that I must ask you to forgive me for detaining you for some time in the strange world of early Orphic, Pythagorean and Dionysiac speculation about the human soul and its destiny in the world it enters after death.

Let us first glance briefly at the Second *Olympian*¹⁰ itself, so as to consider how the mention of beliefs about the after-life fit into the framework of the poem. Addressing the songs that rule the phorminx, the great lyre, the poet asks what god, what hero, what man is to be

⁹ See F. TINNEFELD, in *ZPE* 38 (1980), 67 ff.; W. BURKERT, *art. cit.* (*supra* n. 8), 36; M. L. WEST, in *ZPE* 45 (1982), 17 ff.; *OP*, 17 ff. and see Index *s.v.* Olbia.

¹⁰ Douglas GERBER's material in his *A Bibliography of Pindar* (Americ. Philol. Assoc. 1969), 19 f. and Maria RICO's from *Ensayo de Bibliografía Pindárica* (Madrid 1969), 87 f. may be supplemented from Luigi LEHNUS (ed.), *Pindaro. Olimpiche. Traduzione, commento, note e lettura critica* (Milano 1981), 27; since then the ode has been commented on by G. KIRKWOOD (ed.), *Selections from Pindar* (Chico,

honoured; the god is Zeus, the lord of Olympia, the hero is Herakles, the founder of its games, the man is Theron, victor in the Olympic chariot-race. Theron is just in the regard he shows for guests; he is the support of Akragas; he is the fine flour of a family whose members bear auspicious names, keeping the city straight. With much labour they secured the sacred habitation of the river of Akragas, and were the eye of Sicily; and their fated lifetime came bringing wealth and gratitude, thanks to their genuine excellences. Next comes a solemn prayer to Zeus, lord of Olympus and of Olympia, to take pleasure in the song and to secure the ownership of the land that has been their fathers' to Theron's heirs. What has been done, in justice and injustice, not even Time, the father of all things, can render undone; but may there be forgetfulness, conjoined with happy fortune; for good things in which we delight can subdue malignant pain so that it perishes, when fate given by a god sends up prosperity on high.

We know virtually nothing of how the Emmenidai achieved their power. It is usual for Pindar to lay stress upon the pain and labour that have gone to the winning of the triumphs which he celebrates; but it would not be wise to assume that his mention of their struggles was nothing but the reiteration of a commonplace. It is also usual for Pindar to say that the final triumph causes its winner to forget his pain, so that it would be equally unwise to assume that the reference to the past and the impossibility of altering it must hint at something sinister which Theron might wish forgotten. Pindar could, I think, speak of Time the father of all things without having in mind the special

Calif. 1982), 61 f. and by J. K. and F. S. NEWMAN, *Pindar's Art. Its Tradition and Aims* (Hildesheim 1984), 162 f. (a work with whose method I am out of sympathy); cf. L. GERNET, in the posthumously published essay at *Les Grecs sans miracle* (Paris 1983), 70 ff. Detailed treatment and a vast doxography is provided by VAN LEEUWEN (see the list of abbreviations, above).

importance of Time in Orphic theogonies;¹¹ and he could speak of the divine fate as sending up prosperity from the earth without being directly conscious of the notion that wealth is sent up from the nether regions by the chthonic deities.¹²

Now the poet illustrates his view of human fortune from the history of the House of Laios, from which Theron claimed descent through Polyneikes. Great though their sufferings were, the daughters of Kadmos achieved fame; their sorrows were outweighed by greater goods. Semele, though destroyed by the lightning, lives among the gods, loved by Pallas, by Zeus the father and by her son; Ino lives an immortal life beneath the waves; of Agaue Pindar says nothing. Mortals cannot know when they will die, or when they will finish the day with happiness still undiminished; the tides bring now delight, now labour to men; and so Fate who sustains the fortune of the house may bring not only god-given prosperity but also pain once more. Oedipus fulfilled Apollo's prophecy and slew his father, and the Erinys saw it and caused his sons to slay each other; but Polyneikes when he fell left behind him Thersandros, who triumphed at Thebes with the Epi-gonoi.

So Pindar comes to the formal praise of the Olympic triumph and of the other victories of Theron and his brother; it is proper, he declares, that a descendant of this family should be praised in song. Success brings relief from sorrows; wealth adorned by deeds of valour brings the right moment to act in one thing after another, giving sensations that bring delight (*ἀβοτέπαν* Stadtmüller, Wilamowitz); wealth is a star seen from afar, true radiance for a

¹¹ But see WEST, *OP*, 103 ff. and the last sentence of n. 82 on p. 110.

¹² See Ed. NORDEN (ed.), P. Vergilius Maro. *Aeneis, Buch VI* (Berlin 31927), 38 f.; against HAMPE, 46 f.

man. To appreciate the significance of Pindar's praise of wealth, one must remember that the Greeks thought wealth honestly come by to be god-given, so that wealth deserved praise hardly less than excellence.

But Theron has not only wealth, but knowledge of what happens in the next world that will serve him well. "If a man has wealth and knows the future", the poet continues in a sentence whose anacoluthon should not perplex the reader; and then follows the section of the poem which must be examined in some detail, since I cannot translate or summarise these words without explaining why I interpret them in the way I do:

εἰ δέ νιν ἔχων τις ὄλδεν τὸ μέλλον,
ὅτι θανόντων μὲν ἐνθάδ' αὐτίκ' ἀπάλαμνοι φρένες
ποινὰς ἔτεισαν, τὰ δ' ἐν ταῖδε Διὸς ἀρχᾶι
ἀλιτρὰ κατὰ γῆς δικάζει τις ἔχθρᾶι
λόγον φράσαις ἀνάγκαι·

(lines 56-60)

Let us deal first with the problem of the meaning of ἀπάλαμνοι φρένες. Many scholars, taking it for granted that the sentence must be taken closely with the sentence which follows it, so that the dead pay the penalty for the crimes which someone judges, have taken the word ἀπάλαμνοι to mean "wicked".¹³ They agree that in general the meaning of the word is not 'wicked', but 'helpless', standing to παλάμη as the commoner synonym ἀμήχανος does to μηχανή (cf. O. I 59, where Tantalos' ἀπάλαμον βίον is not a wicked life): but they have cited four passages in which they argue that its meaning must be 'wicked'. Let us consider these passages, one by one:

- i) Euripides, *Cyc.* 597-8

χώρει δ' ἐξ οἴκους, πρὶν τι τὸν πατέρα παθεῖν
ἀπάλαμνον' (Canter: ἀπαλλαγμὸν L)

¹³ ROHDE, *Psyche*, II 208 n. 3 = English version, 442 n. 35.

There is indeed a danger that the Cyclops may do “something bad” to Silenus; but the literal meaning of *τι ... ἀπάλαμνον* is “something which he cannot help”, just as at *Il.* VIII 130 *ἀμήχανα ἔργα* means “things which cannot be helped”, or “things about which nothing could be done”; cf. Hesiod, *Theog.* 589 δόλον αἰπύν, *ἀμήχανον ἀνθρώποισιν*.

2) Solon fr. 27, 11-12 West

τῇδι δ' ἔκτηι περὶ πάντα καταρτύεται νόος ἀνδρός,
οὐδὲ ἔρδειν ἔθ' ὅμδς ἔργ' ἀπάλαμνα θέλει.

Here the *ἔργ' ἀπάλαμνα* are the equivalent of the Homeric *ἀμήχανα ἔργα*: no doubt these things are bad, but the literal meaning is not “bad” but rather “impossible”, in the sense in which one says that a particular person is “impossible”, meaning that he will not see reason.

3) Theognis 279-282

εἰκὸς τὸν κακὸν ἄνδρα κακῶς τὰ δίκαια νομίζειν,
μηδέμιαν κατόπισθ' ἀζόμενον νέμεσιν
δειλῶι γάρ τ' ἀπάλαμνα βροτῶι πάρα πόλλα ἀνελέσθαι
πάρ ποδός, ἥγεῖσθαι θ' ὡς καλὰ πάντα τιθεῖ.

Once again, the *ἀπάλαμνα... πολλά* are like the *ἀμήχανα ἔργα* in Homer.

4) Theognis 481 (of a drunken man): *μυθεῖται δ' ἀπάλαμνα*. Here as in all these passages the reference is to things which are *ἀμήχανα*, and which are so called because nothing can be done about them; to reduce the meaning of the adjective to the simple ‘bad’ is not permissible.

In the Pindaric passage, the word is not applied to ‘things’; it stands in agreement with the noun *φρένες*. With that noun it is most unlikely to mean “minds you can do nothing about”; the natural sense would be, as Rohde

saw,¹⁴ "minds that have no resource, feeble minds". The spirits of the dead are sometimes said to have no φρένες whatever, as at *Il.* XXIII 104, or at *Od.* X 493, where Tiresias alone is said to have his φρένες ἔμπεδοι; they are ἀμενηνὰ κάρηνα. At Aeschylus, *Cho.* 157 the dead Agamemnon has a φρήν which is ἀμαυρά, like the χθονία φρήν of the dead kings of Cyrene at *P.* V 101. The sense must be that when men die here, their feeble minds at once pay the penalty; the penalty consists in their minds becoming feeble, that is to say, in death.

If the penalty which those who die pay consists in death, it is not the same as the penalty paid by the souls whose crimes are judged according to the following sentence. Indeed the sense appears to be that all who die here immediately pay a penalty; then someone who pronounces sentence with cruel necessity judges crimes committed in this realm of Zeus. The expression chosen reminds one that Hades also is a realm of Zeus; so that if one wishes to guess at the identity of the judge, it is natural to think first of the subterranean Zeus known to us from *Il.* IX 457 and from Aeschylus, *Supp.* 156-157 and 230-231. But what do those who die pay the penalty for? I shall return to that later.¹⁵

"But the good receive an easier life than ours, with nights equal to ours and having the sun for equal days,

¹⁴ Tycho MOMMSEN, *Annotationis criticae supplementum ad Pindari Olympias* (Berlin 1864); cf. WILAMOWITZ, *Pindaros*, 248; W. SCHADEWALDT, *Hellas und Hesperien*² I (Zürich 1970), 159 ("der hieneden Hingeschiedenen frevelhafte Herzen"); D. L. PAGE (ed.), *Sappho and Alcaeus* (Oxford 1955), 315.

¹⁵ Albert Henrichs, to whom I am indebted for helpful comments on this paper, has already illustrated the concept of ποινή as a retribution for spilled blood by citing Herodotus II 134,4; III 14,5; VII 134,2; 136,3, Antiphon, *Or.* II (*Tetralogia A*) 4 (δ), 11, and KERN, *OF*, 32 d and 32 e, 4, and also *O.* II 57 and fr. 133. He thinks that the penalty consists in some sort of accountability after death rather than in death itself; but to me it seems likelier that all men make atonement to the goddess by their deaths, but that she accepts atonement only from the good.

never vexing earth nor the sea's water with their hands; but those who have rejoiced in keeping their oaths live a life free from tears at the court of gods enjoying special honour; but those others endure toil not to be contemplated" (*O.* II 61-67). Some scholars, of course, take the view that nights and days in the underworld are said to be of equal length, and it has been argued that this is indicative of a specially just dispensation. But in fr. 129, from a dirge, Pindar says that the sun shines for those in the world below during our night, and the interpretation which I have preferred harmonises with that.¹⁶ Boeckh took τιμίοις θεῶν (lines 65-66) to mean "with those honoured by the gods"; but surely it means "gods who have special honour", and refers doubtless to Persephone and those about her.

"And they who have had the strength to remain three times on each side and to keep their soul free altogether from unjust acts go along the road of Zeus to the tower of Kronos; here the breezes of Ocean blow about the Islands of the Blest. Flowers of gold blaze, some on land, growing from the splendid trees, and others fed by the water; with clusters of these they join hands and weave crowns, in the upright counsels of Rhadamanthys, whom the great father has as a companion ready by his side, the husband of Rhea who has the highest throne of all. Peleus and Kadmos are numbered among them; and Achilles was brought there by his mother, after she had won over the heart of Zeus with her prayers—he who brought down Hektor, the matchless

¹⁶ Thus ROHDE, *Psyche*, II 210 n. 1 = English version, 444 n. 38; this is the natural way to take the words, and has the advantage of making them correspond with fr. 129. But WILAMOWITZ, *Pindaros*, 249 says, "an ewig gleichen Sonnentagen", and L. WOODBURY, in *TAPA* 97 (1966), 597 ff. has argued that equal days and nights imply a just dispensation. Most have followed Wilamowitz (see VAN LEEUWEN, 181 f.). On the differences between the after-life of the Second *Olympian* and that of the θρῆνοι to which frs. 129 and 131 belong, see Fr. SOLMSEN, in *Hermes* 96 (1968), 503 f.

firm pillar of Troy, and did Kyknos to death, and the Ethiopian child of Dawn" (lines 68-83).

The dirge of which fr. 129 is part also described the agreeably idle existence led by the good in Hades; it too speaks of golden fruit, together with crimson meadows and the enjoyment of riding, gymnastics and board-games, and the delicious scent of incense from continual sacrifices. Most notably, it mentioned rites of initiation (fr. 131 a δῆλθιοι δ' ἄπαντες αἴσαι λωσιπόνων τελετῶν (Wilamowitz: λωσίπονον τελετάν codd.); and that reminds us that in the Third *Olympian*, which is the companion poem to the Second, Pindar speaks of the Emmenidai as "guarding with pious purpose the τελεταί of the blessed ones" (41).

But for a chosen few there is a higher destiny in store, transportation to the Island of the Blest, located in Okeanos.¹⁷ The place is mentioned in the *Odyssey*, where it is said that Menelaos as son-in-law of Zeus will be conveyed there, and the whole race of heroes finishes up there in Hesiod's *Works and Days*. But here Pindar mentions only a select number of heroes, not including Menelaos. Peleus and Kadmos both married goddesses, and both are often mentioned by Pindar as great heroes who despite some reverses enjoyed singular felicity; the same is true of Achilles, whose after-life is usually located in his own private island of Leuke in the Pontos. Rhadamanthys¹⁸ is often placed in Elysium, a place sometimes identified with the Islands of the Blest, as well as being frequently a judge in Hades, so that there is no need to appeal to his Boeotian connections to explain his presence; as a known pattern of virtue he is an appropriate inmate for a resort to which virtue, or at least abstinence from injustice, can gain admittance. Kronos presides over the Islands in Hesiod, *Op.* 173 A-E,

¹⁷ See NILSSON, *GGR*, 324 ff.; BURKERT, *GRAKE*, 300 ff.

¹⁸ See L. MALDEN, "Elysion und Rhadamanthys", in *JDAI* 28 (1913), 35 ff.

lines which figure in two papyri but not in a third, nor (except for 173 A, in another place) in the medieval tradition. He was notoriously more indulgent to men than his successor Zeus, and his associations with the Titans, who are often connected with the origins of men, may not be irrelevant.

Pindar now breaks off his disquisition on the life after death with a transitional formula specially appropriate to the present context: "Beneath my arm are many swift arrows in my quiver, which speak to those who can understand; but in general they need interpreters" (lines 84-86). This is not the only place where Pindar compares himself to an archer and his words to arrows. But though "a word to the wise" is a common enough expression—Bacchylides 3, 85 says φρονέοντι συνετά γαρύω, with no mysterious overtones—it is hard not to be reminded of such formulas as φθέγξομαι οἷς θέμις ἔστι, θύρας δ' ἐπίθεσθε βέβηλοι (Kern, *OF* 245, 1-2) or ἀείσω ξυνετοῖσι θύρας δ' ἐπίθεσθε βέβηλοι (*ibid.*, 334). Can it be that the hearer is being warned that the preceding passage contains certain allusions which will be clear only to persons familiar with certain secret doctrines known to those acquainted with the mysteries?

The thought that his poem is hard for some people to interpret brings Pindar to another of his poetical common-places, that of the contrast between the naturally gifted person and the industrious learner: "Wise is he who knows much (*i.e.*, understands much) by nature; but learners shriek loudly like a pair of crows against the godlike bird of Zeus" (lines 86-88). Ancient commentators saw here an allusion to Pindar's supposed rivals, Simonides and Bacchylides, which recent scholarship has rightly rejected. But how is one to explain the dual γαρύετον? Bergk's alteration of this word to γαρυέτων has been adopted by several scholars during the last few years; but Kirkwood seems right in pointing out that one would expect the form

γαρνόντων.¹⁹ A different explanation has occurred to me. The dual was originally designed to signify not so much the number two as the concept of duality or the notion of a pair belonging together; thus in Homer it is constantly used of things that form a natural pair, like hands or thighs, or of brothers, spouses or friends who regularly act together. It is a known fact that crows are often seen in pairs, and A. de Jongh in 1865²⁰ was the first to adduce two passages in Aratus which seem likely to be relevant. At *Phaen.* 966-969 we read

καὶ ποι κόρακες δίους σταλαγμοὺς
φωνῇ ἐμιμήσαντο σὺν ὅδατος ἔρχομένοι·
ἢ ποτε καὶ κράξαντε βαρείηι δισσάκι φωνῇ
μακρὸν ἐπιρροιζεῦσι τιναξάμενοι πτερὰ πυκνά.

The same surprising combination of plural and dual is found at 1021-1023 of the same poem:

καὶ χῆνες κλαγγηδὸν ἐπειγόμεναι βρωμοῖο
χειμῶνος μέγα σῆμα, καὶ ἐννεάγηρα κορώνη
νύκτερον ἀείδουσα, καὶ ὁψὲ βοῶντε κολοιοί.

Jackdaws, of course, are the other kind of bird to which Pindar compares his detractors; at *N.* III 82 he writes κραγέται δὲ κολοιοὶ ταπεινὰ νέμονται.

Now Pindar orders his θυμός to aim its bow at the mark; the arrows that bring fame are to be aimed at Akragas. Swearing a solemn oath,²¹ Pindar declares that in a hundred years the city has given birth to no man who has done more kindnesses to his friends than Theron. The poet

¹⁹ *CQ* 31 (1981), 240 ff. and later *Selections from Pindar*, 35 f.

²⁰ *Pindari carmina Olympia* (Utrecht 1865), *ad loc.*; on this way of using fable, see M. R. LEFKOWITZ, in *HSCP* 73 (1969), 55 n. 13.

²¹ VAN LEEUWEN, II 522 finds fault with Wilamowitz for saying that Bacchylides was readier with oaths than Pindar; but see Bacchyl. 5, 42, with H. MAEHLER's note (*Die Lieder des Bacchylides*, I: *Die Siegeslieder* II [Leiden 1982], 99).

cuts short his encomium with a mention of satiety provoked by the envy of small-minded persons; none can count the grains of sand, and who can enumerate the joys Theron has brought to others?

The stress laid upon Theron's kindness and generosity to others is most notable; he is designated by the word εὐεργέτας, the very word which later became the standard term for the Hellenistic king as 'benefactor'.²² Pindar avoids the crudity of claiming directly that Theron is likely after death to share the bliss of Peleus, Kadmos and Achilles; yet the whole burden of the poem suggests that after the many hardships of a noble and generous life he is worthy to be granted no ordinary reward.

Let us now return to the section of the poem, beginning at line 61, that is concerned with the life after death. I have argued that the first sentence means that when men die, they at once pay a penalty when their wits become feeble, as the wits of the dead are commonly thought to be. I have also argued that the reference cannot be to a punishment ordained by the judge who in the following sentence is said to judge crimes committed upon earth. In that case, for what offences can the penalty of death be paid?

Socrates in Plato's *Meno* quotes a passage of Pindar (fr. 133), perhaps from a dirge, that has been much discussed. It may be rendered as follows: "The souls of those for whom Persephone accepts atonement for her ancient grief, she sends back to the sun above in the ninth year; from them rise up great kings and men of mighty strength or great in wisdom, and for the rest of time they are called by men holy heroes".

Zuntz (*Persephone*, 86) writes that the reference remains obscure; "It must be", he writes, "to a myth which

²² On the notion of εὐεργέτης in Pindar, see HAMPE, 48 f.

accounted, in a manner unknown to us, for the fact that the soul, which is ‘from the gods’, ever lost its divine status”. According to West (*OP*, 110 n. 82), “If Pindar thought of these souls as having begun their career as fallen gods”—a supposition based, like that of Zuntz, upon the assumption that Empedokles can guide us here—“the ‘ancient grief’ for which they atone should be their original offence (perjury or bloodshed, as Emp. B 115?)”.

Another theory which has been put forward, and which has attained considerable popularity, is based not upon the analogy offered by Empedokles, but on the conjecture that a myth narrated in an Orphic theogony can supply the answer. First put forward by Paul Tannery in 1899,²³ it was revived by Salomon Reinach in 1922, and was argued for in detail by H. J. Rose in 1936 and again in 1943; it has won the approval of the sceptical Linforth, of Burkert, and of Robert Parker in his important book *Miasma*. According to this theory, the ‘ancient grief’ of Persephone is the grief caused her by the Titans, who slaughtered, cooked and devoured her son Dionysus.

The Orphic Theogony in question is that known as the Eudemian Theogony, much of whose contents were later incorporated in the Rhapsodic Theogony. Much of our evidence for its contents, which is most fully set out by Linforth and West,²⁴ comes from authors of the imperial

²³ P. TANNERY, in *RPh* 23 (1899), 129; S. REINACH, in *RA* 1919, 162 f.; *Cultes, mythes et religions* (Paris 1922), 61 f.; H. J. ROSE, “The Ancient Grief”, in *Greek Poetry and Life. Essays presented to Gilbert Murray* (Oxford 1936), 79–96, and *HTR* 36 (1943), 247–250; cf. LINFORTH, *AO*, 348 f.; BURKERT, *GRAKE*, 443; R. PARKER, *Miasma*, 299 f.

²⁴ LINFORTH, *AO*, 307 f.; WEST, *OP*, 140 f.; M. P. NILSSON, in *HTR* 28 (1935), 221 f. = *Opuscula selecta II* (Lund 1952), 673 f.; on the question of what purpose the myth was designed to serve, see WEST, *OP*, ch. 5 *passim*, and M. DETIENNE, *Dionysos mis à mort* (Paris 1977), English version, *Dionysos Slain* (Baltimore 1979); L. J. ALDERINK, *Creation and Salvation in Ancient Orphism* (Chico 1981).

period, but the facts are clear enough, and West dates the Eudemian Theogony at about 500 B.C. The original Dionysus was the son of Zeus by his own daughter Persephone. While still a child he was decoyed with the offer of toys by the evil Titans, who slew him, cut him into pieces, boiled the pieces and stuck them upon spits and then roasted them. The one part that survived was the heart, which Athena rescued and brought to Zeus, who swallowed it,²⁵ and soon after had intercourse with Semele, so that Dionysus was born again. The Titans were destroyed by Zeus with his thunder; from the soot that rose from their charred ashes mankind came into being. Man thus partakes of the nature of the Titans, who though divine were evil, but also of the nature of Dionysus, son of Zeus and of Persephone.²⁶

The Eudemian Theogony told the story of Zeus' birth in Crete, his nursing by Ida and Adrasteia, and his protection by the Kouretes which is familiar from Hellenistic poetry.²⁷ Dionysus too was born in Crete and was guarded by the Kouretes, a story known from so early a source as the *Bacchae* of Euripides. Early Cretan religion, with its god who died and was reborn each year, was in its original form distinct from Greek religion, and was adapted to it only with some difficulty. The great god might be called Zeus, in which case his father must be Kronos and his mother must be Rhea, who could be equated with the Great Mother, as in the *Bacchae*, where despite the part played by the Semele story, the importance of Dionysus' divine mother cannot be concealed (see E. R. Dodds, *Euripides. Bacchae* [Oxford 1960], on 78-79). But the great god of

²⁵ According to Hyginus, *Fab.* 167, Zeus swallowed the heart; cf. A. HENRICHs (ed.), *Die Phoinikika des Lollianos* (Bonn 1972), 69 f. and WEST, *OP*, 162 f.

²⁶ But see BURKERT, *GRAKE*, 253.

²⁷ See GUTHRIE, 108 f. and WEST, *OP*, 131 f.

Crete might also be equated with Dionysus, in which case his mother was Persephone. For the purpose of the cult myth in which Dionysus arrives at Thebes, his mother must be the daughter of the local king, to wit Semele. But even Semele was originally an earth goddess, as the etymology of the name reveals; the fundamental fact is that Dionysus must be the son of an earth goddess. Zeus may be equated with Hades, as he is in the ninth book of the *Iliad* (457) and in the *Supplices* of Aeschylus (156 ff.; 230-231); so might Dionysus, as he is by Herakleitos (22 B 15 D.-K.). The chorus of Cretan initiates of Idaean Zeus in Euripides' *Kretes* (fr. 472 Nauck² = 79 Austin) mentions "the thunder", in connection with "the raw feasts of night-wandering Zagreus". Aeschylus, fr. 377 Mette said that Zagreus was the son of Hades; in the post-Homeric epic *Alkmaionis* (fr. 3) he was addressed as θεῶν πανυπέρτατε πάντων. Callimachus speaks of Dionysus Zagreus (fr. 43, 117; cf. fr. 517 and 643); he and Euphorion (fr. 13 Powell) both told the story of Dionysus' murder by the Titans. In Crete there was a tomb of Zeus; at Delphi there was a tomb of Dionysus,²⁸ from which he was annually 'roused up' during the winter month Daidaphoros. When the Eudemian Theogony made Apollo take the remains of Dionysus from Crete to Delphi and bury them there, it was alluding to this belief; this reminds one of the tradition, featured in the *Homeric Hymn to Apollo*, that Delphi was founded by some Cretans. Our information about Epimenides, set out with great clarity by West, *OP* 45, is infuriatingly vague; but was poetry put out under his name the source of these Cretan elements in the theogonies? ²⁹

²⁸ See WEST, *OP*, 146 f.

²⁹ Pointing out that there was a Cretan element in the population of Gela, Nancy DEMAND, in *GRBS* 16 (1975), 347-357, has conjectured that the beliefs of Theron regarding the after-life had a Cretan origin.

Zuntz (86 n. 3) complains that he "cannot visualize Pindar, or Theron, indulging in theological abstrusities of this kind". But it must be agreed that Pindar often took pains to familiarise himself with myths and beliefs cherished by his patrons that cannot have been widely known. It is certain enough that in the Second *Olympian* and other poems Pindar alluded to beliefs of the kind usually called Orphic or Pythagorean, and since he did this it would hardly be surprising if he made use of myths pertaining to those beliefs. We do not have to suppose that the allusion to the 'ancient grief' was as cryptic to the ancient hearer as it is to us, since for all we know the poem which contained it may have made the matter quite explicit, and in any case the poem may have been performed somewhere where the myth was known to many persons present. The allusion in the Second *Olympian* to the paying of a penalty would indeed have been obscure; only we must remember that Pindar, using language that recalls that of the mysteries, says that the arrows of his poetry had a voice for those who understood.

Zuntz in the same place complains that "there is in ancient Akragas, and most of Sicily, a marked scarcity of evidence for any cult of Dionysus... and without Dionysus this whole 'Orphism' becomes non-existent". As Susan Cole³⁰ has shown, there is rather more evidence for Dionysiac religion in Magna Graecia than Zuntz allows. But for Dionysus to be important in a cult connected with Persephone that was familiar in a certain region it would not be necessary for Dionysus to have a cult of his own in that neighbourhood; at Eleusis there is no denying the importance of Iakchos, who is commonly identified with Dionysus. Scholars have long been puzzled by the invoca-

³⁰ *GRBS* 21 (1980), 234 f.

tion of Dionysus by the chorus of Sophocles' *Antigone* (1115 ff.):

πολυώνυμε, Καδμείας ἄγαλμα νύμφας
καὶ Διος βαρυβρεμέτα
γένος, κλυτάν δὲ ἀμφέπεις
Ἰταλίαν, μέδεις δὲ
παγκοίνοις Ἐλευσινίας
Δηοῦς ἐν κόλποις, δὲ Βακχεῦ...

'Ιταλίαν was changed to 'Ικαρίαν by Unger, to Κιδαρίαν by Bergk, to Φυταλίαν by Seyffert; Gerhard Müller in 1967 approved Unger's conjecture, and Dawe in 1979 conjectured Οἰχαλίαν and put it in the text. But it would seem that after saluting Dionysus as the son of Semele and Zeus, the chorus names him as the ruler of two localities where he was specially connected with τελεταί, first Italy and then Eleusis.

But what reason have we for thinking that Dionysus was connected with τελεταί in Magna Graecia? Three years after the appearance of Zuntz' splendid book, the most interesting of all the gold tablets was found at Hipponion, in the territory of ancient Lokroi.³¹ Its last two lines (15-16) read as follows:

καὶ δὴ καὶ σὺ πιῶν δδὸν ἔρχεαι ἢν τε καὶ ἄλλοι
μύσται καὶ βάκχοι ἱερὰν στείχουσι κλ(ε)εινοί.

Here we find the allusion to Dionysus whose absence led Zuntz to pronounce that the gold tablets might be termed 'Pythagorean', but should not be termed 'Orphic'. In the wake of Wilamowitz, Zuntz is somewhat disdainful about anything 'Orphic'; he seems unable to forget Plato's mock-

³¹ See n. 8 above; Susan Cole has shown that the word βάκχοι implies a Dionysiac element. Cf. the archaic inscription from the cemetery of Cumae οὐ θέμις ἐν|τοῦθα κεῖσθαι μὲ τὸν βε|βαχχευμέ|νον (Ed. SCHWYZER [ed.], *Dialectorum Graecarum exempla epigraphica potiora* [Leipzig 1923], n. 792).

ery of the absurd pretensions of the Orpheotelestai, and its echo in Theophrastos' character of the Superstitious Man. But the term 'Orphic' is of very wide extension, and to separate what is 'Orphic' from what is 'Pythagorean' is by no means easy. Not only did Epigenes, apparently a fourth-century writer,³² name certain Pythagoreans as the authors of Orphic poems, but Ion of Chios,³³ writing during the fifth century, said the same thing of Pythagoras himself.

Next, the bone tablets from Olbia, a place where we know Dionysiac cult to have existed in the sixth century, bear the inscription ΔΙΟΝ, pretty clearly standing for Διόνυσος and also a word which certainly begins with the letters ΟΡΦΙΚ and which may be ΟΡΦΙΚΟΙ.³⁴ If it is, we have the earliest *safe* instance of that term as the name of a group of persons; even if it is not, we have some kind of allusion to Orphism. The same tablets have βίος θάνατος ἀλήθεια ψεῦδος: tables of opposites are regarded as Pythagorean, even though these particular examples remind us less of the Pythagorean mathematical tables of opposites preserved by Aristotle than of various pairs of opposites coupled by Herakleitos.³⁵

We must also consider the famous passage of Herodotus dealing with this topic; of the two versions in the manuscripts, the longer is surely to be preferred, as Burkert seems to me to have established. Herodotus writes (II 81) that in the refusal to allow woollen garments to enter temples or to be buried with the dead, the Egyptians δομολογέουσι ... τοῖσι Ὀρφικοῖσι καλεομένοισι καὶ Βακχικοῖσι, ἔοισι δὲ Αἴγυπτοισι καὶ Πυθαγορείοισι. Parker, following

³² See KERN, *OF*, 222 and cf. WEST, *OP*, 9 f.

³³ See KERN, *OF*, test. 248 (Ion 36 B 2 D.-K.); cf. LINFORTH, *AO*, 111 and WEST, *OP*, 7; 9.

³⁴ See the full discussion by WEST, *OP*, 17 f.

³⁵ See BURKERT, *LSAP*, 51 f.; cf. Heraclitus Ephesius 22 B 21, 48, 62, 67, 76-77, 126 D.-K.

Burkert, has well written that "the traditional tug-of-war between pan-Orphism and pan-Pythagoreanism has given way of late to a recognition that coincidences between the two doctrines are probably more important than divergences".³⁶

If I am right in taking the penalty paid by all the dead in the Second *Olympian* to be identical with the atonement accepted by Persephone from certain dead persons in the other poem, which Wilamowitz (*Pindaros*, 252) rightly warned should not be assumed necessarily to have been a dirge, then the dead from whom the goddess accepted the atonement were presumably the good. The souls of these, according to the poem quoted in the *Meno*, are sent back to the world by the goddess after eight years; the period recalls the nine-year exile endured, according to Hesiod, *Theog.* 793 ff., by gods who have committed perjury. From these good souls, Pindar says, come great kings, men of mighty strength—one may think of athletes, but as Hampe (63) says surely not only of athletes—and men great in wisdom, who will later be called heroes. The doctrine found in the Second *Olympian* would seem to be a further refinement of this, made by combining the Homeric and Hesiodic notion of the Islands of the Blest for selected heroes with a doctrine of paradise as the reward of three successive lives free from injustice that must derive from an Orphic or a Pythagorean source.³⁷ The mention of the kings, strong men and wise men has often called to mind

³⁶ *Miasma*, 290; cf. BURKERT, *GRAKE*, 445, and see Burkert's discussion of the Herodotean passage, *LSAP*, 127 f.

³⁷ The exact implications of ἐστριψ ἔκατέρῳ μείναντες (*O.* II 68-69) have been much argued over. Tycho MOMMSEN, *op. cit.* (*supra* n. 14), 30, argued for one life on earth, then a stay in Hades, then a second life in the world above followed by translation to the Islands of the Blest (cf. H. S. LONG, *A Study of the Doctrine of Metempsychosis in Greece from Pythagoras to Plato* [Diss. Princeton 1948], 29 f.; HAMPE, 63). But ROHDE, *Psyche*, II 212 n. 2 (= English version, 445 n. 32),

the fragment in which Empedokles (31 B 146 D.-K.) writes that the souls of the wise end by becoming prophets, poets, doctors and leaders. Empedokles, if the usual dating is correct, will have been about twenty when the Second *Olympian* was first performed. But his work should be used with great caution in guessing at the nature of the doctrine known to Pindar, for like Pindar's his was an original and independent mind.

Empedokles does not speak of the *psyche*, but of a *daimon* who has been imprisoned in the body as a punishment for certain crimes, very possibly for having eaten flesh, and may eventually win release from the cycle of successive reincarnations. Pindar speaks, indeed, of the human soul as "from the gods" in one of the fragments from a dirge (fr. 131 b). "The body of all", this fragment says, "follows mighty death; but the αἰώνος εἴδωλον is still alive; for that alone is from the gods, and it sleeps while the limbs are active, but while they sleep it reveals in many dreams the coming decision of pleasant and of unwelcome things". The word αἰών is coupled with ψυχή at *Il.* XVI 453 λίπηι ψυχή τε καὶ αἰών: elsewhere in Homer it means 'life', but after Homer 'lifetime'. Homer calls the spirits of the dead εἴδωλα καμόντων, and they are usually imagined as images of the living man; thus αἰώνος εἴδωλον means "image of life".³⁸ Jan Bremmer³⁹ seems to me to have shown that

thought it meant three lives on each of the two sides; K. von FRITZ, in *Phronesis* 2 (1957), 86-87, and D. MACGIBBON, in *Phronesis* 9 (1964), 5-11, with various refinements, take views similar to Rohde's. The poet's words do not seem to me to furnish sufficient evidence to decide the question; but the greater simplicity of Mommsen's view surely makes in its favour.

³⁸ See CLAUS, 117.

³⁹ See n. 4 above; BREMNER, 51 cites the Hippocratic passage. In this connection we may note that A. DIHLE, "Totenglaube und Seelenvorstellung im 7. Jahrhundert vor Christus", in *Jenseitsvorstellungen in Antike und Christentum. Gedenkschrift für Alfred Stüber*, JbAC, Erg.-Bd. 9 (1982), 9 f. has argued that the Nekyia of the

the notion of a soul which not only survives the living man, but is able while he lives to leave the body at intervals, in the way described by Pindar and illustrated also by such stories as Herodotus tells of Aristeas and Hermotimos, and in a striking passage of the Hippocratic *De victu* in which it is described in terms not unlike those used by Pindar, is not a fifth-century innovation; using comparative material, much of it from Sanskrit sources, he argues that the notion of such a detachable soul is common to several Indo-European cultures from an early date. Bremmer distinguishes between the 'free soul', in Greek *ψυχή*, and the 'body soul', denoted by such words as θυμός, μένος, νόος: whether 'soul' is an adequate word to describe the latter may be disputed.

Oddly enough Bremmer does not raise the question of when the soul first came to be called 'immortal', or 'divine'. I know of no assertion that the soul comes from the gods earlier than Pindar fr. 131 b; but as Burkert has written "the mystery cults bring man the hope of escaping death and joining the gods; and it is an easy step from this to the doctrine that man is of divine descent and returns at death to his place of origin".⁴⁰ The Greeks had various accounts of the creation of man, none of which makes very ambitious claims for him.⁴¹ Hesiod, *Op.* 119 ff., asserts that the immortals made him; but the particular immortals usually

Odyssey reveals more than one conception of the *psyche*. Like Dihle's consultant Dr. William Furley (see p. 19), I am not impressed by the argument that Antikleia's soul reveals different preoccupations from those of male heroes, since as she was a woman and Odysseus' mother, this is what I should expect. But when Dihle remarks "Dass ein Dasein wie das der Psyche des Orion oder des Tantalos Grundlage einer Belohnung oder Bestrafung der auf der Welt vollbrachten Taten sein kann, liegt auf der Hand", he is making an observation of great interest.

⁴⁰ *LSAP*, 359.

⁴¹ See ZUNTZ, *Persephone*, 365; S. G. F. BRANDON, *Creation Legends of the Ancient Near East* (London 1963), 189.

associated with the creation are the Titans, and particularly Prometheus. The Titans had been vanquished by Zeus, and were from several points of view less respectable than other Olympians; but they were certainly divine, and a divine pedigree that made man descended from them was better than none at all. Empedokles made man a fallen *daimon*, and the gold tablets, the earliest of which has been dated about ten years after the production of the Second *Olympian*, make a similar claim.

Let us take a look at the tablets and consider their relation to what Pindar says about the life after death. They were placed in graves so that the departed might take advantage of his membership of the group to which he belonged to establish his credentials as one of those who in Pindar's terminology are called 'the good'. Men die, according to the physician Alkmaion of Croton,⁴² who is often thought to have had Pythagorean connections, because they cannot fit the beginning onto the end; and Pindar wrote that the man who had been initiated at Eleusis was fortunate; because he knew the end of life and knew the Zeus-given beginning (fr. 137). The tablet would enable the soul of the dead initiate to begin again soon after his end.

The Hipponion tablet,⁴³ which has been dated about 465 B.C., contains a fuller and better version of the poem

⁴² 24 B 2 D.-K. = *KRS*, fr. 455 p. 347.

⁴³ See R. JANKO, *art. cit. (supra n. 8)*, for a careful attempt to reconstruct the archetype. My purpose requires only that I give a text of H, a text of the B tablets (n. 44, based on ZUNTZ, *Persephone*, 368) and a text of the A tablets, also based on ZUNTZ (n. 46).

1 Μναμοσύνας τόδε δῶρον' ἔπει ἄν μέλληισι θανεῖσθαι

2 εἰσ' Ἀΐδαο δόμους εὐήρεας, ἔστ' ἔπι δεξιὰ κρήνην

3 πάρ δ' αὐτὰν ἐστακῦ <1>α λευκὰ κυπάρισσος

4 ἔνθα κατερχόμεναι ψυχαὶ νεκύων ψύχονται.

5 ταύτας τᾶς κράνας μηδὲ σχεδὸν ἐγγύθεν ἔλθηις

found with variations on B 1, from Petelia, south-east of Thourioi, B 2, from Pharsalos in Thessaly, and B 3-8, all from Eleutherna in central Crete; B 1 and B 2 are assigned to the fourth century and B 3-8 to the third century B.C. Zuntz, on p. 368, gives a composite version, giving all the variants, of the poem on the first two B tablets, which must be compared with the tablet from Hipponion (H);⁴⁴ tablets 3-8 (see Zuntz 362) are not relevant to my purpose.

6 πρόσθεν δ' εύρήσεις τᾶς Μναμοσύνας ἀπὸ λίμνας
 7 ψυχρὸν νδῷρον πρόρεον φύλακες δ' ἐπύπερθεν ἔασι.
 8 οἱ δέ σ' <ἐπ>ειρήσονται ἐν<ὶ> φρεσὶ πευκαλίμ[ηισιν
 9 δὲ <τ>ι διεξερέεις "Ἄιδος σκότος ο[...]εεντος
 10 εἴπον" "ῦδος Γαίας καὶ Οὐρανοῦ ἀστερόεντος,
 11 δίγαι δ' ἥμ' ἀνὸς καὶ ἀπόλλυμαι· ἀλλὰ δότ' ὠ[κα
 12 ψυχρὸν νδῷρον τῆς Μνημοσύνης ἀπὸ λίμνης."
 13 αἱ δ' αὐτοὶ σ' ἔλ<εή>σουσιν χθόνιοι βασιλῆες,
 14 καὶ δὴ σοι δάσουσι πιεῖν κείνας [ἀπὸ λίμνας].
 15 καὶ δὴ καὶ σὺ πιών δόδον ἔρχεσαι ἀν τε καὶ ἄλλοι
 16 μύσται καὶ βάκχοι ιεράν στείχουσι κλε<ε>ινοί.

1 δᾶρον Ll.-J. (1977), cf. A 5, 3: ἡριον H: see JANKO, 92, for other recordings.

2 Two lines seem to have been conflated.

3 There are no white cypresses in this world; but why should they not be imagined in the next?

8 Suppl. Ll.-J. (1977).

9 δ[κρυ]στόεντος?

10 Γαίας: Βαρέας ed. pr., approved by Janko.

13 Amend. Ll.-J. (1977): καὶ δὴ τοὶ σ' ἔλεοῦσιν ὑποχθόνιοι.

14 κείνας Ll.-J.: τᾶς Μναμοσύνας H.: ταύτας Marcovich.

15 καὶ σὺ πιών Luppe, Gil, Gallavotti (see JANKO, p. 89 n. 1).

16 κλε<ε>ινοί: I do not favour the conjecture κλυτάν τε (B. FEYERABEND, in *RhM* 127 [1984], 4 f.).

- ⁴⁴ 1. B₁ εύρήσεις δ' Ἄιδαο δόμων ἐπ' ἀριστερα κρήνην
 B₂ » » » δόμοις ἐνδέξια »
 2. B₁ πάρ δ' αὐτῇ λευκήν ἐστηκυῖαν κυπάρισσον
 B₂ » » » » »
 3. B₁ ταύτης τῆς κρήνης μηδὲ σχεδὸν ἐμπελάσειας
 B₂ » » » » σχεδόθεν πελάσησθα.
 4. B₁ εύρήσεις δ' ἐτέραν, τῆς Μνημοσύνης ἀπὸ λίμνης
 B₂ πρόσσω » εύρήσεις τὸ » » »

The soul arrives in the underworld desperately thirsty, “dry with thirst”. Near the entrance is a fountain, where according to H 4, souls may be seen getting refreshment (ἐνθα κατερχόμεναι ψυχαι νεκύων ψύχονται). Ψύχεσθαι is cognate with ψυχή, so that refreshment is a basic need of the soul; but these souls are getting it from the wrong place, for this is the fountain of Lethe, the source of forgetfulness. If it drinks of this fountain, the soul will forget the knowledge gathered in its previous existence; it was the mark of the superior soul, such as that of Pythagoras or later Empedokles, that it was able to remember its former lives. The soul of the initiate must drink not of this fountain, but of the fountain of Mnemosyne. H starts with the difficult and unmetrical words Μνημοσύνης τόδε ἡρίον (“this is the tomb, the monument, of Mnemosyne”). Metre and sense will be restored if we suppose that Μνημοσύνης τόδε δῶρον, a phrase which is found in the much later tablet A 5, 3 was what stood in the original poem.

The fountain of Mnemosyne is guarded by watchers, who when the initiate approaches will question him as to his identity and origin. In reply, he is to say that he is a

- 5. B₁ ψυχρὸν ὄδωρ πρόρεον· φύλακες δ' ἐπίπροσθεν ἔασιν.
B₂ » » » » » ἐπύπερθεν »
- 5a B₂ οἱ δέ σ' <ἐπ>ειρήσονται δ τι χρέος εἰσαφικάνεις·
- 5b B₂ τοῖς δὲ σὺ εὖ μάλα πᾶσαν ἀληθείην καταλέξαι·
- 6. B₁ εἰπεῖν· Γῆς παῖς εἰμὶ καὶ Οὐρανοῦ ἀστερόεντος·
B₂ » » » » » »
- 7. B₁ αὐτάρ ἐμοὶ γένος οὐδράνιον· τόδε δ' ἵστε καὶ αὐτοί.
B₂ Ἀστέριος ὄνομα· ÷ ÷ ÷ ÷ ÷ ÷
- 8. B₁ δίψῃ δ' εἰμὶ αὖτις καὶ ἀπόλλυμαι· ἀλλὰ δότ' αἴψα
B₂ » » εἰμ' αὖτος· ÷ ÷ » δότε μοι
- 9. B₁ ψυχρὸν ὄδωρ πρόρεον τῆς Μνημοσύνης ἀπὸ λίμνης.
B₂ πιεῖν ÷ ÷ ÷ ÷ » τῆς κρήνης.
- 10. B₁ καύτοι <σοι> δώσουσι πιεῖν θείης ἀπ[ὸ] κρήνης.
- 11. B₁ καὶ τότ' ἔπειτ' ἥ[λλοισι μεθ'] ἡρώεσσιν ἀναξεῖ[ς...]

(÷ = om.)

B₁ had apparently three more verses.

child of Earth and Heaven. The gods, of course, were children of Earth and Heaven; but so were the Titans, and so is even man; ἐν ἀνδρῶν, ἐν θεῶν γένος· ἐκ μιᾶς δὲ πνέομεν/ματρὸς ἀμφότεροι, Pindar says at the beginning of the Sixth *Nemean* (1-2). Then the soul must explain that it is perishing of thirst, and must ask for water from the Lake of Memory. Now the rulers beneath the earth will take pity on the soul, and will allow it to drink; after that it will be free to tread the sacred road previously trod by other μύσται καὶ βάκχοι. The sacred road reminds us of the ‘sacred way’ at Eleusis and of Pindar’s road of Zeus; but the road here spoken of is trodden by all the good, and not only by the select company that finds speaks of going by the “mystic path” to Rhadamanthys.⁴⁵

A 1-4 were found in the necropolis of Thourioi; the first three come from a tomb assigned to the middle of the fourth century B.C., the other from one perhaps as late as about 300 B.C.; A 5, found at Rome, is about six hundred years later, and bears the name of its owner, one Caecilia Secundina.⁴⁶ First, the soul claims to be pure and to come from the pure; this will presumably imply that the bearer of

⁴⁵ H. LLOYD-JONES and P. PARSONS (edd.), *Supplementum Hellenisticum* (Berlin 1983), Nr. 705; see H. LLOYD-JONES, in *JHS* 83 (1963), 93-94. Burkert made this observation; see COLE, 231 n. 28; and cf. Hegesippus, *Anth. Palat.* VII 545, 1-2 = lines 1913-1914 Gow-Page (*Hellenistic Epigrams*).

⁴⁶ A 1:

- 1 ἔρχομαι ἐκ κοθαρῶν κοθαρά, χθονίων βασίλεια,
- 2 Εὐκλῆς Εὑβουλεύς τε καὶ ἀθάνατοι θεοὶ ἄλλοι·
- 3 καὶ γάρ ἐγών ὑμῶν γένος ὅλβιον εὔχομαι εἶμεν.
- 4 ἄλλά με μοῖρ' ἐδάμασσε [καὶ ἀθάνατοι θεοὶ ἄλλοι]
καὶ ἀστεροβλῆτα κεραυνῶι.
- 5 κύκλου δ' ἐξέπταν βαρυπενθέος ἀργαλέοιο,
- 6 ἴμερτοῦ δ' ἐπέβαν στεφάνου ποσὶ καρπαλίμοισι,
- 7 δεσποίνας δ' ὑπὸ κόλπον ἔδυν χθονίας βασίλειας
[ἴμερτοῦ δ' ἐπέβαν στεφάνου ποσὶ καρπαλίμοισι]
- 8 “ὅλβιε καὶ μακαριστέ, θεός δ' ἔστη ἀντί βροτοῖο”.
- 9 ἔριφος ἐς γάλ' ἔπετον.

the tablet has been initiated and has observed certain purificatory rules. It addresses the Queen of the Chthonioi, who is obviously Persephone, but also Eukles, Eubouleus and other immortal gods.

4 et 7 dittographias del. Kaibel 4 κεραυνῶι Zuntz: κεραυνον tab.

A 2:

- 1 ἔρχομαι ἐκ καθαρῶν καθαρά, χθονίων βασίλεια,
- 2 Εὔκλε και Εὐβουλεῦ και θεοὶ δαίμονες ἄλλοι·
- 3 και γὰρ ἐγών νῦν γένος εὔχομαι ὅλβιον εἰναι·
- 4 ποινὰν δ' ἀνταπέτεισ' ἔργων ἔνεκ' οὐτὶ δικαίων·
- 5 εἴτε με μοῖρ' ἐδάμασσ' εἴτ' ἀστεροπῆτι κεραυνῷ(v).
- 6 νῦν δ' ἵκετης ἥκω παρ' ἀγνήν Περσεφόνειαν
- 7 ὡς με πρόφρων πέμψῃ ἔδρας ἐς εὐαγέων.

2 θε<ῖ>οι? (cf. A 3,2) 6 ἀγαυὴν Diels 7 ἔδρας εἰς εὐαγεόντων
Diels

A 3:

- 1 ἔρχομαι ἐκ καθαρῶν καθα<ρά, χθ>o <νίων> βασίλεια
- 2 Εὔκλε [να] και Εὐβουλεῦ και θεοὶ δαίμονες ἄλλοι.
- 3 και γὰρ ἐγών νῦν γένος <ὅλβιον> εὔχομαι εἰναι' [ὅλβιον]
- 4 ποινὰν δ' ἀνταπέτεισ' ἔργων <ἔνεκ'> οὐ τι δικαίων·
- 5 εἴτε με μοῖρ' <ἐδάμασσ'> εἴτ' ή εροπῆτι [κη] κεραυνο ή.
- 6 νῦν δ' <ι>κ<έτης> ἥκω παρ' ἀ<γνήν> Περσεφ<όνειαν>
- 7 ὡς με πρόφρων πέμψῃ ἔδρας ἐς εὐαγέων.

2 θεοὶ δσοι] θεῖοι?

A 4:

- 1 ἄλλ' ὁπόταμ ψυχὴ προλίπηι φάος Ἄελιοιο,
- 2 δεξιὸν ή εσοιασδεετ ή <ιέ>ναι πεφυλαγμένον εὖ μάλα πάντα.
- 3 χαῖρε παθών τὸ πάθημα τὸ δ' οὕπω προσδ' ἐπεπόνθεις·
- 4 θεός ἐγένουν ἔξ ἀνθρώπουν ἔριφος ἐς γάλα ἔπετες.
- 5 χαῖρ<ε> χαῖρε· δεξιὰν δόδιπόρ<ει>
- 6 λειμῶνάς τε ἱερούς και ἄλσεα Περσεφονείας.

1 and 5 suppl. Zuntz

A 5:

- 1 ἔρχεται ἐκ καθαρῶν καθαρά, χθονίων βασίλεια,
- 2 Εὔκλεες Εὐβουλεῦ τε, Διός τέκος ἀγλαύ· ἔχω δὲ
- 3 Μνημοσύνης τόδε δῶρον ἀοιδιμον ἀνθρώποισιν.
- 4 "Καικιλία Σεκουνδεῖνα, νόμῳ ιθι δῖα γεγᾶσα".

Tablet C is not relevant to my purpose (see ZUNTZ, 344 ff.); neither is the new tablet published by J. BRESLIN, *A Greek Prayer* (Pasadena, Calif., Ambassador College, 1977) and transcribed by R. MERKELBACH, in *ZPE* 25 (1977), 276, which adds nothing to our knowledge.

Eukles, as Zuntz (310) remarks, has been compared with Κλύμενος,⁴⁷ a familiar name of Hades, and the Euklos mentioned in the Oscan tablet from Agnone may indeed be Hades. That suggested to Olivieri the trinity Persephone, Hades, Dionysus. But can Eubouleus be Dionysus? He is Dionysus in the *Orphic hymns*, where he is equated with Plouton and is called a son of Demeter and Dysaules; but more often Eubouleus, or Euboulos, is a title of Hades, though it is also a title of Zeus. Zuntz is emphatic in warning us against the identification suggested by Olivieri. But as he says the name Eubouleus is an euphemism; so is the name Eukles; and it is highly characteristic of the language of the mysteries, at Eleusis in particular, to denote awe-inspiring deities by obscure and euphemising aliases. What is significant is that the tablets name one female deity, the Queen of the Chthonioi, together with two male deities, thus giving us the trinity of one female and two male persons which we should expect. That matters more than the attempt to establish an exact equation between the names of the trinity's male members and other known gods.

As in the B poems, the soul goes on to claim divine ancestry, but in a less specific way, for it says, "for I too claim to be of your blessed race". A 2 and 3 go on to claim to have paid the penalty for unjust actions, "whether Fate subdued me or the lord of lightning with his bolt". A 1, however, omits the claim to have paid the penalty, going straight from the claim to divine birth to say, "But Fate subdued me, and the lord of lightning with his bolt". This must surely remind one of Pindar fr. 133, where Persephone is said to accept atonement for certain souls, and also of the Second *Olympian*, where those who die are said at once to pay the penalty.

⁴⁷ See Lasos fr. 1 Page (= *PMG* fr. 702).

The mention of the lord of lightning leads Zuntz (316) to suggest that all tablets bearing this particular verse were placed in the graves of persons killed by lightning. It has long been known that early religion attributed a peculiar sanctity to persons and places struck by lightning; yet deaths by lightning are not so frequent that one would expect three of the few tablets discovered to contain a verse written to refer to them. Also, one remembers that according to the myth recounted in the Eudemian Theogony, the Titans were punished for the murder of Dionysus by being destroyed by Zeus' lightning; and it seems to me highly probable that it was this episode to which the soul of the initiate here refers.

Against this interpretation Zuntz (312) has objected that in line 3 (*καὶ γὰρ ἐγών ὑμῶν γένος ὅλβιον εὔχομαι εἶναι*) one would expect not *ὑμῶν* but *σοῦ*. But as the parallel in the other group of tablets indicates, in saying "I am a child of earth and heaven" the soul is not claiming descent from Persephone, but is rather claiming to share the descent from Earth and Heaven which the Titans had in common with the gods. The soul, he complains, could hardly expect to curry favour with Persephone by claiming descent from the murderers of her child; but as the soul points out it has now paid the penalty, and Dionysus as well as the Titans was its ancestor.

A 2 and A 3 conclude with a couplet in which the soul declares that it comes as a suppliant to mighty Persephone, so that she may graciously send it to the seats of the blessed ones. But A 1 offers a different conclusion, five lines long. The first three say, "I have flown out of the grievous cycle of deep mourning, and have attained with swift feet to the longed-for crown, and have crept beneath the lap of the Mistress, Queen of Earth".

Zuntz (320 f.) remarks that, since life with its uncertainties is sometimes compared to a cycle one cannot

assume without a definite indication that we have here a reference to a cycle of successive incarnations, like that described by Empedokles; but since Diogenes Laertius, probably following Aristoxenos, says that Pythagoras spoke of the “wheel of Ananke”, and since there is a line of Orphic poetry (Kern, *OF* 229-230) κύκλου τε λῆξαι καὶ ἀναπνεῦσαι κακότητος, he admits that κύκλος was “a Pythagorean term for life on earth conceived as a series of doleful incarnations”. It seems certain that the word has this connotation here.

In the next line, “I have attained to the longed-for crown”, the metaphor must be from the garland that was the prize in an athletic contest. Then the soul claims to have found a refuge with Persephone; one is reminded of the tragic metaphor by which children are said to take refuge under their mother’s wings as though she were a hen.

A 1 continues with words presumably put into the mouth of the goddess, “Happy and blessed one, you shall be a god instead of a mortal”. The divinity here claimed is asserted on behalf of the *daimon* that is the equivalent of the human soul with far greater conviction and far greater eloquence by Empedokles; Pindar, we remember, says in fr. 131 b that the human soul comes from the gods.

A 1 concludes with a line of prose, containing the mysterious expression, “I am a kid who has fallen into milk”. The riddling use of a proverbial expression recalls other sayings associated with the mysteries; among countless attempts at explanation, one may single out R.S. Conway’s suggestion⁴⁸ that it was a proverb indicating that an apparent disaster has resulted in unparalleled good fortune. But maybe there was no suggestion of an apparent disaster, and the phrase simply meant that the initiate was extremely fortunate.

⁴⁸ *Bull. John Rylands Library* 1933, 76, cited by GUTHRIE, 179.

My conclusion is that the tablets give a picture of the beliefs behind initiation rites that has more in common with what we learn from Pindar than has so far been allowed. Now that we have a rough general notion of the Orphic or Pythagorean beliefs that were entertained not only in South Italy, but in other places also, we can go back to Pindar and consider how he may have adapted these notions to his own literary purposes. The tablets, which are designed simply to help the soul of the initiate to present his credentials, distinguish the common souls who drink of the fountain of forgetfulness from the souls of the initiates who drink at the fountain of memory; but they give no notion of the existence of the special third category whom Pindar places in the Islands of the Blest. Neither does the comparatively simple scheme which we see in operation here give any indication, despite the reference to the "grievous cycle of deep mourning", of the series of incarnations, starting from plants and animals and ending with the fallen *daimon's* return to its divine status, described by Empedokles.

Pindar describes with sympathy the easy life in Hades of those who have been good throughout a single life, and in fr. 129 we seem to have a more detailed picture of that life and of the pleasures which it offered. But his special interest is reserved for the inhabitants of the Islands of the Blest, dwelling in their island in Okeanos with its golden flowers, with Kronos and with Rhadamanthys. The Orphic or Pythagorean scheme with its moral element has so far influenced Pindar that he admits those who have lived out three lives on earth without injustice; but he prefers to think in terms of the Islands of the Blest known from Homer and Hesiod, where one could find the great heroes whose deeds he loves to celebrate, like Kadmos, Peleus and Achilles.

Theron's great benefits to others, it is delicately

implied, though not directly stated, make it possible that after death he may attain this privileged position. But Pindar writes of his patron and his family and their fortunes in a manner far removed from any complacent optimism. Tracing their history from the time of Kadmos and his daughters, and dwelling on the sad episode of Oedipus and his sons, he lays the strongest stress on the sorrow which alternates with the happiness of even those human beings who attain to most felicity. Theron himself has lived a life of many vicissitudes, it is made clear, though without details, in the first triad of the poem. Between the initiate and his future life there lies, in any case, the bourne of death; all humans must pay the penalty to Persephone. If the beliefs about the after-life which figure in this poem can properly be called 'Orphic', then Orphism as Pindar has presented it is as far from the vulgar Orphism of the practitioners described by Plato as the Christianity of Paul Claudel or T. S. Eliot is removed from that of the vulgar practitioners of that religion. His depiction of the highest bliss is couched in heroic terms; where Empedokles thought of it as a reward for purity, Pindar prefers to think of as a reward for heroism.

Let us return to the question mentioned at the start; did Pindar 'believe' in this doctrine of an after-life, or did he merely work into his poem allusions to a belief cherished by his patron Theron? It is a question calculated to perplex Christians and persons whose outlook is conditioned by Romanticism. Wilamowitz was not a Christian, but it has justly been remarked that the very title of his great book on Greek religion indicates that its author has been brought up as a Lutheran. However, in dealing with Greek religion, the question as to what people believed is not always the right question to ask. The Greeks did not believe their myths in the same literal way in which Christians, until comparatively lately, believed theirs, although in our time

the growth of scepticism has forced Christians more and more to fall back on the defence of their myths as myths that was first elaborated late in the eighteenth century. Again, since the decline of Romanticism it has become easier to understand that a great poet can write great poetry about images or ideas which have captured his imagination even without being in a Christian or a Romantic sense totally 'sincere'.

The kind of 'Orphism' we find in the Second *Olympian* was not confined to Magna Graecia, but existed in several parts of Greece. It may not have been so different from what one might call Eleusinian Orphism, with which Pindar was certainly familiar,⁴⁹ as is usually assumed; at Eleusis also we find Dionysus, and at a critical stage of the celebration of the mysteries the hierophant proclaimed that the Mistress had given birth to a holy child, Brimo to Brimos, presumably with reference either to Iakchos or to Ploutos.⁵⁰ It would appear that Theron was an initiate of a mystery cult; the Third *Olympian* (line 41) refers to the Emmenidai as "guarding the τελεται of the blessed ones with pious purpose". Even if Pindar had no part in such a cult and did not share its special interests—and in Greek religion it was hard to honour all gods in equal measure—one can understand that while he was composing a poem in honour of a family that subscribed to it, a family, moreover with which he seems to have had a specially close personal connection; this like the Eleusinian cult may have kindled his imagination. As he presents it, the eternal bliss of the elect has a heroic colour; and nothing in his poem minimises the finality and solemnity of death, the penalty that all mortals must render to Persephone.

⁴⁹ See F. GRAF, *op. cit.* (*supra* n. 5); on Pindar fr. 346, probably from a Pindaric poem which mentioned the initiation of Herakles by Eumolpos, see H. LLOYD-JONES, *art. cit.* (*supra* n. 5).

⁵⁰ See BURKERT, *GRAKE*, 430.

DISCUSSION

M. Hurst: Chacun sera reconnaissant à M. Lloyd-Jones d'avoir hardiment repris en mains une vieille question à la lumière de documents nouveaux. Il y a ceux qui, dans un livre sur Pindare cherchent du nouveau sur la II^e *Pythique*, mais il y a aussi ceux qui cherchent du nouveau sur la II^e *Olympique*: ces derniers ne seront pas déçus, sans doute. Du sens de certains mots jusqu'à la vision de l'énoncé 'mythique' complexe de cette ode, vous nous offrez de quoi réfléchir à nouveau et peut-être de quoi changer d'avis.

M. Gerber: I am intrigued by the interpretation you offer for ἀπάλαμνος and *O.* II 51-58, but I should like to see a more detailed explanation of the syntax such an interpretation involves.

M. Lloyd-Jones: I would say that ἀπάλαμνοι φρένες ποινὰς ἔτεισαν was equivalent to αἱ φρένες αὐτῶν τὰς ποινὰς ἔτεισαν ἀπάλαμνοι γιγνόμεναι.

M. Portulas: Le professeur Lloyd-Jones a soulevé la question des origines de l'homme. J'avoue ne pas le comprendre quand il dit que «Hesiod asserts that the immortals made him». Sans doute les dieux ont-ils créé les races d'or, d'argent et de bronze. Mais la race de fer? Hésiode ne dit pas quelle est son origine. D'où ma conviction qu'une des singularités de l'orphisme est précisément d'avoir donné à ce sujet un enseignement. La religion grecque ne disposait pas d'une anthropogonie communément acceptée, ce qui a frappé les historiens des religions. Ils ont donc insisté sur la singularité, à cet égard, de l'orphisme.

Deuxième remarque: la question des rapports entre l'orphisme et le pythagorisme mérite, sans doute, une discussion plus poussée. Je me limiterai toutefois à signaler qu'on a de bonnes raisons de croire qu'elle était surtout de nature politico-sociale: les pythagoriciens ont constitué un mouvement à caractère fermé, avec le dessein de concilier le refus

orphique de la vie de la πόλις avec leur propre intervention dans les affaires politiques. Il serait fallacieux de se borner, pour traiter de ce problème, à des points de vue étroitement philologiques. Je suis reconnaissant à M. Lloyd-Jones d'avoir évité cet écueil.

M. Lloyd-Jones: Je me sens conforté, Monsieur, par votre approbation.

M. Köhnken: I have learned much about orphism as a background for interpreting *O.* II and agree with your explanation of ἀπάλαμνος (line 57) and γαρύετον (line 87). Concerning the relationship between *O.* II and fr. 129 ff. I should like to ask whether the fact that the accounts of the after-life given in both places are basically the same does not argue against the assumption that in *O.* II Pindar is voicing the beliefs of his addressee.

M. Lloyd-Jones: The poem may not have contained quite the same motif, but it might in any case have been written for the same people and so have referred to the same beliefs.

M. Köhnken: Ich weiss nicht, ob die übliche Auffassung der Partie *O.* II 30 ff. (ἢτοι βροτῶν γε κέκριται πεῖρας οὐ τι θανάτου, οὐδὲ ... δόπτε ... τελευτάσσομεν...), auf die Sie kurz Bezug nehmen (S. 251): «Mortals cannot know when they will die, or when they will finish the day with happiness still undiminished» richtig ist. Spricht nicht der Kontext und das auf die vorhergehenden *paradeigmata* der Kadmostöchter Semele und Ino zurückweisende ἢτοι (30; vgl. zur Funktion dieser Partikel *P.* XII 13) eher dafür, den Satz folgendermassen zu verstehen: «für die Sterblichen ist also wirklich eine Todesgrenze¹ durchaus nicht festgelegt und (es ist) auch nicht (bestimmt), wann wir den friedlichen Tag in unzerstörbarem Glück beenden werden», d.h. das Dasein ist für die Sterblichen mit dem Tode nicht zu Ende, wie das Beispiel von Semele

¹ Der Ausdruck πεῖρας ... θανάτου (31) im Anschluss an *Od.* XXII 41: ὑμῖν ... πᾶσιν δλέθρου πείρατ' ἐφῆπται (vgl. *Il.* VI 143).

und Ino zeigt, die nach ihrem (schrecklichen) Tod für alle Zeit glücklich ‘weiterleben’ (25 von Semele ζώει ... ἀποθανοῖσα sie ‘lebt’, obwohl sie ‘gestorben’ ist; vgl. 29 f. von Ino βίοτον ἄφθιτον / ... τὸν δὲ οὐλὸν ἀμφὶ χρόνον; s. auch 24 κρεσσόνων πρὸς ἀγαθῶν im Mythos und 33 ἀτείρει σὺν ἀγαθῷ in der allgemeinen Aussage: die Sentenz ist im Hinblick auf die vorhergehenden Exempla formuliert). Die vorgeschlagene Erklärung scheint mir gestützt zu werden durch *Parth.* I 14-15: ἀθάναται δὲ βροτοῖς ἀμέραι, σῶμα δ' ἔστι θνατόν und fr. 131 b 1-2: σῶμα μὲν πάντων ἔπειται θανάτῳ ... ζωὸν δ' ἔτι λείπεται αἰῶνος εἰδωλον und sie würde zu Ihrer Interpretation der Verse 56 ff. passen.

M. Lloyd-Jones: I agree.

M. Reverdin: Nous voici à nouveau sur un terrain solide, et je m'en réjouis. Il est dangereux de divaguer à propos de l'orphisme, du pythagorisme. C'est pour parler avec Rabelais, «sasser et beluter son temps en ce bas monde»!

M. Lloyd-Jones: The history of people's attitudes to 'or phism' and its problems in our times take the form of a Hegelian triad; excessive confidence lends to exaggeration (such people as V. Macchioro inventing an Orphic church with clergy, dogmas and sacraments); then comes the sceptical reaction (Wilamowitz, Linforth); finally a cautious middle view.

Mme Lefkowitz: Professor Lloyd-Jones' analysis illustrates once again the importance of the patron-poet relationship. Unlike the romantic poet, who preferred to draw his inspiration from nature, the ancient poet wrote for and was influenced by his patron, often with remarkable results, like *O. II.*

M. Lloyd-Jones: It may be significant that the person for whom this poem was written belonged to the family of patrons with which there is best reason to believe that the poet was in intimate terms.

In such a case, whether someone 'believed' is perhaps not the most important question; Catholics may find this easier to understand than Protestants.

M. Hurst: Vous avez évoqué prudemment le rapport avec Empédocle. Ne pensez-vous pas qu'on puisse aller un peu plus avant et lire dans la description de l'île des bienheureux le schéma des quatre éléments (72: αῦραι/φλέγει – 73: χερσόθεν/ὕδωρ)?

M. Lloyd-Jones: It is an ingenious suggestion, and may conceivably be right; but I am wary of reading back Empedoclean notions into Pindar.

VIII

GEORGES VALLET

PINDARE ET LA SICILE

L'historien de la Sicile classique sait que Pindare, et, plus peut-être encore, les scholies, représentent pour lui un exceptionnel document de travail. J'emploie à dessein cette expression parce que, comme il est normal, le poète n'est pas un historien, et l'historien d'aujourd'hui n'utilisera pas — j'allais dire ne maniera pas — un texte de Pindare, comme il le fera, avec toutes les précautions d'usage, d'un texte de Thucydide ou de Diodore. Quant aux scholies, elles fournissent, par définition, des données ponctuelles et fragmentaires, dont il serait essentiel de pouvoir, à chaque fois, préciser les sources et, surtout, qu'il faudrait pouvoir insérer dans un discours d'ensemble cohérent. C'est pourquoi l'historien de la Sicile des premières décennies du Ve siècle reconnaît parfaitement l'importance pour sa recherche de l'œuvre de Pindare et de ses commentateurs, mais il sait aussi qu'il devra interpréter les données, plus ou moins allusives, qu'il y trouvera, avec des précautions particulières.

Ce qu'il considère, notre historien, c'est que l'œuvre sicilienne de Pindare, c'est, d'abord et surtout, à l'occasion des victoires à Olympie, à Delphes, à Némée, ou ailleurs, l'exaltation de la gloire et des vertus des membres les plus

illustres de la famille des Deinoménides et de celle des Emménides, et, en première ligne, de ceux qui ont ‘régné’ à Syracuse et à Agrigente. Pindare, pour nous, c'est le chantre de ces ‘tyrannies’ nées en Sicile peu après le début du Ve siècle dans les grandes villes agraires de la côte méridionale de Sicile; c'est surtout le chantre de Hiéron qu'avec des nuances il exalte à chaque occasion, tandis que les historiens antiques sont, pour le frère de Gélon, d'une sévérité extrême. Bref, on peut dire que le titre du fameux mémoire de Wilamowitz résume pour nous à la fois l'essentiel des problèmes historiques et la source principale du lyrisme sicilien de Pindare. Oui, Pindare et Hiéron, c'est bien là l'essentiel.

Autres données que n'ignore aucun historien de la Sicile: ainsi que d'autres artistes et poètes, Pindare est venu dans l'île, à la cour de Hiéron, et ceci au moment de l'acmé de la puissance et de la gloire du tyran de Syracuse. Le voyage et le séjour datent de l'année 476 av. J.-C. Voilà un repère important, sur lequel l'historien est tenté d'insister d'autant plus que, à première vue, il est désorienté par la répartition et l'ordre dans lequel il trouve les poèmes de Pindare. Comme l'a écrit A. Puech dans son introduction aux *Olympiques*, «l'examen individuel des *Odes triomphales* nous montrera que les poèmes de Pindare ont dû donner souvent un embarras assez sérieux à ceux qui ont voulu les classer: telle était la diversité des occasions qui les ont fait naître»¹. Mais, plus encore que la difficulté à répartir les poèmes en livres, dont témoignent les différences entre la biographie ambrosienne et la liste présentée par Suidas, ce qui surprend l'historien, c'est que, à l'intérieur de chaque livre, il ne trouve pas un classement ou un ordre qui, d'une manière ou d'une autre, répondent à ses catégories habituelles et qui, en tout cas, tiennent compte de la chrono-

¹ A. PUECH (ed.), Pindare, Tome I: *Olympiques* (Paris 1922), p. xii.

logie. Pour les *Olympiques*, par exemple, on peut reconnaître, certes, dans l'ordre des éditeurs alexandrins, «quelques groupements formés d'après certaines affinités naturelles et, à l'intérieur de ces groupements mêmes, apparaissent parfois quelques intentions particulières»². Il est vrai que les six premières odes célèbrent des vainqueurs siciliens et que les personnages importants, Hiéron et Théron, sont en tête. Mais, après les tyrans de Sicile, vient, avec les *Olympiques* IV et V, la célébration d'un citoyen de Camarine, qui remporte la victoire à Olympie sans aucun doute après la chute des tyrannies en Sicile. La VI^e célèbre un autre Sicilien, Syracusain cette fois, et lieutenant de Hiéron; et puis, avec la XII^e, on revient à la Sicile, avec la célébration d'un habitant d'Himère, qui, il est vrai, n'était pas sicilien d'origine, mais crétois, et que les circonstances de la vie avaient amené dans l'ancienne colonie de Zancle, sur la côte nord de l'île. La date de l'ode, nous le verrons, n'est pas sans faire problème. Mais, ce qui, au départ, inquiète l'historien, c'est que, pour des commémorations à des jeux dont les dates nous sont bien connues, souvent, nous n'avons pas, pour les odes, de repère chronologique. Et son inquiétude augmente quand il s'aperçoit que la XII^e *Pythique*, la dernière donc, qui commémore elle aussi la victoire d'un Sicilien, à Delphes cette fois, est la plus ancienne des *Pythiques*, avec la VI^e, qui commémore une autre victoire d'un Agrigentin, et que ce sont les premiers poèmes connus de Pindare, dont la date semble bien être 490 environ. Les premières odes de Pindare sont donc antérieures à l'apparition de la tyrannie en Sicile, et les dernières postérieures à sa disparition. Le fait, qui est une banalité pour les spécialistes de Pindare, surprend l'historien de la Sicile, tant il est habitué à associer l'œuvre pindarique avec l'exaltation des grandes tyrannies siciliennes.

² A. PUECH (ed.), *ibid.*, 14.

Autre remarque, elle aussi banale: dans la mesure où l'ensemble des odes de Pindare destinées à commémorer la victoire d'un personnage sicilien peuvent être classées chronologiquement — ce qui n'est pas possible pour toutes, mais, avec quelques incertitudes, on arrive tout de même à établir un ordre assez vraisemblable — il est clair qu'il ne faut pas, pour la façon de penser ou de s'exprimer de Pindare sur les réalités siciliennes, chercher à trouver à tout prix des différences entre les poèmes antérieurs au voyage en Sicile, ceux qu'il écrivit dans l'île et ceux qui sont postérieurs à son retour. Je ne parle pas ici de la connaissance qu'il a pu avoir des personnes, mais du milieu naturel sicilien et notamment des villes. Il n'y a là rien au fond que de très normal. Prenons quelques exemples précis, d'abord celui d'Agrigente. Nous l'avons rappelé déjà, les deux odes les plus anciennes de Pindare, composées aux alentours de 490, sont consacrées, la VI^e *Pythique* à Xénocrate d'Agrigente, vainqueur à la course des chars, et la XII^e à Midas d'Agrigente, vainqueur au concours des aulètes. Nous reviendrons tout à l'heure sur les personnages, notamment sur Xénocrate. Ce qu'il nous importe de souligner pour le moment, c'est que l'évocation — je ne dis pas la description — la mieux réussie qu'ait faite Pindare de la ville d'Agrigente, ou, si l'on veut, l'image poétique la plus évocatrice, se trouve, non pas dans la seconde *Olympique*, consacrée à Théron et écrite sans doute sur place, mais dans les deux *Pythiques* de 490, donc bien avant que Pindare ne connaisse la Sicile. Dans la première strophe de la VI^e *Pythique*, Pindare, après avoir évoqué le cortège qui, à Delphes, se dirige vers le temple d'Apollon, exalte la noble famille des Emménides (5-9):

... ἐνθ' δλβίοισιν Ἐμμενίδαις
ποταμίᾳ τ' Ἀκράγαντι καὶ μὰν Ξενοκράτει
ἔτοιμος ὅμνων θησαυρὸς
ἐν πολυχρύσῳ
Ἄπολλωνίᾳ τετείχισται νάπα·

«C'est pour les Emménides fortunés, pour la fluviale Agrigente et pour Xénocrate qu'est prêt dans la riche vallée d'Apollon le trésor de nos hymnes». Agrigente est définie comme ποτάμιος sans doute parce qu'elle tire son nom du fleuve homonyme, celui qui est symbolisé par le crabe sur le premier monnayage de la ville (fin du VI^e siècle), mais aussi parce que l'une des caractéristiques de son site, c'est d'être, comme l'a bien souligné Polybe, «entouré par deux fleuves, au sud, le fleuve homonyme, l'Akragas, et, du côté de l'ouest et du sud-ouest, l'Hypsas»³. Relevons au passage l'adjectif πολυχρύσος, qui veut souligner, comme le fait à chaque occasion Pindare, la richesse fabuleuse d'Agrigente.

La XII^e *Pythique*, qui commémore la victoire à Delphes du joueur de flûte Midas, lui aussi originaire d'Agrigente, débute par une invocation à la ville (1-3):

Αἰτέω σε, φιλάγλαε, καλ-
λίστα βροτεᾶν πολίων,
Φερσεφόνας ἔδος, ἡ τ' ὅ-
χθαις ἐπὶ μηλοβότου
ναίεις Ἀκράγαντος ἐύ-
δματον κολώναν, ὃ ἄνα ...

C'est, cette fois, non plus l'éloge de la richesse, mais celui de la beauté (φιλάγλαε, καλλίστα βροτεᾶν πολίων), avec une évocation de la ville bien construite qui s'élève sur la colline dominant les rives de l'Akragas, le fleuve qui enrichit les pâturages. Pindare avait sans doute peu de chose à dire sur Midas et son éloge va d'abord et avant tout à Agrigente, tandis que, lorsqu'il chantera plus tard dans les II^e et III^e *Olympiques* la victoire de Théron à la course des chars en 476, il ne parlera pratiquement pas d'Agrigente, où il se trouve sans doute, se contentant d'évoquer l'illustre cité (κλεινὰν Ἀκραγάντα, O. III 2), et, quand dans la II^e *Isth-*

³ Plb. IX 27, 4-5.

mique, encore postérieure, il évoquera de nouveau, cette fois avec nostalgie, Xénocrate ou plutôt sa mémoire, il n'y aura pas un mot sur Agrigente.

Qui s'en étonnerait, ce n'est donc pas la connaissance que le poète peut avoir des lieux qui va infléchir le chant lyrique d'un Pindare. Les mêmes remarques s'appliquent évidemment à l'évocation de Syracuse et de la belle Ortigie. Qu'il s'agisse du début de la II^e *Pythique* (1-2) :

Μεγαλοπόλιες δο Συράκουσαι, βαθυπολέμου
τέμενος Ἀρεος, ἀνδρῶν ἵππων τε σιδαροχαρ-
μᾶν δαιμόνιαι τροφοί ...

ou de celui, encore plus fameux, de la I^re *Néméenne* (1-4) :

Ἄμπνευμα σεμνὸν Ἀλφεοῦ,
κλεινᾶν Συρακοσσᾶν θάλος Ὁρτυγία,
δέμνιον Ἀρτέμιδος,
Δάλου καστηνήτα, ...

il est clair qu'aucune de ces magnifiques expressions poétiques n'est conditionnée par une image visuelle de Syracuse. Il en va de même pour les expressions qui, d'une manière plus générale, évoquent l'ensemble de l'île. Dans la I^re *Olympique*, celle-ci est définie comme πολυμάλος⁴ et la I^re *Néméenne*, elle encore, contient cette belle évocation de la Sicile (13-15) :

νάσῳ,
τὰν Ὀλύμπου δεσπότας
Ζεὺς ἔδωκεν Φερσεφόνα, κατένευ-
σέν τέ οἱ χαίταις, ἀριστεύ-
οισαν εὐκάρπου χθονός
Σικελίαν πίειραν δρθώ-
σειν κορυφαῖς πολίων ἀφνεαῖς·

Terre de Perséphone, la première de toutes les terres fertiles, voilà bien la grasse Sicile que Zeus a promis de mettre au faîte de la renommée pour l'opulence de ses cités.

⁴ O. I 12.

Ailleurs⁵, la Sicile est définie d'un mot comme ἀγλαόκαρπος, la terre aux beaux produits; fertilité du sol, beauté et richesse des villes, voilà l'image que chante le lyrisme de Pindare. Rien de visuel, rien de vécu évidemment dans tout cela. Le cliché subsistera au moment des années difficiles qui suivent la mort de Hiéron (467/466) et la révolte de Syracuse contre Thrasybule: en 464, chantant dans la XIII^e *Olympique* la victoire au stade et au pentathlon de Xénophon de Corinthe, Pindare évoquera encore «les villes opulentes sises sous la crête sublime de l'Etna» (*ταὶ θεῖοι ὑπὸ Αἴτνας ψυιλόφου καλλίπλουτοι πόλιες*)⁶. L'expression ne convient guère à la situation d'alors de Catane, de Naxos ou de Leontinoi.

Nuançons cependant cette impression d'ensemble, qui est juste, par quelques traits précis. Je pense en premier lieu à l'Etna: l'évocation du volcan chez Pindare est constamment associée au mythe de Typhon, le monstre aux cent têtes foudroyé par Zeus. On connaît le texte de Strabon⁷ décrivant la région volcanique qui, selon lui, s'étend de Cumes à l'Etna, et qui cite un fragment de Pindare que nous ne connaissons que par là⁸: «l'Etna l'enveloppe, comme un lien monstrueux... mais seul entre les Dieux, tu domptas Typhon l'inabordable, Typhon aux cent têtes...». Ainsi Zeus, souvent défini comme Zeus Etnéen, est le maître du volcan, comme le rappellent les vers célèbres de la IV^e *Olympique*⁹:

Ἄλλ, ὁ Κρόνου παῖ, δος Αἴτναν ἔχεις
ἴπον ἀνεμόεσσαν ἐκατογκεφάλα
Τυφῶνος δοβρίμου.

⁵ *Hymn.* fr. 30, 6 S-M.

⁶ *O.* XIII 111-112.

⁷ Strab. XIII 4, 6, p. 626-627.

⁸ A. PUECH (ed.), Pindare, Tome IV: *Isthmiques et fragments* (Paris 1952), fr. 18 (= frr. 92-93 S-M). La traduction citée est celle d'A. Puech.

⁹ *O.* IV 6-7.

Mais le passage le plus important pour nous est évidemment le texte de la Ire *Pythique*¹⁰, qui a été souvent analysé par les commentateurs de Pindare. Je le rappelle ici dans la traduction de A. Puech :

« Mais tout ce que Zeus n'aime point frémit, en écoutant le chant des Piérides, sur la terre et la mer immense; et il frémit aussi, celui qui gît dans le Tartare affreux, l'ennemi des Dieux, Typhon aux cent têtes. Jadis il grandit dans l'antre fameux de Cilicie; aujourd'hui, les hauteurs qui dominent Cumes et opposent leur barrière à la mer pèsent, avec la Sicile, sur sa poitrine velue, et la colonne du ciel le maîtrise, l'Etna couvert de neige, qui toute l'année nourrit la glace piquante.

» Du mont sortent, vomies par ses abîmes, les sources les plus pures du feu inabordable, et pendant le jour, ces torrents répandent un flot de fumée ardente; mais, dans les ténèbres, une flamme rouge roule et entraîne jusqu'aux profondeurs de la plaine marine des blocs de roche, avec fracas. Celui qui fait jaillir ces épouvantables jets d'Héphaïstos, c'est ce monstre. Prodigie merveilleux à voir, émerveillement aussi pour ceux à qui des témoins le racontent, que la fureur de ce captif, qui gît ainsi entre les cimes aux noirs feuillages de l'Etna et le sol, le dos tout lacéré et meurtri par la couche sur laquelle il pose. »

Arrêtons-nous, nous aussi, un instant sur ce texte célèbre sans reprendre le rapprochement fréquent avec les vers du *Prométhée enchaîné* évoquant Typhon vaincu «comprimé par les racines de l'Etna, tandis qu'en haut de ses cimes, Héphaïstos frappe le fer en fusion»¹¹ et encore moins avec l'épisode de Typhée qui figure, comme une interpolation, manifeste d'ailleurs, dans la *Théogonie*¹² hésiodique. À relire attentivement les trois textes, il apparaît clairement que le nôtre a un tout autre caractère. Il est vrai que Pindare part du mythe, celui de Typhon, et qu'il revient au mythe. Mais, comme l'avait déjà bien souligné J. Duchemin, «le τέρας μὲν θαυμάσιον προσιδέσθαι (v. 26), précédant immédiatement le θαῦμα δὲ καὶ παρεόντων ἀκοῦσαι, nous le fait clairement enten-

¹⁰ P. I 13-28.

¹¹ Aeschyl. *Prom.* 363-367.

¹² Hes. *Theog.* 820 sqq.

dre [qu'il s'agit d'une «impression personnelle directement ressentie»], ainsi que le choix des termes, *τέρας* pour ceux qui voient eux-mêmes, *θαῦμα* pour ceux à qui on fait le récit»¹³.

Voilà qui semble évident. Il est vrai aussi que «c'est le témoin oculaire encore qui nous rapporte l'impression directe du volcan dont s'échappe une colonne de fumée le jour, vue la nuit, au milieu des ténèbres, comme une colonne de feu»¹⁴. Partant de là, historiens et commentateurs de Pindare se sont interrogés sur cette éruption. Ce qui semble clair, c'est que, entre les années 480 et 475, le volcan connut une activité intense: en 479, le Marbre de Paros signale une éruption¹⁵ et Thucydide, faisant allusion à une éruption en 425, rappelle qu'elle avait été précédée par une autre éruption violente cinquante ans plus tôt¹⁶. Il est inutile à ce point de presser la chronologie et de se demander si l'éruption de 475 a pu être précédée d'une activité intense dont Pindare aurait vu les manifestations en 476. Soyons clair: d'abord le chiffre donné par Thucydide est un chiffre rond; d'autre part, l'expérience montre souvent — hélas! — qu'une éruption de l'Etna peut durer un temps assez long. Il ne serait pas raisonnable, je crois, de mettre en doute que ce récit de la Ire Pythique traduit bien le souvenir ou l'impression qu'a eue d'une éruption violente un témoin oculaire¹⁷.

¹³ J. DUCHEMIN, *Pindare poète et prophète* (Paris 1955), 151.

¹⁴ J. DUCHEMIN, *op. cit.*, 151-152.

¹⁵ IG XII 5, 444 (p. 107).

¹⁶ Thuc. III 116.

¹⁷ Il ne faut pas faire dire au texte plus qu'il ne dit. Cependant, J. Duchemin a eu tort, selon moi, de tirer de l'alternance indiquée par Pindare entre le feu visible la nuit et la fumée du jour la conclusion qu'il s'agissait «d'une période durable d'activité partielle, non de la phase aiguë de l'éruption» (*op. cit.*, 152 n. 1). En effet, le vers 24 (ἐξ βαθεῖαν φέρει πόντου πλάκα σὺν πατάγῳ) montre que les coulées de lave sont descendues jusqu'à la mer.

Second point, mais qui, cette fois-ci, est davantage du domaine de l'hypothèse: deux *Olympiques*, on le sait, sont consacrées à Psamis de Camarine, vainqueur à la course des chars sans doute en 456, la IV^e et la Ve. Je suppose au départ, mais c'est en réalité une question que je pose aux spécialistes de Pindare, que la Ve *Olympique* est bel et bien une *Olympique* et qu'il faut admettre son authenticité. S'il en est ainsi — il est évident que dans l'hypothèse contraire, tout mon raisonnement tombe —, elle oblige à se poser des questions très intéressantes pour le problème qui est le nôtre. Nous reviendrons sur ces odes tardives de Pindare et sur ce qu'elles nous apportent pour l'histoire d'une ville comme Camarine. Pour le moment, arrêtons-nous aux détails de l'évocation de la ville et de son site, telle qu'elle figure dans la Ve *Olympique*. «Psamis, dit Pindare, a illustré, ô Camarine, τὰς σὰν πόλιν ... λαοτρόφον», que l'on interprète souvent par «ta ville populeuse», alors que l'adjectif me semble faire allusion, plutôt qu'au nombre des habitants de la ville, refondée récemment, à la richesse d'un territoire qui nourrit grassement sa population. Rien, jusqu'à-là, que de très normal, et l'auteur continue en rappelant que Psamis a fait proclamer par la voix du héraut «le nom de son père Acron et celui de sa patrie récemment refondée». Et voici la suite du texte: «Il chante, ô Pallas patronne de cette ville, ton pur sanctuaire, et le fleuve Oanis, et le lac de votre pays, et les bras majestueux de l'Hipparis, qui arrose la plaine et qui rassemble rapidement la haute forêt de vos édifices solides, et il tire votre cité de la détresse et la fait renaître à la lumière»¹⁸.

Je me limite ici aux remarques essentielles: l'évocation du site est suffisamment précise et exacte pour que l'on doive admettre que l'auteur du texte le connaît, qu'il y est allé, qu'il l'a vu. C'est même une des raisons que l'on a fait

¹⁸ O. V 10-14.

valoir contre l'authenticité de l'ode, en admettant qu'elle était sans doute «l'œuvre d'un poète sicéliote, peut-être même de Camarine, étant donné la connaissance qu'il avait des lieux»¹⁹: de fait, la colline sur laquelle s'étendait la majeure partie de la ville, colline qui porte encore aujourd'hui le nom de Cammarana, «présente des pentes qui descendent rapidement sur les vallées de l'Hipparis au nord et de l'Oanis (l'actuel Rifriscolaro) au sud, tandis qu'à l'ouest elle domine à pic la mer...; au nord-est se trouvait le *lacus camarinensis*, un marais de vastes dimensions, que traversaient les eaux de l'Hipparis et que mentionnent les auteurs anciens: Pindare, Virgile, Silius Italicus, etc. C'était le domaine de la nymphe Camarine, que les monnaies représentent assise sur un cygne»²⁰. Je n'entre pas ici dans les discussions que l'on trouve dans les scholies et chez les commentateurs de Pindare pour savoir qui, selon le poète, assemble la haute forêt des édifices solides et fait renaître la cité: est-ce le fleuve, l'Hipparis, est-ce Psamis? Ce qu'il est intéressant pour nous de noter, c'est que beaucoup de commentateurs de Pindare, habitués à voir dans une ode l'exaltation d'un homme, concluent normalement que ce ne peut être que Psamis, ce qui ne me semble pas possible, vu le contexte et vu l'époque, comme nous le dirons tout à l'heure.

En tout cas, comme l'ont justement noté les historiens et les archéologues qui travaillent actuellement sur le site de Camarine²¹, l'expression *tàv νέοικον ἔδραν* (v. 8) et l'allusion à la haute forêt de constructions que fait naître rapidement²² l'Hipparis se réfèrent à la nouvelle ville fondée en

¹⁹ C. AUGELLO, *Camarina* (Ragusa 1970), 13.

²⁰ P. PELAGATTI, in *Storia della Sicilia* I (Napoli 1979), 511.

²¹ P. PELAGATTI, *ibid.*, 514.

²² *Taxέως* du vers 13 se rapporte évidemment au verbe *κολλᾶ*. La traduction de A. Puech «son cours rapide [de l'Hipparis] vient assembler la haute forêt» ne peut être due qu'à une inattention.

461. De toute façon, si Pindare est bien l'auteur de l'ode (?), il faut admettre, par une série de suppositions en chaîne, d'abord qu'il est venu à Camarine en 476, puis que Psauthis ou un autre habitant de Camarine lui a, vingt ans après, décrit la physionomie nouvelle de la ville. Rapelons-nous qu'en 476 le site de Camarine était pratiquement abandonné: il faut donc supposer que Pindare est passé par Camarine en allant à Agrigente, chez Théron...

Ceci nous amène à considérer rapidement les relations qui ont pu exister entre Pindare et ses héros siciliens, en première ligne avec la ‘maison’ des Emménides et celle des Deinoménides²³.

Auparavant, pour des raisons de clarté, je me permets de rappeler de façon schématique les points forts de l'histoire sicilienne pour les premières décennies du Ve siècle: vers les années 500-480, il y a essentiellement quatre ‘centres de pouvoir’ dans l’île. C'est d'abord celui où se sont imposés les Deinoménides autour de Géla, puis de Syracuse (à partir de 485); il y a d'autre part Agrigente où Théron, le petit-fils d'Emménès, est devenu tyran aux alentours de 488; il y a la zone du Détriot, avec Anaxilas qui s'est emparé du pouvoir à Rhégion vers 494 et dont les ambitions concernent l'angle nord-est de la Sicile. Il y a enfin, à la limite de la zone punique, Himère, menacée par les ambitions d'Agrigente et qui, depuis quelques années, est, elle aussi, gouvernée par un tyran, Térimos. A l'arrière-plan de tout cela pèse la menace de Carthage, avec ses bases en Sicile occidentale et sa volonté d'expansion à la fois dans l’île (Selinonte, en fait, est gouvernée par des tyrans qui subissent l'alliance carthaginoise) et sur la mer Tyrrhénienne. Depuis le prédécesseur de Gélon, toute la Sicile

²³ Je renvoie à ce sujet à mon article «Note sur la ‘maison’ des Deinoménides», in *Φιλίας χάριν. Miscellanea ... Eugenio Manni* (Roma 1980), VI 2139-2156, et à A. von STAUFFENBERG, «Pindar und Sizilien», in *Historisches Jahrbuch* 1955, 12-25.

chalcidienne (Léontinoi, Catane, Naxos, Callipolis) est soumise à l'hégémonie de fait de Géla-Syracuse, à l'exception de Zancle (la future Messine), reprise par Anaxilas vers 490/488, et d'Himère.

J'ai eu récemment l'occasion, dans le cadre d'un des «Convegni sulla Magna Grecia» qui se tiennent chaque année à Tarente, de reprendre l'étude des cités chalcidiennes du Détriot et de Sicile²⁴. De ce long rapport qui tentait de refaire un bilan de la politique d'hégémonie et de violence des villes doriques de la côte sud à l'égard des cités chalcidiennes, je retiendrai, pour notre propos, ceci: bien avant l'époque des conflits, l'opposition est claire entre les cités chalcidiennes, d'une part, dans lesquelles apparaît d'abord le monnayage (plus tard que dans d'autres régions du monde grec) et où naissent et se développent les premières législations, et, d'autre part, ces gros centres doriques de la Sicile sud-orientale (Sélinonte, Agrigente, Géla, Syracuse), où les activités économiques et les structures sociales sont essentiellement fonction de la terre et dans lesquelles sont nées les tyrannies. Celles-ci, en Sicile, sont apparues à l'Ouest: sans remonter à Phalaris, de funeste mémoire, qui fut tyran d'Agrigente dans la première moitié du VI^e siècle, il semble bien qu'il y ait eu à Sélinonte, à partir d'un Théron mal connu, des tyrans qui auraient gouverné en fait avec l'accord de Carthage. Il ne semble pas en revanche, malgré quelques indications tardives, qu'il y ait eu de tyrannie à Agrigente entre Phalaris et Théron, qui s'empare du pouvoir en 488. C'est donc, après Sélinonte, à Géla que s'impose la tyrannie. Les dates des premiers tyrans ont fait l'objet de longues discussions. En gros, on peut admettre que Cléandros serait devenu tyran de Géla en 505 et qu'il y a régné jusqu'à sa mort en 498; son frère Hippocrate lui

²⁴ G. VALLET, «Les cités chalcidiennes du Détriot et de Sicile», in *Atti del XVIII Convegno sulla Magna Grecia 1978* (Taranto 1984), 81-141.

succéda. Hérodote nous précise clairement la suite des événements²⁵: Gélon, descendant de Télinès l'hiérophante, faisait alors partie de la garde d'Hippocrate, et ce dernier le nomma bientôt commandant en chef de la cavalerie, car, dans les sièges des cités chalcidiennes, il avait fait preuve de mérites éclatants. Quand Hippocrate mourut, après avoir régné, comme Cléandros, pendant sept ans, les habitants de Géla se révoltèrent contre ses fils Eukleidès et Cléandros. Gélon fit alors semblant de prendre leur parti, mais en fait, après avoir triomphé par les armes des habitants de Géla, il exerça lui-même le pouvoir. C'est ainsi qu'il s'empara de la tyrannie: nous sommes sans doute un peu avant 490. Avec lui arrivent au pouvoir, où ils se maintiendront pendant un quart de siècle, les Deinoménides.

Rappelons maintenant de façon tout aussi schématique les principaux événements qui ont marqué l'époque de la tyrannie des Deinoménides à Géla et à Syracuse et des Emménides à Agrigente: ce rappel, je le fais seulement en fonction des allusions aux événements ou à la vie des hommes que l'on peut trouver chez Pindare. C'est, nous l'avons vu, en 491 sans doute que Gélon s'est emparé du pouvoir à Géla. La Sicile chalcidienne, restée indépendante, fait bloc, puisque Térillos, le tyran d'Himère, s'allie avec Anaxilas le tyran de Rhégion. Gélon favorise l'arrivée au pouvoir à Agrigente de Théron (488), qui devient son allié. La richesse de Gélon et la splendeur de sa cour, dues à la fois à la fortune de sa famille, celle des Deinoménides et à la hiérophantie qu'ils exerçaient, mais surtout aux conquêtes effectuées sous le règne d'Hippocrate sont manifestes dès cette époque: lors de la 73^e Olympiade (488 av. J.-C.), Gélon remporte la victoire à la course des chars, que commémoreront le don du char à Olympie²⁶ et des émis-

²⁵ Hdt. VII 154.

²⁶ Paus. VI 9, 4.

sions monétaires à Géla et à Léontinoi. Mais, une fois assurée la domination des cités chalcidiennes de la côte orientale (sauf Zancle), l'objectif de Gélon restait Syracuse, où un gouvernement démocratique faible²⁷ pouvait provoquer le retour des Gamoroi et le rétablissement d'un régime aristocratique fort, hostile à toute expansion de Géla. Gélon sut manœuvrer avec habileté et, en 485, le peuple de Syracuse lui remit la ville²⁸, dont il devint le tyran. Syracuse, dit Hérodote, devint alors tout pour lui et il remit Géla à son frère Hiéron. Il y eut alors une série de destructions de villes et de déplacements de populations (Camarine, Mégarra, Euboea), que raconte longuement Hérodote et qui ont pour objet non seulement d'assurer la domination du tyran sur les villes voisines, mais de modifier le corps social de Syracuse, car, en plus des nouveaux citoyens, transplantés des villes voisines, Gélon ne tarda pas à concéder la 'politeia' à un nombre élevé de mercenaires, 10 000 selon Diodore²⁹.

L'entente et l'alliance entre Gélon et les Emménides, corroborées par une extraordinaire politique de mariage entre les deux familles³⁰, avaient naturellement pour but de permettre aux deux tyrans de poursuivre sans heurts chacun sa propre politique d'hégémonie; en 483/2 Théron s'empare d'Himère où il est accueilli en libérateur par le parti anticarthaginois, tandis que Térillos en fuite invoque, en accord avec son allié Anaxilas, qui a épousé sa fille, l'aide de Carthage. C'est ainsi qu'on arrivera à la fameuse bataille d'Himère (été 480), qui valut à Syracuse et à Agrigente une gloire et un afflux de richesse exceptionnels. Gélon recueillait tous les fruits de sa victoire, quand il mourut (478/7),

²⁷ Arist. *Pol.* V 3, 1302 b 27-32.

²⁸ Hdt. VII 155.

²⁹ Diod. XI 72, 3.

³⁰ Cf. G. VALLET, *art. cit.*, in *Mélanges Manni*, 2152 sq.

après une brève maladie qui lui laissa juste le temps de désigner comme successeur son frère Hiéron.

Avant de survoler les événements du règne de Hiéron et les années qui suivirent, notons ceci: Pindare, dont l'ode la plus ancienne est pratiquement du début du siècle³¹, Pindare, qui, en 490, a écrit deux odes pour les vainqueurs à Olympie originaires d'Agrigente³², n'a dédié aucun poème à un membre de la famille des Deinoménides avant Hiéron. Le fait est à souligner, je crois, et nous devrons revenir sur cette différence entre les rapports du poète avec les Deinoménides d'une part, et avec les Emménides d'autre part. Par ailleurs, et cela est beaucoup plus normal, Pindare est exclusivement le chantre des grandes familles ou des tyrans des villes doriques. Ce n'est pas lui qui célébrera les victoires d'Anaxilas et, si sur les quinze poèmes consacrés à des vainqueurs siciliens, un, et un seul, est dédié à un citoyen d'Himère, cela entre dans un autre contexte, qui n'a plus rien à voir avec celui des tyrannies.

S'agissant du 'règne' de Hiéron, les choses se compliquent. Deux sortes d'informations historiques nous seraient utiles: d'une part, les références aux événements qu'évoque ici ou là Pindare (c'est en général ce que nous fournissent les scholies et, à leur suite, les notes au texte des éditeurs), d'autre part, toutes les indications qui nous permettraient de juger le caractère objectif, ou non, des éloges de Pindare, qu'il s'agisse de Hiéron ou de Théron. Rappelons rapidement les données essentielles: si nous laissons pour le moment de côté les odes antérieures à la tyrannie (au moins

³¹ Il n'entre ni dans nos intentions ni dans nos compétences de discuter ici le problème de la chronologie des premières odes pindariques, qui, de toute façon, ne sont pas des odes siciliennes. Quelle que soit la date de la X^e Néméenne et de la VIII^e Isthmique (cf. à ce sujet les arguments de C. GASPAR, *Essai de chronologie pindarique* [Bruxelles 1900] et la critique *ad loc.* de A. PUECH), il semble certain que la X^e Pythique date bien de 498.

³² Les XII^e et VI^e Pythiques.

à celle de Théron) et les odes postérieures à la chute de Hiéron, nous avons sept odes consacrées à des Syracuseens : quatre à Hiéron (I^{re} *Olympique*, 476; II^e *Pythique*, vers 475 [?]; III^e *Pythique*, entre 476 et 474; I^{re} *Pythique*, 470) et trois à des ‘lieutenants’ de Hiéron (la I^{re} et la IX^e *Néméennes*, consacrées à Chromios, odes dont la date est incertaine mais qui sont à placer sans doute dans les années 476-474, et la VI^e *Olympique*, consacrée à Agésias, pour laquelle les éditeurs hésitent entre 472 et 470). Par ailleurs, sur les cinq odes consacrées à des Agrigentins, si nous laissons de côté, répétons-le, les deux *Pythiques* de 490, deux sont consacrées à Théron, en 476 (la II^e et la III^e *Olympiques*), et une à Xénocrate, la III^e *Isthmique*, des années 472/470 (?), de toute façon postérieure à la mort de Théron (472) et de Xénocrate.

Voilà donc un bel ensemble d’odes pour une période précise et limitée. Les événements les plus importants, pour nous, de ces onze années pendant lesquelles régna Hiéron (478/7-467/6), quels sont-ils ? Vu l’importance exceptionnelle des facteurs personnels, des relations familiales, des ambitions et des haines chez les Deinoménides, il n’est pas possible de séparer ici les événements et les personnes. On sait que Gélon avait trois frères et deux sœurs³³. Des deux sœurs, pour commencer par elles, nous savons, par un fragment de Timée cité dans une scholie au vers 95 de la IX^e *Néméenne*³⁴, qu’elles «avaient été données en mariage par Gélon», l’une au Géloen Aristonoos, dont nous ne savons à peu près rien, l’autre à Chromios, auquel sont consacrées la I^{re} et la IX^e *Néméennes*: c’est probablement peu après la bataille de l’Héloros (493/492) que Gélon avait donné une de ses sœurs en mariage à Chromios, qui appartenait à une noble famille, comme le souligne clairement la

³³ Cf. le tableau généalogique de la famille des Deinoménides dans G. VALLET, *art. cit.*, in *Mélanges Manni*, 2146.

³⁴ *Schol. ad Pind. N. IX* 95 a; Timée, *FGrHist* 566 F 21.

I^e Néméenne³⁵, et qui avait commencé sa fortune, comme Gélon et ses frères, au service d'Hippocrate; on sait que Chromios s'était particulièrement distingué à cette bataille de l'Héloros qui avait marqué la défaite de Syracuse devant Géla. Selon le même fragment de Timée cité plus haut, il semble bien que Gélon aurait désigné Aristonoos et Chromios comme tuteurs de son fils, et Hiéron, plus tard, fera la même chose, puisque la scholie à l'inscription de la IX^e Néméenne précise que Chromios était ami de Hiéron, qui le désigna comme «gouverneur» (*ἐπίτροπος*) de cette Aitna sur laquelle nous reviendrons, mais dont nous savons par la I^e Pythique que, par la volonté de Hiéron, elle était le «royaume» de son fils Deinoménès, désigné comme Αἴτνας βασιλεύς³⁶. C'est dire que les deux beaux-frères et, en tout cas, Chromios, pour lequel Pindare semble avoir eu admiration et estime, comme le montrent les vers 22-25 de la I^e Néméenne, étaient des hommes de bien, qui, chose encore plus rare, s'entendaient convenablement, d'abord avec Gélon, ensuite avec Hiéron.

On ne peut pas en dire autant des autres frères: à côté de Gélon et de Hiéron, il y avait Polyzélos et Thrasybule. On sait que les historiens antiques de la maison des Deinoménides ont été, d'une manière générale, favorables ou très favorables à Gélon, et critiques ou très critiques à l'égard de ses frères. Cela commence avec Hiéron: dans un bilan parallèle qui remonte probablement à Timée, on oppose à Gélon un Hiéron avide (*φιλάργυρος*), violent (*βίαιος*), totalement démunie de noblesse de caractère³⁷. Cer-

³⁵ N. I 27-30: «La force prévaut dans l'action, et la raison dans le conseil, lorsque l'hérédité nous en rend capable: fils d'Agésidamos, la nature te permet d'user de l'une ou de l'autre.»

³⁶ P. I 60.

³⁷ Diod. XI 67: on lira avec intérêt pour toute cette période l'excellente contribution de G. MADDOLI («Il VI^o e il V^o secolo») à la *Storia della Sicilia* II (Napoli 1979), 1-102.

tes, comme l'ont souvent souligné les historiens modernes³⁸, un 'bilan quantitatif' de la tradition sur Hiéron, le concert des louanges, avec les noms de Pindare et d'Eschyle, de Simonide et de Bacchylide, et, plus tard, celui de Xénophon dans son *Hiéron*, tend à faire de Hiéron l'idéal du tyran, qui veut utiliser avec habileté tous les moyens de la propagande dont il disposait: de là l'importance des victoires aux jeux panhelléniques, orchestrées par les plus grands poètes; de là, aussi, la nécessité d'une politique extérieure de prestige, avec les interventions dans la mer Tyrrhénienne, et surtout avec la référence permanente à la menace carthaginoise contre laquelle seule la nouvelle tyrannie présentait des garanties de sécurité; de là, enfin, cette politique de grandeur à l'intérieur du règne qui devait faire du tyran, notamment par le biais du héros fondateur, un être immortel, puisque, à sa mort, on lui rendrait des honneurs héroïques.

On le voit, comme dans tous ces régimes, la gloire des personnes influe sur les événements. Mais Hiéron avait sa famille! Ses relations avec Polyzélos, qu'il jugeait démagogue et trop bien vu du peuple, n'étaient pas bonnes. Un conflit éclata entre les deux frères lorsque Polyzélos se refusa à partir pour la Grande-Grecce où Hiéron souhaitait qu'il allât au secours des exilés de Sybaris menacés par Crotone dans leurs possessions de Scydros et de Laos. Voilà qui est typique de ce mélange de conflits de pouvoir à l'intérieur et d'opérations de prestige à l'extérieur, si caractéristique de nos tyrannies siciliennes. Hiéron voulait effectivement éviter que Crotone ne développât son domaine sur le versant tyrrhénien, et cela fait partie de la politique méditerranéenne des Deinoménides. Mais, en même temps, il avait pris ombrage de la popularité de Polyzélos et, selon Diodore, il espérait que ce frère encombrant trouverait la

³⁸ Cf. par exemple G. MADDOLI, *art. cit.*, 49.

mort dans ces combats. Aussi Polyzélos, comprenant les intentions de Hiéron, refusa-t-il ce commandement, et il se réfugia à Agrigente, chez Théron, qui était à la fois son gendre et son beau-père, puisque, en secondes noces, Polyzélos avait épousé sa fille, la fameuse Demaraté, veuve de Gélon, et que Théron avait épousé une des filles de Polyzélos. Hiéron, furieux de l'attitude de Polyzélos, n'excluait pas une guerre contre Théron. C'est alors que les habitants d'Himère, qui supportaient mal le joug d'Agrigente et la tyrannie de Thrasydée, le fils de Théron, que celui-ci avait mis à la tête de leur ville, s'adressèrent à Hiéron et lui promirent de se ranger sous son obéissance et de le servir contre Théron. Les deux armées se trouvaient déjà face à face, sur les rives du fleuve Gelas, lorsque les deux princes acceptèrent la médiation d'un ami commun, le poète Simonide. Nous apercevons à travers les textes les bases de cet accord: Polyzélos rentrait dans les bonnes grâces de son frère, en perdant sans doute tout pouvoir politique et militaire³⁹. Hiéron épousait en troisièmes noces la nièce de Théron, sans qu'on sût ce qu'était devenue sa deuxième épouse, la fille d'Anaxilas. Il y avait donc une alliance personnelle entre Théron et Hiéron. D'autre part, on faisait un bel exemple: de fait, comme le précise encore Diodore, la ville d'Himère, après un tel massacre, était presque déserte, et on fit appel pour la repeupler à des éléments doriens. Théron pouvait fonder alors une nou-

³⁹ On notera que, contrairement à ce qui s'était passé après la bataille d'Himère, où le nom de Polyzélos était associé à ceux de Gélon, Hiéron et Thrasybule dans la dédicace des trépieds consacrés à Delphes, Polyzélos n'est pas cité après la victoire de Cumae. On se rappellera que le différend entre les deux frères a été invoqué pour expliquer la *rasura* bien connue de l'inscription qui figure sur la base de l'aurige de Delphes. On sait que la rédaction originelle de la première ligne était [Γ]έλας ἀνέ [Θ]εκε ἀ[ν]άστον, corrigée en [Π]ολυζαλός μ' ἀνεθηκ[εν]. Sur les hypothèses qui peuvent expliquer ce changement, cf. F. CHAMOUX, *L'aurige*, in *Fouilles de Delphes IV* 5 (Paris 1955), 26 sq. et M. ZAMBELLI, «La dedica dell'auriga di Delfi», in *ASAA* 30-31, 1952-1954 (1955), 161.

uelle ville, ce qui lui donnait les droits quasi divins accordés aux héros fondateurs. C'est exactement ce que, nous allons le voir bientôt, Hiéron va faire pour la ville d'Aitna.

Auparavant, rappelons une autre conséquence, lointaine sans doute, mais non moins évidente de ces conflits intérieurs. Anaxilas, le tyran de Rhégion, qui avait réussi à se maintenir après la bataille d'Himère et, toujours dans le cadre de la politique des alliances matrimoniales, avait donné sa fille en mariage à Hiéron — (rappelons en passant que quelques années plus tôt il avait donné ses enfants en gage à Hamilcar!) — ce même Anaxilas avait voulu profiter sans doute de la mort de Gélon et de l'échec du projet de Hiéron dont nous venons de parler pour récupérer un rôle autonome entre les ambitions siciliennes et les forces traditionnelles de la mer Tyrrhénienne: il fortifie Scylla sur le versant tyrrhénien du Détrroit⁴⁰ et, sur le versant ionien, attaque Locres: de là, l'allusion flatteuse de la II^e *Pythique*: «Toi donc, fils de Dinomène, la jeune vierge de Locres Zéphyrienne te chante devant sa porte; car c'est grâce à ta puissance ($\deltaι\alpha\tau\epsilon\alpha\delta\delta\omega\mu\pi$) qu'elle lève un regard tranquille, sauvée du désespoir où la menace de l'ennemi l'avait jetée»⁴¹.

Diodore qui, avec Pindare et les scholies, est pour nous la source essentielle pour tous les événements de cette époque⁴² interrompt le récit qu'il fait du sort d'Himère et des violences que lui a fait subir Théron pour rappeler — le rapprochement est significatif — l'attitude de Hiéron vis-à-vis de Naxos et de Catane: Hiéron expulse les habitants

⁴⁰ Strab. VI 1, 5, p. 256-257.

⁴¹ P. II 18-20. Sur ce passage et sur l'ensemble de la II^e *Pythique*, cf. l'article très intéressant (avec bibliographie) de H. LLOYD-JONES, «Modern Interpretation of Pindar: the Second Pythian and Seventh Nemean Odes», in *JHS* 93 (1973), 118-127.

⁴² Diod. XI 49.

de ces deux villes et, pour les repeupler, il fait venir cinq mille hommes du Péloponnèse et autant de Syracuse. Les faits sont clairs : transfert des habitants anciens à Léontinoi, qui leur accorde le droit de cité, changement du nom de Catane en celui d'Aitna, ce qui signifie que Hiéron va jouir, lui aussi, du prestige qui s'attache au héros fondateur, à l'*οἰκιστής* d'une cité. Ces événements sont datés de 476 dans la chronologie de Diodore. C'est précisément le moment où Pindare vient en Sicile. C'est l'année aussi où, grâce à la vigueur extraordinaire et à la longévité du cheval Phéréniros le bien nommé, Hiéron remporte aux jeux Olympiques la victoire à la course des chevaux montés, tandis qu'aux mêmes jeux, Théron remportait la victoire à la course des chars. Pindare consacre à la victoire de Hiéron, célébrée aussi par Bacchylide, la I^e *Olympique* et à celle de Théron les II^e et III^e *Olympiques*. La Sicile et ses tyrans sont au faîte de la gloire.

La fondation d'Aitna se situe sans doute immédiatement après ces victoires. Il me semble que certains éditeurs de Pindare n'ont pas parfaitement saisi le caractère et le sens de cet acte de Hiéron, qu'ils ont parfois interprété comme la création *ex novo* d'une ville nouvelle⁴³. Je crois, comme je l'ai suggéré ailleurs déjà, et notamment dans l'article cité *supra* sur les cités chalcidiennes de Sicile⁴⁴, que l'événement peut trouver une juste interprétation à la lumière des récentes observations faites dans les fouilles d'Himère et de Naxos. Je rappelle d'abord qu'Aitna est la ville nouvelle fondée sur le site même de Catane et que, par ailleurs, malgré quelques recherches récentes menées avec grand

⁴³ Cf. par exemple A. PUECH, dans l'introduction à la I^e *Pythique* (Belles-Lettres, t. II, p. 19) : «Hiéron avait expulsé brutalement les habitants de Catane et de Naxos et fondé dans la même région une nouvelle ville, à laquelle il avait donné le nom d'Etna.»

⁴⁴ G. VALLET, «Les cités chalcidiennes...» (*art. cit. supra* n. 24), 132-134.

soin, on ne sait pratiquement rien, du point de vue archéologique, de la topographie historique de Catane. En revanche, nous savons par les découvertes récentes de l'archéologie que, dans la première moitié du Ve siècle, Naxos et Himère furent reconstruites sur des plans nouveaux: à Naxos, un des résultats les plus importants des fouilles effectuées au cours des dernières années est d'avoir relevé l'existence de deux plans successifs, celui de la cité archaïque, et un autre, qui date précisément de la première moitié du Ve siècle, et dont la structure d'ensemble cadre bien avec le transfert forcé d'une nouvelle population, décidé et réalisé par un régime autoritaire⁴⁵. Himère, elle aussi, a subi une transformation radicale dans ses structures profondes, avec un changement d'orientation de tout le plan. La 'colonisation dorienne' explique bien, je crois, un tel changement de structure: c'était une vraie 'ville nouvelle' que créait le tyran, dont il devenait ainsi le véritable 'fondateur'.

Relisons alors la Ire *Pythique*, même si elle a été écrite quelques années plus tard (476), ce qui pourra nous amener, en parlant d'Agrigente, à un retour en arrière. Théron est mort en 472, et Anaxilas en 476. Les deux successions seront difficiles, comme nous le verrons. En 470 nous sommes encore, mais pour peu de temps, à l'apogée du règne de Hiéron. Eschyle vient, lui aussi, d'arriver en Sicile pour composer et faire représenter la tragédie d'*Aitna* ou des *Aitnéennes* en l'honneur de la nouvelle ville⁴⁶. Nous savons peu de choses de cette tragédie et nous ignorons notamment si elle fut jouée à Syracuse ou à Aitna, tandis que nous savons que c'est à Aitna que fut exécutée la

⁴⁵ Cf., avec toute la bibliographie, P. PELAGATTI, «Naxos», in *Storia della Sicilia* (Napoli 1979), 619-635.

⁴⁶ Cf. V. LA ROSA, «Le Etnee di Eschilo e l'identificazione di Xouthia», in *ASSO* 70 (1974), 151-164.

1^{re} *Pythique*: celle-ci est à la fois un panégyrique de Hiéron et de son fils Deinoménès⁴⁷, et, en même temps, la glorification de la cité nouvelle. Quelques années plus tôt, en 474, Hiéron, appelé à l'aide par les habitants de Cumes contre les «Étrusques maîtres de la mer» (*Τυρρηνῶν θαλαττοκρατούντων*)⁴⁸ avait remporté au large de Cumes une victoire qui avait porté un coup mortel à la thalassocratie étrusque; c'est sur l'initiative de Hiéron que naissait alors, à côté de Parthénope, une nouvelle ville, Néapolis, qui allait devenir le centre naturel de convergence d'intérêts sicéliotes et ioniens: comme le rapporte Strabon, participèrent à sa fondation, en plus des Cumains, des Chalcidiens, des gens de Pithécoussai et des Athéniens⁴⁹. Hiéron contrôlait désormais le golfe de Naples et les côtes de Campanie⁵⁰. Tout cela est évoqué par Pindare, qui rappelle à la fois la bataille d'Himère et celle de Cumes: «Je t'en supplie, consens, ô fils de Cronos, que le Phénicien demeure tranquille en sa demeure, et que se taise le cri de guerre des Tyrrhéniens, depuis qu'ils ont vu, devant Cumes, leur insolence pleurer la perte de leur flotte»⁵¹.

De cette première *Pythique*, le passage pour nous le plus important est toutefois la 4^e triade. Rappelons ici le texte: «C'est pour lui [sc. pour son fils Deinoménès] que Hiéron fonda cette ville où, consacrée par les dieux, la liberté règne selon des lois conformes à la discipline d'Hyllos. Les descendants de Pamphyle, que dis-je, ceux des Héraclides, qui

⁴⁷ Je reprends ici pratiquement sans changement une page de l'article «Les cités chalcidiennes...», 134.

⁴⁸ Diod. XI 51.

⁴⁹ Strab. V 4, 7, p. 246.

⁵⁰ Sur la fondation de Naples et pour la présence de Syracuse en Campanie, cf. G. PUGLIESE CARRATELLI et E. LEPORE, *Storia di Napoli* I (Napoli 1967), 126 sq. et 151 sq.

⁵¹ P. I 71-73 (traduction A. Puech).

habitent sous les coteaux du Taygète, veulent conserver toujours la règle d'Aigimios, en Doriens»⁵². On appellera ici d'un mot les discussions qu'a suscitées ce texte: K. O. Müller en faisait une des bases principales de ses théories sur les constitutions dorriennes⁵³; Hiéron aurait donné à Aitna une constitution calquée sur celle de Sparte, laquelle correspondrait à la règle d'Aigimios. Dans sa thèse sur *Doriens et Ioniens*, Ed. Will s'est efforcé de réfuter dans une large mesure cette position⁵⁴. Il est difficile, dit-il, d'assimiler la constitution d'Aitna à celle de Sparte, puisque la nouvelle ville «était soumise à un tyran dès sa fondation même: on peut donc se demander si l'allusion pindarique à la ‘liberté régnant selon des lois conformes à la discipline d’Hyllos’ n'est pas un vœu pieux, plutôt qu'une constatation objective»⁵⁵. Selon Ed. Will, quand Pindare parle de la «règle d'Aigimios», il ne pense peut-être pas à un cas précis de constitution dorrienne; tout le passage serait en fait une mise en garde adressée à Hiéron contre les excès possibles de la tyrannie, symbolisés plus loin par l'allusion à Phalaris: «plutôt que d'y voir le témoignage formel d'une conscience ethnique liée à des dispositions politiques ethniques, dorriennes, ... il faut y voir de ces réminiscences généalogiques et mythiques telles qu'en contiennent toutes les odes de Pindare», qu'il faut rapporter à «la pensée d'un homme favorable aux régimes aristocratiques traditionalistes». Les allusions dorriennes de Pindare auraient donc, en fin de compte, une valeur politique et ne seraient pas le signe d'une profonde prise de conscience ethnique dorrienne.

⁵² P. I 61-65 (traduction A. Puech).

⁵³ K. O. MÜLLER, *Geschichte der hellenischen Stämme und Städte: Die Dorier* II (Breslau 1844), 14 sq.

⁵⁴ Ed. WILL, *Doriens et Ioniens. Essai sur la valeur du critère ethnique appliqué à l'étude de l'histoire et de la civilisation grecques* (Paris 1956), 58 sq.

⁵⁵ Ed. WILL, *op. cit.*, 59.

Oui et non. J'ai assez souvent écrit que, pour l'époque archaïque, notamment dans le monde colonial, il ne fallait pas accorder trop d'importance au critère ethnique pour pouvoir dire qu'ici Ed. Will me semble aller un peu loin. La coïncidence de l'anéantissement du γένος χαλκιδικόν à Himère avec la déportation à Léontinoi des habitants de Naxos et de Catane, la destruction de ces villes remplacées par des «fondations nouvelles», où l'on implante des colons doriens venus de Syracuse ou du Péloponnèse, tout cela prouve que, comme l'a écrit G. Maddoli, «la transformation radicale des structures civiques des grandes cités chalcidiennes supposait un antagonisme racial, dont les tyrans pensaient qu'il leur procurerait un double avantage: d'une part, l'élimination de tous les éventuels foyers de rébellion, et, de l'autre, la gratitude des nouveaux colons doriens qui devaient tout au despote»⁵⁶.

Ce qu'il nous faut souligner ici, c'est que Pindare, qui, parfois se permet de donner à Hiéron des conseils ressemblant à des critiques, approuve sans réserve cette fondation dorienne, où la liberté règne selon les «lois dorriebnes» et où le peuple doit être traité avec honneur. Tout cela est à la gloire de Hiéron: celui-ci, dont nous savons qu'il était malade (les scholies précisent qu'il avait la maladie de la pierre), est comparé au glorieux Philoctète: «Il a acquis, protégé par la main des dieux, une gloire telle qu'aucun autre Grec n'en moissonne, couronnement de son opulence! Mais aujourd'hui (*vñv*), c'est en suivant l'exemple de Philoctète qu'il s'est mis en campagne, et celui qui se montrait superbe a dû le flatter pour l'avoir comme ami»⁵⁷. Les scholies et tous les commentateurs de Pindare se sont interrogés pour essayer de comprendre cette allusion énigmatique au «superbe» qui a dû flatter Hiéron-Philoctète

⁵⁶ G. MADDOLI, in *Storia della Sicilia* II 52.

⁵⁷ P. I 48-52.

pour obtenir son amitié. Deux éléments me paraissent certains: le fait dont on parle est récent (ce qui exclut l'hypothèse ancienne des scholiastes, qui proposaient d'y voir Anaxilas, qui est mort en 476), et il y a eu une opération militaire (ἐστρατεύθη), ce qui exclut, me semble-t-il, l'hypothèse présentée par Boeckh et adoptée par Holm⁵⁸ et par bien d'autres, selon laquelle il s'agirait du peuple ou des magistrats de Cumes qui auraient manifesté une certaine insolence à l'égard de Hiéron; le fait exclut également l'hypothèse récente d'E. Lepore⁵⁹, suivant qui il s'agirait de la nouvelle fondation de Néapolis en Campanie, et oblige, je crois, à admettre qu'il ne peut s'agir que du peuple d'Agrigente: de fait, après la mort de Théron (472), ce fut son fils Thrasydée, celui qui avait été chassé d'Himère, qui prit le pouvoir et qui, selon Diodore, administra la ville παρανόμως καὶ τυραννικῶς⁶⁰. Avec une armée de mercenaires et d'habitants d'Agrigente et d'Himère, Thrasydée se décida à entrer en guerre contre Hiéron. Mais celui-ci le précéda en marchant sur Agrigente. La bataille fut violente, et, selon le même Diodore⁶¹, on n'avait encore jamais vu tomber dans un combat fratricide autant de soldats grecs, puisqu'il y eut deux mille morts du côté de Syracuse et quatre mille du côté d'Agrigente. Thrasydée dut s'enfuir et se réfugier en Grèce où, d'ailleurs, il fut bientôt mis à mort. C'est à cette expédition que fait sans doute allusion le passage cité plus haut de la Ire Pythique.

Mais Pindare qui, comme nous le verrons, a eu vraiment de l'affection pour les Emménides, n'aura-t-il pas un mot d'émotion pour la fin de cette famille dont il avait

⁵⁸ A. HOLM, *Storia della Sicilia* (Torino 1896), 424 (trad. ital. de *Geschichte Siciliens im Alterthum*, Leipzig 1870-1898).

⁵⁹ E. LEPORE, *Storia di Napoli* (*supra* n. 50), 161 sq.

⁶⁰ Diod. XI 53, 2.

⁶¹ Diod. XI 53, 4.

écrit, quelques années plus tôt, dans la II^e *Olympique*, en parlant de Théron: «Ses ancêtres, après mainte épreuve, occupèrent cette sainte résidence au bord du fleuve: ils furent l'œil de la Sicile; le temps et le destin veillèrent sur eux, apportant richesse et gloire à leurs pures vertus»? ⁶² Si. En effet, la II^e *Isthmique*, qui, à mon avis, est un des plus beaux poèmes de Pindare et un de ceux qui ont été le plus mal compris, a été consacrée à Xénocrate d'Agrigente, le frère de Théron et le père de ce Thrasybule que, vingt ans auparavant, Pindare avait chanté dans la VI^e *Pythique* en l'associant à la victoire paternelle. Vingt ans ont bel et bien passé, puisque la II^e *Isthmique* date sans aucun doute des années 470. Les anciens commentateurs de Pindare, oubliant combien les temps avaient changé, n'ont pas compris les intentions du poème et y ont vu, au moins dans le début, une réclamation pour je ne sais quel salaire. Etrange contre-sens! Malgré son inscription, c'est à Thrasybule, le fils de Xénocrate, que le poème s'adresse. Théron est mort, Xénocrate est mort, Thrasydée a connu la fin stupide que nous avons vue, et, alors, Pindare envoie, par une main amie, ce message au seul survivant de la famille, à ce Thrasybule dont, vingt ans plus tôt, il avait dit: «Aujourd'hui, Thrasybule, plus qu'aucun autre, prend pour règle la volonté de son père et il veut imiter en tout l'éclatante vertu de son oncle. Il sait user sagement de sa richesse; il cueille la fleur de sa jeunesse sans injustice et sans insolence, et le savoir auprès des Muses dans leurs retraites» ⁶³. Oui, Pindare a aimé ce jeune homme sage et bon, ami des Muses: c'est à lui que, dans les années heureuses, il avait envoyé ces vers que nous a conservés Athénée: «O Thrasybule, je t'envoie ce char d'aimables chansons pour ton dessert. Il pourra plaire à l'assemblée des

⁶² O. II 8-11 (traduction A. Puech).

⁶³ P. VI 44-49.

convives; il sera un aiguillon pour le fruit de Dionysos et les coupes attiques, à l'heure où les soucis qui fatiguent les hommes s'évadent de leur poitrine, où, comme en un océan de richesse, parmi l'or en abondance, tous également nous voguons vers quelques rives imaginaires; alors, le pauvre est riche, alors les riches...»⁶⁴.

Maintenant, l'heure n'est plus aux chansons à boire et aux rêves. C'est dans cette perspective qu'il faut relire la II^e *Isthmique*: l'opposition que souligne la première strophe, c'est celle d'hier et d'aujourd'hui. Et je ne crois pas que les allusions que fait le poète concernent d'autres que lui, par exemple, comme on l'a dit, Simonide: «Hier (οἱ μὲν πάλαι ... φῶτες) les poètes ne tardaient pas à lancer leurs hymnes doux comme le miel en l'honneur des beaux adolescents dont l'aimable jeunesse faisait rêver Aphrodite. Alors, la Muse n'était ni cupide ni mercenaire. Ses chants doux et suaves n'étaient pas à vendre... Maintenant (νῦν δέ), elle prescrit d'observer ce mot qui traduit si bien la vérité: 'Argent, argent, voilà l'homme', ce mot que prononça l'Argien quand il eut perdu à la fois ses biens et ses amis». Il me semble évident que c'est à lui-même que pense Pindare, à lui qui, naguère, célébrait sur-le-champ la victoire à Delphes de Xénocrate et de son fils Thrasybule et qui, aujourd'hui... Par chance, Thrasybule comprend: Ἐστὶ γὰρ δύν σοφός (v. 12); «Se' savio e intendi me», comme disait Dante dans l'*Enfer*⁶⁵. Et il va comprendre en effet à la fois les raisons du retard du poème et les vrais sentiments de Pindare. Suivent alors les magnifiques seconde et troisième triades, où tous les verbes sont à l'imparfait, puisqu'il s'agit du temps où Poséidon couronnait d'ache «le bon maître des chars, la gloire d'Agrigente», où Apollon lui donnait la couronne à Delphes, où la victoire dorée le recevait sur ses

⁶⁴ Pind. fr. 124 a, ap. Athen. XI 480 c.

⁶⁵ Dante, *Inf.* II.

genoux dans le sanctuaire d'Olympie... Maintenant, le poète ne peut plus qu'évoquer l'âme douce de Xénocrate, qu'en-tourait le respect de ses concitoyens. Et, après l'antistrope de la troisième triade, où Pindare continue l'éloge du père de Thrasybule, il conclut: «Parce que des espérances jalou-ses rôdent autour du cœur des mortels, il ne faut pas que, maintenant, Thrasybule taise la vertu de son père, et ces hymnes. Je ne les ai pas composés pour qu'ils dorment inertes. Et toi, Nicasippe, porte ce message, quand tu retourneras auprès de notre hôte aimé».

Magnifique poème où se mêlent, en demi-teinte, regrets, remords et tendresse. Thrasybule est sans doute encore à Agrigente, où la démocratie, sous le contrôle de Hiéron, a succédé à la tyrannie. Ce qui importe pour nous, c'est que cette II^e *Isthmique* est, d'une certaine manière, la suite et le pendant de la I^re *Pythique*: celle-ci, dictée par les nécessités d'une Muse soumise au pouvoir, célébrait la gloire du nouveau Philoctète, fondateur d'Aitna, vainqueur du peuple d'Agrigente; celle-là, aussitôt après, évoque l'amitié et le bonheur des jours anciens, et ces Emménides que Pindare a toujours beaucoup aimés.

Mais Philoctète-Hiéron bientôt va mourir! En 467, il reçoit à Aitna/Catane les honneurs funèbres qui doivent le rendre immortel, puisque ce sont ceux des héros fondateurs de cités. Diodore le souligne clairement en employant la même formule que pour Théron: «τιμῶν ἡρωικῶν ἔτυχε», et il ajoute en explication: «ώς ἀν κτίστης γεγωνὼς τῆς πόλεως»⁶⁶. C'est le dernier des quatre frères qui lui succède, ce Thrasybule que la tradition présente comme l'opposé de Gélon: il était, dit encore Diodore, violent et sanguinaire (βίαιος ... καὶ φονικός)⁶⁷, condamnant facilement à mort ou à

⁶⁶ Diod. XI 66, 4.

⁶⁷ Diod. XI 67, 5.

l'exil, confisquant les biens, prêt toujours à écouter délations et calomnies. On connaît la suite: la révolte de Syracuse, aidée par une coalition où entrent Géla, Agrigente et Sélinonte; la résistance acharnée, mais brève, de Thrasybule et de ses mercenaires qui, bientôt, doivent négocier sa reddition contre un exil à Locres et la possibilité pour les mercenaires de quitter la ville. Les Syracusains, après avoir libéré leur ville, «libérèrent aussi les autres cités qu'occupaient le tyran et ses garnisons et y rétablirent la démocratie»⁶⁸.

En fait, Syracuse reconquiert sa liberté dès 467, mais la libération générale des autres cités ne se fera que progressivement: les fils d'Anaxilas se maintiennent au pouvoir dans les villes du Détroit pendant plus de cinq ans, et il semble même que Deinoménès, le fils de Hiéron, soit resté à Catane jusqu'en 461. Période très compliquée, où les anciens exilés, ceux de Géla, d'Agrigente, d'Himère et d'ailleurs durent chasser les intrus pour récupérer leurs biens et leur patrie. Mais la liberté est retrouvée: on sait avec quelle allégresse Diodore, dans un chapitre du livre XI, qui remonte certainement à Timée, évoque ce retour à la liberté: «Toute la Sicile augmenta en prospérité, après que Syracuse et toutes les autres villes de l'île eurent secoué le joug de la tyrannie. Les Siciliens, jouissant d'une paix profonde et cultivant un sol fertile, virent leurs richesses s'accroître par l'agriculture»⁶⁹.

Et Pindare? Il ne célébrera plus désormais de vainqueurs originaires de Syracuse ou d'Agrigente et, de toute façon, le ton des odes postérieures à la chute de la tyrannie ne sera plus le même. Personnellement, je n'hésite pas, comme l'a proposé W. S. Barrett, à admettre que la

⁶⁸ Diod. XI 68, 5.

⁶⁹ Diod. XI 72, 1.

XII^e *Olympique*, consacrée à Ergotélès d’Himère, vainqueur au dolique, est postérieure à la chute de la tyrannie⁷⁰. Je ne reviens pas ici sur la démonstration de Barrett, sur la manière dont il explique et corrige le texte erroné des scholies consacrées à l’ode et concernant sa date, mais il m’apparaît, comme à lui, que l’invocation à Zeus Eleutherios, ou plutôt à la Fortune, fille de Zeus Eleutherios, n’est possible qu’au moment où fut institué dans les villes libérées un culte à Zeus Libérateur, avec une fête qui commémorait chaque année la chute de la tyrannie. Nous savons par Diodore que les citoyens de Syracuse élevèrent une statue colossale à Zeus Eleutherios et qu’ils décidèrent que, chaque année, une grande fête célébrerait le jour de la liberté retrouvée⁷¹. Ainsi s’expliquent parfaitement les deux premiers vers de la XII^e *Olympique*, que l’on peut traduire en soulignant la valeur prégnante de la construction: «Je t’en supplie, fille de Zeus Libérateur, Fortune Salutaire, protège Himère pour qu’elle soit forte.» Et l’ensemble du poème, qui évoque les vicissitudes de la vie d’Ergotélès, aujourd’hui au comble de la gloire, hier transplanté de Cnossos, sa patrie, s’adapte parfaitement aussi aux vicissitudes de la ville elle-même. Ergotélès était certainement un de ces Doriens que Théron avait amenés à Himère pour repeupler la ville détruite; il aurait pu, dit Pindare, ne pas connaître la gloire, si les discordes qui opposent les hommes ne lui avaient ravi sa patrie⁷². Mais personne ne peut prévoir l’avenir: c’est là le sens que développe tout le poème: «Les espérances humaines, qui tantôt s’élèvent, tantôt s’abaissent, s’en vont ballottées par les flots, s’ouvrant le chemin sur une mer d’illusions vaines... Souvent ce

⁷⁰ W. S. BARRETT, «Pindar’s Twelfth *Olympian* and the Fall of the Deinomenidai», in *JHS* 93 (1973), 23-35.

⁷¹ Diod. XI 72, 2.

⁷² O. XII 16: εἰ μὴ στάσις ἀντιάνειρα Κνωσίας σ’ ἄμερσε πάτρας.

qui nous advient déconcerte nos prévisions»⁷³. Il ne reste que la gloire, celle que donnent les jeux: «Dans la terre qui est devenue ta patrie, tu rends illustres, Ergotélès, les eaux chaudes qu'y font jaillir les nymphes»⁷⁴.

Méditation, si l'on veut, sur le monde qui change et l'incertitude des choses. L'heure n'est plus au mythe, qui a pratiquement disparu des derniers poèmes⁷⁵, mais à ces réflexions sur le temps qui passe et le monde qui change. La tyrannie n'est plus, et il nous faut faire confiance, maintenant, aux «assemblées qui délibèrent et portent conseil»⁷⁶. Ainsi va le monde. Mais, ce qui est sûr, c'est que Pindare n'a pas, au moment où s'éloigne le temps des Deinoménides, ces accents d'amitié et de fidélité qu'il a eus pour les Emménides et qui étaient dus à des sentiments personnels d'affection et d'estime.

Je ne reviens pas sur les deux dernières odes de Pindare, les deux *Olympiques* consacrées à Psamis de Camarine, et notamment sur le problème de l'authenticité de la Ve. La IV^e, elle, n'a qu'une triade: oui, la gloire des jeux est bien celle qui donne les honneurs les plus durables, et ceci est vrai aussi bien pour Psamis que pour Camarine. Prions la divinité de l'assister pour le reste de ses vœux, «lui qui est attentif à l'élève de ses chevaux, qui se plaît à une large hospitalité et qui, dans la pureté de son cœur, rêve de la paix, amie des cités»⁷⁷. La gloire des jeux, la paix des cités,

⁷³ O. XII 5-6 et 10 (traduction A. Puech).

⁷⁴ O. XII 18-19: l'allusion vise les eaux thermales célèbres du territoire d'Himère (l'actuelle Termini Imerese).

⁷⁵ Dans la IV^e *Olympique*, consacrée à Psamis, on ne peut parler de mythe: l'histoire d'Erginos l'Argonaute et de ses cheveux gris est, comme le dit justement A. PUECH (Pindare, Tome I: *Olympiques*, 59), «une anecdote qui va tenir ici la place du mythe».

⁷⁶ O. XII 5: κἀγοραὶ βουλαφόροι.

⁷⁷ O. IV 15-17.

voilà ce que maintenant le poète doit célébrer et surtout ce qu'il doit demander aux dieux pour les hommes.

Après une relecture d'ensemble de Pindare et de ses commentateurs, et, plus particulièrement, des poèmes consacrés à des vainqueurs siciliens, l'historien de la Sicile ne peut conclure qu'en se posant, et surtout en posant aux spécialistes de Pindare, quelques questions. L'impression globale, qui, au vrai, n'est pas très originale, est celle-ci : il y a une première phase, celle de la jeunesse et de l'espérance, où la célébration de la gloire se mêle d'estime et de tendresse, sans que, pour autant, on oublie la prudence, car sait-on jamais ce que les dieux nous réservent pour demain. Tels sont bien les sentiments que Pindare éprouve pour les Emménides : estime pour Théron, qui n'est pas encore tyran, et pour son frère Xénocrate, affection particulière pour le jeune Thrasybule. Pindare, lui aussi, est jeune, puisqu'il a moins de trente ans, mais il est déjà sage et prudent. Rappelons-nous les derniers vers de la XII^e *Pythique*, consacrée à Midas, le petit joueur de flûte d'Agrigente : « Si les hommes obtiennent quelque félicité, ce n'est jamais sans labeur. La divinité peut y mettre le comble aujourd'hui, mais le destin demeure inévitable. Un jour peut venir, qui, trompant notre espérance, à l'inverse de notre attente, nous donnera ceci, et nous fera attendre encore le reste »⁷⁸.

De 490 à 476, rien, me semble-t-il, qui ne concerne des vainqueurs siciliens. Et pourtant, la geste des tyrans et leurs victoires aux jeux avaient commencé, et comment ! Pourtant, il n'y a pas, je crois (c'est un des points sur lesquels je sollicite l'avis des spécialistes), de poème sicilien qui doive nécessairement être daté d'avant le voyage en Sicile. Par exemple, quand, dans la III^e *Pythique*, Pindare, évoquant la maladie de Hiéron, déclare que, s'il avait connu le

⁷⁸ P. XII 28-32.

sage Chiron, il serait venu, bravant tous les périls, auprès de son hôte étnéen pour lui apporter la santé, cela ne signifie pas, comme, après Wilamowitz d'ailleurs, l'a souligné J. Duchemin⁷⁹, que le poème a été composé avant le voyage en Sicile. Il semble bien que c'est vers le moment de la fondation d'Aitna que Hiéron a invité Pindare à sa cour. Et, dès lors, pendant une période de six à huit ans, le poète n'a chanté, comme vainqueurs siciliens, en plus de l'allié Théron, que les amis du tyran de Syracuse: c'est le cas notamment pour Chromios dont il commémore les exploits anciens (à ce propos, je signale que je ne comprends pas le vers 41 de la IX^e *Néméenne*⁸⁰ et qu'il ne me semble pas, en tout cas, que l'on puisse admettre la correction que, après Boeckh, adoptent à peu près tous les éditeurs, ἐνθα Πέας πόροι, en y voyant une allusion à la mer Ionienne [?]), alors que le silence est total pour les victoires de Polyzélos. C'est sans doute aussi à l'instigation de Hiéron qu'il composa les X^e et XI^e *Olympiques* pour Agésidame le Locrien: il le fait d'ailleurs avec un retard dont il s'excuse, mais l'occasion était bonne de vanter les vertus de cette ville, sauvée, nous l'avons vu, par Hiéron, de l'ambition d'Anaxilas. Bref, depuis 476 et jusqu'à la mort de Hiéron ou presque, Pindare apparaît comme le chantre officiel du tyran syracusain.

Et pourtant, lui qui revendiquait pour le poète le droit inéluctable à la franchise⁸¹, il écrivait, sans doute dès 474, dans la XI^e *Pythique*: «Quand j'observe que, dans la ville, les citoyens de condition moyenne jouissent du plus grand des bonheurs, il me vient le dégoût des tyrannies, et je

⁷⁹ J. DUCHEMIN, *op. cit.*, 143 n. 1.

⁸⁰ N. IX 41: ἐνθα Πέας πόροι ἄνθρωποι καλέοιστι, là où les mss. donnent ἐνθα Ἀρείας.

⁸¹ P. II 86-88: «Un homme à la parole sage (εὐθύγλωσσος) se fait valoir en tout pays, auprès des tyrans, là où règne la foule impétueuse et dans les cités que régissent les sages.»

n'aspire plus qu'aux vertus communes. Il évite le danger fatal de l'envie celui qui, parvenu au faîte et usant de son bonheur avec modération, a su fuir l'affreuse violence. La sombre mort lui offrira une fin plus belle, s'il laisse à sa douce postérité le legs d'une bonne renommée, de tous les biens le plus précieux»⁸². Le poème célébrait, il est vrai, la victoire au stade d'un Thébain, tandis que les odes siciliennes exaltaient au même moment la fondation d'Aitna, où l'on installait de nouveaux venus sur les ruines de Catane, et la victoire remportée sur la flotte étrusque au large de Cumes.

Ai-je exagéré en faisant un sort particulier à la II^e *Isthmique* qui, à un moment difficile pour tous, marque tendresse, fidélité envers les amis des jours heureux, et, je maintiens le mot, un certain remords. C'est avec elle que commence la troisième phase des poèmes siciliens de Pindare: après l'exaltation sincère des Emménides, «œil de la Sicile», des années 490, après les années où Pindare fut en quelque sorte le chantre officiel, avec d'autres il est vrai et non sans donner à l'occasion des conseils de modération et de sagesse, du règne de Hiéron, voici maintenant les poèmes où la méditation a remplacé le mythe, poèmes où Pindare souhaite qu'on en ait fini avec la discorde des hommes et que la gloire des jeux trouve son accomplissement dans la paix.

⁸² P. XI 52-58.

DISCUSSION

M. Lloyd-Jones: M. Vallet's judicious summary of the historical facts would accord well with the scepticism about Pindar's supposed expression of his personal feelings that has become common during the last twenty-five years. The date of *I. II* remains uncertain and though Pindar no doubt felt a special regard for Thrasybulos, speculations about the latter's 'isolation' in Akragas, presumably after the fall of the tyranny, cannot be securely based.

M. Vallet: Je l'ai dit tout à l'heure: je me sens plus à l'aise comme historien de la Sicile (avec quelques lacunes, certes) que comme scholiaste de Pindare (!). Je suis donc très heureux d'entendre toutes les observations et les critiques que peuvent me faire les meilleurs spécialistes de Pindare, et tout particulièrement mon vieil ami H. Lloyd-Jones. Sa première remarque va au fond des choses. En effet, deux points, me semble-t-il, vont dominer nos débats: le rapport de la poésie de Pindare avec l'histoire, j'entends avec les événements historiques de son temps, et, d'autre part, le problème de la présence, ou non, dans sa poésie de quelque chose qu'il faut bien appeler un sentiment personnel. Je sais qu'aujourd'hui beaucoup des meilleurs spécialistes de Pindare ont pris, en contre-pied sans doute nécessaire de certaines exagérations précédentes, une position à la fois critique à l'égard du poète et hypercritique à l'égard des éventuelles références à l'histoire que l'on peut trouver dans son œuvre. La seconde *Isthmique* constitue un terrain privilégié pour ce type de réflexion. Certes, la date exacte en est incertaine, mais il est clair que Théron et Xénocrate sont morts et, les temps étant ce qu'ils étaient, on ne peut pas ne pas imaginer combien devait être difficile, et précaire, la situation de Thrasybule. Or, nous connaissons l'affection que Pindare avait pour lui, ce que confirment, notamment, les vers que nous rapporte Athénée et que j'ai cités. Alors? Doit-on, le temps des peines venu, refuser *a priori* (car c'est bien de cela qu'alors il s'agit) toute expression

d'un sentiment personnel, qui ne peut être évidemment que regret et nostalgie? En tout cas, j'avoue, en toute humilité, que c'est l'impression que j'éprouve en lisant ce poème.

Mme Lefkowitz: It's important to remember that most allusions to historical events in the odes tend to be general rather than precise. In the case of *P.* II, for example, we can't be sure when the ode was written (you suggest 475, but David C. Young, in *HSCP* 87 [1983], suggests 468), or for what occasion, because the poet himself gives us so little information. For the same reason, we can't be certain of the date of *I.* II, or know why Pindar chose to conclude that ode (and many others) with general reflections. Not only can we not be sure what he thought privately about the tyrants of Syracuse and Acragas, we cannot determine precisely when he visited Italy. As in the case of *P.* V, where his detailed description of the site makes it look as if he had seen Cyrene with his own eyes, it is tempting to deduce from his references to Aetna that he knew Sicily well; but it is still possible that even these larger descriptions were based on information given to him by natives of those sites.

M. Vallet: Je remercie Mary Lefkowitz de son intervention, qui reprend, à certains égards, celle de H. Lloyd-Jones. C'est vrai, il y a des incertitudes sur les dates; mais il est vrai aussi qu'il y a, pour beaucoup d'odes, des repères chronologiques et, si je peux m'exprimer ainsi, des 'fourchettes' entre lesquelles on doit les placer. Par ailleurs, certaines allusions à des événements historiques sont, selon moi, assez précises. De fait, les odes sont destinées à un public qui sait bien de quoi il s'agit. Qu'il y ait des maximes générales, des *topoi*, toute une grammaire lyrique, comme il y a une grammaire épique, cela est évident. Mais cela n'empêche pas les références précises qui illustrent un propos général.

Que dire pour l'Etna? A mon avis, voici les points clairs dont on ne peut pas ne pas tenir compte: Pindare a vu l'Etna, puisqu'il est venu à Catane/Aitna; il y avait alors une phase éruptive importante; par ailleurs, il évoque la violence du volcan dans un poème qui, quelles que soient les

incertitudes des dates, doit être postérieur à ce séjour en Sicile. Alors? Je me demande s'il est raisonnable de mettre en doute *a priori* — j'y insiste — que cette évocation de l'Etna traduit en langage poétique une réminiscence ou un souvenir personnel.

Mme Bernardini: Quanto è stato dimostrato dal Professore Vallet per le odi siciliane vale in generale anche per le altre: la conoscenza della realtà storica e politica è indispensabile per una corretta interpretazione dell'epinicio. La maniera criptica e allusiva con la quale Pindaro accenna ad eventi di cui egli e il suo uditorio erano ben informati rappresenta, è vero, una grossa difficoltà, ma in molti casi il confronto con altre fonti e il soccorso della ricostruzione storica provano che il poeta aveva una conoscenza precisa dei fatti e che a tal proposito egli non inventava nulla (cfr. ad es. l'allusione alla gratitudine delle giovani locresi nei riguardi di Ierone in *P. II* 18-20 per la quale non credo assolutamente alla datazione del 468 proposta da D. C. Young e ricordata da M. Lefkowitz, oppure cfr. i riferimenti alla nuova città di Etna che rinviano a un concreto programma politico del tiranno di Siracusa).

Quanto all'autenticità di *O. V* mi sembra che non vi siano seri motivi per metterla in dubbio. Il principale argomento addotto per contestarla, cioè che una descrizione di Camarina così circostanziata sarebbe da imputare ad un poeta locale, è privo di fondamento. Anche se non ha visitato la città dopo la sua rifondazione (461), Pindaro può ricordare ciò che ha già visto in occasione del suo viaggio in Sicilia o essere stato bene informato da altri sul nuovo assetto urbanistico del luogo. Né più probanti sono le altre argomentazioni contro la paternità pindarica dell'ode che, insieme all'*O. IV*, fu composta per celebrare la medesima vittoria di Psamnis con l'*apene* nel 460 o 456 (cfr. C. O. Pavese, in *QUCC* 20 [1975], 85-86).

Vorrei concludere osservando che la ricerca delle rispondenze tra l'enunciato poetico e la realtà storica va fatta con estrema cautela perché può comportare, come contropartita, il pericolo di un biografismo eccessivo che non trova giustificazione nel testo. È il caso della lettura condotta dal Professore Vallet del proemio e del finale dell'*I. II* sulla

quale non concordo perché basata su una datazione discutibile dell'ode e su assunti storico-biografici non legittimati dai versi in questione.

M. Vallet: Sur le premier point, je ne peux être que pleinement d'accord avec M^{me} Bernardini: les deux exemples qu'elle cite, et que j'avais moi-même rappelés, confirment bien qu'il y a chez Pindare des allusions indiscutables — et précises — à des événements historiques importants. Pour l'authenticité de la Ve *Olympique*, je me suis limité à poser la question. Ce qui est sûr, c'est que l'évocation du site de Camarine correspond bien à la réalité. Il y a donc, chez Pindare, si l'on admet l'authenticité de l'ode, des allusions très précises à la géographie ou, si l'on préfère, à la topographie. C'est d'abord cela qui compte. Ensuite, on peut s'efforcer d'expliquer — mais, selon moi on sera alors toujours dans le domaine de l'hypothèse — si de telles précisions impliquent que Pindare a connu personnellement ce dont il parle (en l'occurrence le site de Camarine lors de son séjour en Sicile) ou s'il a eu des informations par celui qui a commandé l'ode ou par d'autres. Dans ce cas précis, je serais tenté de penser, comme je l'ai suggéré dans mon exposé, qu'il faut envisager l'une et l'autre possibilités. Mais nous n'en aurons jamais la certitude.

M. Portulas: En vous entendant parler de l'I. II, j'ai éprouvé des sentiments contradictoires. J'ai moi-même consacré un chapitre dans mon livre à cette ode. Avec vous, je rejette les inepties des scholiastes et de quelques philologues du siècle dernier: on ne versifie point les factures! On ne peut cependant méconnaître que le contraste οἱ μὲν πάλαι ... φῶτες ... νῦν δέ... oppose à l'actualité un passé mythique, non point un passé personnel. On se rappellera que des philologues tels que Woodbury et C. O. Pavese ont signalé très opportunément le caractère topique de l'expression χρήματα χρήματ' ἀνήρ (v. 11). La plainte de Pindare ne serait-elle donc qu'un τόπος? Ce n'est pas certain: tout n'est point topique dans la poésie de Pindare, et une certaine critique anglo-saxonne a exagéré, sans doute, la portée des τόποι; il n'en est pas moins incontestable qu'un poète grec a besoin de τόποι pour exprimer une expérience qui (pourquoi pas?) avait aussi une base personnelle.

Il est d'autre part certain — un bel article de Gernet¹ l'a démontré depuis longtemps — que la politique matrimoniale des tyrans grecs s'inspirait, d'une manière atténuée, de la pratique héroïque de l'inceste! D'où le recours aux mythes chez les poètes qui font l'éloge de ces tyrans dans leurs épinicies.

M. Vallet: Notre ami J. Pòrtulas s'en est bien rendu compte: sa position est la mienne. Certes, les *tóπoi* existent dans la poésie grecque, et notamment chez Pindare. Qui le nierait? Mais cela est vrai pour tant d'autres poésies. C'est le cas — exemple parmi bien d'autres — de la poésie romantique française. Ce n'est pas parce qu'il y a des lieux communs — et Dieu sait qu'il y en a! — que l'on doit nier l'authenticité des sentiments personnels.

Pour l'article de Gernet qu'effectivement je n'ai pas cité dans la présentation orale de mon rapport, je me permets de rappeler qu'il a été le point de départ de la contribution que j'ai présentée dans les *Mélanges Manni* (citée p. 296 n. 23).

M. Hurst: Le professeur Vallet a tenu à poser un certain nombre de questions d'un historien à des pindarisants. La plupart ont reçu des réponses explicites ou implicites. Il reste le problème de l'éruption de l'Etna: Pindare en dit-il assez (ou s'exprime-t-il de manière assez explicite) pour qu'on puisse affirmer qu'il en fut un témoin oculaire?

M. Vallet: Vous avez vu mon sentiment personnel à ce sujet. Certes, l'évocation de l'Etna se prête admirablement aux lieux communs (Typhon aux cent têtes et à la poitrine velue...), mais, sur le point précis de la *Irè Pythique*, il me semble difficile de ne pas être d'accord avec une analyse comme celle de J. Duchemin. J'avoue que je n'en vois même pas la raison: ce ne peut être, selon moi, qu'une position *a priori*, que, pour mon compte, j'aurais beaucoup de mal à admettre.

¹ L. GERNET, «Mariages de tyrans», in *Anthropologie de la Grèce antique* (Paris 1968), 344-359.

M. Lloyd-Jones: Details about the eruption of Mt. Etna (*P.* II), the town of Kamarina (*O.* V) or the topography of Cyrene (*P.* V: see Mrs Lefkowitz' paper) might depend on autopsy by the poet, but might also have been communicated to him by his patrons or their agents. The theory of a common epic source for the accounts of the eruption in *P.* I and the *Prometheus vincitus* (see A. von Mess, in *RbhM* 56 [1901], 167 f.) seems impossible; see R. Kassel, in *ZPE* 42 (1981), 11 f. for other instances of a poet refashioning in a metre of his own a passage of another poet in a different metre, as the author of the *P.* V., who has not been proved not to have been Aeschylus, seems to have done with the passage of *P.* IV.

M. Vallet: Il est bien certain que nous ne devons pas lire le texte de Pindare comme celui d'un historien ou d'un géographe. Cela dit, je me demande si ce problème de l'alternative entre souvenir direct et information indirecte est, au vrai, tellement important. Pour l'Etna et pour Camarine, je n'y reviens pas. Ce qui est clair, c'est que Pindare même, comme le rappelait justement J. Pòrtulas, des informations précises, directes ou indirectes, avec des lieux communs d'ordre général. Cela peut créer des disparités sensibles. Je pense par exemple à des formules toutes faites comme celle de la XIII^e *Olympique* où Pindare continue par habitude à parler des riches cités situées sous l'Etna à une époque où il n'est évidemment plus possible de définir ainsi des villes comme Aitna/Catane ou comme Naxos.

M. Lloyd-Jones: At *O.* XIII 111-112 ταὶ θ' ὑπ' Αἴτνας ... πόλιες surely refers not to small places like Katane and Naxos, that are literally 'under Etna', but to cities that are really καλλίπλουτοι like Syracuse and Akragas.

M. Vallet: Je ne sais pas... Certes, l'Etna peut symboliser la Sicile, mais l'expression me semble tout de même assez curieuse pour désigner Syracuse et, *a fortiori*, Agrigente.

Mme Bernardini: Poiché si tratta di un elenco di vittorie di un certo rilievo è più probabile che Pindaro si riferisca a feste agonistiche che avevano luogo in città importanti della Sicilia e non in centri minori (cfr. in tal senso gli scolii che rinviano a giochi siracusani).

M. Lloyd-Jones: Vague as the designation may be, it is perhaps precise enough for Pindar, writing as he was not for a Sicilian but for a Corinthian.

M. Vallet: Je dirais peut-être la même chose, mais autrement: en effet un Corinthien sait bien où est Syracuse; il ne peut ignorer les dimensions de la Sicile ni que, de l'Etna à Agrigente, la distance est à peu près la même que de Corinthe à Corfou! Selon moi, il faut admettre ou bien qu'il s'agit d'une pure expression poétique, l'Etna désignant la Sicile, ou bien, comme je le suggérais, que Pindare use d'un cliché, sans songer au fait que la situation d'une ville qu'il a bien connue et chantée comme Aitna ne correspond plus à ce cliché. De toute façon, et c'est là seulement ce que je voulais souligner, le contraste est frappant entre une formule comme celle-ci et la précision que nous avons notée dans une description comme celle de Camarine.

INDEX LOCORUM

A. PINDARUS *

* *Loci Pindarici secundum editionem B. Snell et H. Maehler laudantur.*

Olympionicae: 15, 286-7.

I: 36, 43, 47, 52, 54, 102, 186,
188-9, 193, 200, 210, 222,
301, 306.
1-7: 33 / 12: 36, 290 / 16:
53 / 17-23: 126 / 20-22: 39 /
22: 74-5, 111 / 25: 160 / 25-
26: 38 / 26: 160 / 41: 76 /
48: 18 / 52: 185 / 52-53:
155 / 59: 16, 22, 252 / 60-
61: 164 / 66: 222 / 67: 186 /
82 sqq.: 22 / 86-87: 186 /
88: 107, 186 / 88-89: 200,
202 / 90-93: 50-1 / 93: 222 /
97-99: 35, 55 / 99-100: 211 /
102-105: 53 / 103: 37.

II: 131, 169, 170, 175, 204,
223, 227, 236, 246, 249, 255-
6, 263, 266-7, 269, 274, 279-
82, 288-9, 301, 306.
5: 16 / 8-11: 312 / 9: 170 /
11: 36 / 15 sqq.: 170 / 17:
165, 171 / 22: 162 / 22-23:
170 / 22 sqq.: 161 / 23:
162 / 24: 282 / 25: 282 / 29-
30: 282 / 30: 171, 281 / 30
sqq.: 281 / 31: 281 / 31
sqq.: 171 / 33: 282 / 37:
162, 171 / 38-39: 170 / 43-
45: 146 / 45: 22 / 48-51:
131 / 49: 131 / 51-58: 280 /
53-55: 34 / 56: 22, 170,
172 / 56 sqq.: 282 / 56-60:

252 / 56-77: 224 / 57: 254,
281 / 61 sqq.: 259 / 61-67:
255 / 63: 3 / 65-66: 255 /
68-69: 266 / 68 sqq.: 228 /
68-83: 255-6 / 72: 283 / 73:
283 / 76: 11 / 79: 171 / 83-
88: 168, 170-1 / 84-86: 257 /
85: 30 / 86-88: 257 / 87:
281 / 88: 195.

III: 100, 102, 131, 187, 190,
212, 256, 289, 301, 306.
2: 289 / 3: 22 / 6: 47 / 6
sqq.: 104 / 11: 163 / 12: 8 /
13-14: 163, 187 / 14: 15 /
18-35: 187 / 19: 164 / 26
sqq.: 187 / 28: 7 / 31-32:
111 / 32: 76 / 33: 74 / 33-
35: 51 / 35: 21 / 41: 256,
279 / 42-45: 33.

IV: 41, 287, 294, 317, 323.
6-7: 291 / 9: 47 / 11: 161 /
15-17: 317.

V: 41, 287, 294, 317, 323-4,
326.
8: 161, 295 / 9: 55 / 10-14:
294 / 13: 55, 295 / 16: 17.

VI: 41, 287, 301.
6: 56 / 7: 76 / 16: 36 / 22
sqq.: 158 / 35: 88 / 43: 20 /
55: 11 / 55-57: 111 / 58: 7 /
77: 9 / 79: 95 / 82: 28 / 82-
83: 56 / 88: 48 / 93: 36.

- VII: 124, 141, 161, 172, 175,
190, 201-2.
1-6: 175 / 15: 124 / 20:
174 / 20-21: 172 / 30: 173 /
32: 175 / 34: 173-4, 201 / 35
sqq.: 190 / 35-38: 161 / 37:
173 / 43-44: 129 / 54: 173-4,
201 / 54-69: 193 / 64: 175 /
65-66: 91 / 70: 6 / 73 sqq.:
190 / 77: 174 / 81: 174 / 88:
182.
- VIII: 37.
10: 47 / 19 sqq.: 124 / 31-
46: 219 / 65-66: 40 / 67-69:
40, 135 / 68-69: 136 / 70
sqq.: 144 / 74 sqq.: 104 /
79-80: 216 / 79-84: 52 / 81-
82: 95.
- IX: 141, 234.
4: 47 / 21-27: 167 / 28-29:
208 / 35-36: 185 / 37: 36 /
76: 3, 19 / 83-84: 37 / 83-
85: 141 / 89 sqq.: 141 / 91:
40 / 91-92: 136 / 94: 124 /
111: 124 / 112: 51.
- X: 200, 319.
7: 200 / 15 sqq.: 134 / 43-54:
51 / 43-77: 189 / 46: 41 /
55: 200 / 64-73: 239, 240 /
77: 47 / 78 sqq.: 200 / 88-
90: 36 / 100 sqq.: 125, 200 /
102: 200.
- XI: 319.
52-58: 320.
- XII: 36, 287, 316.
1-2: 316 / 5: 317 / 5-6: 317 /
10: 317 / 16: 316 / 18-19:
317.
- XIII: 40, 141, 185, 326.
2: 8 / 3: 22 / 32-34: 141 /
46: 141 / 76: 8 / 91: 185 /
93: 185 / 107: 22 / 111: 64 /
111-112: 291, 326 / 114:
16.
- XIV: 11, 191-2.
12: 19 / 16-17: 47 / 20-21:
217 / 20-24: 52.
- Pythionicae*: 26, 66, 287.
1: 42, 56, 126, 162, 301, 306-8,
311, 314, 325-6.
2: 22 / 12: 22, 56 / 13-28:
292 / 16-17: 163 / 17: 22 /
23-24: 22 / 24: 293 / 26:
292 / 37: 13 / 48-52: 310 /
60: 302 / 61-65: 308-9 / 64:
182 / 71-73: 308 / 81-85:
178, 180 / 84: 28-9 / 84
sqq.: 178 / 86-87: 36 / 87:
56 / 90: 28-9 / 97-98: 49.
- II: 42, 65-6, 126, 164, 280,
301, 305, 322, 326.
1-2: 290 / 10: 95 / 13 sqq.:
243 / 18-20: 305, 323 / 28-
32: 318 / 30-34: 165 / 82:
23 / 86-88: 319.
- III: 43, 48, 72, 77-8, 80, 100,
110, 112-3, 126, 301, 318.
6: 8 / 27-30: 80 / 29: 6 / 43-
44: 83 / 45: 98 / 59: 8 / 74:
199 / 75: 36 / 99: 76 / 108-
109: 233 / 109: 37.
- IV: 49, 58, 65-6, 69, 72, 91,
126-8, 156-8, 167, 169, 176,
188-90, 193, 198, 200-1,
326.
1-2: 66 / 2: 47 / 4 sqq.: 92 /
6 sqq.: 92 / 7-8: 66 / 9 sqq.:
201 / 11: 66 / 13 sqq.: 92 /
13-18: 79 / 17-18: 42, 66 /
18: 23, 25 / 34-35: 83 / 58:
79 / 62: 75 / 64-65: 35 / 66-
67: 128 / 68: 156 / 78: 28 /

78-123: 158 / 78-168: 187 /
 109: 23 / 124-134: 158 /
 130-132: 158 / 161: 156 /
 169-184: 187 / 171: 187 /
 178: 23 / 178-179: 95 / 184:
 19 / 222: 93 / 225: 21 / 231:
 156 / 246: 18 / 247: 180 /
 247-248: 155-6, 168, 179,
 185, 189, 201 / 248: 167,
 179 / 249-250: 200 / 249
 sqq.: 201 / 254 sqq.: 92 /
 255: 14 / 294: 102.

V: 33, 37-8, 40-1, 48, 53, 56,
 58, 66-7, 69, 91, 126-7, 130,
 150, 322, 326.
 1: 56-7 / 1-11: 34 / 3: 57 /
 9-11: 57 / 10-11: 54 / 13:
 57 / 14: 57 / 17: 43 / 18:
 56 / 20-23: 128 / 21: 128 /
 22: 34, 36 / 22-23: 48 / 23:
 64, 68 / 23-24: 128 / 23-25:
 53 / 23-53: 127 / 24-31: 36 /
 25: 57, 76, 128 / 26: 39,
 128 / 27-28: 56 / 27-29:
 129 / 30-31: 65 / 32: 129 /
 32-42: 38 / 34: 56, 130 / 39:
 64 / 40: 64 / 43-53: 39 / 45-
 49: 130 / 46 sqq.: 130 / 50:
 130 / 50-51: 130 / 54-62:
 42 / 55: 57 / 55 sqq.: 92 /
 56: 43, 56 / 57-59: 102 / 60:
 57 / 63-73: 44 / 72-73: 56 /
 72 sqq.: 69 / 74-81: 45 / 76:
 57 / 82-84: 50 / 84: 57 / 85-
 93: 50 / 90-93: 67 / 94-104:
 51-2 / 96 sqq.: 216 / 98-100:
 48 / 98-103: 57 / 101: 254 /
 102: 57 / 103-107: 76 / 104:
 57 / 105-115: 53 / 114: 8 /
 115: 128 / 116-124: 54-5 /
 117: 57 / 118: 4, 17 / 118-

119: 57 / 120-121: 35 / 121:
 57 / 122-123: 57 / 124: 54.
 VI: 41, 65, 131-2, 287-8, 300-
 1, 312.
 1 sqq.: 212 / 5-6: 131 / 15:
 131 / 19: 37 / 19-20: 133 /
 44-46: 131 / 44-49: 312 / 45-
 54: 53 / 50: 5, 23 / 50-51:
 133.
 VII: 126.
 2: 42 / 9: 21.
 VIII: 37, 55, 177.
 25-27: 146 / 29-32: 177,
 180 / 35 sqq.: 144 / 57: 53 /
 81: 136 / 81-82: 40 / 81
 sqq.: 135 / 82: 136 / 83-87:
 37 / 85: 54 / 88-94: 208.
 IX: 43, 58, 66, 71-5, 77-8, 80,
 86-7, 90, 100, 105, 110, 112-
 4, 212.
 1: 75-6 / 1-4: 75, 79 / 1-75:
 72 / 3: 75, 111 / 4: 42, 65,
 75 / 5: 98 / 5-13: 78-9, 92 /
 5-65: 98 / 5-70: 74 / 6: 79,
 82-3, 92, 98, 111 / 6-7: 79 /
 9-10: 96 / 11: 93, 107, 115 /
 12: 80, 92-3 / 13: 73, 79,
 92-3, 98 / 14-25: 78 / 17: 99,
 115 / 17-25: 94 / 18: 75 / 18
 sqq.: 98 / 20 sqq.: 99 / 21-
 22: 102 / 26 sqq.: 81, 99 /
 26-28: 94 / 26-66: 78 / 29-
 30: 98 / 29-66: 76 / 30: 98 /
 30 sqq.: 95, 99 / 31: 76 /
 31-35: 54 / 31-67: 84 / 33:
 88 / 36: 82, 91, 93, 107,
 115 / 36-37: 24, 73, 80, 82,
 84, 89, 93, 106 / 37: 80, 84,
 91, 106, 113 / 38: 79, 91 /
 39: 77, 82-3, 85, 87-8, 93 /
 39-39a: 85 / 39 sqq.: 80 /

39-41: 85, 90 / 39-43: 82,
 93 / 39-65: 94 / 40-41: 88 /
 41: 80, 83-5, 87-8, 93, 113 /
 41-42: 88 / 42: 85, 88 / 42-
 43: 85, 90 / 43: 84, 90 / 43-
 44: 108 / 43-45: 44 / 43-49:
 81 / 44-45: 108 / 44 sqq.:
 80-1 / 45: 88 / 50: 81 / 50
 sqq.: 86 / 50-65: 82 / 51:
 73, 79, 94 / 51 sqq.: 91 /
 51-53: 94 / 51-56: 79 / 52-
 53: 79 / 53: 101 / 54: 79,
 96 / 54-55: 92 / 55-56: 96 /
 56: 73, 79, 92, 94 / 58: 8,
 102 / 59: 95 / 59 sqq.: 95 /
 59-65: 77-8 / 64: 101 / 64-
 65: 78 / 65: 105 / 66: 73, 79,
 98 / 66-67: 108 / 66 sqq.:
 77, 86 / 66-68: 108 / 66-69:
 79 / 66-70: 92 / 67-68: 79,
 83, 108, 184 / 67-70: 79 /
 68: 73, 92, 97-8, 108 / 68-
 69: 79, 92-3 / 69-70: 79, 96,
 99 / 70: 96 / 70-74: 100 / 71:
 75-6 / 71-72: 75 / 71 sqq.:
 96 / 71-75: 75, 79 / 72: 75,
 97-8 / 73: 75-6 / 73 sqq.:
 96 / 74: 54, 76, 97, 99, 105 /
 75: 97, 103 / 76 sqq.: 72 /
 76-79: 110 / 76-89: 113 / 76-
 103: 72, 110 / 76-125: 103 /
 77: 28 / 78: 28-9 / 78-79:
 110 / 79: 4, 27 / 79 sqq.:
 110 / 79-89: 108 / 80: 72,
 110 / 84: 73, 109 / 86: 109 /
 87-88: 109 / 89: 68, 109,
 115 / 91: 51 / 97: 72 / 97
 sqq.: 111-3 / 99: 111 / 100:
 111 / 101: 104 / 103-105:
 104 / 103-125: 72, 104 /
 105: 6, 104-5 / 106: 105 /
 106-112: 104 / 107: 105,

108, 115 / 107-108: 105 /
 108-109: 105 / 109-110:
 106 / 109-111: 73, 106 /
 111-112: 106 / 112: 73,
 108 / 112-116: 104 / 113:
 108, 111 / 114: 73, 108 /
 116: 107-8 / 117: 105 / 117-
 118: 73 / 117-120: 104 /
 118: 107-8 / 119-120: 107 /
 121: 108 / 121-125: 104,
 107 / 122: 93, 107-8, 111,
 115 / 122-125: 108 / 123:
 27 / 125: 107.

X: 49, 142, 152, 300.

2: 143 / 4: 167 / 5-6: 49 /
 10-11: 152 / 10-29: 143 /
 11: 143 / 12: 152 / 12-16:
 143 / 17-22: 143 / 22-24:
 143 / 22-26: 143 / 25-26:
 143 / 27: 208, 218, 229 / 28:
 143 / 29: 143 / 44: 143,
 152 / 45: 152 / 51: 167 / 59:
 111 / 64: 37 / 69: 20-1 / 71-
 72: 143.

XI: 10: 13 / 22-25: 165 / 41
 sqq.: 241 / 52-58: 319-20 /
 54-57: 23.XII: 72, 287-8, 300-1.
 1-3: 289 / 5: 71 / 6: 163 /
 10-11: 23 / 13: 281 / 28-32:
 318.*Nemeonicae*

I: 9, 41, 65-6, 301.
 1-4: 290 / 7: 47 / 13-15:
 290 / 14: 247 / 16-18: 146 /
 18: 74 / 18-24: 167 / 19-23:
 51 / 22-25: 302 / 27-30:
 302 / 32-34: 109 / 37: 23 /
 41-47: 189 / 63-66: 23 / 66:
 20.

- II: 140, 191-2.
 1-2: 191 / 4: 140 / 9: 141 /
 10-12: 140 / 10-14: 192 / 11-
 14a: 191 / 14: 192 / 24-25:
 47.
- III 4: 51 / 4-5: 49 / 11: 7 /
 11-12: 49 / 19: 124 / 82:
 258.
- IV: 134, 179-81, 234.
 1-2: 184 / 4-5: 37 / 6-8:
 183 / 14-15: 23 / 25: 163 /
 29: 8 / 31-32: 134 / 33:
 184 / 33-35: 182 / 35: 183 /
 39-41: 183 / 43: 184 / 46:
 161 / 58: 23 / 62 sqq.: 134 /
 62-65: 219 / 67: 20 / 69:
 184 / 69-71: 181, 183-5 / 69-
 72: 179 / 73: 184 / 73 sqq.:
 179 / 73-88: 144 / 79-80:
 104.
- V: 145.
 1: 35, 242 / 1 sqq.: 212,
 242 / 4: 125 / 9: 163 / 12-
 23: 35 / 19-20: 146 / 19-21:
 195 / 22 sqq.: 242 / 32: 90-
 1 / 33-34: 90 / 40: 145 / 43:
 17, 145.
- VI: 139, 144.
 1-2: 272 / 1-3: 241 / 1-7:
 208 / 1-23: 139 / 7: 23, 55 /
 24-44: 139 / 27: 12 / 49: 8 /
 60: 5, 17 / 61: 4 / 61-63:
 140.
- VII: 214, 221, 234, 237.
 1 sqq.: 115 / 20 sqq.: 114 /
 23: 139 / 24-44: 139 / 31:
 6 / 31-32: 214, 237 / 33: 24 /
 44-47: 221 / 70-74: 137 /
 84: 7 / 84-85: 46.
- VIII: 214.
 1 sqq.: 95 / 2: 8 / 5 sqq.:
 95 / 6-19: 96 / 8: 95-6 / 10:
- 24 / 32: 91 / 40: 24 /
 45: 178.
- IX: 41, 65-6, 147, 152-3,
 301.
 1: 47 / 2: 37 / 6: 109 / 7:
 153 / 33-47: 146 / 34 sqq.:
 147 / 40-41: 147 / 41: 6, 30,
 319 / 41-44: 153 / 50: 47 /
 52-53: 153.
- X: 220, 222, 300.
 11: 75 / 19-20: 181 / 20:
 178 / 30-33: 140 / 37 sqq.:
 144 / 41-42: 24 / 49-90:
 220 / 53: 95 / 60-90: 189 /
 72: 4, 27.
- XI: 151.
 13: 4, 17 / 17 sqq.: 139 / 26:
 135 / 28: 47 / 37 sqq.: 144 /
 42: 13 / 46: 129.
- Isthmionicae*: 26.
- I: 42, 65, 149, 180.
 7-8: 47, 55 / 25: 24 / 26: 4 /
 34: 149 / 36: 149 / 39: 149 /
 39-40: 35, 148 / 40: 129 / 40
 sqq.: 149 / 45-46: 36, 194 /
 47-51: 146 / 60: 95 / 60-63:
 176, 180, 182, 185 / 64-67:
 140.
- II: 41, 131, 133, 289-90, 312-4,
 320-4.
 7: 13 / 9: 13 / 11: 324 / 12:
 313 / 19: 132 / 19-29: 132 /
 21: 133 / 22: 41, 133 / 31:
 47 / 47: 48.
- III/IV: 42.
 64: 3.
- III: 301.
 8(?): 47.
- IV: 148.
 14-15: 146, 148 / 17b-19:
 35 / 18: 64, 148 / 19 sqq.:

- 104 / 39: 37 / 39 sqq.: 114 /
45: 124 / 45 sqq.: 134 / 46
(=III/IV 64): 3 / 48: 135 /
56: 13 / 57: 8 / 68: 24.
V: 145-6.
22-28: 146 / 26 sqq.: 234 /
27 sqq.: 235 / 30: 235 / 44-
45: 146 / 48: 146 / 55: 145 /
58: 20 / 61: 125.
- VI: 145, 179.
3: 145 / 21: 53 / 41: 5 / 49-
54: 111 / 50: 7 / 56-57:
180 / 56 sqq.: 177 / 63:
145 / 65: 145 / 73: 28.
- VII: 148.
8: 55 / 8-9: 6 / 12: 39 / 12-
15: 45 / 17: 194 / 20: 47 /
22: 124 / 26: 146, 148 / 29:
5, 6, 17, 24 / 29-30: 213,
238-9 / 37: 148 / 37-38: 35 /
44: 208.
- VIII: 237, 300.
1-4: 51 / 3-4: 48 / 4: 47 /
16-18: 46 / 26-60: 219 / 36:
88-9 / 40: 24 / 55: 8, 105 /
56: 75 / 59-61: 214, 237 /
62: 47 / 66: 47 / 70: 24.
- Fragmenta*
- Hymni*, fr. 30, 6 : 291 / fr. 37
(et 168) : 24.
- Paeanes* II = fr. 52 b: 47, 69 /
IV = fr. 52 d: 47, 69 / VI
= fr. 52 f: 221 / VI 79-86 :
219 / VI 105: 54 / VI 112-
116: 221 / VI 139: 24 /
XVIII = fr. 52 s, 6: 24.
- Prosodia*, frr. 92-93, *ap.* Strab.
XIII 4, 6, pp. 626-627:
291.
- Parthenia*: 47 / I = fr. 94 a:
25 / I 14-15: 282 / II = fr.
94 b, 19-20: 25 / II 41 sqq.:
139 / II 61: 25 / II 66: 25.
Hyporchemata, fr. 105 a: 115.
Encomia, fr. 124 a, *ap.* Athen.
XI 480 c: 312-3, 321 / fr.
124 a 3: 25.
- Tbreni*, fr. 129: 255-6, 277 / fr.
129 sqq.: 281 / fr. 131:
255 / fr. 131 a: 256 / fr. 131
b: 267-8, 276 / fr. 131 b 1-2:
282 / fr. 133, *ap.* Plat. *Meno*
81 b-c: 228, 254, 259, 266,
274 / fr. 137: 269.
- Incertorum librorum* frr. 150:
167, 205 / 168: 24 / 168 b 3:
25 / 169: 25 / 169, 21-22:
25 / 169, 29: 25 / 169, 41:
25 / 228: 37.
- Fragmentum dubium* 346: 279.
- Papyri*
- PBerol.* 16367: 12.
- POxy.* 659: 25 / 1614: 9 /
2092: 11.
- Scholia in Pindari carmina*, secun-
dum editionem A.B. Drach-
mann
- In Olympionicas* (Vol. I) I 35 b,
p. 28: 127 / II 87 a, p. 82:
131 / II 87 d, p. 82 (=
Arist. *De Pythionicis*): 138 /
VI 37 b, c, e, pp. 161-162:
41 / VI 148 a, p. 186: 48 /
VII inscr. b, p. 196: 124 /
VII 28 a, p. 205: 124 / VII
146 a, p. 229: 174 / VII 146
b, p. 229 (= Ister Callima-
cheus, Περὶ τῶν Ἡλίου ἀγώ-
νων): 138 / VII 151, p. 230:
138 / VII 161 a, p. 233:
182 / IX 1 k, p. 268 (=
Eratosthenes, *FGrHist* 241
F 44): 48 / IX 143, p. 300

(= Cleophanes, Περὶ ἀγώνων): 138 / X 55 c, p. 324
(= Didymus Chalcenterus):

41.

In Pythionicas (Vol. II) I inscr. a, p. 7 (= Artemo Cassandreus, *FGrHist* 569 F 3): 46 / I 157 d, p. 26: 178 / I 160 a, b, p. 27: 178 / II 54 b, p. 41: 165 / IV inscr. b, p. 93: 55 / IV 455 d, p. 161 (= Didymus Chalcenterus): 41 / IV 455 e, p. 161: 40 / V 34, pp. 175-176 (= Didymus Chalcenterus, e Theotimo, *De Cyrene*, *FGrHist* 470 F 1): 40, 127 / V 39, pp. 177-178 (= Callimachus, Περὶ ἀγώνων): 138 / V 99 a-b, p. 184: 46 / V 110, p. 186 (= Lysimachus Alexandrinus, *Nostoi*, *FGrHist* 382 F 6): 51 / V 152 a, p. 191: 54 / VI 15, p. 196: 41,

132 / IX 68 c, 68 a, 68 b, 73 b, p. 227: 85 / IX 156 a, 156 b, p. 235: 109.

In Nemeonicas (Vol. III) III 1 c, p. 41: 49 / III 6 a, p. 43: 49 / III 45 b, p. 49: 52 / IV 53 a, p. 72 (= Aristarchus): 183 / V 89 b, pp. 98-99 (= Polemo): 138 / VII 1 a, p. 116 (= Didymus Chalcenterus): 41 / VII 68 a, pp. 125-126: 50 / IX inscr., pp. 149-150: 302 / IX 95 a, pp. 159-160 (= Timaeus, *FGrHist* 566 F 21): 301-2 / IX 95 c, p. 160: 30 / X 35, p. 170: 181.

In Isthmionicas (Vol. III) I 6 d, p. 198: 47.

Epimetrum (Vol. III), p. 311 (= Ptolemaeus, Claudius): 47.

B. AUCTORES VETUSTIORES

- A**eschines, *Ep.* 4, 3: 47.
 Aeschylus: 26, 303 / *Aetnaeae*: 307 / *Cho.* 157: 254 / *Eum.* 402: 46 / *Prom.*: 326 / *Prom.* 363-367: 292 / 837: 30 / *Supp.* 156-157: 254 / 156 sqq.: 262 / 230-231: 254, 262 / *Fragmenta*: 377 Mette: 262.
- Alcmaeon Crotoniates, *Vorsokr.* 24 B 2: 269.
- Alcman: 114 / *Parthenia*: 47, 69.
- Antiphon, *Or.* II (*Tetr.* A) 4 (δ), 11: 254.
- Apollodorus mythographus, *Bibl.* III 10, 3, 6 (= 118): 100.
- Apollonius Rhodius: 102 / II 500-501: 98, 101 / 500 sqq.: 99 / 501: 99 / 502 sqq.: 98 / 503: 99, 101 / 506-507: 101 / 508-510: 101 / 509-510: 95 / 509 sqq.: 101 / 510: 100.
- Aratus: 258 / *Phaen.* 966-969: 258 / 1021-1023: 258.
- Archestratus Gelensis, *ap.* *Suppl.* *Hellenist.* fr. 166, 1 p. 62: 35.
- Archilochus: 113, 120 / *Epodi*: 113-4.
- Aristarchus: 43, 182 / *ap.* *Schol.* *ad Pind. N.* IV 53 a, III p. 72: 183.
- Aristeas Proconnesius: 268.
- Aristophanes, *Av.*: 237 / *Av.* 375: 192 / 1403: 48 / *Vesp.* 548: 35.
- Aristoteles: 265 / *Pol.* V 3, 1302 b 27-32: 299 / *fr.* 611, 17 Rose: 55 / *De Pythonicis*, *ap.* *Schol.* *ad Pind. O.* II 87 d, I p. 82: 138.
- Aristoxenus: 276.
- Artemo Cassandreus, *FGrHist* 569 F 3, *ap.* *Schol.* *ad Pind. P.* I inscr. a, II p. 7: 46.
- Athenaeus: 312 / X 412 d-e: 40 / X 456 e-f (= Simonides, *Epigr. adv. Epeium* *fr.* 70 Diehl): 48 / XI 480 c (= Pind. *fr.* 124 a): 312-3, 321.
- B**acchylides: 6, 56, 120-2, 151, 233, 257-8, 303, 306. 3: 38 / 3, 17: 43 / 3, 21-22: 38 / 3, 85: 30, 257 / 4, 3: 36 / 5: 36, 188 / 5, 6: 36 / 5, 37-39: 39 / 5, 37-49: 127 / 5, 40 sqq.: 115 / 5, 42: 258 / 5, 44-45: 38 / 5, 71: 49 / 9: 151 / 9, 36-38: 40 / 9, 39: 49 / 9, 87: 37 / 11, 12: 47 / 11, 22-23: 40 / 18 (= *Dith.* 4): 69.
- Fragmenta* 4, 68 (*Paeanes*): 47 / 20 C, 7 sqq. (*Encomia*): 139.
- Epigrammata* 1, 3: 37.
- C**allimachus: 31, 46, 262 / *Hymn. Ap.* (II) 9-11: 44 / 42-46: 44 / 55-79: 45 / 75-76: 43 / 78: 45 / 85-95: 45 / 88: 102 / 91-92: 102 / 93:

45 / 94-95: 44 / *Fragmenta*
 43, 117 Pfeiffer: 262 / 517
 Pf.: 262 / 643 Pf.: 262 / ap.
Supplm. Hellenist. fr. 254 p.
 101: 38, 42 / *Epigr.* 35 Pf.
 (= 1185-1186 Gow-Page):
 44 / Περὶ ἀγώνων, ap. *Schol.*
ad Pind. P. V 39, II pp.
 177-178: 138.

Cleophanes, Περὶ ἀγώνων, ap.
Schol. ad Pind. O. IX 143, I
 p. 300: 138.

Didymus Chalcenterus: 43,
 65 / ap. *Schol. ad Pind. O.* X
 55 c, I p. 324: 41 / ap. *Schol.*
ad Pind. P. IV 455 d, II p.
 161: 41 / ap. *Schol. ad Pind.*
P. V 34, II pp. 175-176 (=
 Theotimo, *De Cyrene*, *FGr Hist* 470 F 1): 40, 64, 127 /
 ap. *Schol. ad Pind. N.* VII 1
 a, III p. 116: 41.

Diodorus Siculus: 285, 303-4,
 306 / XI 49: 305 / 49, 2 (=
 Timaeus): 209 / 51: 308 /
 53, 2: 240, 311 / 53, 4: 311 /
 66, 4 (=Timaeus): 209,
 240, 314 / 67: 302 / 67, 5:
 314 / 68, 5: 315 / 72, 1 (=
 Timaeus): 315 / 72, 2: 316 /
 72, 3: 299.

Diogenes Laertius: 276.

Epigenes, Περὶ τῆς εἰς Ὀρφέα
 ποιήσεως, ap. *Orphicorum*
fragmenta test. 222 p. 63
 Kern: 265.

Empedocles: 246, 260, 267, 269,
 271, 276-8, 283 / *Vorsokr.*
 31 B 115: 260 / B 146: 267 /
 Καθαρμοί: 247.

Eratosthenes, *FGrHist* 241 F 44,
 ap. *Schol. ad Pind. O.* IX 1
 k, I p. 268: 48.

Euphoriο Chalcidensis, fr. 13
 Powell: 262.

Euripides, *Ba.*: 261 / *Ba.* 78-79:
 261 / 1024-1028: 55 / *Cretes*
 fr. 472 N² (= 79 Austin):
 262 / *Cyc.* 597-598: 252 /
HF: 35 / *Hipp.* 386-387:
 110 / 605: 99 / 606: 83 /
Med. 824-825: 44 / 1245:
 35 / *Epinicum ad Alcibiadem*, *PMG* fr. 755: 39, 141-2.

Hegesippus, *Anth. Palat.* VII
 545, 1-2 (= 1913-1914
 Gow-Page): 272.

Heraclitus Ephesius, *Vorsokr.* 22
 B 15: 262 / B 21: 265 / B
 48: 265 / B 51: 56 / B 62:
 265 / B 67: 265 / B 76-77:
 265 / B 126: 265.

Herodotus: 50, 265, 268, 299 / I
 66, 3: 43 / 160, 1: 43 / II
 81: 265-6 / 134, 4: 254 /
 143: 203 / 181, 2-5: 54 /
 181, 5: 37 / III 14, 5: 254 /
 IV 42, 3: 35 / 76 sqq.: 249 /
 155, 1: 43 / 160, 4: 54 / 162,
 2-5: 54 / 165, 2-3: 54 / 167,
 3: 55 / V 57: 45 / VII 134,
 2: 254 / 136, 3: 254 / 154:
 298 / 155: 299 / IX 117:
 35.

Hesiodus: 266, 277, 279.
Op.: 256 / 119 sqq.: 268 / 173
 A-E: 256-7 / 615: 35 / 619-
 620: 35.

- Theog.* 85-86: 36 / 598: 253 / 793 sqq.: 266 / 820 sqq.: 292.
- Fragmenta* (edd. R. Merkelbach & M.L. West): *Ehoeae* fr. 30, 31 sqq.: 100 / fr. 30, 34-35: 99 / fr. 31, 2 sqq.: 100 / fr. 32: 100 / fr. 40, 2: 100 / fr. 59 (*Coronidis Ehoea*): 77, 100, 110 / fr. 60: 43 / fr. 185, 1: 101 / fr. 185, 9 sqq.: 101 / fr. 195 (*Scuti libri*), 4 sqq.: 99 / fr. 195, 27 sqq.: 100 / fr. 195, 36: 111 / fr. 195, 38: 111 / fr. 204, 87: 100 / fr. 215 (*Cyrenes Ehoea*): 77-8, 86, 95, 98-103, 105, 110, 112-3 / fr. 215-217: 72 / fr. 253, 3: 101.
- Hesychius, s.v. Βαρκαίοις ὅχοις: 42 / s.v. νύσσα: 35.
- Hippocrates, *Vict.*: 268.
- Homerus: 15, 28, 83, 87, 89, 90, 114, 136, 215, 237, 253, 258, 266-7, 277.
- Il.*: 86, 89-94, 100, 114, 220 / I 69-70: 196 / II 402: 64 / VI 143: 281 / VII 226-232: 192 / VIII: 48 / VIII 80 sqq.: 132 / 130: 253 / 282: 36 / IX 457: 254 / X 431: 50 / XII 445: 83 / XIV: 86, 101, 114 / XIV 160: 90 / 166-167: 87 / 166 sqq.: 87 / 216 sqq.: 90 / 217: 90 / 292 sqq.: 86 / 295-296: 87 / 313: 89 / 314: 89 / 315: 87 / 328: 87, 89 / 330-340: 87 / 331-332: 88 / 333 sqq.: 88 / 335-336: 88 / 338: 87, 92 / 338-339: 87 / 340: 92 / 360: 90 / XVI 453: 267 / XXIII: 150 / XXIII 104: 254 / 301 sqq.: 133 / 306-307: 133 / 318: 129 / 334 sqq.: 133 / 426-427: 38 / 465-466: 133 / 653-699: 136 / 690: 136 / 758: 35.
- Od.*: 216, 220, 256, 268 / I 10: 160, 204-5 / VIII 121: 35 / 268-269: 87 / 324: 88 / IX 457: 262 / X 493: 254 / XVI 287 (= XIX 6): 91 / XXI 406-409: 56 / XXII 41: 281.
- Horatius Flaccus, Q.: 15, 18.
- Hyginus, *Fab.* 167: 261.
- I**on Chius, *Vorsokr.* 36 B 2 (= test. 248 p. 75 Kern): 265.
- Ister Callimacheus, Περὶ τῶν Ἡλίου ἀγώνων, *ap. Schol. ad Pind. O.* VII 146 b, I p. 229: 138.
- L**asus lyricus, fr. 1 = *PMG* fr. 702: 274.
- Lolianus, P. Hordeonius, sophista Ephesius, *Phoenicica*: 261.
- Lysimachus Alexandrinus, *Nostoi*, *FGrHist* 382 F 6, *ap. Schol. ad Pind. P.* V 110, II p. 186: 51.
- M**enecles Barcaeus, *FGrHist* 270 F 3: 54.
- Mimnermus, fr. 1, 3 West: 90.
- N**onnus: 102.
- P**ausanias, I 8, 4: 47 / III 13, 4: 45 / VI 6, 5: 40 / 9, 4: 130, 298 / 9, 6 sqq.: 209, 212 /

- 11, 2-9: 212 / X 24, 5:
196.
- Phaedrus*: 15.
- Pherecydes Lerius, *FGrHist* 3 F
58, *ap. Schol. ad Apoll. Rh.*
II 498-527 a: 103.
- Philippus, vv. 3068-3069 Gow-
Page (*The Garland of Phi-*
lip): 38.
- Plato: 264, 278 / *Meno*: 259 /
Meno 81 b-c (= Pind. fr.
133): 228, 254, 259, 266,
274.
- Plutarchus, *Vitae*: *Arist.* 21: 50/
Rom. 28, 4-6: 209.
Moralia: *Mul. virt.* 260 D -
261 D: 54.
- Polemo, *ap. Schol. ad Pind. N. V*
89 b, III pp. 98-99: 138.
- Polybius, IX 27, 4-5: 289.
- Posidippus Pellaeus, *ap. Hellenis-*
tic Epigrams vv. 3126 sqq.
Gow-Page: 40 / *ap. Sup-*
plem. Hellenist. fr. 705 pp.
340-343: 272.
- Ptolemaeus, Claudius, *ap. Schol.*
ad Pind. Epimetr., III p.
311: 47.
- Pythagoras: 247, 265, 271, 276.
- S**appho 2: 37.
- Silius Italicus, Tiberius Catius
Asconius: 295.
- Simonides Ceus: 120-2, 151, 231-
4, 237-9, 257, 303-4, 313 /
Fragmenta 1 = *PMG* fr.
506: 122 / 6 = *PMG* fr.
511: 132 / 13 = *PMG* fr.
518: 122 / 93 = *PMG* fr.
598: 238 / *Epigr. adv.*
Epeium fr. 70 Diehl, *ap.*
Athen. X 456 e-f: 48.
- Solon: 35 / fr. 13, 9-13: 34 / fr.
13, 71-73: 34 / fr. 27, 11-12:
253.
- Sophocles: 18, 26 / *Ant.* 1115
sqq.: 264 / *El.*: 38 / *El.*
701-702: 42 / 720-722: 133 /
723: 133 / 741-742: 133 /
OT 158: 43.
- Stephanus Byzantius, s.v.
Κυρήνη: 102.
- Stesichorus: 69, 198.
- Strabo, V 4, 7, p. 246: 308 / VI
1, 5, pp. 256-257: 305 /
XIII 4, 6, pp. 626-627 (=
Pind. frr. 92-93): 291.
- T**heocritus, I: 69.
- Theognis 279-282: 253 / 481:
253.
- Theophrastus, *Char.*: 265.
- Theotimus: 65 / *De Cyrene*,
FGrHist 470 F 1, *ap. Schol.*
ad Pind. P. V 34, II pp.
175-176: 40, 64-5, 127.
- Thucydides: 285 / III 116: 293 /
VI 16, 2: 39.
- Timaeus Tauromenitanus: 302 /
FGrHist 566 F 21, *ap.*
Schol. ad Pind. N. IX 95 a,
III pp. 159-160: 301-2 / *ap.*
Diod. XI 49, 2: 209 / *ap.*
Diod. XI 66, 4: 209 / *ap.*
Diod. XI 72, 1: 315.
- V**ergilius Maro, P.: 295.
- X**enophanes, fr. 2 Gentili-Pra-
to: 241.
- Xenophon, *Hier.*: 303 / *Lac.* XV
9: 212 / *Mem.* II 6, 31 sqq.:
83.

C. ANONYMA

- Aethiopis*, ap. Procl. *Chrest.*, in Homeri *opera* V p. 106, 4 Allen: 132.
- Alcmaeonis*, fr. 2 Kinkel: 50 / fr. 3 Kinkel: 262.
- Fragmenta adespota*: 33 = *PMG* fr. 951 p. 512: 56 / 339 a + 340, in *Suppl. Lyricis Graecis* p. 114: 122.
- Hymni Homerici*: 203 / *Ap.* (III): 262 / *Ap.* 13: 39 / 126: 39 / 162: 49 / 538-541: 39 / *Cer.* (II) 1-2: 203 / *Merc.* (IV) 1 sqq.: 203.
- IG* XII 5, 444 (= *Marmor Parium*), p. 107: 293.
- Lamellae aureae orphicae*: 277 / A: 269 / A¹: 272, 274 / A¹ 1-9: 272 / A¹ 3: 275 / A¹ 5-7: 275 / A¹ 6: 276 / A¹ 8: 276 / A¹ 9: 276 / A²: 272, 274 / A² 1-7: 273 / A² 3: 275 / A² 6-7: 275 / A³: 272, 274 / A³ 1-7: 273 / A³ 3: 275 / A³ 6-7: 275 / A⁴: 272 / A⁴ 1-6: 273 / A⁵: 272 / A⁵ 1-5: 273 / A⁵ 3: 270-1 / B: 269, 274 / B¹: 270 / B¹ 1-11: 270-1 / B²: 270 / B² 1-9: 270-1 / B³⁻⁸: 270 / C: 273 / H: 269-71 / H 1-16: 269 / H 4: 271 / H 15-16: 264.
- Orphica* (ed. O. Kern): *Fragmenta* 32 c 4: 254 / 32 d: 254 / 229-230: 276 / 245, 1-2: 257 / 334: 257 / *Hymni*: 274 / *Theogoniae*: 248 / *Eudemii Theogonia*: 260-2, 275.
- Scholia, ad Apoll. Rh.* II 498-527 a, pp. 168-169 Wendel (= Pherecydes Leriū, *FGr Hist* 3 F 58): 103 / *ad Hes. Op.* 83: 37 / *ad Hom. Il.* XXIII 665 a: 48.
- SEG* IX 1, 77: 44 / IX 1, 86: 44 / IX 50, 45: 44.
- Suda*: 286 / s.v. Πίνδαρος: 46.
- Syll.³* 36: 40 / 36 a 14: 38 / 36 b 7: 38.
- Vita Pindari*, I p. 2, 14-16 Drachmann: 50.

D. AUCTORES RECENTIORES

Ahlert, P.: 105.

Ahlwardt, Chr. W.: 4, 6, 16.

Ahrens, H. L.: 4, 27.

Albini, U.: 185.

Alden, M. J.: 152.

Alderink, L. J.: 260.

Allen, D. Cameron: 224.

Allen, T. W.: 39, 59.

Ardizzone, A.: 23, 25.

Auberson, P.: 67.

Augello, C.: 295.

Barrett, W. S.: 6, 41, 59, 110,
122, 315-6.

Beazley, J. D.: 50, 59.

Benedictus, Jo.: 6, 10.

Bergk, Th.: 5, 18, 23, 26, 64,
104, 257, 264.

Bernardini, P. Angeli: 54, 58-9,
105, 117, 120-1, 134, 139.

Bieler, L.: 152.

Boeckh, A.: 4-6, 15-6, 27-9, 73,
131, 135, 141, 255, 311,
319.

Bongars, J.: 32.

Bornemann, L.: 2, 4, 19.

Bothe, Fr. H.: 6, 15, 26.

Bowersock, G. W.: 156.

Bowra, C. M.: 35-6, 59, 218.

Brandon, S. G. F.: 268.

Braswell, B. K.: 8, 12.

Brelich, A.: 43, 52, 59, 209, 211,
217-8, 238.

Bremmer, J.: 245, 248, 267-8.

Breslin, J.: 273.

Brubachius, P.: 9.

Brunel, J.: 50, 59.

Bundy, E. L.: 47, 53, 59, 71,

149.

Burkert, W.: 156, 245, 247-9,
256, 260-1, 265-6, 268, 272,
279.

Burnett, A.: 34, 59.

Burton, R. W. B.: 28, 35, 37, 39,
59, 73, 78, 81, 84-5, 90, 98,
103, 106, 110, 126, 156.

Bury, J. B.: 139, 141.

Calame, C.: 114, 160.

Calder III, W. M.: 24.

Callierges, Z.: 9.

Canter, G.: 252.

Carey, Chr.: 23-4, 42, 47, 59, 74,
84-5, 88, 95-6, 133.

Casaubon, I.: 31-2.

Castagna, L.: 25.

Cataudella, Q.: 22.

Cazzaniga, I.: 25.

Ceporinus, J.: 4, 9, 28.

Cerri, G.: 26.

Chamoux, F.: 35, 37, 39, 50-1,
54-5, 59, 64, 67, 80, 95, 98-
9, 102-3, 105, 304.

Chirassi Colombo, I.: 221,
225-6.

Christ, W.: 19, 135, 140.

Cingano, E.: 59, 65, 128.

Claudel, Paul: 278.

Claus, D. B.: 245, 248, 267.

Cole, S. G.: 245, 248, 263-4,
272.

Conway, R. S.: 276.

Cornford, F. M.: 211.

Crotty, K.: 218.

Dante Alighieri: 313.
 Davies, J. K.: 42, 59.
 Davies, M.: 47, 59.
 Davison, J. A.: 226.
 Dawe, R. D.: 26, 264.
 Del Grande, C.: 22.
 Demand, N.: 262.
 Détienne, M.: 219, 232, 237,
 260.
 Dickie, M. W.: 45, 59.
 Diels, H.: 245, 273.
 Dihle, A.: 267-8.
 Dissem, L.: 73, 133.
 Dodds, E. R.: 261.
 Dornseiff, F.: 160.
 Duchemin, J.: 73, 98, 102, 213,
 230, 292-3, 319, 325.
 Dunbabbin, T. J.: 41, 59.

Ebert, J.: 117, 124, 135.
 Eliot, T. S.: 278.
 Erbse, H.: 48, 59.
 Estienne, H.: 9, 31-32.
 Estienne, P.: 32.
 Estienne, R.: 32.

Färber, H.: 193.
 Farnell, L. R.: 25, 45, 60, 78, 98,
 127, 140, 155, 162, 174, 178,
 183, 192, 247.
 Fennell, Ch. A. M.: 6.
 Feyerabend, B.: 270.
 Finley, J. H., Jr.: 210, 224.
 Finley, M. I.: 39, 60, 118, 241.
 Floyd, E. D.: 69.
 Foti, G.: 248.
 Fraccaroli, G.: 25.
 Fraenkel, Ed.: 11, 37, 60.
 Fränkel, H.: 54, 60, 81, 83,
 85, 98, 109, 110, 156, 202,
 231-2.

Frazer, J. G.: 211.
 Friis Johansen, H.: 24.
 Fritz, K. von: 267.
 Froidefond, C.: 60.
 Furley, W.: 268.

Gallavotti, G.: 270.
 Gaspar, C.: 300.
 Genette, G.: 157, 159.
 Gentili, B.: 26, 118, 122, 152,
 212, 221, 232.
 Gerber, D. E.: 24, 32, 36, 38, 50,
 55-6, 60, 127, 156, 160,
 249.
 Gernet, L.: 231, 250, 325.
 Giannini, P.: 26, 65, 129.
 Gigante, M.: 248.
 Gil, J.: 270.
 Gildersleeve, B. L.: 26, 56, 60,
 64, 77, 85, 88, 93, 110.
 Gnoli, G.: 216.
 Goodchild, R. G.: 51, 60.
 Graf, F.: 248, 279.
 Grenfell, B. P.: 25.
 Guthrie, W. K. C.: 207, 246,
 261, 276.
 Gzella, S.: 40, 60.

Hadas, M.: 232.
 Halliday, W. R.: 39, 59.
 Hamilton, R.: 36, 46, 60, 72.
 Hampe, R.: 246-7, 251, 259,
 266.
 Hardie, A.: 48, 60.
 Harris, A.: 13.
 Harris, H. A.: 118, 135-6.
 Hartung, J. A.: 4-6, 17, 24, 26.
 Harvey, A. E.: 47, 60.
 Havelock, E. A.: 212.
 Henrichs, A.: 248, 254, 261.
 Hermann, G.: 13-6, 18, 36, 73,
 140.

Herwerden, H. van: 19, 26.

Heyne, Chr. G.: 8, 12-3, 54.

Heyse, P.: 81.

Hillis, W. B.: 246.

Holm, A.: 311.

Hornblower, S.: 40, 55, 60.

Hunt, A. S.: 25.

Hurst, A.: 22, 167-8.

Huxley, G.: 112, 185.

Illig, L.: 75, 78, 82, 85-7, 89,
90, 92-4, 98, 100.

Irigoin, J.: 9.

Janko, R.: 248, 269-70.

Jebb, R. C.: 37, 49, 60.

Jongh, A. de: 258.

Kaibel, G.: 273.

Kapsomenos, S. G.: 22.

Kassel, R.: 326.

Kayser, K. L.: 16.

Kern, O.: 246, 248, 254, 257,
265, 276.

Kirk, G. S.: 246.

Kirkwood, G. M.: 44, 47, 60, 73,
84-5, 91, 94, 96, 103, 110,
249, 257-8.

Köhnen, A.: 23-4, 38, 43, 52,
60, 71, 118, 143, 156, 160,
185.

Komornicka, A.: 156.

Kraay, C. M.: 37, 60.

Kramer, K.: 118, 139.

Kranz, W.: 47, 60, 245.

Kromer, G.: 156.

Krummen, E.: 60.

Landreth, M. C.: 23.

La Rosa, V.: 307.

Lee, H. M.: 120, 137.

Leeuwen, J. van: 162, 170, 246,
250, 255, 258.

Lefkowitz, M. R.: 36, 40-2, 46-7,
49, 52, 57, 60-1, 78, 118,
126, 160, 188, 242, 258.

Lehnus, L.: 22, 24-5, 185, 202,
234, 249.

Lepore, E.: 308, 311.

Linforth, I. M.: 246, 260, 265,
282.

Lloyd-Jones, H.: 25, 35, 37, 49,
55, 61, 71, 195-6, 248, 270,
272, 279, 305.

Lobel, E.: 6.

Long, H. S.: 266.

Lübbert, E.: 102.

Luppe, W.: 270.

Lyde, L. W.: 43, 61.

Macchioro, V.: 282.

MacGibbon, D.: 267.

Macleod, C. W.: 46, 61.

Maddoli, G.: 302-3, 310.

Maehler, H.: 1, 4-7, 27, 36-8, 61,
127, 188, 258.

Malten, L.: 36, 45, 61, 78, 98,
102, 256.

Manutius, Aldus: 2, 8, 9.

Marcovich, M.: 248, 270.

Mayer, B. F.: 248.

Meillier, C.: 44, 61.

Meineke, A.: 18.

Merkelbach, R.: 24, 248, 273.

Mess, A. von: 326.

Mezger, F.: 37, 61, 73, 85, 105,
110.

Mingarelli, G. L.: 11, 12, 19.

Miralles, C.: 202, 230.

Mitchell, B. M.: 35, 40, 54-5, 61,
65.

Mommesen, Tycho: 5, 6, 18, 27,
254, 266-7.

Morel(ius), G.: 9.
 Moretti, L.: 38, 61, 118, 132.
 Müller, G.: 264.
 Müller, K. O.: 309.
 Mullen, W.: 34, 47-9, 59, 61,
 156, 193.
 Musurus, Marcus: 9.

Nagy, G.: 213, 220, 238.
 Nairn, J. A.: 22.
 Nash, L. L.: 109, 111.
 Negris, A.: 4.
 Newman, F. S.: 250.
 Newman, J. K.: 250.
 Nilsson, M. P.: 45, 51, 61, 246,
 256, 260.
 Norden, Ed.: 251.
 Norwood, G.: 156, 175, 202.

Olivieri, A.: 274.

Page, D. L.: 6, 37, 44, 61,
 254.
 Paioni, G.: 221.
 Parker, R.: 37-8, 50, 61, 248,
 260, 265-6.
 Parsons, P.: 35, 272.
 Patrucco, R.: 137.
 Pauw, J. C. de: 10-13, 16-7, 31.
 Pavese, C. O.: 22, 25, 40, 61,
 120, 323-4.
 Pearson, A. C.: 43, 50, 61-2.
 Pelagatti, P.: 295, 307.
 Péron, J.: 23, 180.
 Pfeiffer, R.: 31.
 Pfister, Fr.: 62.
 Pini, G.: 23.
 Pleket, H. W.: 39, 60, 118, 121.
 Poliakoff, M.: 40, 62, 136.
 Pòrtulas, J.: 227.
 Post, L. A.: 19.

Privitera, G. A.: 7, 23-4, 26, 118,
 129, 132, 149.
 Puech, A.: 85, 96, 98, 132, 135,
 192, 286-7, 291-2, 295, 300,
 306, 308-9, 317.
 Pugliese Carratelli, G.: 248,
 308.
 Putnam, M. C. J.: 156.

Quincey, J. H.: 156.

Rabelais, François: 282.
 Rauchenstein, R.: 17.
 Raven, J. E.: 246.
 Reinach, S.: 260.
 Renehan, R.: 22.
 Richter, G. M. A.: 47, 62.
 Rico, M.: 249.
 Ritter, C.: 75.
 Rivier, A.: 156, 172, 175, 202.
 Robbins, E.: 74, 79, 97, 101.
 Robert, C.: 198.
 Rodi, L.: 25.
 Rohde, E.: 246-7, 252-5, 266-7.
 Romilly, J. de: 202.
 Rose, H. J.: 207, 260.
 Rose, P. W.: 142.
 Roussel, D.: 45, 62.
 Roux, G.: 39, 62.
 Rowell, H. T.: 224.
 Rudhardt, J.: 203.
 Rusyaeva, A. S.: 248.

Sabbatucci, D.: 226, 229.

Sanders, E. P.: 248.
 Schadewaldt, W.: 254.
 Schaefer, G. H.: 13.
 Schefold, K.: 48, 62.
 Schmid, Erasmus: 4-6, 8-10,
 12-3, 16, 27-8.
 Schmidt, Moriz: 5, 18, 23, 26.

Schneidewin, Fr. W.: 4, 27, 73.
 Schofield, M.: 246.
 Schroeder, O.: 2, 7, 8, 19, 20, 23,
 25, 47, 53, 62, 71, 80, 85,
 98-9, 106, 110.
 Schwickert, J.: 4, 19.
 Schwyzer, Ed.: 264.
 Segal, Ch. P.: 137, 210.
 Severyns, A.: 145.
 Seyffert, M. L.: 264.
 Shackle, R. J.: 23.
 Sicking, C. M. J.: 188.
 Sickle, J. Van: 113.
 Sikes, E. E.: 39, 59, 196.
 Slater, W. J.: 24, 47-8, 52, 62,
 75, 110, 155-6, 158, 162,
 182.
 Snell, B.: 1, 4-7, 27, 31, 90.
 Solmsen, Fr.: 255.
 Sourvinou-Inwood, C.: 52, 62.
 Stadtmüller, H.: 251.
 Stauffenberg, A. von: 296.
 Ste Croix, G. E. M. de: 42, 62.
 Stegmann von Pritzwald, K.:
 24.
 Stengel, P.: 53, 62.
 Stephanus: cf. Estienne.
 Stinton, T. C. W.: 50, 62.
 Stucchi, S.: 51, 62, 67.
 Studniczka, F.: 98.
 Sulzer, A. I.: 23.

Tannery, P.: 260.
 Tarrant, R. J.: 37, 62.
 Theiler, W.: 24.
 Thiersch, Fr. W.: 16.
 Thummer, E.: 47, 62, 149,
 226.
 Tigerstedt, N. E.: 45, 62.
 Tinnefeld, F.: 249.
 Turyn, A.: 7, 17, 19, 20, 26-7.

Unger, R.: 264.

Vallet, G.: 67, 297, 299, 301,
 306.
 Vernant, J.-P.: 216.
 Vetta, M.: 46, 62.
 Vian, F.: 50, 62.
 Villard, F.: 67.
 Vivante, P.: 156.

Walker, R. J.: 22.
 Wasserstein, A.: 22.
 Webster, T. B. L.: 48, 62.
 Wecklein, N.: 26.
 Welcker, F. G.: 73, 80.
 Welsted, R.: 10.
 West, M. L.: 49, 62, 246, 248-9,
 251, 260-2, 265.
 West, R.: 10.
 West, St.: 41, 62, 65.
 Whitman, C. H.: 210.
 Whittle, E. W.: 210.
 Wide, S.: 45, 62.
 Wilamowitz-Moellendorff, U. v.:
 13, 14, 17, 20, 23, 26, 28-9,
 37, 47, 54, 62-3, 78, 84, 98,
 104, 118, 129, 228-9, 246-7,
 249, 251, 254-6, 258, 264,
 266, 278, 282, 286, 319.

Will, Ed.: 309-10.
 Williams, F.: 43, 45, 63, 103.
 Willis, J.: 232.
 Wind, E.: 58, 63.
 Winnington-Ingram, R. P.: 82,
 85, 103.
 Woodbury, L.: 8, 24, 73, 81, 83-
 5, 89, 118, 120, 149, 255,
 324.
 Wuellner, W.: 248.

Y oung, D. C.: 24, 29, 35, 52,
63, 78, 109, 132, 172-5, 199,
201-2, 322-3.

Z ambelli, M.: 304.
Zuntz, G.: 246-9, 259-60, 263-4,
268-70, 273-5.

INDEX NOMINUM

N. B. *Deorum, heroum, virorum, mulierum, gentium rerumque divinarum nomina minutis rectis, geographicā nomina minutis obliquis scripta sunt.*

A

- achaei: 66.
Achilles: 75, 100, 162, 168-9,
171, 186, 212, 214, 216, 219-
21, 255-6, 259, 277.
Acragas, flumen Siciliae: 289.
Acron, pater Psaumios Camar-
inati: 294.
Adrastea: 261.
Adrastus: 147.
Aeacidae: 53, 96, 146, 179-81,
221.
Aeacus: 46, 95, 219.
Aegidae, gens Attica: 45, 56.
Aegimius, pater Dorum: 44,
182, 309.
Aegina, filia Asopi, mater Aeaci:
46, 75, 95.
Aegina, insula: 46, 48-9, 139, 146,
183.
Aeginetae: 96, 146, 221.
Aegyptii: 265.
Aeneas, χοροδιδάσκαλος: 48-9.
Aesculapius: 77-8, 100.
Aetna, mons: 291-3, 322-3,
325-7.
Aetna, oppidum Siciliae: 153, 209,
240, 302, 305-7, 309, 314,
319-20, 322-3, 326-7.
Africa: 80.
Agamemnon: 64, 165, 254.
Agave: 251.
Agesidamus, pater Chromii Aet-
naei: 153.
*Agesidamus Locrus (victor, O.
X, XI):* 125, 134, 319.
Agnone, urbs provinciae Molisae:
274.
Agrigentini: 301, 311, 314.
Agrigentum: 131, 246, 250, 258,
263, 286, 288-90, 296-9,
300, 304, 307, 311, 313-5,
318, 321-2, 326-7.
Aiatus, athleta: 132.
Ajax: 111, 145, 192, 212, 214-5.
Alcibiades, dux Atheniensium:
39.
Alcimidas Aegineta (victor, N.
VI): 5, 139-40, 144.
Alcmaeon, heros: 53.
Alcmaeonidae, gens Attica: 42,
126.
Alcmene: 73, 75, 99, 100, 109,
112.
Alcyoneus: 134.
Aleuadae: 152.
Alexandrini: 138.
Alexidamus, victor: 72-3, 100,
104, 106-8, 112.
Alpheus, flumen Peloponnesi: 39,
126, 290.
Altis, locus Olympiae Iovi sacer:
51.
Amphitryon: 73, 109, 111-2,
163, 187.
Anaxilaus, tyrannus Reginorum:
296-300, 304-5, 307, 311,
315, 319.
Antaeus: 104, 106.
Antenor: 50, 56.
Antenoridae: 50-1, 56.

- Anticlea, mater Ulixis: 268.
 Antilochus, filius Nestoris: 132-3.
 Aphrodite: 36-7, 86-8, 90, 92-3, 96, 107, 313.
 Apollo: 35, 37-9, 42-5, 48, 50-3, 57, 64, 73-4, 76-103, 105-8, 112-5, 130, 173-4, 201, 209, 219, 221, 251, 262, 288-9, 313.
 Ἀρχαγέτας: 43.
 Κάρνειος: 44-5, 50-2, 67.
 Χρυσοκόμας: 175.
 Arcesilaus, filius Batti IV, ultimus rex Cyrenaeorum: 34-41, 43, 48, 52-7, 65-7, 127-8, 130, 189, 201.
 Ares: 30, 87-8, 290.
Argi, urbs Argolidis: 44, 104, 181.
 Argivi: 181.
 Argonautae: 83, 156, 187-8, 190.
 Aristaeus, filius Apollinis et Cyrenes: 77-9, 95-7, 100-3, 105-6, 115.
 Ἀγρεύς: 101.
 Νόμιος: 101.
 Aristagoras Tenedius, prytanes (*N. XI*): 139, 200.
 Aristomenes Aegineta (victor, *P. VIII*): 135.
 Aristonous Gelensis: 301-2.
 Aristoteles = Battus I: 45, 50, 130.
 Artemis: 290.
 Asopidae: 46.
 Asopodorus, pater Herodoti Thebani: 149.
Asopus, flumen Boeotiae: 49.
 Astylus Crotoniates, victor: 122.
 Athena: 161, 173, 175, 190-1, 261.
Athenae: 126, 141.
 Athenienses: 308.
 Autolycus, filius Namertidae, victor: 122.
- B**arce, filia Antaei (?): 105.
 Bassidae, gens Aeginetica: 139, 144.
 Battiadae: 36, 44, 54, 65.
 Battus I, conditor Cyrenes: 42-3, 45, 50-2, 56, 65, 67, 92, 102, 130, 240.
 Bellerophon: 185.
 Berenice, filia Magas et Apamae, regina Cyrenaeorum: 42.
 Boreas, ventus: 136.
 Brimo = Persephone: 279.
 Brimos = Iacchus: 279.
- C**admeides: 251.
 Cadmus: 162, 168, 170, 251, 255-6, 259, 277-8, 281.
 Caecilia Secundina: 272-3.
 Calchas, filius Thestoris: 196.
Callipolis, oppidum Calabriae: 297.
 Camarina, nympha: 295.
Camarina (= Cammarana), oppidum Siciliae: 287, 294-6, 299, 317, 323-4, 326-7.
Campania: 308, 311.
 Carrhotus, filius Alexibii, auriga: 36-41, 53-4, 56, 64, 127-30.
Carthago: 296-7, 299.
 Cassandra: 165.
Castalia, fons Apollini Musisque sacer: 36.
 Castor: 34-5, 57, 149, 222-3.

- Catina*, sive *Catana*, oppidum *Siciliae* (postea *Aetna*): 291, 297, 305-7, 310, 314-5, 320, 322.
- Chalcidenses*: 308.
- Charites*: 109.
- Chiron*: 43, 76-96, 98-101, 106, 108, 114-5, 319.
- Chromius Aetnaeus* (victor, N. IX): 30, 41, 147, 153, 301-2, 319.
- Chronos*: 165, 168, 189, 228, 255-6, 261, 277.
- Cilicia*: 163, 292.
- Cleander*, frater Hippocratis, ty-
rannus *Gelensium*: 297-8.
- Cleander*, filius Hippocratis: 298.
- Cleomedes Astypalaeensis*, vic-
tor: 209, 211-2.
- Cleonymidae*, gens *Lacedaemo-
nia*: 42, 148.
- Clotho*: 38.
- Clytaemnestra*: 165.
- Cnosus*, urbs *Cretae*: 316.
- Corcyra*: 327.
- Corinthus*: 327.
- Coronis*, filia Phlegyae, mater
Aesculapii: 43, 77-8, 80,
112-3.
- Creta*: 261-2, 270.
- Cretes*: 39, 262.
- Crisa*, oppidum *Phocidis*: 38.
- Crius Aegineta*, victor: 122.
- Cronidae*: 54, 57.
- Croton*, urbs *Bruttiorum*: 303.
- Cumae*, oppidum *Campaniae*: 264,
291-2, 304, 308, 311, 320.
- Cumani*: 308.
- Curetes*: 261.
- Cyclops*: 253.
- Cynicus*: 134, 256.
- Cyprus*: 161.
- Cyra*, fons *Cyrenaicus*: 102.
- Cyrenaei*: 46, 50, 52, 95, 128,
130.
- Cyrenaica*: 189.
- Cyrene*, nympha, filia Hypsei,
regis *Lapitharum*, et neptis
Penei: 37, 43, 45, 54, 72-84,
87-108, 111-5, 209.
- Cyrene*, urbs *Libya*: 35-7, 40, 42,
44-5, 50-2, 54, 56, 64-7, 71,
75, 80, 92, 94, 99, 100, 102-
3, 112, 127, 240, 254, 322,
326.
- D**anai: 215.
- Danaides: 72-3, 104, 107-8, 111.
- Delos*: 290.
- Delphi*: 209.
- Delphi* (cf. etiam *Pytho*): 37, 39,
43, 50, 75-6, 96-7, 131, 196,
209, 212, 221-2, 262, 285,
287-9, 304, 313.
- Demarete*, filia *Theronis* et *Ge-
lonis* uxor: 304.
- Demeter*: 43, 203, 247, 274.
- Demodocus*, *Phaeacum* cantor
apud *Alcinoum* regem: 48.
- Demophilus*, exsul: 128.
- Diagoras Rhodius* (victor, O.
VII): 124, 174, 190-1, 201.
- Dinomenes*, filius *Hieronis I*, rex
Aetnaeorum: 302, 305, 308,
315.
- Dinomenidae*: 286, 296, 298,
300-3, 317.
- Dionysus*: 249, 260-5, 274-5,
279, 313.
- Zαγρεύς*: 262.
- Dioscuri*: 220.
- Dores*: 44-5, 309, 316.

Dysaules, pater Eubuleos et
Triptolemi: 274.

Echion, filius Hermae, Argonauta: 95.

Echo, nympha: 52.

Eleusin: 226, 248, 263-4, 269,
272, 274, 279.

Eleutherna, oppidum Cretae: 270.

Elis, regio et urbs Peloponnesi:
41.

Elysium: 224, 256.

Emmenes, avus Theronis: 296.

Emmenidae, gens Agrigentina:
41, 131, 170, 250, 256, 279,
286, 288-9, 296, 298-300,
311, 314, 317-8, 320.

Epeus, filius Panopei: 136.

Epharmostus Opuntius (victor,
O. IX): 124, 136, 141.

Ephyraei, gens Thessala: 49.

Epigoni: 251.

Epimenides Cres: 262.

Erechtheidae, gens Atheniensis:
44.

Erinus, Argonauta: 317.

Ergoteles Himeraeus (victor, *O.*
XII): 316-7.

Erinys: 251.

Erixo, uxor Arcesilai II: 54.

Erytus, filius Hermae, Argonauta: 95.

Etrusci: 308.

Euadne: 88.

Eualcides Eretriensis, victor:
122.

Euboea: 299.

Eubuleus sive Eubulus (= Hades? = Dionysus?), nomen propitiabile: 272-4.

Eucles (= Hades? = Κλύμενος?), nomen propitiabile: 272-4.

Euclides, filius Hippocratis:
298.

Euesperides (sive *Euesperis*, sive *Hesperis*), oppidum Cyreniacae, prope Benghazi situm: 40, 127.

Eumolpus: 279.

Euphamus, Argonauta: 189.

Euphemus, Arcesilai sodalis: 40, 65.

Euripus, sinus: 165.

Europa: 179.

Euryalus: 136.

Eurypylus, filius Heraclis: 83.

Euthymenes Maenalius, victor:
145.

Fortuna: 316.

Gades, oppidum Hispaniae Baeticae: 179.

Gaia: 95, 270-2, 275.

Gela, urbs Siciliae: 262, 296-9,
302, 315.

Gelas, flumen Siciliae: 304.

Gelenses: 153, 298.

Gelo, filius Dinomenis, tyrannus
Syracusanorum: 130, 286,
296, 298-9, 301-2, 304-5,
314.

Gephyraei: 45.

Glaucus Carystius, victor: 122.

Graeci: 50, 58, 67, 113, 142, 198,
200, 207-10, 219, 229, 239,
252, 268, 278.

Graecia: 40, 144, 231, 279, 311.

Gratiae: 39, 46.

Hades: 216-7, 254, 256, 262, 266, 269-70, 274, 277.
Hagesias Syracusanus (victor, *O. VI*): 41, 301.
Hamilcar, dux Carthaginensium: 305.
Hector: 83, 105, 192, 255.
Helena: 50.
Helios: 175, 190-1.
Helorus, *flumen Siciliae*: 30, 147, 153, 301-2.
Hephaestus: 87, 161, 292.
Hera: 86-92, 94, 114, 165.
Heracles: 44, 74, 102, 109, 112, 124, 134, 145, 163-4, 187, 189, 248, 250, 279.
Heraclidae: 308.
Heracles columnae: 180.
Hermes: 95, 176, 203.
Hermotimus, e Pedasis: 268.
Herodotus Thebanus (victor, *I.* I): 42, 65, 129, 149, 176.
Hiero I, tyrannus Syracusorum: 33, 36, 38, 41-3, 46, 48, 53-6, 66, 75, 103, 112, 115, 126-7, 153, 160, 178, 188, 209, 240, 286-7, 291, 299-311, 314-5, 318-20, 323.
Himera: 240, 287, 296-7, 299, 300, 304-8, 310-1, 315-7.
Hipparis, *flumen Siciliae*: 294-5.
Hippocles Thessalus (victor, *P. X*): 142-3, 152.
Hippocrates, tyrannus Gelen-sium: 153, 297-8, 302.
Hippodamea: 107.
Hippolyte, Amazon: 90-1.
Hippolytus: 83.
Hipponium = *Vibo Valentia*, *oppidum Bruttiorum*: 248-9, 264, 269, 270.

Hister, *flumen*: 163, 187.
Histria: 187.
Horae: 95.
Hyllus, filius Heraclis et Deianira: 308-9.
Hyperborei: 111, 143, 152.
Hypsa, *flumen Siciliae*: 289.

Iacchus (= Dionysus): 263, 279.
Iamus, filius Apollinis: 111.
Iason: 93, 100, 158, 194, 198, 200-1.
Ida, *mons Cretae*: 86-7, 94, 261.
Inô: 171, 251, 281-2.
Iolaus, filius Iphiclis: 108-10, 112.
Iolcus, *oppidum et portus Thessaliae*: 198.
Iphicles: 109.
Iphigenia: 165.
Irasa, *locus Cyrenaicus*: 73, 104-5, 107.
Ismenium, *sacellum prope Thebas situm*: 212.
Isthmus: 131, 141.
Italia: 264, 322.
Italia meridionalis: 277.
Itea, *locus prope Delphos situs*: 38.
Ixion, rex Lapitharum: 165.

Labdacidae: 200.
Lacedaemon (cf. etiam *Sparta*): 44, 46.
Lacedaemonii (cf. etiam *Spartiates*): 46.
Lachesis: 175.

Ladice, Cyrenaea mulier: 37,
54.
Laiadae: 251.
Lamis Megareus: 240.
Lampon, pater Pytheae et Phylacidae: 145.
Lampromachus, victor: 141.
Laos, colonia Sybaritarum: 303.
Leontini, oppidum Siciliae: 291,
297, 299, 306, 310.
Lethe, fons: 271.
Leuce, insula in Ponto Euxino sita:
256.
Libya: 51, 74, 77-80, 91-7, 101-3,
106-8, 113-5.
Libyes: 105, 107.
Lycymnus: 173, 175.
Locri Epizephyrii, urbs Bruttiorum:
264, 305, 315.

Magna Graecia: 263-4, 279,
303.
Magnesia: 98, 101.
Marathon, oppidum Atticae: 141.
Medea: 79, 92-3, 188, 190,
200-1.
Megacles Atheniensis (victor, *P.*
VII): 42.
Megara: 51.
Megara Hyblaea, oppidum Siciliae:
240, 299.
Melesias Aegineta, praecceptor
certaminis gymnici: 40.
Melissus Thebanus (victor, *I.*
III/IV): 42, 124, 134, 148.
Menelaus: 38, 50, 228, 256.
Messana: cf. *Zancle*.
Midas Agrigentinus (victor, *P.*
XII): 288-9, 318.
Mnemosyne: 238.
Musae: 53, 157, 166, 212, 214,
238, 242, 312.

Naxos, urbs Siciliae: 291, 297,
305-7, 310, 326.
Neapolis: 308, 311.
Nemea, urbs Argolidis: 41-2, 140-
1, 145, 184, 285.
Nemea, flumen: 49.
Neoptolemus: 220-2.
Nestor, rex Pyliorum: 133.
Nicasippus, cantor: 48, 314.
Nicomachus, auriga: 41, 132-3.
Nisus, rex Megarensium: 51.

Oanis, flumen Siciliae (= *Rifris-colaro*): 294-5.
Oceanus: 179, 180, 256, 277.
Oedipus: 44, 69, 251, 278.
Oenomaus: 18, 188.
Olbia, colonia Graecorum ad Borys-thenem sita: 249, 265.
Oligaethidae, gens Corinthia: 40,
122, 141.
Olympia: 33, 39, 50-1, 54-5, 103,
120, 125, 127, 130-1, 140-1,
186 (*templum Iovis*), 222,
250, 285, 287, 298, 300, 306,
314.
Olympus, mons: 185, 250.
Opheltes, sive Ephialtes, heros:
51.
Orestes: 42, 200.
Orillas, victor: 122.
Orion: 140-1, 268.
Ortygia, insula in Syracusarum sinu sita: 290.

Paestum = *Posidonia, oppidum Lucaniae*: 240.
Pallas: 251, 294.
Pamphylius: 308.
Panathenaica solemnia: 138.
Paris: 221.

- Parnasus, mons Phocidis:* 38.
Parthenope, oppidum Campaniae: 308.
Pegasus: 185.
Peleus: 90-1, 115, 134, 162, 168, 179, 195, 212, 219, 255-6, 259, 277.
Pelias, rex Thessalorum: 158, 194, 198.
Pelion, mons Thessaliae: 76, 78, 91-2, 94, 98, 102.
Peloponnesus: 306, 310.
Pelops: 38, 50, 52, 107, 160, 186, 188-9, 194, 202, 210, 222.
Peneus, flumen Thessaliae: 98-9.
Pentheus: 249.
Persae: 152.
Persephone: 8, 52, 217, 228, 247, 255, 259-63, 266, 273-6, 278-9, 289-90.
Perseus: 143, 152.
Petelia, oppidum Bruttiorum: 270.
*Phalaris, tyrannus Agrigentino-
rum:* 297, 309.
Pharsalos, urbs Thessaliae: 270.
Pherenicus, equus Hieronis: 36, 39, 55, 75, 111, 115, 126-7, 306.
Pheretime, uxor Batti III: 54.
Phidolas, athleta: 132.
Philippus Arcas, victor: 124.
Philoctetes: 310, 314.
Phintis, auriga: 41.
Phricias, pater Hippoclis: 142-3.
*Phylacidas Aegineta, frater Py-
theae (victor, I. V, VI):* 145-6.
Pierides: 292.
Pisa, oppidum Elidis: 41.
Pitane, vicus Lacedaemonius: 158.
Pitheciusani: 308.
Plataeae, oppidum Boeotiae: 149.
Plataeenses: 50.
Pleiades: 140-1.
Pluto: 274.
Plutus: 279.
Pollux: 149.
Polynices: 251.
Polytimidas, athleta: 140.
*Polyzelus, frater Hieronis et Ge-
lonis:* 302-4, 319.
Posidon: 38, 42, 100, 133, 160, 186, 188, 194, 313.
Priamus: 221.
Prometheus: 269.
Psalychiadae, gens Aeginetica: 145-6.
*Psaumis Camarinus (victor, O.
IV, V):* 41, 294-6, 317, 323.
Pylus, oppidum Messeniae: 44.
*Pytheas Aegineta (victor, N. V;
cf. I. V 61):* 125, 145.
Pytho (= Delphi): 39, 53, 75-6, 79, 90, 125, 127, 131, 141.
- P**egium, urbs Bruttiorum: 296.
Rhadamanthus: 162, 168, 255-6, 272, 277.
Rhea: 30, 255, 261.
Rhodii: 173.
Rhodos, nympha: 190-1.
Rhodos, insula: 173-5, 190-1, 201.
Roma: 272.
- S**alamis, insula: 146.
Scydrus, colonia Sybaritarum: 303.
Scyles, princeps Scytharum: 249.
Scylla, saxum: 305.
Sele = Silarus, flumen Lucaniae: 198.

- Selinus, oppidum Siciliae:* 296-7, 315.
Semele: 251, 261, 264, 281-2.
Sicilia: 36, 247, 250, 263, 285-8, 290-2, 296-8, 306, 312, 315, 318-24, 326-7.
Siculi: 315.
Sicyon, urbs Achaiae: 147, 153.
Silenus: 253.
Socrates: 259.
Sogenes Aegineta (victor, *N. VII*): 115, 137.
Sparta: 42, 45, 56, 143, 211-2, 309.
Spartiates: 44.
Strepsiades Thebanus (victor, *I. VII*): 39, 124, 148.
Sybaris, urbs Brutiorum: 303.
Syracusae: 30, 41-2, 48, 153, 160, 286, 290-1, 296-9, 302, 306-8, 310-1, 315, 319, 322-3, 326-7.
Syracusani: 301, 315-6.
- T**antalus: 164, 252, 268.
Tarentum, urbs Calabriae: 297.
Tartarus: 292.
Taygetus, mons: 309.
Telamo: 145.
Telesicles Cyrenaeus (victor, *P. IX*): 65-6, 71-6, 79, 94-8, 101, 103-4, 107-13, 115.
Telines, hierophanta: 298.
Terillus, tyrannus Himeraeorum: 296, 298-9.
Teucer: 161.
Theagenes Thasius, victor pluriū certaminum: 40, 212.
Theandridae: 184.
Thebae, urbs Boeotiae: 46, 109, 134, 212, 229, 251, 262.
Thebani: 44, 46, 125.
- Thebe, filia Asopi: 46.
Themistius, victor: 145.
Theoxenia solemnia: 212.
Theoxenus, amicus Pindari: 46.
Thera, insula: 44-5, 91, 189.
Theraei: 43.
Theron, tyrannus Agrigentinorum: 33-4, 41, 55, 66, 131-2, 161-2, 168-72, 200, 227-8, 236, 240, 246-7, 250-2, 258-9, 262-3, 277-9, 287-9, 296-301, 304-7, 311-2, 314, 316, 318-9, 321.
Theron, tyrannus Selinuntiorum: 297.
Thersander: 251.
Thessali: 101, 152.
Thessalia: 49, 79, 95, 99, 101, 143, 152, 270.
Thessalus, pater Xenophontis Corinthii: 141.
Thetis: 89, 115, 134, 179, 186, 195, 219.
Thorax, rex Thessalorum, e Aleuadarum gente: 152.
Thrasybulus, filius Xenocratis Agrigentini: 41, 46, 53, 65, 131-3, 291, 302, 304, 312-5, 318, 321.
Thrasydaeus, filius Theronis: 304, 311-2.
Thurii, oppidum Lucaniae: 247, 270, 272.
Thyone, mater Dionysi: 76.
Timasarchus Aegineta (victor, *N. IV*): 134.
Timocritus, pater Timasarchi Aeginetae: 184.
Timodemidae: 141, 192.
Timodemus Acharneus (victor, *N. II*): 140, 191-2.
Tiresias: 254.

Titanes: 257, 260-2, 269, 272,
275.

Tlepolemus: 172-4, 191.

Troes: 50, 66.

Troia: 50, 114, 146, 169, 192,
214, 219, 256.

Tyndaridae: 223.

Typhoeus: 162, 292.

Typhon: 291-2, 325.

Tyrô, filia Salmoneos: 99, 100.

Tyrrheni: 308.

Tyrrhenum mare: 296, 303, 305.

Ulixes: 50.

Uranus: 270-2, 275.

Xenocrates Agrigentinus, fra-
ter Theronis, pater Thrasy-

buli (victor, *P. VI*): 41,
131-2, 288-90, 301, 312-4,
318, 321.

Xenophon Corinthius (victor, *O.
XIII*): 141, 291.

Zancle = *Messana*: 287, 297,
299.

Zeus: 46, 54, 57, 73, 75-6, 86-92,
94-5, 100-1, 109, 111, 114,
173, 182, 186, 188, 195, 219,
222-3, 228, 233, 245, 247,
250-1, 254-7, 261-2, 264,
269, 272-5, 290-2, 308.

Aἰτναῖος: 291.

Ἐλευθέριος: 316.

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 31 OCTOBRE 1985
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE DU
« JOURNAL DE GENÈVE », À GENÈVE, SUISSE

DÉPOSITAIRES

ALLEMAGNE ET RÉGIONS DE LANGUE ALLEMANDE

DR. RUDOLF HABELT GMBH, *Am Buchenhang 1,*
Postfach 150104, D-5300 Bonn 1.

FRANCE, BELGIQUE ET ESPAGNE

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK, *11, rue de Lille,*
F-75007 Paris.

GRANDE-BRETAGNE ET COMMONWEALTH

W. HEFFER & SONS, LTD., *20 Trinity Street,*
Cambridge, England CB2 3NG.

ITALIE

LIBRERIA GÖRLICH, *Via S. Senatore 6/2,*
I-20122 Milano.

Pour tous les autres pays, s'adresser directement

à la

LIBRAIRIE DROZ S.A.
11, rue Massot, CH-1206 Genève

ENTRETIENS SUR L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE

- I (1954) LA NOTION DU DIVIN DEPUIS HOMÈRE JUSQU'A PLATON. *Epuisé.*
- II (1956) L'INFLUENCE GRECQUE SUR LA POÉSIE LATINE DE CATULLE A OVIDE. *Epuisé.*
- III (1958) RECHERCHES SUR LA TRADITION PLATONICIENNE. *Epuisé.*
- IV (1958) HISTOIRE ET HISTORIENS DANS L'ANTIQUITÉ. *Epuisé.*
- V (1960) LES SOURCES DE PLOTIN. *Epuisé.*
- VI (1960) EURIPIDE. *Epuisé.*
- VII (1962) HÉSIODE ET SON INFLUENCE. *Epuisé.*
- VIII (1962) GRECS ET BARBARES. *Epuisé.*
- IX (1963) VARRON par C. O. BRINK — Jean COLLART — Hellfried DAHLMANN — F. della CORTE — Robert SCHRÖTER — Antonio TRAGLIA.
- X (1964) ARCHILOQUE par Winfried BÜHLER — Kenneth J. DOVER — Nikolaos M. KONTOLEON — Denys PAGE — Jean POUILLoux — Anton SCHERER — Erik K. H. WISTRAND.
- XI (1965) LA « POLITIQUE » D'ARISTOTE. *Epuisé.*
- XII (1966) PORPHYRE par Heinrich DÖRRIE — Pierre HADOT — Jean PÉPIN — Angelo Raffaele SODANO — Willy THEILER — Richard WALZER — J.-H. WASZINK.
- XIII (1967) LES ORIGINES DE LA RÉPUBLIQUE ROMAINE. *Epuisé.*
- XIV (1969) L'ÉPIGRAMME GRECQUE par A. E. RAUBITSCHEK — Bruno GENTILI — Giuseppe GIANGRANDE — Louis ROBERT — Walther LUDWIG — Jules LABARBE — Georg LUCK.
- XV (1970) LUCAIN par Berthe MARTI — Pierre GRIMAL — F. L. BASTET — Henri LE BONNIEC — Otto Steen DUE — Werner RUTZ — Michael von ALBRECHT. *Entretiens préparés et présidés par Marcel DURRY.*
- XVI (1970) MÉNANDRE par E. W. HANDLEY — Walther LUDWIG — F. H. SANDBACH — Fritz WEHRLI — Christina DEDOSSI — Cesare QUESTA — Lilly KAHL. *Entretiens préparés et présidés par E. G. TURNER.*
- XVII (1972) ENNIUS par Otto SKUTSCH — H. D. JOCELYN — J.-H. WASZINK — E. BADIAN — Jürgen UNTERMANN — Peter WÜLFING von MARITZ — Werner SUERBAUM. *Entretiens préparés et présidés par Otto SKUTSCH.*
- XVIII (1972) PSEUDEPIGRAPHA I par Ronald SYME — Walter BURKERT — Holger THESLEFF — Norman GULLEY — G. J. D. AALDERS — Morton SMITH — Martin HENGEL — Wolfgang SPEYER. *Entretiens préparés et présidés par Kurt von FRITZ.*
- XIX (1973) LE CULTE DES SOUVERAINS DANS L'EMPIRE ROMAIN par E. BICKERMAN — Chr. HABICHT — J. BEAUEU — F. S. B. MILLAR — G. W. BOWERSOCK — K. THRAEDE — S. CALDERONE. *Entretiens préparés et présidés par Willem den BOER.*
- XX (1974) POLYBE par F. W. WALBANK — Paul PÉDECH — Hatto H. SCHMITT — Domenico MUSTI — Gustav Adolf LEHMANN — Claude NICOLET — Eric W. MARSDEN — François PASCHOUD — Arnaldo MOMIGLIANO. *Entretiens préparés et présidés par Emilio GABBA.*
- XXI (1975) DEJAMBLINE A PROCLUS par Werner BEIERWALTES — Henry J. BLUMENTHAL — Bend DALSGAARD LARSEN — Edouard des PLACES — Heinrich DÖRRIE — John M. RIST — Jean TROUILLARD — John WHITTAKER — R. E. WITT. *Entretiens préparés et présidés par Heinrich DÖRRIE.*
- XXII (1976) ALEXANDRE LE GRAND, IMAGE ET RÉALITÉ par E. BADIAN — A. B. BOSWORTH — R. M. ERRINGTON — R. D. MILNS — Fritz SCHACHERMEYR — Erkinger SCHWARZENBERG — Gerhard WIRTH. *Entretiens préparés par E. BADIAN et présidés par Denis van BERCHEM.*
- XXIII (1977) CHRISTIANISME ET FORMES LITTÉRAIRES DE L'ANTIQUITÉ TARDIVE EN OCCIDENT par Alan CAMERON — Yves-Marie DUVAL — Jacques FONTAINE — Manfred FUHRMANN — Reinhart HERZOG — Walther LUDWIG — P. G. van der NAT — Peter L. SCHMIDT. *Entretiens préparés et présidés par Manfred FUHRMANN.*
- XXIV (1978) LUCRÈCE par L. ALFONSI — D. FURLEY — Olof GIGON — Pierre GRIMAL — Knut KLEVE — Gerhard MÜLLER — Wolfgang SCHMID — P. H. SCHRIJVERS. *Entretiens préparés et présidés par Olof GIGON.*
- XXV (1979) LE CLASSICISME A ROME AUX I^e SIÈCLES AVANT ET APRÈS J.-C. par G. W. BOWERSOCK — Helmut FLASHAR — Thomas GELZER — Woldemar GÖRLER — François LASSERE — Karl MAURER — Felix PREISCHOFEN — D. A. RUSSELL — Paul ZANKER. *Entretiens préparés et présidés par Helmut FLASHAR.*
- XXVI (1980) LES ÉTUDES CLASSIQUES AUX XIX^e ET XX^e SIÈCLES par Willem den BOER — R. R. BOLGAR — Walter BURKERT — Kenneth J. DOVER — Fritz KRAFT — Arnaldo MOMIGLIANO — Evelyne PATLAGEAN. *Entretiens préparés et présidés par Willem den BOER.*
- XXVII (1981) LE SACRIFICE DANS L'ANTIQUITÉ par Walter BURKERT — Albert HENRICHES — G. S. KIRK — Giulia PICCALUGA — Udo W. SCHOLZ — Robert TURCAN — Jean-Pierre VERNANT — H. S. VERSNEL. *Entretiens préparés et présidés par Jean RUDHARDT et Olivier REVERDIN.*
- XXVIII (1982) ÉLOQUENCE ET RHÉTORIQUE CHEZ CICÉRON par Gualtiero CALBOLI — Carl Joachim CLASSEN — A. D. LEEMAN — Alain MICHEL — Walter RÜEGG — Wilfried STROH — Michael WINTERBOTTOM. *Entretiens préparés et présidés par Walther LUDWIG.*
- XXIX (1983) SOPHOCLE par Jean IRIGOIN — Bernard M. W. KNOX — Stefan L. RADT — Bernd SEIDENSTICKER — George STEINER — Oliver TAPLIN — R. P. WINNINGTON-INGRAM. *Entretiens préparés et présidés par Jacqueline de ROMILLY.*
- XXX (1984) LA FABLE par Francisco R. ADRADOS — Robert S. FALKOWITZ — Fritz Peter KNAPP — François LASSERE — Morten NØJGAARD — G. U. THITE — John VAIO — M. L. WEST. *Entretiens préparés par Francisco R. ADRADOS et présidés par Olivier REVERDIN.*
- XXXI (1985) PINDARE par Paola BERNARDINI — D. E. GERBER — André HURST — Adolf KOHNKEN — Mary R. LEFKOWITZ — Hugh LLOYD-JONES — Jaume PÒRTULAS — Georges VALLET. *Entretiens préparés et présidés par André HURST.*
- XXXII (A paraître en 1986) ASPECTS DE LA PHILOSOPHIE HELLÉNISTIQUE par Klaus BRINGMANN — Lambros COULOURIBASIS — Fernanda DECLEVA CAZZI — Albrecht DIHLE — Maximilian FORSCHNER — Olof GIGON — Pierre GRIMAL — I. G. KIDD — Anthony LONG. *Entretiens préparés et présidés par Hellmut FLASHAR et Olof GIGON.*